Digitized by Google

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

Grande Sala O. S.
9 - VIII - 9
1 IX 1 (9

III | IX | (5)

Digitized by Google

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

L'ISLE INCONNUE, ou Mémoires du Chevalier DES GASTINES, publiés par M. GRIVEL, des Académies de Dijon, de la Rochelle, de Rouen, de la Société philoſophique de Philadelphie, &c.

TOME TROISIÈME.

F 3713

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME NEUVIÈME.

Première division de la première classe, contenant les Voyages Imaginaires *romanesques.*

A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

L'ISLE
INCONNUE,
OU
MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DES GASTINES.

Publiés par M. GRIVEL, des Académies de Dijon, de la Rochelle, de Rouen, de la Société Philoſophique de Philadelphie, &c.

Nouvelle édition, corrigée & augmentée.

TOME TROISIÈME.

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES.

CHAPITRE XLIV.

Réception qu'on fait aux européens délivrés; un françois raconte comment ils étoient tombés au pouvoir des ſauvages; on prend la réſolution d'employer la barque armée en guerre pour attaquer la flotte des nègres, lorſqu'elle s'éloignera de l'Iſle.

LE père ayant dévancé la troupe des chaſſeurs, les annonça à Eléonore & à ſes filles,

comme il avoit réſolu, en taiſant de leur avanture tout ce qui auroit pu cauſer une trop vive émotion à des cœurs ſi ſenſibles. Il ne put néanmoins leur cacher que les trois européens qu'ils amenoient, n'euſſent été délivrés de la main des nègres; & quelque ſoin qu'il prît pour adoucir cette nouvelle, elles ne l'entendirent point ſans en être vivement affectées. Elles virent dans ce récit plus que le Père ne leur diſoit, &, ſubitement frappées de l'idée des périls que les chaſſeurs avoient dû courir, laiſsèrent paroître ſur leurs viſages & dans leurs diſcours le trouble & la crainte dont elles étoient agitées.

Cependant comme tous nos gens revenoient ſains & ſaufs, qu'ils alloient ſe retrouver dans le ſein de leurs familles, ces alarmes involontaires firent place à la douce joie que l'annonce de leur retour devoit naturellement inſpirer. En même temps, la ſurpriſe mêlée d'admiration que cauſoit la merveilleuſe délivrance des trois Européens, & la penſée conſolante que ce qu'ils devoient à leurs libérateurs les attacheroit inviolablement à la colonie, affoiblirent encore les impreſſions de crainte que la rencontre des nègres avoit faite ſur les eſprits.

L'on étoit dans ces diſpoſitions, quand la troupe parut. Henri précédoit les européens

qu'eſcortoient tous les chaſſeurs. Ceux-ci venoient non ſeulement pour voir leur mère & la raſſurer ſur leur retour, mais pour faire honneur aux nouveaux venus, empreſſés de rendre leurs hommages aux chefs de la colonie. Henri, qui leur avoit fait ſuccinctement l'hiſtoire de l'iſle, leur avoit donné la plus haute idée de ces deux perſonnes reſpectables ; mais lorſqu'ils aperçurent la bonté majeſtueuſe qui brilloit ſur leur viſage, & la tendre vénération dont tous ceux qui les approchoient paroiſſoient pénétrés ; enfin lorſqu'ils ſe virent accueillis par Eléonore avec toutes les marques & tous les égards de l'humanité la plus compatiſſante, ils ne purent s'empêcher d'être émus juſqu'aux larmes, & ils vouloient ſe proſterner à ſes pieds : mais elle s'y oppoſa ; puis elle regarda la jeune eſpagnole avec des yeux humides, l'embraſſa tendrement, en la nommant ſa chere fille.

« Je bénis le ciel, lui dit-elle, du ſecours propice qu'il vous a donné par la main de mes enfans. Vous n'avez plus rien à craindre où vous êtes. Vous vivrez tranquille auprès de moi. Je veux vous ſervir de mère ; & s'il dépend de nous de vous faire oublier ce que vous avez perdu, ni vous, ni vos compagnons d'infortunes, vous n'aurez rien à regretter.

» Ah! Madame lui répondit la jeune perſonne en mauvais anglois & en lui prenant les mains, qu'elle arroſa de pleurs, qui ne ſeroit touché juſqu'au fond de l'ame, des attentions bienfaiſantes d'une bonté ſi rare? Je ſuis bien malheureuſe; mais dans mon déſaſtre, je dois rendre à la providence des graces infinies pour le ſoin qu'elle a pris de me conduire juſqu'ici. Hélas! & pardonnez-moi ce ſouvenir, la mort m'avoit enlevé ce que la nature & la reconnoiſſance me faiſoient un devoir de chérir & de reſpecter. Il me reſtoit un époux (car je dois nommer ainſi l'homme vertueux & tendre à qui je deſtinois ma main, & qui bientôt devoit m'être uni par le plus ſaint des nœuds), il me reſtoit un époux, & le ciel qui m'a ſauvée de la main des barbares, l'a laiſſé parmi d'autres ſauvages, leurs ennemis. J'ignore le ſort qu'on lui deſtine. Je ne puis que gémir du malheur cruel qui nous a ſéparés, & votre bonté même augmente mes regrets. Reçus & protégés dans cette iſle heureuſe, nous y jouirions comme vous du plus parfait bonheur. Ah! que ne puis-je eſpérer de le revoir encore! que ne m'eſt-il permis de croire qu'il me ſera rendu »!

La nature ſembloit avoir formé la jeune étrangère avec complaiſance. Un teint brun,

mais animé; de grands yeux noirs & pleins de feu, un ſon de voix touchant, une taille ſvelte & légère, un air de modeſtie & de nobleſſe, en faiſoient une beauté qui, quoique différente de celle de nos femmes, avoit tout ce qu'il falloit pour charmer. Elle étoit dans la fleur de l'âge, elle étoit affligée; ſes pleurs & ſes ſoupirs parloient éloquemment; elle attendrit tous les cœurs. Tous les aſſiſtans ſouhaitèrent de pouvoir lui rendre le ſervice qu'elle ſembloit implorer de la colonie, & quelques jeunes gens parurent ſe paſſionner pour ſes intérêts.

Le père l'aſſura qu'on feroit toutes les démarches néceſſaires pour retrouver celui qu'elle pleuroit, & pour le ramener dans l'iſle; mais comme il ne fixoit point l'époque de cette entrepriſe, & que perſonne ne s'en informoit, Paſcal, jeune chaſſeur de la famille d'Etienne, demanda la permiſſion de parler, & dit: « Je vous ſupplie, mon père, de conſidérer qu'il n'y a point de temps à perdre pour exécuter votre réſolution généreuſe. Sans vouloir pénétrer dans vos deſſeins, je penſe qu'on ne différera pas à envoyer la chaloupe armée contre les nègres. La raiſon de notre ſûreté, les droits d'une juſte vengeance, & ſur-tout la certitude où nous ſommes que les nègres ſont

encore dans le haut de l'iſle, nous avertiſſent de ne pas perdre l'occaſion d'attaquer leur flotte avant qu'elle s'éloigne de ces parages. Soit que notre barque ſurprenne nos ennemis & détruiſe leurs canots, ſoit qu'ils fuient devant nous, qui peut nous empêcher enſuite d'aller mouiller ſur les côtes des ſauvages qui retiennent l'homme blanc, ſi cher à Madame? Nous pourrons en payer la rançon en leur donnant des marchandiſes, ou quelques priſonniers ſauvages, s'il en tombe entre nos mains. L'Anglois ou le François qui ſont revenus avec nous, & qui connoiſſent cette nation, pourront nous ſervir d'interprètes».

Eléonore, à ce diſcours, ne put cacher ſon inquiétude, & pâlit. « Quoi, toujours la guerre? dit-elle. Faut-il que je tremble ſans ceſſe pour la vie de mes enfans «? Le Père regarda Paſcal d'un air ſevère « Jeune homme, lui dit-il, votre âge auroit dû vous preſcrire plus de modeſtie. Votre propoſition eſt bonne, peut-être; mais vous deviez mieux préſumer des lumières de vos anciens, & laiſſer parler ceux qui ont plus d'expérience que vous. Lorſqu'ils ſe taiſent par prudence, eſt-ce à vous de nous montrer une téméraire indiſcrétion»?

Mais la parole étoit lâchée, Eléonore aver-

tie; & comme l'expédition proposée étoit commandée en quelque sorte par la circonstance, & pouvoit, par ses succès, enlever à jamais toute occasion de guerre, le Père ne crut pas devoir rejeter cet avis. Il proposa lui-même la chose à l'assemblée, & le résultat de la délibération fut, qu'il falloit, sans tarder, profiter de la conjoncture pour attaquer les nègres déconcertés, & dans la position où ils étoient encore, afin que leur défaite & le sentiment de leurs pertes les éloignât pour toujours de l'isle.

Eléonore & ses filles en gémirent profondément; & cependant le Père ordonna d'approvisionner la barque des vivres & des munitions nécessaires pour cette expédition. Il nomma ceux qui devoient en être, & il vouloit la conduire lui-même; mais sur les représentations de toute la famille, il en remit la direction à son fils aîné. Baptiste, Guy, Vincent, Guillaume, Charles, Philippe, Etienne, & quelques-uns de leurs enfans auxquels plusieurs des chasseurs, & entre autres Victor & Pascal, demandèrent la permission de se joindre, furent désignés pour monter le nouveau bâtiment. Le françois & l'anglois prièrent aussi le Père de ne pas les priver de l'occasion favorable qui se présentoit d'être utiles à la colonie. Ils

s'offrirent de ſi bonne grace & avec tant d'inſtances, que le père ne crut pas devoir les refuſer.

Toutes ces choſes ainſi arrêtées, chacun alla dans ſa maiſon pour embraſſer ſa famille & prendre de la nourriture avant de partir. Les européens reſtèrent à ſouper dans la maiſon du père, où ils devoient demeurer déſormais. Pendant le repas, on ſe renouvela de part & d'autre l'aſſurance des ſentimens réciproques qu'on éprouvoit ; mais les nouveaux venus mangèrent peu, malgré les invitations réitérées de la famille ; & l'eſpagnole, dont le cœur ſenſible & tendre avoit été ſucceſſivement agité par tant de paſſions contraires, émue & attendrie de tout ce qu'on faiſoit pour elle, ne ſavoit que dire dans ſon embarras.

Le père, dont l'œil attentif veilloit ſur ſes hôtes, & qui avoit fait mettre le françois à ſon côté, lui dit alors : « Pardonnez, je vous prie, à l'intérêt que vous m'inſpirez, le déſir de ſavoir à qui nous avons le bonheur de donner un aſile, & ne me laiſſez pas ignorer par quel événement vous vous trouvez dans des mers ſi éloignées de votre pays. Je ne vous demande pas en ce moment votre hiſtoire ; le temps & la circonſtance ne ſont pas propres à ce récit ; mais en cherchant à vous faire ou-

blier vos infortunes, ne ſerai-je pas excuſable de vouloir connoître celles qui vous ont conduit ici? Je ſuis chrétien & européen comme vous & vos compagnons, &, ſi l'on ne m'a point flatté mal à propos, je ſuis encore votre compatriote. J'ai été malheureux comme vous; que de motifs de vous être attaché! que de titres à votre confiance»!

Le françois lui répondit: « Tout vous donne ſur nos cœurs les droits les plus légitimes. C'eſt à nous à mériter la bienveillance que vous nous temoignez. Vos déſirs doivent être pour moi des ordres reſpectables. Je vais donc tâcher de vous ſatisfaire ſur ce que vous demandez.

« Je ſuis françois, comme on vous l'a dit. Mon compagnon eſt anglois. Cette jeune perſonne, qui partage notre deſtinée, a pris naiſſance en Amérique, de parens eſpagnols. Elle ſe nomme Dona Roſa de Quevedo; l'anglois s'appelle Wilſon, & mon nom eſt de Martine. Je ſuis né dans la vicomté de Turenne en Limouſin, d'une famille noble, mais peu riche». A ces mots, le père ſe leva, & faiſant des exclamations de ſurpriſe & de joie: « Dieu ſoit loué, dit-il, je retrouve en vous un de mes parens. Que j'ai à me féliciter d'une rencontre ſi extraordinaire! Je ſuis de la maiſon

de Lervignac, alliée depuis long-temps à la vôtre.... Mais continuez, je vous prie, & dites-moi d'abord des nouvelles de mes frères. Le Comte de .... & le Baron de .... ſont-ils encore en vie? ont ils joui du bonheur auquel ils devoient s'attendre, & qu'ils méritoient ſi bien par leur caractère & par leurs vertus? Depuis tant d'années que j'en ſuis ſéparé, leur image ne s'eſt point effacée de mon cœur. Ma tendreſſe pour eux y vit encore tout entière.... —Ils n'ont pas été, reprit M. de Martine, auſſi heureux qu'ils devoient l'être. Le Baron n'étoit plus quand je ſuis parti de France, & ſon aîné, à qui la guerre avoit enlevé ſes deux fils, jeunes gens d'une grande eſpérance, venoit d'éprouver un déchet conſidérable dans ſa fortune, par la perte d'un procès; mais dans cet état, & déjà ſur l'âge, il n'en étoit que plus reſpectable par la manière dont il ſupportoit ſes malheurs. —Hélas! dit le Père attriſté, j'aurai donc hérité de tout le bonheur de la famille!.... —J'avois un oncle, continua de Martine, qui ayant paſſé jeune en Eſpagne, y avoit fait une grande fortune. La langue & les mœurs du pays lui étoient devenues ſi familières, qu'il étoit regardé comme eſpagnol par les eſpagnols eux-mêmes; & il y avoit acquis tant de crédit, qu'un poſte conſidérable étant venu

venu à vaquer dans l'audience royale de Lima, la cour le lui accorda. Le Signor Martinos, qui n'avoit pas d'enfans, m'appela de France auprès de lui, pour lui en tenir lieu. Il raſſembla ſur moi toute ſa tendreſſe, & je le ſuivis au Pérou; mais après deux ans de ſéjour dans cette contrée, il mourut, me laiſſant l'héritier de tous ſes biens. Quelque temps après ſa mort, je m'embarquai avec mes richeſſes ſur le galion qui part tous les ans du port d'Acapulco pour les Philippines, dans le deſſein de paſſer de là en Europe. J'avois lieu de me flatter que, de retour en France, je pourrois y jouir de tout le bonheur qu'un cœur honnête & bienfaiſant peut goûter au milieu des ſiens, dans la poſſeſſion d'une fortune conſidérable. Nous touchions preſque au port de Manille, lorſque le galion qui nous portoit, attaqué par un commodore Anglois qui croiſoit dans ces mers, fut obligé de ſe rendre, après un combat ſanglant & opiniâtre. Je fus dépouillé, par le cruel droit de la guerre, de preſque toutes mes richeſſes, & mes compagnons d'infortune ne furent pas mieux traités que moi.

» L'équipage du vaiſſeau pris étoit plus nombreux que celui du vainqueur. L'anglois ayant brûlé le galion, ne retint de priſonniers

que ceux qu'il pouvoit garder ſur ſon bord ſans incommodité. Le reſte fut mis à terre ſur les côtes de Manille. Je fus un de ceux qu'on y débarqua, ainſi que Dona Roſa, Don Pedro Léal ſon amant, & M. Wilſon, qui, après une vive querelle avec ſon capitaine, avoit jugé à propos de le quitter ſecrètement & déguiſé, pour nous ſuivre.

» Nous avions demeuré ſix mois à Manille, où les eſpagnols nous avoient traités avec beaucoup d'humanité, lorſque nous nous embarquâmes ſur un navire qui partoit pour l'Eſpagne. Huit jours après notre départ, on eut connoiſſance d'une voie d'eau conſidérable dans notre vaiſſeau, & dans ce moment même il ſurvint une grande tempête, qui, augmentant ſans ceſſe le péril de couler bas, nous força de nous mettre dans les chaloupes, pour gagner des côtes qu'on voyoit. Une de ces chaloupes fut ſubmergée avec le capitaine & la plupart des matelots. Celle où j'étois, ainſi que M. Wilſon, Dona Roſa, & Don Pedro, fut pouſſée ſur la côte. Secourus à propos par les habitans du pays, nous échappâmes, comme par miracle, à ce double naufrage, avec deux autres eſpagnols qui ſont morts depuis.

» Ce fut un coup bien heureux de la providence, que nous euſſions été jetés ſur cette

côte; car les habitans, quoique ſauvages, ne ſont pas antrophages, comme d'autres peuples nègres leurs voiſins, avec léſquels ils ſont en guerre continuelle. Si le ſort nous eût jetés ſur les terres de ces derniers, nous aurions été immanquablement dévorés. Les nègres qui nous avoient ſauvés de la mer, eurent pour nous, dans leur ſimplicité ſauvage & diſetteuſe, tous les égards qu'ils pouvoient nous témoigner; mais remarquant bientôt que nous avions plus d'induſtrie & plus de connoiſſances qu'eux, & ſe trouvant dans le cas de faire une campagne maritime contre leurs ennemis, ils exigèrent de nous que nous fuſſions de leur expédition, ne doutant pas que nos conſeils & notre ſecours ne leur donnaſſent la ſupériorité.

» Nous ne pûmes nous refuſer à ce qu'ils exigeoient de nous comme une preuve de notre attachement. Nous nous embarquâmes ſur un de leurs canots, qui, faiſant partie de l'avant-garde, devoit aller à la découverte, & diriger enſuite leur flotte. Dona Roſa, qui n'avoit pas voulu ſe ſéparer de Don Pedro, étoit avec nous, lorſque, ſurpris par la flotte entière des nègres ennemis, nous fûmes battus & faits priſonniers. C'eſt à la ſuite de cette rencontre malheureuſe que nous avons été conduits dans le haut de

votre iſle, où nous devions être ſacrifiés à la barbarie de nos vainqueurs, ſi vos généreux fils ne nous avoient tirés de leurs mains féroces. Vous ſavez comment nous leur avons échappé. Je ne vous en dirai pas davantage ».

Le Père remercia M. de Martine de ſa complaiſance, & lui ayant témoigné combien il étoit touché de ſes malheurs & de ceux de ſes compagnons, l'aſſura de nouveau du vif déſir qu'il avoit de les leur faire oublier. Il lui recommanda Don Pedro, & le pria, par le ſenſible intérêt qu'il prenoit au ſort de l'eſpagnol & à celui de Dona Roſa, de mettre tout en œuvre auprès des nègres, ſes libérateurs, pour les faire conſentir à le céder aux navigateurs. Sur ces entrefaites, les gens qui devoient être de l'expédition s'étant rendus chez le Père pour prendre ſes derniers ordres, & tout ce qui étoit néceſſaire à l'embarquement ſe trouvant prêt (1), Henri & ſes com-

(1) Nous ne prîmes pas ſeulement les munitions de guerre & de bouche néceſſaires pour cette expédition; mais un certain nombre de beſtiaux, du fer en barre & travaillé, des grains, des légumes, & une quantité de marchandiſes, tant pour faire des préſens à la peuplade des nègres qui avoient accueilli les Européens, & chez leſquels étoit encore Don Pedro, que pour

pagnons prirent congé. Le Père les exhorta à ſe conduire avec prudence, & Eléonore ne put les voir s'éloigner ſans ſoupirer, ſans verſer des larmes. Ils profitèrent du lever de la lune pour partir. Nous verrons dans la ſuite les ſuccès de cette entrepriſe; mais en attendant que nous en rapportions les détails, il convient de dire ce que le Père continua de faire pour la proſpérité intérieure de la colonie.

établir quelques échanges avec d'autres peuples, ſi nous en découvrions dans notre voyage & pouvions nous lier avec eux.

CHAPITRE XLV.

Arrangemens intérieurs ; distribution des travaux champêtres ; réglemens nouveaux ; institutions & ouvrages publics ; abondance surprenante de denrées, commerce, circulation, &c.

OBLIGÉS de tenir regiſtre de tout ce qui s'eſt fait en divers temps pour l'avancement & le bonheur de la ſociété, nous croyons devoir rapporter ici les précautions & les arrangemens relatifs à cet objet important, qui, depuis la ſeconde attaque des ſauvages, ont eu lieu, à diverſes époques, ſous le gouvernement du père.

Le compte que nous avons rendu de nos derniers préparatifs de défenſe, & le récit que nous venons de faire de l'arrivée des européens parmi nous, ne nous ont pas permis de nous interrompre pour paſſer à d'autres objets. Mais en ce moment qu'il eſt queſtion de parler des ſoins pacifiques de l'adminiſtration, nous allons reprendre ce que nous avons laiſſé en arrière ; & pour préſenter ſous le même point de vue tout ce qui a trait à cette matière, nous joindrons les réglemens & les inſ-

titutions que le père continua de faire jusqu'à sa mort.

L'aisance & la paix provenant de l'abondance des productions, & celle-ci de la terre, le Père, toujours attentif à faire fructifier l'agriculture, employoit tout ce qu'il avoit de connoissances à la rendre toujours plus florissante dans son isle. Les préceptes, les secours, la liberté, l'exemple, l'émulation, les conseils, avoient été mis par lui successivement en œuvre pour faire de ses enfans un peuple vraiment agricole. Nous avons déjà vu les heureux succès de cette attention paternelle & économique. La colonie avoit fait, à cet égard, tous les progrès qu'il étoit naturel de lui souhaiter & qu'elle pouvoit faire depuis sa naissance; mais pour soutenir ces heureux commencemens, & pour en accroître l'influence, il étoit non seulement nécessaire d'étendre les travaux champêtres, mais d'en varier les procédés, & de les proportionner au nombre des individus de chaque famille, & aux nouveaux besoins de la population croissante.

Si l'industrie agricole se fût bornée à la production des blés, l'isle eût regorgé de grains; mais elle eût manqué d'autres productions essentielles ou agréables; & si tous les membres d'une famille se fussent uniquement occupés

de la culture de la terre, les arts les plus indiſpenſables euſſent été négligés. La ſorte d'abondance dont la colonie auroit joui, ne l'eût pas empêchée de ſentir bien des privations, & ſes membres n'auroient pas été auſſi heureux qu'ils pouvoient le devenir. D'un autre côté, ſi chaque ménage n'avoit travaillé que pour ſa ſubſiſtance & pour ſon bien-être, chaque famille eût, pour ainſi dire, demeuré iſolée dans la ſociété. La communication de ſecours, de ſervices, & de richeſſes, n'auroit pas eu lieu. Il n'y auroit pas eu d'échanges, de commerce, de circulation; & le vrai lien de la ſociété n'exiſtant point, la colonie n'auroit jamais été aſſiſe ſur la baſe d'une proſpérité durable.

C'eſt ſur-tout dans une ſociété commençante qu'on ſent plus particulièrement l'importance de la diverſité des talens & des occupations parmi ſes membres, pour le bien & la commodité de tous; car dans une ſociété dès long-temps formée, l'habitude des jouiſſances faciles, qui rend comme indifférent ſur les moyens de jouir, ne laiſſe pas porter une attention réfléchie ſur les avantages qui réſultent de l'inégalité des fortunes & des conditions. C'eſt proprement de cette inégalité, tant & ſi mal à propos

cenſurée, que naît l'harmonie de la ſociété.

La nature, qui met une diverſité infinie dans tous ſes ouvrages, & qui, en aucun genre, ne produiſit deux individus parfaitement ſemblables, ne s'eſt point écartée de ſa marche ordinaire en faveur du genre humain. Tout homme diffère des autres, non ſeulement par la phyſionomie, mais par le caractère, par le tempérament, par les facultés, par l'eſprit; en ſorte que ſes forces, ſon induſtrie, ſon activité, ſes lumières n'étant pas les mêmes que celles des autres hommes, ſes droits & ſes devoirs ne ſauroient avoir la même étendue; ſon état d'homme & de citoyen ne peut être pareil au leur.

Cela eſt ſi vrai & ſi ſenſible en même temps, pour quiconque réfléchit, que même, en ſuppoſant une égalité primitive parmi les hommes, on eſt obligé de convenir qu'elle n'a pu ſubſiſter. En effet, qu'on imagine tous les hommes également partagés; s'ils ſont égaux aujourd'hui, ils ne le ſeront pas demain. La ſtupidité & le génie, la maladie & la ſanté, la force & la foibleſſe, la pareſſe & l'activité ne peuvent aller de pair, & ne ſauroient avoir les même ſuccès. A l'un tout réuſſira, tout ſera contraire à l'autre; celui-ci tombera dans l'infortune, celui-là s'élevera de plus en plus; &

ſi les familles de ces deux hommes héritent de la deſtinée de leurs pères, comme tout ſemble l'indiquer, bientôt l'une poſſédera de vaſtes domaines & ſe trouvera dans l'opulence, tandis que l'autre ſera dans la pauvreté.

C'eſt là le triſte effet de la ſociété, me dira-t-on. Non: il n'eſt dû qu'à la nature, & il eſt bien dans ſes vûes. Sans cette inégalité qui vous choque, il n'y auroit ni commerce, ni liaiſons entre les hommes; il n'y auroit point de ſociété. Rendez les hommes égaux, leurs prétentions ſeront égales, nul ne voudra plus être le ſerviteur d'autrui; & dès-lors plus de relations de beſoin, de charité, de réciprocité, de ſecours. Chacun déſormais ne doit plus compter que ſur lui-même, pour parer aux néceſſités de la vie. Il eſt au milieu de ſes ſemblables, comme s'il étoit ſeul ſur la terre.

Ces importantes vérités étoient connues de nos inſulaires. Le chef & les principaux de la colonie, qui voyoient toutes les regles du gouvernement dans le ſein de la nature, n'avoient garde de vouloir établir une égalité qui n'étoit point dans ſon intention. Ainſi, l'un ne preſcrivit rien qui pût contrarier ſes vûes; les autres ne chercherent pas à s'y dérober, & n'empêchèrent point leurs enfans de préférer

une culture à une autre, de s'adonner aux travaux des arts plutôt qu'à ceux de la terre, ni d'embraſſer le métier ou la profeſſion pour laquelle ils avoient le plus de penchant. Il n'y avoit rien de noble pour eux que le travail, & tout travail utile étoit noble; ils ſavoient qu'il étoit du bien de la ſociété de laiſſer à tous ſes membres la plus grande liberté de s'appliquer aux travaux qui leur convenoient, & que chacun pouvoit mieux que tout autre juger de l'emploi de ſes talens & du bon uſage de ſes propriétés. Ils ne ſongèrent donc pas à ordonner, ni à défendre. Ils employèrent ſeulement les conſeils & l'inſtruction, pour les diriger dans la voie qui leur offroit le plus d'attrait, & qu'ils ſe deſtinoient à parcourir.

Déjà certaines familles, conduites par leur goût, & éclairées par l'expérience, avoient acquis plus de lumières que les autres dans quelques arts, dans quelques branches de culture. En s'y appliquant de préférence & continûment, leur travail, devenu plus facile, tournoit au profit général. Le Père applaudit à la ſageſſe de leurs vues & de leurs entrepriſes, fondé ſur ces raiſons ſimples & naturelles, qu'en ſe faiſant ouvriers univerſels, ils étoient obligés de ſe pourvoir de tous les inſtrumens & de tous les outils; & s'ils en

manquoient, de les fabriquer eux-mêmes; que forcé de paſſer ſans ceſſe d'un procédé à un autre, ils perdoient un temps conſidérable dans ces changemens; enfin que comme ceux qui ne font qu'une choſe ou qu'un métier, le font toujours beaucoup mieux & toujours plus vîte que s'ils ne s'en occupoient que par occaſion, ils ſe rendroient plus utiles au public & à eux-mêmes, s'ils s'en tenoient à celui qu'ils avoient choiſi. Dès lors le maréchal, le meûnier, le charron, le charpentier de profeſſion, &c. qui bornoient précédemment la ſpéculation de leurs travaux à leurs beſoins perſonnels, ou tout au plus à ceux de leur famille, la proportionneroient aux beſoins croiſſans d'une grande partie de la ſociété; dès lors ils donneroient au berger, au vigneron, au laboureur, &c., la liberté de vaquer ſans diſtraction à leurs fonctions importantes; liberté qui les mettroit à même de tirer double & triple produit de la terre, & de nourrir par ce moyen un grand nombre de familles qui n'auroient plus beſoin de s'attacher aux travaux des champs pour ſubſiſter, parce qu'elles auroient de quoi payer en ſervice de main-d'œuvre tout ce qui leur ſeroit néceſſaire. C'eſt ainſi, diſoit le Père, que les divers états de la ſociété ſe claſſeront d'eux-mêmes, & qu'en

ſe prêtant des facilités & des ſecours mutuels, ils donneront lieu aux échanges, au commerce, & formeront les reſſorts & le jeu de la machine ſociale.

Ce que le père prévoyoit à cet égard, ne tarda pas à ſe vérifier. Des familles entières embraſsèrent excluſivement certaines profeſſions; d'autres ne le firent que par parties; c'eſt à-dire, que quelques membres ſeulement, ſe diſtingant des autres par un talent particulier, s'attachèrent à le cultiver, & s'en firent une occupation journalière, qui devint par habitude leur principal emploi. Alors toutes les profeſſions, tous les métiers eſſentiels à une ſociété furent expreſſément exercés par quelqu'un de la colonie, & quelquefois même par des familles. La claſſe la plus nombreuſe comme la plus néceſſaire fut celle des agriculteurs; mais dans celle-ci même il ſe fit des diviſions heureuſes.

Quelques-unes de ces familles agricoles, qui ſe faiſoient remarquer par leur induſtrie & leur activité dans le travail des vignes, & qui, de plus, poſſédoient des terreins dont les qualités & les aſpects étoient favorables à cette culture, encouragées par les avis du père, s'en occupèrent uniquement, & firent de leurs poſſeſſions de ſuperbes vignobles, entremélés

d'agréables vergers. D'autres familles, dont les terres pouvoient être facilement arroſées, s'adonnèrent à la culture des prés, à la nourriture du bétail, & à la multiplication des grands & des petits troupeaux.

C'eſt alors proprement qu'on vit naître les échanges, que le commerce en nature commença, que les biens devinrent richeſſes, & que la pleine liberté dont jouiſſoient tous les membres de la colonie, de faire valoir à leur gré leur induſtrie & leurs propriétés, perfectionna les talens & les cultures, augmenta les rapports & les ſecours, & faiſant couler dans toutes les branches & dans tous les rameaux de la ſociété une ſève plus active & plus abondante, répandit de plus en plus l'aiſance & le bien-être ſur l'iſle entière.

Pour donner plus de facilité à ce commerce naiſſant, & pour en accélérer le mouvement & l'action, le Père le favoriſa de toute la protection & de tous les bienfaits que lui devoit le gouvernement. Cela ne veut pas dire, comme on pourroit l'entendre dans la langue de certains pays, qu'il s'occupa du ſoin de le réglementer, de lui preſcrire certaines formes, ou qu'il préféra certaines parties à d'autres, qu'il leur accorda des priviléges excluſifs; il étoit trop expérimenté pour

adopter de ſemblables idées. Toute ſon attention eut pour but au contraire de faire jouir chacun du droit de diſpoſer de ſes propriétés naturelles & acquiſes par l'uſage le plus libre, ſous la ſanction des loix, tant qu'il ne bleſſeroit point l'intérêt & la liberté du tiers.

En bon adminiſtrateur du patrimoine public, & jaloux de s'acquitter des devoirs de chef ſocial, il fit faire des chemins pour la commodité des tranſports, & les étendit à meſure que la colonie ſe multiplioit & ſe diſperſoit ſur le territoire. Il fit conſtruire des ponts ſur les ruiſſeaux, & une grande barque ſtationnaire à un côté de la rivière, pour ſervir au paſſage journalier de ceux que les beſoins du commerce ou de la culture obligeoient de ſe tranſporter au bord oppoſé. L'on bâtit encore, par ſon ordre, pluſieurs ſalles où devoient s'aſſembler les divers départemens de l'adminiſtration; enfin tous les établiſſemens qui entroient dans les deſſeins paternels du Chef, pour le bien & la commodité du public, & qu'il avoit preſcrits, & en quelque ſorte préparés dans les lois promulguées, furent non ſeulement formés par ſes ſoins, mais prirent de la conſiſtance & de la ſolidité.

Pour exécuter les différens travaux qu'exigeoient néceſſairement tous ces ouvrages

d'utilité publique, chaque membre en état d'y coopérer, y contribua d'abord de ſa perſonne & de ſes facultés, en raiſon de ſes moyens, ſans autre ſalaire ni compenſation, que d'être alors ſuppléé dans la culture de ſes terres par quelques jeunes membres des familles les plus nombreuſes, plus inſtruits des travaux des champs que de ceux des arts.

Mais quand la ſociété, croiſſante en richeſſe & en population dans une progreſſion étonnante, ſe trouva dans une grande abondance de denrées & d'objets de premier beſoin, ce qui arriva bientôt; lorſqu'elle jouit d'un ſuperflu ; que ce ſuperflu, faiſant déſirer les commodités de la vie, eut animé les arts & étendu le commerce, & que le revenu net des terres put fournir une ſubvention fixe & ſuffiſante pour les dépenſes & le maintien de l'adminiſtration (ſubvention qu'on acquitta d'abord en nature, & dans la ſuite en argent), la monnoie fut employée & reçue comme ſigne convenu & repréſentatif des échanges. Elle devint le ſalaire des travaux, la ſolde des ſervices, & l'agent général de la circulation & du commerce, dont elle augmenta beaucoup l'activité.

Si l'on n'a pas perdu de vue les premiers faits de ces mémoires, l'on ſe ſouviendra qu'après le naufrage de nos reſpectables parens ſur les côtes

côtes de l'isle, parmi les choses qui furent tirées du vaisseau, se trouvoient plusieurs caisses de piastres chargées à Cadix pour le commerce de l'Inde. Placées dans un coin du magasin de la maison du Père, elles y restoient depuis tant d'années, tout aussi inutiles que le trésor d'un avare l'est à son maître; mais loin d'être regardées d'un œil d'envie & & de vénération comme celui-ci, elles n'attiroient l'attention ni les désirs de personne. Cet argent, étranger au besoin de la colonie naissante, n'étoit considéré que comme un objet de curiosité, ou tout au plus comme une masse de métal propre à entrer dans la fabrication de certains bijoux de fantaisie, ou à faire de la vaisselle de table; & cette destination, dans l'état des choses, ne pouvant paroître qu'un luxe fort contraire à la décence & à la simplicité des mœurs actuelles, on ne faisoit aucun cas de ce trésor.

Le Père, ayant égard au changement des circonstances, résolut de donner à l'argent la valeur nécessaire pour en former le gage commun des échanges. En conséquence, il en mit peu à peu dans le commerce tout ce qu'il en falloit pour solder les marchandises & les denrées, selon les besoins courans de la société, à mesure que les ventes & les travaux four-

niroient de quoi l'acquitter. Il ne crut pas devoir employer une plus grande quantité de numéraire, non seulement parce que s'il devenoit trop commun, il perdroit de son prix relatif; mais encore par la considération que la quantité surabondante d'espèces, rassemblée dans certaines mains, ne serviroit qu'à favoriser la paresse & à exciter l'avarice.

Pour donner à l'argent une valeur vénale, & le faire recevoir comme signe représentatif des richesses & gage intermédiaire des échanges, le Père ne se contenta pas de faire remarquer à tous les chefs de famille l'importance dont il étoit par ses qualités intrinsèques (1), par les facilités qu'il alloit procurer

(1) On peut considérer l'argent sous un double rapport, comme métal & comme gage intermédiaire des échanges & des objets de commerce. L'argent métal a une valeur intrinsèque, relative, 1°. aux avances faites pour l'extraire du sein des mines & le rendre propre à nos usages; 2°. aux conventions sociales.

Son éclat, sa densité, sa pureté lui ont mérité le second rang dans la classe des métaux. Considéré sous ce point de vue comme matière susceptible d'être ouvrée & convertie en meubles, bijoux, &c., c'est une marchandise comme une autre, & qui s'achète comme une autre à valeur pour valeur égale.

L'argent (*espèce*, *monnoie*), regardé comme gage

aux marchés & aux ventes, en diſpenſant les vendeurs de faire des tranſports que les échanges en nature néceſſitoient ci-devant, & en devenant, dans la main de l'acheteur, l'équivalent de la choſe achetée dans la proportion de ſa valeur convenue; mais il le mit en circulation, en le donnant & en le recevant, d'après cette convention, pour prix des choſes commercées; & la valeur de l'argent fut fixée d'après la quantité qu'il étoit poſſible d'en

---

des échanges & ſigne de valeur des objets convenus, ſe prend pour tous les métaux qui, frappés au coin du ſouverain, ſont reçus dans le commerce, à la faveur de cette atteſtation publique. Sous cette acception, l'argent a une valeur vénale, relative à la quantité du numéraire en circulation dans le commerce, & à l'abondance des matières qu'il repréſente. Les propriétés intrinsèques de l'argent-monnoie, qui ont engagé les ſociétés à l'admettre dans le commerce comme ſigne de valeur des objets d'échange, ſont d'être durable, diviſible, malléable, & de pouvoir en conſéquence être réduit à telle forme ou grandeur qu'on veut lui donner; d'être facilement tranſporté, gardé ſans déchet, & ſuſceptible de conſerver long-temps l'empreinte qui doit rendre ſa valeur authentique. C'eſt une belle invention que celle de la monnoie, mais elle a produit bien des abus; & c'en eſt un bien grand, ce me ſemble, que le ſigne repréſentatif faſſe ſouvent oublier la choſe repréſentée. *Note de l'éditeur.*

mettre en circulation dans l'iſle, & ſuivant l'abondance des matières qui pouvoient entrer actuellement dans le commerce.

L'admiſſion de l'argent dans les échanges ſe fit ainſi de gré à gré, ſans qu'il fallût d'injonction ni d'ordonnance pour l'établir; & l'uſage s'en étendit inſenſiblement dans toute la colonie, qui ſe trouva bientôt à cet égard au niveau des nations les plus civiliſées. Plus heureuſe même que celles-ci, elle profita des avantages de la circulation du numéraire, ſans éprouver les abus ni les inconvéniens qu'ailleurs ce gage des échanges entraîne ſouvent après lui.

Ce fut alors que les individus de la ſociéte, plus rapprochés par les beſoins & par la facilité du commerce, ſe voyant & ſe fréquentant tous les jours, commencèrent à ſe donner mutuellement des ſurnoms, & à déſigner ainſi chaque individu dans la converſation ou dans le rapport des affaires. La néceſſité & le déſir de faire connoître ſans ambiguité les perſonnes dont on parloit, furent les moteurs de cette invention. Ces ſurnoms acquirent peu à peu le crédit & la valeur des noms propres (1).

(1) *Quæ olim prænomina fuerunt, nunc cognomina*

Nul n'avoit été appelé ni connu juſques-là que par ſon nom de baptême, & cette ſeule dénomination avoit ſuffi dans une ſociété commençante & peu nombreuſe; mais à meſure que la population croiſſoit, que le nombre des individus augmentoit, cette ſimplicité devenoit embarraſſante, par la difficulté où elle mettoit ſouvent celui qui parloit d'un tiers, de faire comprendre quelle étoit la perſonne dont il s'agiſſoit; car ſi le nom de baptême qu'elle portoit ſe trouvoit le même que celui d'un autre, on étoit obligé de déſigner la première par des caractère particuliers, ou d'indiquer le lieu de ſon habitation, le nom de ſon père, celui de ſa mère, ou de faire remarquer qu'il étoit l'aîné ou le cadet de ſa maiſon, &c.

On s'accoutuma donc à déſigner & à diſtinguer les différens individus par des noms tirés de leurs qualités naturelles ou acquiſes, ou de la poſition

---

ſunt : ut Poſtumus, Agrippa, Proculus, Cæſæ, &c. *Valer. Maxim. Epitom. de nom. ratione.*

Les *prænomina* étoient chez les romains de vrais ſurnoms. En voici quelques exemples, que Valere Maxime nous fournit. *Fauſtus*, dit-il, *à favore prænomina ſumpta erant. Sertor, qui per ſationem natus erat. Marci, Martis menſe geniti. Publii, qui Pupilli facti erant, quam prænomina haberent.*

& des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvoient (1). Ainſi, chaque chef de famille reçut

(1) On trouve, dans toutes les langues, la preuve que les noms propres & appellatifs tirent leur origine des qualités phyſiques ou morales, ou des circonſtances de lieu, de temps, & d'habitude qui pouvoient ſervir à les déſigner. Tous les peuples, anciens & modernes, civiliſés ou ſauvages, ſe ſont accordés ſur ce point. Il ne faut pas en chercher des exemples au loin, ni dans une antiquité reculée. Les noms latins d'un grand nombre de perſonnages conſignés dans l'hiſtoire, beaucoup de noms françois, italiens, eſpagnols, que nous connoiſſons, ſuffiſent, je penſe, pour juſtifier notre aſſertion.

On voit chez les romains des *Rufus*, des *Niger*, des *Fulvius*, des *Craſſus*, des *Lepidus*, des *Celſus*, des *Balbus*, des *Firmus*, des *Capito*, des *Cornelius*, des *Gracchus*, des *Hortenſius*, des *Lucius*, des *Pontius*, des *Cæpius*, &c. &c. &c., comme on trouve chez nous des *Leroux*, *Lenoir*, *Leblond*, *Legras*, *Lebeau*, *Legrand*, *Lebegue*, *Lefort*, des *Têtu* ou *Belle-tête*, des *Corneille*, des *Legeai*, des *Delort*, des *Dubois* ou *Dujour*, *Dupont*, *Dubuiſſon*, &c. &c. &c. Les italiens & les eſpagnols ont également des noms propres qui répondent exactement à ces mots. Les premiers diſent *il Roſſo*, *Nero*, *Biondo*, *Graſſo*, *Bello*, *Grande*, &c.; les autres *Roxo* (prononcez *Rocko*), *Tignado*, &c. Les anglois & les Allemands peuvent nous fournir de ſemblables preuves.

a pas juſqu'aux noms propres qui ſemblent

de la voix publique un nom diſtinctif, qui devint le nom patronimique de ſa race; & chacun, outre ſon nom de baptême, eut en même temps un nom propre qui ne permit plus de le confondre avec tout autre membre de la ſociété. Les onze chefs des premières familles, comme autrefois les fils de Jacob, donnèrent leurs noms aux onze tribus, dont la population compoſe l'enſemble de la colonie.

---

ne préſenter aucun ſens connu, qui n'en aient un très-précis, ſi l'on ſait remonter à leur origine, obſcurcie par le temps ou par l'éloignement. Le mot *Grivel*, par exemple, qui eſt le nom de l'éditeur de ces mémoires, ne paroît rien ſignifier en françois; mais rapproché de ſon origine italienne *Crivello*, c'eſt le nom du crible, un des inſtrumens du cultivateur, nom auſſi honorable que tout autre. L'éditeur fonde d'abord cette induction ſur l'analogie du mot *Crivello*, enſuite ſur l'exiſtence de pluſieurs familles qui vraiſemblablement en ont tiré leur nom; telles que les *Crivelli*, en Lombardie & dans le comtat d'Avignon; les *Grivel*, en Suiſſe & en Franche-Comté, qui y ſont ſans doute venus d'Italie, & ſur ce que la famille de l'éditeur eſt originaire de Franche-Comté. C'eſt ainſi que ce nom tranſplanté, & qui n'a plus de ſens en France, en a un très-intelligible & très-connu dans le pays où il fut formé, & qui l'employa le premier.

Valère Maxime, à l'endroit déjà cité, donne une autre foule d'exemples de ce que nous avançons ici.

La première tribu, formée de la famille de Henri, fut appelée de *l'Aîné;* la ſeconde ou la famille de Baptiſte, reçut le nom de *l'Ardent;* la troiſième ou celle de Guillaume, porta celui du *Sérieux;* la quatrième ou celle de Vincent, fut nommée du *Jovial;* la cinquième ou celle de Charles, prit le nom de *Beauchamp;* la ſixième ou celle de Philippe, fut diſtinguée par celui de *Lebon;* la ſeptième, qui deſcendoit de Guy, fut reconnue ſous le nom de *Lefort;* la huitième ou la famille d'Etienne, s'appela de *l'Aviſé;* la neuvième ou la famille de Joſeph, ſe nomma du *Hardi;* la dixième ou celle de Martial, eut le nom du *Queſtionneur*, & par ſyncope, du *Queſteur;* enfin la onzième ou celle de Félix, fut appelée du *Maudoux*, &c.

C'eſt la première époque de la diſtinction des individus & des familles dans la colonie, par des noms propres & patronimiques; diſtinction qui, relativement à ſon objet, mit de pair la ſociété de l'iſle avec tous les peuples de la terre.

Le Père créa un directeur des améliorations, pour perfectionner les productions naturelles de l'iſle, pour y raſſembler celles qu'on pourroit ſe procurer d'ailleurs, & pour en tirer le leur parti.

Il inſtitua une ſociété de gens inſtruits pour écrire l'hiſtoire, parce que les annales comme les lois doivent être expoſées aux yeux du public.

Nous ne devons pas oublier ici les réglemens qui furent faits pour l'éducation & l'inſtruction de la jeuneſſe. Ces objets étoient trop importans par eux-mêmes & par leur influence; ils étoient trop préſens au cœur paternel du chef de la colonie, pour que le ſoin de les maintenir & de les ſurveiller ne fît pas un de ſes premiers devoirs.

On ne confond pas dans notre iſle, comme dans certains pays de l'Europe, où l'on croit être parvenu à toute la hauteur de la ſcience, on ne confond pas l'inſtruction avec l'éducation. Celle-ci, parmi nous, regarde proprement le père & la mère: les ſoins de leur vigilance précèdent même la naiſſance des enfans.

Eléonore avoit déjà enſeigné & preſcrit aux mères tout ce qu'elles ont à faire pendant leur groſſeſſe, pour donner le jour à des enfans bien conſtitués, & pour que l'ame de ces enfans ne recoive dans le ſein maternel aucune influence contraire à la vertu. Elle avoit recommandé, dans le cas où la mère ne pourroit pas nourrir ſon enfant, de lui chercher une

nourrice ſaine, tendre, attentive, complaiſante. Elle avoit indiqué la méthode qu'il falloit ſuivre pour lui former une ſanté robuſte, pour étendre ſa force & ſa vigueur, le dérober aux impreſſions dangereuſes, & le ſouſtraire aux mauvaiſes habitudes & aux fantaiſies.

Le Père avoit fait connoître, dans le plus grand détail, tout ce qu'il étoit néceſſaire d'apprendre & de faire pratiquer aux enfans dans le premier âge. Il voulut, à cet effet, qu'on les habituât d'abord au plus grand reſpect pour les parens, les ſupérieurs & les vieillards, afin que ce ſentiment, qu'il regardoit comme la baſe des mœurs & de l'union ſociale, devînt la première habitude de l'enfant, la première loi de ſa conſcience, & qu'il trouvât ſon bonheur dans l'accompliſſement des devoirs de la piété filiale.

Il exigeoit que les parens inſtruiſiſſent les enfans juſqu'à l'âge de ſix ans, & leur appriſſent les regles de la politeſſe; que l'éducation domeſtique leur inſpirât de l'amour pour tous les hommes, du reſpect pour la vertu, de la haîne pour la méchanceté, du mépris & de l'averſion pour tous les vices; qu'on les prémunît contre la volupté, l'intempérance, la pareſſe, l'ambition, le déſir des louanges, la frivolité, &c. &c.

D'après ces règles d'éducation, les parens doivent former eux-mêmes, autant qu'il leur eſt poſſible, le corps, le caractère, & les mœurs de leurs enfans, par des ſoins attentifs & continus, & par leur exemple encore plus que par des leçons; car c'eſt à eux à leur apprendre à ſupporter les maux attachés à la vie, à ſe ſoumettre à la volonté du ciel & aux lois de la nature; à être bons fils, bons frères, bons parens, bons amis, bons voiſins, &c.

La juriſdiction des parens eſt plus étendue que celle du ſouverain. Celle-ci n'a d'inſpection que ſur les actes qui bleſſent les droits d'autrui. Les parens ont le droit de punir les omiſſions, & celui de prévoir & de prévenir les actes nuiſibles.

Le but de l'éducation eſt chez nous de faire un homme ſenſible, robuſte ſociable; celui de l'inſtruction, de former un citoyen utile, équitable, expérimenté, qui connoiſſe les vrais principes des droits & des devoirs ſociaux, les rapports heureux & néceſſaires qui lient entre eux le chef & les membres de la ſociété.

L'éducation eſt privée, c'eſt-à-dire, circonſcrite dans la maiſon paternelle; mais l'inſtruction doit être publique, comme faiſant partie des fonctions de la ſouveraineté, établie

ſous ſon autorité & donnée à ſes frais. Elle doit être uniforme, conſtante, univerſelle; car tous les individus de la ſociété, ſans exception, ont beſoin de connoître ce qu'ils peuvent ſur les autres, & ce que les autres peuvent ſur eux; ce qu'ils doivent aux autres, & ce que les autres leur doivent, & cette inſtruction doit l'apprendre à tous & tous les jours.

Il faut donc que l'inſtruction ſoit populaire, & ne ſoit refuſée à aucun enfant, de quelque état qu'il puiſſe être; par conſéquent, qu'elle ſoit ſimple, préciſe, ſommaire, & ſe réduiſe à un petit nombre de points capitaux, propres à frapper l'entendement le plus groſſier.

Il faut qu'elle enſeigne d'abord les droits & les devoirs de l'homme naturel & de l'homme ſocial, la doctrine des avances & de la propriété, de manière que la connoiſſance des droits ſoit liée à celle des devoirs; que l'une & l'autre partent de celles des avances, & que le tout ſe termine au maintien & au reſpect dû à la propriété.

Il importe enſuite de tirer de cette doctrine, réduite à des principes clairs & méthodiques; des préjugés d'opinion & de mœurs imitatives. Voici quels doivent être les pré-

jugés ſi néceſſaires à établir. 1°. La paternité eſt ſacrée; 2°. les liens du ſang nous impoſent le devoir de chérir, de reſpecter, de ſecourir nos parens; 3°. l'autorité ſouveraine, égide des propriétés, eſt non ſeulement utile, mais indiſpenſable dans toutes ſes ſoudiviſions; 4°. ſes droits, ſa part, ſa propriété, ſont conſtans dans l'état, & doivent être reconnus & ſoutenus par tous les citoyens; 5°. de même qu'il y a un Dieu, un père, une loi, une propriété perſonnelle, il doit y avoir un prince, un revenu public, une propriété publique.

Le Père, qui nous avoit inculqué profondément ces vérités primitives & néceſſaires, convaincu que l'homme n'eſt rien & ne peut rien être ſans l'inſtruction; que le plus petit & le plus pauvre des hommes a droit à ce bien commun (parce que nul n'eſt fait plus qu'un autre pour le néant, ni pour ce qui en approche, & que l'inſtruction, qui a pour but & pour fin de façonner d'abord & diſpoſer les hommes à entrer en ſociété, c'eſt-à-dire, en rapports les uns avec les autres, doit les tenir enſuite conſtamment unis, en étendant ſes influences bienfaiſantes juſqu'aux générations les plus éloignées): le Père, voulant pourvoir à l'inſtitution & à la perpétuité de l'enſeigne-

ment public (1), ordonna que déſormais l'homme le plus inſtruit, le plus doux, le plus patient de chaque quartier (compoſé de vingt maiſons), ſeroit chargé d'enſeigner tous les enfans mâles de ce quartier, âgés de ſix ans, & de leur apprendre ce qu'il y a de plus ſimple dans cette doctrine; qu'il les formeroit d'abord à la lecture, à l'écriture, aux premiers principes de l'arithmétique, de la géométrie, de la morale, & que les enfans demeureroient ſous ce maître juſqu'à neuf ans.

Qu'en ſortant de cette école, les enfans de cinquante maiſons paſſeroient ſous un autre maître, qui s'appliqueroit à étendre ces con-

(1) Nous ne pouvons aſſez le dire; ſans l'enſeignement général & conſtant des lois naturelles de l'ordre ſocial, il eſt impoſſible qu'une ſociété parvienne à une proſpérité réelle & durable. Un tel enſeignement répandu ſur tous, peut ſeul empêcher le gouvernement de devenir arbitraire, parce que chez un peuple où les préjugés de l'enfance ſont tous fondés en raiſon, où l'inſtruction générale affermit ces préjugés, tout le monde doit connoître les principes & l'objet de la ſociété, & demeurer éclairé ſur les devoirs de l'homme; & qu'alors les préjugés, l'intelligence, & la raiſon de tous compoſent une force irréſiſtible, qui fait la loi ſuprême de tous, que l'erreur ne ſauroit vaincre, que le déſordre ne peut altérer. *Note de l'éditeur.*

noiſſances & à leur en donner de nouvelles, parmi leſquelles on peut compter celle de l'hiſtoire.

Qu'une troiſième claſſe recevroit les enfans de deux cents maiſons, qui auroient atteint leur douzième année, & qu'ils y ſeroient inſtruits, juſqu'à la quinzième année, des règles de la grammaire, de la philoſophie, de la réthorique.

Enfin que dans une quatrième & dernière claſſe, les jeunes gens ſuffiſamment inſtruits dans les précédentes, prendroient les dernières leçons de morale, de juriſprudence, & de politique; & qu'au ſortir de celle-ci, ils ſeroient admis au concours des grades de bacheliers & de docteurs, & ſeroient examinés ſur toutes leurs études par des ſavans profonds, nommés à cet effet, devant le tribunal chargé de ſurveiller l'inſtruction publique.

Pour ne pas nous répéter, nous ne nous étendrons pas davantage ſur ce ſujet, après en avoir déjà parlé dans le chapitre des lois; mais nous penſons ne devoir pas omettre ce que fit le légiſlateur pour donner le complément & la perfection à l'inſtruction ſociale. Il ordonna à trois de ſes fils, Henri, Philippe, & Guillaume, de faire de concert un ouvrage claſſique, en forme de catéchiſme, ſur la mo-

rale & ſur la politique, pour ſervir à l'inſtruction plénière de tous les jeunes gens qui feroient leurs derniers cours, & défendit, par une loi expreſſe, d'en admettre aucun, non ſeulement aux emplois civils & militaires de la ſociété, mais encore au nombre des citoyens, qu'il n'eût prouvé, dans un examen rigoureux, qu'il poſſédoit parfaitement toute la doctrine du catéchiſme, & n'eût juré ſolennellement d'en obſerver les préceptes. Le Père ne vit pas la fin de cet ouvrage, dont nous donnerons un ſommaire lorſque l'ordre des événemens nous obligera d'en parler.

Le dernier réglement, dont nous devons rapporter les diſpoſitions, eſt celui qu'il fit pour prévenir le danger des inhumations précipitées. Il défend d'enterrer le corps de tout homme cenſé mort, ſans l'avoir gardé deux fois vingt-quatre heures la face découverte, & avant que ſa mort ait été dûment conſtatée par un procès-verbal en règle.

CHAPITRE

CHAPITRE XLVI.

La barque armée en guerre rencontre la flotte des nègres antropophages, la combat, la disperse, & la poursuit jusques sur leurs côtes; signes d'humiliation & de soumission de la part des sauvages; peines qu'on leur impose; les navigateurs vont ensuite chez les nègres ennemis des premiers; ils y trouvent Don Pedro dans un fâcheux état; ils le prennent sur leur vaisseau pour le ramener à l'isle; ce qui leur arrive en revenant de cette expédition, &c.

LA barque expédiée contre nos ennemis fut à peine sortie de la baie, qu'un vent très-favorable de sud-oueſt enfla ses voiles. Nous profitâmes de cet avantage pour accélérer notre marche, & nous élever au nord, & nous fîmes tant de diligence, que nous n'employâmes pas plus de douze heures pour doubler la pointe septentrionale de l'isle, & parvenir à l'embouchure de la rivière, où nous supposions que les nègres étoient encore.

Mais nous nous trompâmes dans notre conjecture. Quelque diligence que nous eussions faite, nous arrivâmes trop tard. Les sauvages

étoient partis. L'on ne trouva pas un ſeul de leurs canots; cependant, en ſupputant ce que les nègres avoient dû mettre de temps pour revenir du pont-levis à leurs bateaux, & faire les arrangemens de leur départ, l'on jugea qu'ils n'avoient quitté l'iſle qu'aſſez tard, & qu'ils ne pouvoient être aſſez éloignés, pour qu'en ſe hâtant l'on ne parvînt pas à les atteindre avant qu'ils euſſent gagné leurs côtes.

En conſéquence, la barque vira de bord; & déployant toutes les voiles, on cingla vers le nord-oueſt, que les nègres priſonniers avoient autrefois indiqué au père, comme le côté de l'horizon où ſe trouvoit leur pays. Vers le coucher du ſoleil, Philippe, monté ſur la hune du grand perroquet, découvrit du haut des mâts une partie de la flotte ennemie, ſuivant exactement la route que nous ſuppoſions qu'elle avoit priſe. Nous tînmes conſeil là-deſſus, pour ſavoir ſi durant la nuit nous devions continuer de donner chaſſe aux nègres, ou s'il convenoit de diminuer de voiles, pour proportionner la marche du vaiſſeau à celle de leur flotte.

Nous ne connoiſſions pas la diſtance de notre iſle au pays des ſauvages, & nous ne pouvions faire à ce ſujet que des conjectures plus ou moins approchantes de la vérité. En

diminuant la marche du vaiſſeau, il étoit poſſible que les nègres, qui devoient connoître ces mers, euſſent le temps de regagner leurs parages pendant la nuit. D'un autre côté, l'on avoit à craindre de dépaſſer les canots ſans les voir, tandis que les nègres, découvrant peut-être le vaiſſeau, beaucoup plus apparent par ſa groſſeur & la blancheur des voiles, changeroient de route, deſcendroient ſur quelque iſle déſerte, ou ſe diviſeroient de manière à nous déconcerter avec notre bâtiment unique.

La probabilité de ces événemens ayant été peſée, la majorité des opinions fut de mettre en panne juſqu'à la nuit cloſe, pour ſe tenir à l'arrière des ennemis, puis d'employer une partie des voiles à les ſuivre d'aſſez près pour les retrouver le lendemain.

D'après cette réſolution, l'on prit, pour ſe remettre en route, toutes les précautions que la prudence la plus vigilante pouvoit ſuggérer. Henri donna l'ordre de la marche, & preſcrivit de ſonder fréquemment, de ſe tenir ſans lumière ſur le vaiſſeau, & d'obſerver le plus grand ſilence. Ceux que le devoir du ſervice obligeoit d'être ſur le pont, devoient y demeurer couchés ou immobiles. Si quelque bruit ou quelque lumière leur annonçoit l'en-

nemi, ils devoient en avertir doucement le pilote, qui avoit ordre de ſe détourner un peu de route, pour dérober la barque aux regards des ſauvages ; mais ſi vers le point du jour on ne les apercevoit point, & qu'on les eût dépaſſés, il devoit revenir ſur ſes pas & courir des bordées pour les atteindre.

Les ordres de Henri furent ponctuellement exécutés. On ralentit la marche du vaiſſeau ; la ſécurité des nègres ne fut point troublée, & nous ne découvrîmes pas les ſauvages, qui, ſe relayant ſans doute pour ramer, ne ceſsèrent d'avancer dans leur route. Mais lorſque le jour fut aſſez grand pour voir au loin ſur la mer, on aperçut leurs canots à la même diſtance à peu près où on les avoit vus la veille, & ils ne tardèrent pas eux-mêmes à découvrir le vaiſſeau, comme nous le connûmes bientôt aux mouvemens de leur flotte. Ils ne pouvoient guère imaginer par qui cette barque étoit montée. Peut-être n'en avoient-ils jamais vu de ſemblable ; mais la nouveauté du ſpectacle, ou plutôt la férocité de leurs mœurs ſanguinaires, qui les rendoit ennemis de tous les hommes, & fomentoit dans leurs cœurs le déſir de faire des priſonniers pour ſe raſſaſier de leur chair, les engagea d'abord à ſe raſſembler, & à venir enſuite vers la barque pour

l'attaquer de tous côtés, s'ils en trouvoient le moyen.

Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir de l'intention des ſauvages, qui, s'approchant peu à peu du vaiſſeau, en brandiſſant, d'un air inſolent, leurs lances & leurs zagaies, ſembloient nous défier au combat. En conſéquence nous nous diſposâmes non ſeulement à les recevoir, mais, ſi nous n'étions prévenus, à les attaquer nous-mêmes, pour diſperſer & détruire ces hommes cruels, ennemis implacables de toute ſociété. Cependant, pour tirer tout le parti poſſible des fautes que l'orgueil & l'inexpérience de l'ennemi lui faiſoit faire dans ſes mouvemens & dans ſes diſpoſitions, pour augmenter ſa confiance & lui cauſer une ſurpriſe d'autant plus effrayante qu'elle ſeroit moins prévue, nous affectâmes une ſorte de circonſpection timide, que les nègres devoient prendre pour un ſentiment de crainte ou d'infériorité de notre part.

Il ne paroiſſoit ſur le pont que cinq perſonnes, qui ſembloient ſeules conduire la barque & qui étoient ſans armes, ſans avoir l'air de faire aucun préparatif de défenſe; les nègres s'approchoient de deux côtés avec beaucoup de diligence, comme s'ils n'avoient qu'à mettre la main ſur leur proie.

Quand nous les vîmes à peu près à la portée du fusil, le capitaine Wilson, qui avoit appris quelques mots de la langue de ces barbares chez les nègres leurs ennemis, se montra sur la proue, leur demanda avec un porte-voix ce qu'ils vouloient, & leur fit signe avec la main de s'arrêter. Les nègres répondirent avec de grands cris. Cependant, comme ils parloient tumultueusement & d'assez loin, on n'entendit que des voix confuses; mais leurs gestes & leur action ne laissèrent aucune ambiguïté sur le sens de leurs paroles. Croyant inutile de cacher les dispositions qui les amenoient, ils faisoient signe à nos gens qu'ils vouloient leur scier le ventre; opération qu'ils pratiquent sur les prisonniers qu'ils tuent, avant de les préparer pour leurs horribles festins.

Ces barbres continuoient ainsi d'avancer, toujours pleins de leur affreux projet & d'une aveugle confiance, fondée sur leur nombre & sur l'apparence de notre foiblesse. Ils n'étoient déjà plus qu'à dix brasses de nous, lorsque toup à coup les manœuvres changent, les canons sont démasqués (1), le feu & le bruit

(1) Quoique le vaisseau des insulaires fût une espèce de brigantin, comme on le voit dans cette narration, il paroît que les canons qu'il portoit ne pouvant être

de nos armes frappent les ſens & l'ame des ſauvages de ſurpriſe & de terreur. Pluſieurs de leurs pirogues ſont briſées & renverſées dans la mer, & les hommes qui les montoient ſont tués ou précipités dans les flots.

Quoique très-étonnés d'une attaque ſi vigoureuſe & ſi peu prévue, les nègres ſoutiennent quelque temps le feu de la barque. Ils s'efforcent de venir juſqu'au vaiſſeau, & lancent leurs traits avec furie, mais ſans ſuccès. Le courage eſt peut-être égal des deux parts, mais les moyens & l'induſtrie ne ſont pas les mêmes. L'artillerie du vaiſſeau ne ceſſe de tirer ſur la flotte & de la foudroyer d'une manière terrible. Les nègres, qui n'ont rien à lui oppoſer, ne ſavent comment échapper à ſon effet deſtructeur. La confuſion ſe met parmi eux, l'épouvante en gagne une partie; les plus timides reculent, s'éloignent, ſe diviſent, & fuient de divers côtés, ſans être retenus par les cris des bleſſés, ou par la conſidération du péril qui menace le reſte de leurs camarades.

---

que ſur le pont, n'avoient que des ſabords ſans mantelets. On avoit donc été obligé de les maſquer, pour en dérober la vue aux yeux des ſauvages. *Note de l'éditeur.*

Mais ceux-ci ne cédent point à cet exemple décourageant; quoique lâchement délaiſſés, ils n'en montrent que plus de fureur. Ils recueillent les nageurs dans leurs pirogues, & ne prenant conſeil que de leur déſeſpoir, ils bravent tous les dangers qui les entourent, affrontent la mort avec audace, & n'ont aucun regret de périr, pourvu qu'ils puiſſent aborder le vaiſſeau & faire tomber ſous leurs coups quelques-uns des nôtres. Le canon & la mouſqueterie ont beau tonner ſur eux, ils arrivent ſur quatre pirogues juſques ſous le bâtiment. Là ils font tout ce qui leur eſt poſſible pour y entrer; ils s'entr'aident mutuellement pour atteindre le pont, ils s'accrochent aux chaînes des galaubans pour s'y élever; mais indignés de l'incroyable témérité des nègres, preſſés par cette attaque, nous noublions rien de notre côté pour la rendre inutile. On coupe les mains de ceux qui s'attachent au plat-bord; on aſſomme avec des anſpecs, on repouſſe avec des gaffes tous ceux qui ſe préſentent. La plupart des nègres ſont tués; les autres, bleſſés ou mutilés, ſont rejetés dans la mer. Un ſeul des ennemis, par un prodigieux effort, monte juſques ſur la poupe, où, avant qu'il puiſſe faire uſage de ſes armes, il eſt égorgé. Ils ont tous péri, & ils nous laiſſent dans l'admi-

ration de leur courage & de leur conſtance, qualités deſtinées pour la défenſe de la juſtice & de l'humanité.

C'étoit beaucoup pour nous d'avoir ainſi détruit une partie de nos ennemis, ſans avoir fait la moindre perte ni reçu la moindre bleſſure; mais ce n'étoit pas aſſez. Il falloit pourſuivre les fuyards, pour achever notre ouvrage, & du moins éteindre en eux le déſir d'approcher jamais de notre iſle; il falloit ſur-tout les aſſujettir, s'il étoit poſſible, à force de bons traitemens & de bienfaits, à la condition expreſſe de ne plus immoler de victimes humaines, & ſous peine de la deſtruction totale de leur peuplade. L'intérêt & l'honneur de l'humanité, ceux de la juſtice naturelle & de la colonie, nous en faiſoient une loi préciſe, & demandoient que, ſans perdre un moment, nous nous hâtaſſions de l'exécuter. Nous déployâmes donc toutes les voiles pour courir de nouveau ſur les traces de l'ennemi, & rendant grace à la providence de ce premier avantage, nous la priâmes de bénir la ſuite de cette entrepriſe & de la couronner par le plus heureux ſuccès, c'eſt-à-dire par le repentir & la ſoumiſſion des barbares.

Cependant les canots qui avoient quitté le combat fuyoient avec une grande viteſſe hors

de la route qu'ils ſuivoient auparavant; mais quoique nous fuſſions aux mains avec les autres nègres, lorſque ceux-ci s'éloignoient, nous n'avions pas été ſi fort occupés du ſoin de notre défenſe, que nous n'euſſions obſervé leur marche. Nous avions remarqué que, quoique diviſées, toutes les pirogues prenoient la même direction, & nous avions jugé que les nègres, craignant d'être atteints par le vaiſſeau avant d'arriver ſur leurs parages, avoient deſſein de débarquer ſur quelque iſle peu éloignée, dont ils connoiſſoient le giſſement, pour ſe ſauver dans les terres, & ſe dérober par ce moyen à nos pourſuites.

D'après ces conſidérations, la barque mit le cap à l'oueſt-nord-oueſt, & tenant le vent au plus près pour profiter d'une jolie briſe qui ſouffloit du ſud, vogua légèrement vers ſa deſtination. Elle n'eut pas ainſi marché plus d'une heure, qu'on aperçut les pirogues des nègres, & qu'on découvrit au delà, comme on l'avoit bien prévu, une terre ſur laquelle ils portoient de toutes leurs forces. La barque gagnoit inſenſiblement du chemin ſur les canots, & vraiſemblablement elle les eût rattrapés, s'ils euſſent eu à parcourir un eſpace plus conſidérable; mais la diſtance de ces derniers à la terre n'étoit pas aſſez grande pour

qu'on pût ſe flatter de les joindre avant qu'ils fuſſent arrivés, comme on s'en aperçut bientôt.

Quelque rapide que fût la courſe du vaiſſeau, les nègres furent deſcendus ſur le rivage & eurent chargé ſur leurs épaules leurs pirogues d'écorce, que la barque n'étoit pas encore à portée de tirer ſur eux. D'autres circonſtances défavorables s'oppoſoient à notre débarquement. La terre couroit eſt & oueſt auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre. Il ventoit frais, & le vent nous portoit dans ce moment directement à la côte. Elle étoit entourée d'un reſcif preſque à fleur d'eau, contre lequel la mer écumante venoit briſer & formoit un reſſac dangereux. La vue du péril n'avoit pas arrêté les nègres, parce qu'ils n'avoient rien à ménager, que leurs pirogues étoient légères, & qu'ils avoient heureuſement trouvé un intervalle étroit dans le reſcif, où la mer, plus profonde & moins agitée, leur avoit donné paſſage; mais la barque ne pouvoit prendre cette route, ni haſarder de franchir le reſcif, ſans courir les plus grands riſques de s'y briſer & d'y périr.

L'impoſſibilité reconnue de débarquer ſur cette côte, nous fit réſoudre à reprendre le large, non ſeulement pour éviter de donner

contre les écueils, mais pour tourner la terre, s'il étoit poſſible, dans le cas où elle ſeroit une iſle. Nous avions deſſein de deſcendre ſur la côte oppoſée, ſi elle étoit abordable, & ſi nous trouvions les nègres, de les attaquer. L'on changea donc les amures pour s'éloigner & s'élever à l'eſt, & l'on n'eut pas vogué long-temps, qu'on vit diſtinctement cette terre ſe rétrécir & ſe terminer par une pointe. Nous manœuvrâmes pour la doubler, & le vent étant bon, nous l'eûmes bientôt dépaſſée. Alors on vit clairement qu'on ne s'étoit pas trompé en penſant que c'étoit une iſle, & l'on ne douta point qu'elle ne fût déſerte. Rien n'indiquoit qu'elle fût habitée; longue, mais étroite & peu boiſée, elle n'avoit qu'une chaîne de collines dans le milieu, en ſorte qu'en l'approchant ſucceſſivement au ſud & au nord, on la voyoit tout entière.

Les nègres n'y étoient pas deſcendus pour s'y arrêter ou s'y cacher. Ils ſavoient bien que cet aſile n'étoit pas sûr; ils n'avoient fait que traverſer l'iſle dans ſa largeur : ainſi, tandis que le vaiſſeau la tournoit, ils s'étoient rembarqués dans leurs canots, & avoient repris leur chemin en toute diligence, ſe flattant d'autant plus de l'eſpoir de ſe ſauver, qu'ils étoient plus près de leur pays.

En effet, du rivage de l'iſle déſerte, on découvroit les côtes les plus élevées de celle des ſauvages. Les pirogues avoient déjà fait une bonne partie du trajet qui ſéparoit ces deux terres, lorſque l'équipage de la barque aperçut les ennemis, & que l'on fut à même de leur donner chaſſe. Ils paroiſſoient alors ſi éloignés du vaiſſeau & ſi près des côtes, que nous commençâmes à douter ſi nous pourrions les rejoindre. Cependant nous ne ceſsâmes pas de les pourſuivre, & nous les atteignîmes enfin à peu de diſtance du rivage.

Dès que nous fûmes à portée de l'ennemi, le canon tira ſur les pirogues. La barque les ſerra de près, & par des évolutions habiles & rapides, nous multipliant, pour ainſi dire, & les attaquant toutes les unes après les autres, les maltraita ſi cruellement, que la plupart furent miſes en pièces. Aucun des canots, aucun même des hommes qui les montoient, n'auroient échappé au feu meurtrier & ſoutenu du vaiſſeau, ſi le rivage eût été plus éloigné; mais la proximité de la côte, la connoiſſance qu'en avoient les nègres, l'attention qu'ils eurent de ſe diviſer, & l'abandon qu'ils firent de quelques pirogues pour gagner la terre à la nage, en ſauvèrent un petit nombre. Les ſauvages qui n'étoient pas de leur expédition maritime, & qui avoient

leurs habitations voiſines de la mer, attirés en foule ſur le rivage par le bruit de l'artillerie, ne furent pas d'un grand ſecours pour leurs compagnons, ni des ſpectateurs bien tranquilles du combat. Le vaiſſeau leur tira quelques volées qui en éclaircirent les rangs. Pluſieurs reſtèrent ſur la place ; le reſte ſe ſauva par une fuite précipitée.

Cette race d'hommes barbares & féroces étoit ainſi bien punie de ſon audace & de ſa méchanceté. Nous en avions tiré toute la vengeance qu'un peuple juſte & bon pouvoit ſe permettre, contre un ennemi cruel, pour une défenſe légitime ; mais nous n'avions pas rempli toute l'étendue de nos deſſeins, ſi nous ne forcions les ſauvages à renoncer à leurs coutumes atroces, & à devenir des êtres plus paiſibles & plus humains. C'étoit le principal motif de l'expédition, & ce qui nous avoit déterminés, pendant le combat, à tâcher de faire des priſonniers.

L'heureux ſuccès de nos armes nous en aſſura le moyen. Pluſieurs des ennemis, renverſés dans les flots avec leurs pirogues, par les dernières décharges du canon, bleſſés ou étourdis de leur chute, n'avoient pu fuir vers la côte auſſi vîte que quelques-uns de leurs camarades. Ils demeuroient en arrière à la merci de nos coups, & n'auroient pu les évi-

ter; mais nous les ſuſpendîmes, déjà bien affligés d'avoir répandu tant de ſang, & réſolus de ſauver ces miſérables, pour les faire ſervir au bien de leurs frères. Pour cet effet, nous mîmes promptement la chaloupe à la mer, avec huit hommes qui coururent ſur les traîneurs & en prirent cinq; l'on fut obligé de les garrotter & de les tenir couchés dans la chaloupe, pour les réduire & les tranſporter au vaiſſeau.

On peindroit difficilement la ſurpriſe ſtupide de ces barbares, en ſe voyant au milieu de nous. Leur abattement & leur terreur étoient inexprimables. Dans la main d'un ennemi auſſi puiſſant que terrible, ils ne s'attendoient à rien moins qu'à être dévorés, comme on le connut par leurs geſtes; malgré cela pourtant ils ſe jetèrent à nos pieds d'une manière ſuppliante, en murmurant quelques mots qu'on n'entendit pas, mais ſur le ſens deſquels on ne put ſe méprendre. Ils demandoient miſéricorde de tout leur pouvoir.

On les fit relever, & on mit un appareil ſur les bleſſures de deux d'entre eux, qui en avoient beſoin. Enſuite M. Wilſon, qui nous ſervoit d'interprète, leur fit entendre, comme il le put, quelles étoient nos intentions, & tâcha de les raſſurer. Il leur témoigna, par ſignes,

l'horreur invincible que nous avions pour les repas de chair humaine; mais en leur faiſant perdre l'idée que nous voulions nous repaître de leur chair, il s'efforça d'augmenter encore dans leur eſprit l'opinion qu'ils s'étoient faite de notre pouvoir. Il leur dit que nous voulions donner la paix à leur peuplade, mais ſous deux conditions expreſſes : la première, que tous les nègres qui la compoſoient, s'abſtiendroient déſormais de naviguer vers notre iſle; la ſeconde, qu'ils renonceroient pour toujours à manger leurs priſonniers. Il ajouta, que s'ils promettoient d'obſerver ces conditions & les gardoient fidèlement, nous ne jetterions plus ſur eux le feu meurtrier; mais qu'abſolument maîtres d'en diſpoſer à notre gré, s'ils tranſgreſſoient jamais la loi qu'on leur impoſoit, nous lancerions les foudres ſur leurs terres & ſur leurs eaux, juſqu'à l'entière deſtruction du pays.

Pour donner à nos priſonniers, étonnés de ces menaces, une preuve certaine de notre puiſſance ſur le plus fier des élémens, & les effrayer davantage, Wilſon fit porter devant eux une jatte pleine d'eſprit de vin, quelques pétards, & deux groſſes fuſées. Il alluma un bout de papier, puis l'approchant de la liqueur ſpiritueuſe, que les ſauvages prenoient pour

de

de l'eau, il ordonna au feu de la brûler; & auſſi-tôt une flamme vive voltigea ſur le vaſe. Il commanda aux fuſées & aux pétards de s'élancer & de partir, & à l'approche du papier, les unes jaillirent en ſifflant à une grande hauteur, & les autres, ſerpentant parmi les nègres, comme auroit pu faire la foudre, finirent par éclater entre leurs jambes.

La frayeur ſubite dont ce merveilleux ſpectacle frappa les nègres, augmentée encore par le bruit du canon que l'on tiroit en ce moment, fit une telle impreſſion ſur leurs ſens, qu'ils en tombèrent à la renverſe, & demeurèrent quelque temps ſur le pont, comme s'ils étoient privés de ſentiment & de vie.

Cette ruſe eut une effet très-favorable à nos deſſeins, & cependant nous n'y applaudîmes point. Elle tenoit de trop près à la ſupercherie, pour plaire à des ames franches & vraies. Non ſeulement on trompoit les nègres en leur donnant à plaiſir des idées fauſſes ſur notre compte, mais on les jetoit dans la ſuperſtition; & ſi c'eſt un mal de tromper les hommes en quoi que ce ſoit, c'en eſt un bien grand que de les induire en erreur ſur des objets qui tiennent à des vérités importantes. Henri ne put s'empêcher de blâmer l'imprudence de l'anglois. Mais la choſe étoit faite, & celui-ci, qui ſe

ſavoit gré de ſon artifice, ſe contenta de répondre froidement par cet axiome latin d'une politique peu ſcrupuleuſe : *Dolus an virtus, quis in hoſte requirat* (1)?

Revenus à eux & relevés, les ſauvages, voyant l'eſprit de vin brûler juſqu'à la dernière goutte, nous regardèrent comme des êtres ſurnaturels ; & ne doutant point que nous ne puſſions exécuter les menaces qu'on venoit de leur faire, ils ſe proſternèrent de nouveau devant nous, & frappèrent le plancher de leur front, pour marque de leur ſoumiſſion & d'une entière dépendance.

Alors Wilſon dit à deux des ſauvages qui paroiſſoient le plus effrayés, qu'on alloit les mettre à terre & leur rendre la liberté, afin qu'ils puſſent rapporter aux leurs ce qu'ils venoient de voir & d'entendre, & les engager ſans délai à s'humilier & à ſe ſoumettre. « Nous garderons, ajouta-t-il, vos trois compagnons pour otage. Si vous manquez à vos promeſſes, ils ſeront nos premières victimes ; mais ſi votre nation (2) ſe ſoumet de bonne foi, nous vous

(1) Ruſe ou valeur, qu'importe à l'égard d'un ennemi ?

(2) Le mot *nation* ne doit pas être pris ici dans une acception préciſe & dans ſon véritable ſens. Il déſigne proprement une grande famille politique, réunie

donnons notre parole de relâcher les prisonniers ». Tous les guerriers de la barque firent serment, en levant la main droite, d'observer cette promesse religieusement. On conduisit ensuite les deux nègres à terre, & on les déposa sur le rivage, d'où ils s'empressèrent d'aller joindre les leurs.

Après ce qui venoit de se passer, & dans la consternation où devoient être les sauvages, nous avions tout lieu d'espérer que les propositions de paix qu'on leur portoit de notre part seroient favorablement écoutées. En conséquence nous nous tînmes quelque temps près de la côte, pour être plutôt instruits de l'effet de la négociation : mais comme les sauvages s'étoient retirés dans l'intérieur du pays; que les députés devoient s'assurer du consentement général, & ramener les chefs de la

---

par le lien des lois, & fixée sur son sol par la base constitutive de la société. Il n'y a point de vraie *nation* où il n'y a point d'agriculture, point de lois qui assurent les propriétés, point de constitution qui les protège. On ne doit entendre par le mot *nation*, employé quelquefois dans ces mémoires, qu'une de ces sociétés ébauchées d'hommes sauvages, vivant précairement de chasse ou de pêche, qui méritent plutôt le nom de bandes, de hordes, ou de peuplades. *Note de l'éditeur.*

peuplade ſur le rivage, pour nous témoigner leur ſoumiſſion; que tout cela demandoit du temps, & que le jour baiſſoit, nous nous éloignâmes de la terre, pour prévenir les dangers qu'on pouvoit courir la nuit, & perſuadés que le lendemain, de bonne heure, nous aurions des nouvelles des nègres.

L'événement juſtifia nos eſpérances. Le ſoleil ſe montroit à peine ſur l'horizon, qu'on vit ſortir des bois & deſcendre des montagnes une foule de nègres des deux ſexes. Le gros de la troupe s'arrêta ſur une colline, à ſept ou huit cents pas de la mer. Le reſte, compoſé d'une vingtaine d'hommes qui portoient des rameaux, en ſigne de paix, s'avança vers nous à petits pas, mais d'un air timide & mal aſſuré.

Dès que nous les avions aperçus, nous nous étions rapprochés du rivage, en leur faiſant toutes les démonſtrations qui pouvoient leur annoncer des intentions pacifiques. La barque étoit pavoiſée; nous avions arboré un pavillon blanc au grand mât, à la poupe & au beaupré, & toutes nos démarches tendoient à leur inſpirer une ferme confiance.

Quand les nègres furent à portée de la voix, Wilſon confirma, par quelques mots, l'eſpérance que nous leur donnions. Alors ils s'in-

clinèrent juſqu'à terre, & pouſsèrent trois cris plaintifs, qui furent répétés par les plus éloignés ; enſuite s'étant relevés, il mirent leurs rameaux ſur leurs têtes, & nous firent entendre, par leurs attitudes & leurs geſtes, qu'ils ne voyageroient plus vers notre iſle & ne mangeroient plus leurs priſonniers. Enfin, à genoux & les mains étendues d'une manière ſuppliante, ils nous conjurèrent de relâcher les trois priſonniers que nous retenions.

Nous les leur renvoyâmes auſſi-tôt avec un petit préſent compoſé de deux chiens, mâle & femelle, & de quelques morceaux de fer & de cuivre jaune, dont ils parurent fort contens. Quelque barbares que fuſſent ces peuples, diſpoſés par une inſpiration naturelle à rendre le bien pour le bien, ils nous avoient d'avance deſtiné un tribut libre de reconnoiſſance. Ils nous offrirent des oiſeaux rares & remarquables, ſoit par leur beauté, ſoit par leur groſſeur, quantité de plumes rouges qu'ils paroiſſoient fort eſtimer, deux arcs & des flèches d'une induſtrie admirable chez un peuple ſauvage, mais aſſez naturelle chez un peuple chaſſeur & guerrier, enfin ce qu'ils avoient de plus précieux. La vraie gratitude eſt généreuſe. Ils posèrent à terre ces préſens, & ſe retirèrent. Nous allâmes les prendre, & ils

pouſsèrent des cris de joie. Ils paroiſſoient heureux comme nous par les vertus qu'ils exerçoient. Recteurs des hommes, voyez comment on les rend bons, voyez comment on devient tout puiſſant !

Notre expédition contre les nègres antropophages ainſi terminée, nous fîmes route vers l'iſle habitée par les nègres leurs ennemis ; & comme Wilſon & de Martine en connoiſſoient la ſituation, nous y arrivâmes le lendemain au lever du ſoleil.

Dès que nous approchâmes de la côte, un grand nombre de pirogues vint à notre rencontre. Un ſimple motif de curioſité les amenoit, mais bientôt un ſentiment plus noble les intéreſſa pour nous. A l'aſpect des deux européens qui étoient ſur le tillac, les nègres témoignèrent, par leurs cris & par leurs geſtes, le plaiſir qu'ils avoient de les revoir, & avec un air de confiance qui nous honoroit mutuellement, ils demandèrent par ſignes la permiſſion de monter à bord. Comme nous ne pouvions la donner à tous, ni en admettre dans le vaiſſeau un ſi grand nombre, nous déſignâmes ceux que nous voulions recevoir, & la préférence tomba ſur ceux qui étoient plus particulièrement connus des européens. Ceux-ci les accueillirent avec une vive reconnoiſſance ;

ils nous les préſentèrent, & nous les reçumes avec cordialité.

Nous leur apprîmes notre deſſein de les viſiter, & le ſuccès de notre expédition. Ils s'empreſsèrent de communiquer ces nouvelles à leurs canots, & ils en étoient ſi charmés, qu'ils en ſautoient de joie. Ils nous prenoient les mains, ſur leſquelles ils baiſſoient leur front d'une manière à la fois reſpectueuſe & tendre. Leurs propos étoient interrompus, ils ne parloient que par exclamations, & ne ſavoient comment nous exprimer ce qu'ils éprouvoient. Cette ſcène vraiment touchante confirma ce qu'on nous avoit dit de ces hommes ſimples & bons, & nous fit prendre de leurs ſentimens & de leurs mœurs une idée très-favorable.

Ils nous fournirent bientôt de nouvelles preuves de la bonté de leur caractère, par la manière affectueuſe dont ils nous reçurent chez eux, & par tout ce qu'ils avoient fait pour Don Pedro. En les recevant à bord, nous leur avions demandé ce qu'il étoit devenu. Ils nous avoient répondu qu'il étoit malade depuis ſon retour, & qu'ils l'avoient traité comme un de leurs enfans; mais que tous leurs ſoins pour lui étoient inutiles, & que, plongé dans une profonde triſteſſe, il ne faiſoit que ſe plaindre & ſoupirer. La cauſe de ſon mal & de ſa mé-

lancolie nous étoit connue : nous nous hâtâmes de deſcendre à terre pour l'aller trouver & lui donner une conſolation d'autant plus douce, que ſon cœur, cédant à l'infortune, s'abandonnoit au deſeſpoir.

Nous ne laiſſâmes ſur le vaiſſeau que ce qu'il falloit de monde pour le garder. Le reſte s'étant embarqué dans la chaloupe & dans les canots, alla deſcendre ſur le rivage. Quelques pirogues des plus légères avoient déjà annoncé notre arrivée & notre victoire. Tous les nègres des environs accoururent pour recevoir leurs anciennes connoiſſances, & les amis de leurs amis. Notre entrée dans l'iſle fut une fête & un triomphe.

Sous la conduite d'un des ſauvages, nous marchâmes vers la cabane qu'habitoit Don Pedro, armés de nos fuſils & de nos baïonnettes ; mais plutôt par une précaution d'appareil, que par un ſentiment de méfiance. Nous ne pouvions douter de l'affection des nègres : à quoi bon des armes chez un peuple dont on a le cœur ? Ces bons ſauvages, grands & petits, nous ſuivoient, nous entouroient, nous preſſoient en quelque ſorte, & par des démonſtrations naïves, par des acclamations répétées, nous montroient leur ſatisfaction & célébroient cet heureux jour.

Mais qui pourroit peindre la ſurpriſe, l'extaſe où notre vue jeta Don Pedro! Il étoit couché ſur une natte au fond de ſa cabane, où ſa triſteſſe & ſon abattement le retenoient. Là, livré tout entier au reſſentiment de ſes maux, rien ne l'intéreſſoit que ſa douleur. Il n'étoit point affecté de ce qui ſe paſſoit autour de lui. Le tumulte & les cris des nègres avoient frappé ſon oreille, ſans émouvoir ſa curioſité. Nous étions tout près de lui, qu'il ne nous voyoit pas; il ne tournoit pas même la tête pour voir qui étoit entré. Mais de Martine l'ayant appelé par ſon nom, le ſon de cette voix amie retentit juſqu'à ſon cœur, & le fit ſortir comme en ſurſaut de ſa profonde léthargie. Il ſe plaça ſur ſon ſéant, ſe tourna vers nous, & promenant des yeux avides ſur tous les ſpectateurs, il ſe mit à nous conſidérer avec un étonnement inexprimable. Il demeura un inſtant immobile & la bouche ouverte, ſans proférer un ſeul mot, comme s'il cherchoit à s'aſſurer que ce qu'il voyoit n'étoit pas une illuſion. Enfin, reconnoiſſant Wilſon & de Martine, il ſe leva, malgré ſa foibleſſe, & ſe jetant au cou de ce dernier: — Quoi, c'eſt vous, lui dit-il d'une voix attendrie; par quel bienfait du ciel vous revois-je ici? .... Qui vous a donc ſauvé de la main de nos bourreaux?...

De Martine & Wilſon, chers amis, vous tous qui les accompagnez, tirez-moi de l'horrible peine qui me tue: apprenez-moi ſi Dona Roſa a eu le bonheur d'échapper à ſes meurtriers, & ſi elle vit encore. Raſſurez-vous, lui repondit de Martine; elle vit pour vous; elle vous attend, & n'a rien à déſirer que votre préſence. Ah! s'écria Don Pedro, vous me rendez à la vie; mais où eſt-elle? puis-je eſpérer de la revoir?.... Je connois ſon bon cœur & ſon attachement pour moi; elle doit être dans une affreuſe inquiètude ſur mon ſort. Hâtons-nous, chers amis, de l'aller rejoindre. Je ſuis bien malade & bien foible; mais l'eſpoir de la retrouver me rendra des forces & diſſipera mon mal.... O Dieu! comment réparer tous les maux que je lui cauſe, tous les chagrins que je lui ai donnés?....

De Martine lui raconta toute l'hiſtoire deſa délivrance, l'accueil que nous leur avions fait, les ſoins & les attentions d'Eléonore pour Dona Roſa, & les ſuccès de notre expédition. Il nous préſenta enſuite à Don Pedro comme ſes libérateurs, & parla de nous avec l'effuſion d'un cœur généreux & plein de gratitude. Don Pedro nous embraſſa, nous remercia tous les larmes aux yeux; & prenant le Ciel à témoin de la vérité des ſentimens qu'il nous

vouoit, & qu'il devoit, disoit-il, à tant de bontés & de services, il le pria de le conserver assez long-temps pour pouvoir s'acquitter envers nous. Il fit aussi beaucoup d'amitié à Wilson; mais celui-ci ne répondit pas à ces témoignages d'attachement d'un ton si amical, ni d'une manière si franche. Il ne montra point cet intérêt tendre qu'il devoit sentir pour son compagnon d'infortune, & que Don Pedro laissoit voir pour lui. Quoiqu'il s'efforçât de paroître sensible, on remarquoit, à travers ses démonstrations d'amitié, que le cœur n'y étoit pour rien, & qu'il désavouit au contraire tout ce que disoit sa bouche.

Les nègres, témoins de cette reconnoissance, parurent touchés de nos mutuelles caresses, & particulièrement joyeux de l'effet que notre présence avoit produit sur Don Pedro. Ils étoient tout étonnés de l'heureuse & subite révolution qui s'étoit faite dans son humeur & dans sa santé. Nous profitâmes de la circonstance & de leur disposition, pour leur demander la permission d'emmener leur hôte avec nous. Nous leur exposâmes succinctement les inconvéniens de son séjour parmi eux, le désir ardent qu'il avoit de rejoindre l'objet de sa tendresse, & tous les avantages qu'il trouveroit dans notre isle; & pour donner

à nos raiſons une force plus déciſive, nous envoyâmes chercher au vaiſſeau, & nous leur offrîmes des préſens que nous leur avions apportés, comme une marque de reconnoiſſance des bons traitemens & des ſervices que Don Pedro & ſes camarades avoient reçus d'eux.

Ces préſens, magnifiques pour des hommes tels que ces nègres, conſiſtoient principalement en beſtiaux, en volailles, en diverſes ſortes de graines & de légumes, en inſtrumens de labourage, une petite charrette, des haches & des couteaux, des marteaux & une enclume, des clous & du fer en barre. Toutes ces choſes furent débarquées ſur le rivage au bruit du canon & des inſtrumens, & conduites ou portées avec une ſorte de pompe juſqu'à l'endroit où les nègres étoient aſſemblés.

Les ſauvages furent d'abord effrayés du bruit de l'artillerie; mais ils revinrent bientôt de leur effroi, & ſe trouvèrent frappés d'une ſurpriſe bien agréable en entendant notre muſique, & en voyant approcher ce qu'on leur deſtinoit. La vue de ces objets, nouveaux pour des hommes ſimples & ignorans, l'ordre qu'on avoit mis dans la marche, l'appareil du cortège, formoient à leurs yeux étonnés un ſpectacle impoſant & enchanteur à la fois.

Des hautbois marchoient en tête, en jouant des airs gais ; après eux, & à quelque distance, venoient les quadrupèdes, conduits deux à deux à la suite les uns des autres, & laissant entre eux des intervalles. Ils étoient suivis de six hommes portant des poules, des pintades, des pigeons, & ceux-ci en précédoient plusieurs autres qui étoient chargés des graines, des outils, des instrumens aratoires. Enfin deux hommes qui voituroient sur un brancard l'enclume pesante, fermoient cette marche.

Il y avoit quatre animaux de chaque espèce, mâles & femelles, deux taureaux & deux vaches, deux cochons & deux truies, deux ânes & deux ânesses, deux chiens & deux chiennes, deux beliers & deux brebis, deux coqs & deux poules, &c., & toutes les femelles des quadrupèdes étoient pleines.

Nous montrâmes d'abord aux sauvages, qui avoient peur des gros animaux & qui n'osoient en approcher, qu'ils n'en avoient rien à craindre, & que ces bêtes étoient aussi dociles que privées. Nous les touchâmes en leur présence; nous liâmes les bœufs & les ânes, nous les attelâmes au chariot & à la charrue, & nous leur fîmes voiturer des masses pesantes & tracer quelques sillons. Nous instruisîmes ensuite, autant que nous le pûmes, les prin-

cipaux de l'assemblée, de l'utilité & de la manière de se servir de tout ce que nous leur portions. Nous leur apprîmes comment ils pouvoient nourrir & soigner les animaux, conserver & réparer les instrumens, amollir & travailler le fer ; comment ils pouvoient rendre la terre féconde & se nourrir largement des fruits de leur culture. Ces nègres, qui ne vivoient que précairement & du jour au jour, sensibles à l'espoir de se faire un sort plus heureux, reçurent avidement nos leçons, & promirent de ne rien négliger pour les mettre en pratique. Ils nous dirent de plus, que nous étions les maîtres d'emmener Don Pedro, & que, quoiqu'ils le vissent partir avec regret, ils ne vouloient pas s'opposer à son bonheur.

Alors nous partageâmes nos présens, & les distribuâmes ainsi : nous donnâmes un taureau & une vache, avec leur harnois, ainsi qu'une hache & des clous, à *Epoo*, homme intelligent & accrédité dans sa peuplade, qui avoit reçu chez lui Don Pedro & Dona Rosa, & avoit eu pour eux les attentions d'un père. Nous fîmes un semblable présent à *Weitéoï*, hôte de M. de Martine, qui n'avoit pas eu moins d'égards pour celui-ci. Nous disposâmes d'une couple d'ânes en faveur de *Feskotoon*, chez lequel Wilson avoit demeuré, quoique

ce dernier n'en dît pas beaucoup de bien. L'autre couple fut accordée aux parens du malheureux nègre dévoré dans notre iſle par les nègres antropophages. Nous crûmes leur devoir cette préférence, pour les conſoler de ce malheur. Les cochons & les brebis, les poules & les pintades furent également diſtribués par couples à différens chefs de famille, que la voix publique nous indiqua comme des hommes recommandables par leur mérite perſonnel, par leur bon ménage, & par les ſervices qu'ils avoient rendus à leur pays. L'enclume, les marteaux, & quelques barres de fer devinrent le partage d'un nègre qui paſſoit pour un homme d'une rare induſtrie. Enfin le reſte des inſtrumens, des outils, des clous, fut diſtribué de manière qu'il n'y eut pas un chef de famille qui n'en eût ſa part.

Les nègres reçurent nos dons avec tranſport, & nous pouvons dire en paſſant, que la joie extrême qu'ils en avoient, étoit doublement motivée & très-bien fondée. Nous étions dans le deſſein de revenir tous les ans pour continuer de les inſtruire & de les civiliſer, & nous leur avions fait part de ce projet; nous l'avons exécuté depuis, & nous avons vu par nous-mêmes que nos préſens & nos inſtructions ſont devenus pour eux des bienfaits ineſ-

timables. Ils leur ont fourni des ſecours & des moyens de ſubſiſtance, qui ont augmenté leur population, & les ont mis ſur le chemin du bonheur. Ils ont acquis peu à peu l'uſage de l'agriculture, & des arts qu'elle néceſſite & qu'elle entretient; & quoique ces arts par excellence n'aient pas fait encore de grands progrès chez eux, il n'en eſt pas moins vrai qu'ils les ont fait ſortir de leur état ſauvage, pour les faire paſſer un jour à l'aiſance & au bien-être des nations agricoles. De notre côté, nous avons la douce ſatisfaction d'en avoir fait des hommes, des amis, des voiſins induſtrieux & utiles, un peuple enfin conſtitué ſuivant l'ordre de la nature, qui tient de nous ſon bien, ſes lois, ſon ame en quelque ſorte, avec qui nous pouvons commercer, à l'avantage réciproque des deux ſociétés, & dont l'affection & la reconnoiſſance nous aſſurent des ſecours & des défenſeurs, ſi nous nous trouvons jamais dans le cas d'en avoir beſoin. Ajoutons que les nègres antropophages ayant ſu ce que nous avions fait en faveur de leurs ennemis, & la protection décidée que nous accordions à ce peuple, voyant les changemens heureux qui s'opéroient chez lui, ainſi que les commencemens de ſa proſpérité, renoncèrent, non ſeulement à l'attaquer déſormais, mais vinrent à

déſirer

déſirer de bien vivre avec lui, & d'obtenir notre bienveillance, pour participer, à ſon exemple, au bonheur qu'il tenoit de nous. Ils ſe haſardèrent même à rechercher l'amitié des uns & la protection des autres. Lors du troiſième voyage que nous fîmes à l'iſle des nègres amis, que ſes habitans appellent *Emoï*, ils y envoyèrent des députés pour leur demander la paix, & ſolliciter en même temps auprès de nous l'aſſiſtance des bienfaits & de l'inſtruction, dont ils vouloient faire, nous dirent-ils, un bon uſage. La demande de ces pauvres gens étoit trop louable pour être refuſée. Nous ſaisîmes avidement cette occaſion de les transformer de brutes en hommes raiſonnables, paiſibles, & laborieux. Les longues querelles des deux peuples furent terminées par une paix jurée ſolennellement, dont nous prîmes ſur nous la garantie, & nous accordâmes aux ſupplians tous les ſecours & les leçons qui leur étoient néceſſaires & qu'ils réclamoient de notre bienfaiſance. Nous portâmes nous-mêmes à leur iſle, qu'ils nomment *Koorokoo*, les beſtiaux, les outils, & les grains, avances indiſpenſables pour cultiver la terre & fonder les arts. Les deux peuples ont vécu depuis, ſinon amis, du moins tranquilles. Ils ſe ſont occupés chacun chez eux des travaux

productifs Ils nous ont demandé des légiſlateurs, que nous leur avons donnés, qui les gouvernent & les rendent heureux. Que de biens une charité (1) vive & éclairee ne peut-elle pas faire parmi les hommes!

Oh! qu'il ſeroit à ſouhaiter que les nations civiliſées, chez leſquelles on parle ſi ſouvent de bienfaiſance & d'humanité, tandis qu'elles croient devoir établir leur grandeur & leur proſpérité ſur la décadence de leurs voiſins, qui ſont pourtant leurs frères; qu'il ſeroit à ſouhaiter, dis-je, que ces nations, plus éclairées ſur leurs vrais intérêts, reconnuſſent enfin que leur politique excluſive, mercantille, vexatoire, toujours inquiète, toujours prête à prendre les armes pour ſoutenir par la force

(1) Remarquons, en paſſant, que ce mot, preſque inuſité, hors du ſtyle de la chaire & de la religion, eſt bien plus expreſſif que ceux de *bienfaiſance* & *d'humanité* qu'on lui a ſubſtitués. Non ſeulement il en réunit la valeur, mais il y ajoute encore. *Charité*, en latin *charitas*, en grec χαρις, ſignifie amour ardent pour le prochain, déſir véhément de témoigner ſon affection aux hommes, tous fils d'un même père, par des ſervices réels & utiles. J'ai regret qu'on borne ce mot, en quelque ſorte, à la ſignification d'aumône, qui ne donne qu'une idée étroite & ſouvent fauſſe de la véritable *charité*. *Note de l'éditeur.*

leurs prétentions aveugles & ambitieuſes, eſt auſſi fauſſe que deſtructive ! Combien les peuples & les rois ne ſeroient-ils pas plus riches & plus heureux, s'ils ſuivoient la politique humaine & fraternelle que nous employâmes envers les nègres ! Combien ces voyages qu'une avide curioſité, ou plutôt la ſoif de l'or, a fait entreprendre juſqu'aux deux pôles, à travers des mers inconnues, ne ſeroient-ils pas plus glorieux & plus utiles à leurs auteurs & au genre humain, s'ils avoient pour but le ſoulagement & l'inſtruction de tant de peuples ſauvages qui vivent dans les ténèbres d'une affreuſe ignorance, plus cruels & plus malheureux que les bêtes féroces de leurs contrées ! Ah ! les hommes ne verront-ils jamais que le bien engendre le bien, & que le mal ne peut produire que le mal ; qu'en reſpectant, qu'en étendant les droits des autres, on fait reſpecter, on étend les ſiens, & que s'il eſt utile d'être juſte, il eſt plus utile encore d'être bienfaiſant ? Oui, malgré les ſophiſmes de l'aveugle cupidité & de l'égoïſme dénaturé, il ſera toujours vrai & toujours conſtaté par les faits, que les égards & les bons offices d'un peuple envers un autre peuple, comme d'un homme envers un autre homme, inſpireront à celui-ci des égards, de la reconnoiſ-

ſance, & quelquefois de l'affection, qui, faiſant naître & fortifiant entre ces peuples la paix, la concorde, & la confiance, augmenteront des deux parts l'envie & les moyens de mieux faire, & formeront une réaction de bienveillance & de généroſité, de ſecours & de ſervices, qui doit tourner autant à l'avantage de celui qui les rend, que de celui qui les a reçus. Mais revenons.

Nous demeurâmes deux jours chez les nègres amis, tant pour laiſſer prendre de nouvelles forces à Don Pedro, que pour contenter ces bons ſauvages, jaloux de profiter le plus qu'ils pourroient de notre préſence & de nous fêter. Ils étoient venus de toutes parts, en grand nombre, pour nous connnoître & nous féliciter. Il n'y eut pas un chef de famille qui ne nous fît un préſent, & qui n'ajoutât un prix à ce qu'il donnoit, par la cordialité franche avec laquelle il nous l'offroit. C'étoit du gibier, des plumes, des coquillages, des poiſſons, des oiſeaux rares, des tortues, des fourrures, &c.

Tant que nous fûmes dans l'iſle, les principaux nous prièrent à manger & nous traitèrent de leur mieux. Leurs repas, quoique ſimples, n'étoient pas ſans délicateſſe. On y ſervit d'abord des fruits & des coquillages,

enſuite des poiſſons, des racines, du gibier, cuits dans un trou fait en terre, enveloppés dans des feuilles de bananier; & ces mets, ainſi préparés, nous parurent excellens.

Nous avions apporté du vaiſſeau, du pain, de la bière, & du vin, pour ajouter à la bonne chère & pour régaler nos hôtes. Ils mangèrent du pain, & le trouvèrent bon. Le vin ne les flatta pas; ils firent la grimace en buvant la bière. Ils préférèrent à ces liqueurs une boiſſon faite avec des racines mâchées & jetées dans de l'eau, qu'ils avoient laiſſé fermenter quelques heures (1). Une telle préparation ne nous invitoit pas à boire; cependant nous en goûtâmes pour leur faire plaiſir : mais indépendamment de la répugnance qu'elle nous inſpiroit, cette boiſſon, que nous trouvâmes forte & enivrante, nous parut déſagréable.

Les différens ſervices de ces feſtins furent interrompus par de longs intervalles, durant leſquels pluſieurs nègres des deux ſexes exécutèrent des danſes au ſon de quelques flûtes de canne peu ſonores, dont les nègres jouoient avec le nez; d'autres luttoient deux contre

(1) C'eſt vraiſemblablement la même boiſſon dont parlent Cook & d'autres voyageurs, ſous le nom de *cava*. *Note de l'éditeur.*

deux, ou faiſoient ſeuls des geſtes & des tours d'adreſſe que l'aſſemblée trouvoit fort plaiſans.

Les hommes & les femmes, acteurs ou figurans de ces intermèdes, montrèrent beaucoup d'agilité, de légèreté & de juſteſſe d'oreille, & quelques-uns, ſur-tout les femmes, avoient du naturel & de la grace dans leurs mouvemens; mais en général leurs contorſions & leurs poſtures étoient bizarres & ridicules. Leur muſique, monotone & ſourde, ne donnoit qu'une pauvre idée de leurs progrès en ce genre.

Il faut néanmoins convenir que tout ce qu'ils firent dans ces divers exercices, paſſa de beaucoup l'opinion que nous nous étions faite de leurs connoiſſances & de leurs talens.

Nous voulûmes à notre tour divertir les nègres par différens exercices. Nous nous mîmes ſous les armes, &, commandés par Henri, nous fîmes en leur préſence pluſieurs évolutions militaires. Nous nous diviſâmes enſuite en deux parties, qui, s'attaquant avec vivacité & ſe défendant avec précaution, en faiſant feu l'un contre l'autre, leur donnèrent une idée aſſez juſte de la guerre des blancs. Cette eſpèce de combat alarma d'abord les ſauvages, qui ſemblèrent oublier un moment que ce n'étoit qu'un jeu. Les femmes en furent très-effrayées; elles pouſsèrent des cris & ſe couvrirent le viſage

avec leurs mains; quelques unes commençoient meme à prendre la fuite; mais tout le monde ſe raſſura, quand on vit que les combattans ne ſe faiſoient aucun mal, & que cette guerre ſi terrible n'étoit que ſimulée. Les deux troupes ayant quitté les armes, nous paſsâmes à des jeux plus paiſibles. Nos jeunes gens figurèrent pluſieurs contredanſes, & exécutèrent un ballet. Souples, leſtes, & façonnés de bonne heure à toutes les attitudes & à tous les pas qu'exige l'art agréable de ſe mouvoir en cadence, ils y avoient acquis une grace & une légèreté peu communes. Les nègres en ſavoient trop peu pour bien apprécier nos danſes; cependant l'air de ſatisfaction qui ſe peignoit ſur leurs viſages, & des cris de joie qui leur échappoient fréquemment, faiſoient connoître d'une manière aſſez marquée le plaiſir qu'ils en recevoient.

Nous finîmes par un petit concert mêlé de chants & de ſymphonie, où nous eûmes lieu de remarquer ce que nous avions précédemment obſervé, que les nègres ne ſaiſiſſoient pas l'accord & l'enſemble de nos divertiſſemens, & que la complication & le rapport des mouvemens & des ſons, d'où réſultoient pour nous l'agrément & l'harmonie, n'étoient rien pour eux; au lieu qu'une danſe comme la

bourrée, ou un air ſimple à deux temps, joué ſans accords, leur faiſoit un plaiſir extrême, & qu'ils ne ſe laſſoient point alors de voir, d'entendre, & d'admirer.

La ſanté de Don Pedro, comme nous l'avions eſpéré, ſe rétablit aſſez, pendant ces deux jours, pour lui permettre de s'embarquer. Il brûloit d'impatience de partir. Il ne put cependant prendre congé des nègres ſans s'attendrir, & ces bonnes gens ſe montrèrent ſenſibles à cette ſéparation. Epoo ſon hôte verſa des larmes en l'embraſſant. Des amis généreux, qui s'eſtiment, pourroient-ils ſe quitter ſans éprouver quelque peine, lors même que le bonheur les appelle ailleurs? Nous ne fûmes pas nous-mêmes indifférens aux regrets ingénus des nègres, quand nous leur fîmes nos adieux. Leurs derniers mots furent des expreſſions naïves de ſenſibilité, & des témoignages non équivoques de dévouement & de reconnoiſſance. Ils auroient bien voulu nous garder chez eux plus long-temps; mais cela n'étoit pas poſſible. De puiſſans motifs nous rappeloient dans notre iſle; & les ſauvages étoient trop pauvres & vivoient trop précairement, pour pouvoir nourrir encore des hôtes auſſi nombreux. Il n'y a que les peuples riches par une bonne culture, qui puiſſent fournir conſtamment

à une grande conſommation, & auxquels il ſoit permis de ſe montrer magnifiques.

Nous partîmes le lendemain de bonne heure, ainſi que nous l'avions réſolu. Tout ſembloit nous promettre une heureuſe navigation. La mer étoit belle, le vent favorable; notre barque avançoit rapidement dans ſa route. Nous n'étions déjà plus, le deuxième jour, qu'à demi-journée de notre iſle. Déjà l'on commençoit à voir ſur l'horizon les ſommets fumeux du volcan, & nous eſpérions mouiller dans la baie avant la nuit, lorſque le temps change tout à coup. Le ciel, ſi ſerein dans ces climats, ſe couvre de ſombres nuages. Une obſcurité profonde s'étend ſur la nature. Les vents déchaînés ſoufflent avec fureur de tous les points. La mer eſt agitée juſqu'au fond des abîmes, & ſes vagues écumantes, hautes comme des montagnes, roulent & ſe ſuccèdent impétueuſement, & vont ſe briſer au loin ſur les rochers avec une horrible bruit. De longs & pâles éclairs, qui fendent les nuées & nous font voir un moment tous les objets d'effroi qui nous entourent, les éclats répétés du tonnerre, la pluie tombant par torrens, & les gémiſſemens ſourds & lugubres de la mer, augmentent l'horreur de la tempête & la crainte des périls qui nous menacent de toutes parts.

Dans un danger ſi ſubit & ſi preſſant, à peine avons-nous le temps de ſerrer les voiles. Frappé de la foudre, le gouvernail eſt endommagé juſqu'à la flottaiſon, de manière à ne pouvoir ſervir ni être reparé, que la mer ne ſoit calme. Le vaiſſeau, n'ayant plus aucun moyen de direction, eſt emporté loin de ſa route au gré des vents, tantôt élevé ſur le dos des vagues furieuſes, tantôt précipité dans les profondes vallées qu'elles laiſſent entre elles.

Nous voguâmes ainſi trois jours entre la vie & la mort, ſans connoiſſance des mers que nous parcourions, ne pouvant prévoir la fin de notre aventure, & ne mettant notre eſpérance que dans le ſecours de la providence & dans notre courage; mais ni l'un ni l'autre ne nous manquèrent au beſoin. Henri raſſembla tout ſon monde, leur parla en homme ferme & en chrétien réſigné au décret de la volonté ſuprême. Chacun prit la plus forte réſolution de montrer autant de fermeté que Henri, &, s'il falloit périr, de périr en homme courageux comme lui. Ainſi, quoique nous viſſions à tout moment la mort de très-près, perſonne ne donna un ſigne de foibleſſe.

Nous n'eûmes qu'à nous féliciter de cet accident paſſager. Le ciel ne voulut nous éprouver, que pour nous confirmer dans des ſenti-

mens dignes de l'homme, & nous rendre le malheur utile. Nous paſsâmes ſouvent devant des écueils que la mer découvroit quelquefois juſqu'à leur baſe, & contre leſquels elle venoit ſe briſer enſuite en mugiſſant. Souvent nous crûmes que nous allions être jetés ſur ces rochers. Le troiſième jour de la tempête ſur-tout, la rencontre de pluſieurs écueils & de pluſieurs petites iſles eſcarpées & déſertes, devint ſi fréquente, que nous ne penſions pas pouvoir, ſans miracle, échapper à tant de périls : mais il s'en fit un pour nous. Une main inviſible & puiſſante ſembla toujours conduire la barque à travers tous ces briſans. Enfin les vents ſe calmèrent, la mer s'appaiſa, le ſoleil brilla d'un éclat nouveau. La confiance revint dans tous les cœurs. L'on répara le gouvernail, & nous rendîmes graces à Dieu de notre heureuſe délivrance.

S'il eſt des hommes ſenſibles qui ſe ſoient trouvés dans une ſituation comme la nôtre, ils pourront ſeuls ſe faire quelque idée des ſentimens qui nous animo ent alors ; mais pour bien juger de notre ſatisfaction, il faudroit qu'ils fuſſent en même temps auſſi aimans & auſſi aimés que nous l'étions. Peu d'entre nous étoient âgés, & la vie devoit nous paroître un tréſor bien précieux. Nous n'avions rien à

nous reprocher, & l'exiſtence eſt bien douce pour des cœurs droits & honnêtes: mais la vie ne nous intéreſſoit pas uniquement par elle-même; c'étoit par rapport à nos chers & reſpectables parens, à nos femmes, nos enfans, nos frères bien aimés, que nous y étions ſi attachés; c'étoit ſur-tout la certitude de la douleur mortelle qu'ils auroient de notre perte, qui nous faiſoit trouver tant de joie dans notre conſervation.

Un événement inattendu vint ajouter encore à cette joie, en nous donnant l'occaſion de ſauver des malheureux qui ſans nous auroient péri, & nous fournit celle de former des liaiſons utiles pour la colonie. Une jonque montée par des indiens, habitans d'une iſle voiſine des moluques, avoit été pouſſée par la tempête au milieu des écueils que nous avions évités. Elle s'étoit affalée & totalement briſée ſur des rochers. La plus grande partie de l'équipage avoit trouvé la mort dans ce déſaſtre. Deux hommes ſeuls avoient échappé au malheur commun, en grimpant ſur le haut des rochers, que les vagues n'atteignoient pas: mais là, dans une poſition gênante, trop éloignés des côtés pour pouvoir les atteindre à la nage, ſans vivres & ſans reſſources, ils ne pouvoient manquer de mourir de faim.

Ils étoient dans cet état cruel depuis deux jours, lorſque notre barque, s'étant remiſe en route, paſſa, par un heureux haſard, à la vue de ces infortunés. Dès qu'ils aperçurent le bâtiment, ils donnèrent des ſignes de détreſſe, en faiſant voltiger en l'air une longue tunique blanche. Nous ne la vîmes pas d'abord; mais comme nous approchions toujours davantage, & que nous portions autour de nous des regards obſervateurs, nous l'aperçûmes enfin, & l'ayant conſidérée quelque temps avec une lunette d'approche, nous remarquâmes les deux hommes & tous les efforts qu'ils faiſoient pour réclamer notre ſecours.

A cet aſpect, auſſi intéreſſant qu'imprévu, nous nous doutâmes de leur triſte aventure & de leur fâcheuſe poſition; & quand nous fûmes à peu de diſtance, nous mîmes la chaloupe à la mer, pour les aller recueillir. Nous n'avons pas beſoin de dire ici la réception que nous leur fîmes, ni les démonſtrations qu'ils employèrent pour nous témoigner leur gratitude & leur ſenſibilité. Ils étoient malheureux: nous les ſauvions d'une mort aſſurée; & c'étoient des hommes policés, qui, aux ſentimens naturels à des cœurs non dépravés, joignoient des qualités eſtimables, acquiſes par

l'éducation. Elevés dans l'habitude des vertus ſociales, ils étoient doux & paiſibles, juſtes & obligeans.

Privés de nourriture & de ſommeil depuis pluſieurs jours, ils avoient beſoin de reſtaurant & de repos. Nous nous empreſsâmes de leur fournir ce qui leur étoit néceſſaire. Nous leur ſervîmes un aſſez bon repas, nous les fîmes coucher enſuite ſur nos lits, & après qu'ils eurent repris des forces, nous leur témoignâmes le déſir que nous avions de connoître leur aventure, & comment ils ſe trouvoient dans des mers qui nous paroiſſoient ſi éloignées de leur pays. Ils comprirent très-bien notre intention, & ils nous repondirent, moins de la voix que par leurs geſtes, que leur pays n'étoit pas ſi éloigné que nous le penſions; qu'ils alloient, pour raiſon de commerce, à une iſle diſtante de deux journées de celle qu'ils habitoient; que pouſſés hors de leur route par la tempête, ils avoient fait naufrage ſur les rochers où nous les avions trouvés, & que leurs compagnons, ainſi que leur bâtiment, avoient péri dans cet accident funeſte. Ils ajoutèrent, qu'ils croyoient s'apercevoir que la route de la barque les éloignoit toujours davantage de leur patrie, & ils nous ſuppliè-

rent d'une manière tendre & les larmes aux yeux, de vouloir les y ramener, nous assurant que ce nouveau service nous rendroit pour toujours les amis de leur nation, qui nous feroit de nombreux présens, pour nous témoigner sa reconnoissance.

Une pareille demande méritoit d'être pesée. Nous délibérâmes sur le champ, pour aviser sur le parti que nous prendrions. Henri pouvoit ordonner, mais il ne voulut rien décider de lui même (on avoit ainsi besoin de nous inculquer que le plus sage est celui qui est le plus attentif à prendre conseil). Des raisons assez fortes sembloient s'opposer au vœu des Indiens. Nous étions sortis de notre isle depuis huit jours; l'on devoit y être fort inquiet sur notre compte. En différant encore notre retour, nous jetions la colonie dans de vives alarmes, & nous allions causer une grande peine à Don Pedro, qui mouroit d'impatience de revoir ce qu'il aimoit: mais des raisons non moins puissantes contrebalançoient celles-ci. Il ne paroissoit pas prudent de mener dans notre isle ces étrangers, que nous ne pouvions y retenir. Il faudroit toujours les ramener chez eux, & ils pouvoient faire connoître notre position, qu'une sage politique devoit tenir cachée. Dailleurs

le ſervice important que nous venions de leur rendre exigeoit qu'on ſe prêtât à leurs déſirs; il falloit, pour y donner tout ſon prix, combler leur ſatisfaction: la vraie bienfaiſance ne s'arrête point au milieu du bienfait, ſi elle n'y eſt forcée. Enfin, en cédant à leurs inſtances, nous n'alongions notre voyage que de quelques jours, & nous pouvions en tirer de grands avantages. Telles furent les conſidérations que le chef de l'entrepriſe ſoumit à nos opinions.

Baptiſte fut d'avis de ſatisfaire les Indiens. Il eſpéroit que la démarche que nous ferions pour cela, & les liaiſons qui en ſeroient la ſuite, donneroient un grand eſſor à notre induſtrie. Charles y vit l'accroiſſement de l'agriculture; Wilſon, l'établiſſement du commerce extérieur. Charmé ſur-tout de contrarier Don Pedro, dont il étoit ſecrètement jaloux, & de retarder ſon arrivée auprès de Dona Roſa, il appuya fortement l'avis de Baptiſte; Il s'étendit beaucoup ſur les commodités que nous procureroit le commerce que nous allions fonder, & ſur le plaiſir que donneroient à la colonie les objets nouveaux que nous porterions du pays des indiens. Pluſieurs ſe rangèrent à cette opinion; mais d'autres, n'écoutant que leur tendreſſe pour leur famille & pour nos chers parens, inſiſtoient

inſiſtoient pour le retour. Ils vouloient calmer l'inquiétude où l'on étoit à notre égard. Ne pourroit-on pas enſuite plus commodément ramener les indiens dans leur patrie? Pourquoi ſe méfier de leurs intentions? Si l'on vouloit faire un commerce avec leur nation, ne devoit-on pas ſe pourvoir des objets d'échange que notre iſle pouvoit fournir? Voici la ſubſtance de l'avis de Philippe:

» J'oſe croire, nous dit-il, que nous ne ſerons pas généreux à demi. Quel mérite aurions-nous d'avoir ſauvé ces pauvres indiens, ſi nous n'avions fait pour eux, dans leur malheur, que ce qu'auroient fait à notre place les hommes les plus barbares? Ramenons les indiens chez eux pour leur rendre ſervice autant que nous pourrons, mais non pour profiter des avantages que vous vous promettez de cette complaiſance. Qu'elle en ſoit l'occaſion, à la bonne heure, mais qu'elle n'ait point de tels motifs. Il ſeroit peu digne de nous d'agir, dans cette occurence, par des vues intéreſſées. La bienfaiſance qui nous inſpire, veut que nous achevions avec honneur ce que nous avons ſi bien commencé. La prudence & la raiſon ne le demandent pas moins. En amenant les indiens à l'iſle inconnue, nous nous mettons dans la

néceſſité de les tranſporter de là dans leur pays, & de faire ainſi un double voyage. Nous évitons la fatigue & les dangers de cette nouvelle courſe, ſi nous allons d'ici directement chez les indiens. Ils nous en ſauront plus de gré, & nous n'aurons rien à craindre de leurs rapports. Nos parens & nos femmes nous attendent: ils déſirent tous ſans doute de nous voir revenir; mais ils ne ſavent point au juſte le moment de notre retour, & quelques jours de retard ne ſauroient les alarmer. Ils ſont trop bons & trop généreux pour déſapprouver notre conduite. Leurs ſentimens nous aſſûrent de leur approbation. Nous pouvons en dire autant de Don Pedro; quelque impatience qu'il ait de rejoindre Dona Roſa, il ne voudroit pas lui ſacrifier l'honneur & la ſatisfaction d'exercer un acte de bienfaiſance, & nous priver du doux plaiſir de tirer de peine des malheureux ».

La chaleur avec laquelle il parloit, & le ſentiment qui régnoit dans ſon diſcours, réunirent tous les ſuffrages. Chacun revint à cette opinion, comme la plus juſte & la plus généreuſe. Henri ne put s'empêcher d'y applaudir; & il le fit dautant plus volontiers, que c'étoit la ſienne. L'on prit en conſéquence la réſolu-

tion d'aller directement au pays des indiens. Don Pedro nous dit en ſoupirant, que nous lui faiſions bien de l'honneur, mais qu'il devoit vouloir tout ce que nous voulions. Il approuvoit notre deſſein, c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire. Les indiens, à qui l'on en fit part auſſi-tôt, nous en témoignèrent leur joie par les plus vives démonſtrations.

CHAPITRE XLVII.

Les navigateurs de l'iſle inconnue tranſportent à l'iſle de Samea *les indiens qu'ils ont ſauvés. Réception que le ſouverain & le peuple de* Samea *font aux navigateurs. Ils leur demandent des ſecours & des conſeils. Le roi leur permet un commerce d'échanges avec ſes ſujets. Mœurs, lois, & coutumes de ces peuples, &c.*

LES indiens nous montrèrent le côté de l'horizon vers lequel nous devions nous diriger, & ſur leurs indications nous changeâmes de route, en portant le cap au nord. Ils connoiſſoient la bouſſole, & avoient ſouvent parcouru les mers où nous voguions. Il ne leur fut pas difficile de nous guider d'une manière aſſez juſte. Nous marchâmes tout le reſte du jour & toute la nuit ſuivante, avec un bon vent, dans une mer libre & profonde, où nous n'avions à craindre ni les bas-fonds ni les écueils.

Le lendemain matin, vers les dix heures, les indiens aperçurent les premiers le ſommet des montagnes de leur iſle, qui ſe montrent de fort loin. Nous les apercevions à peine

avec la lunette ; mais, ſoit habitude d'obſerver les objets à une grande diſtance, ſoit que leur vue fût plus perçante que la nôtre, ſoit que les objets qui nous ſont chers nous frappent comme par inſtinct, les indiens découvrirent leur terre natale avant nous, & nous la firent remarquer avec l'expreſſion d'un ſentiment qui nous charma.

A midi nous étions à trois lieues des côtes, & une heure après, nous entrâmes dans une baie, au fond de laquelle eſt le village que nos indiens habitoient. Les gens de quelques bateaux que nous rencontrâmes ſur le rivage, & ceux qui ſe trouvoient dans la baie quand nous y arrivâmes, parurent d'abord effrayés en voyant notre vaiſſeau (nous en dirons bientôt la raiſon). Déjà même ils ſe diſpoſoient à prendre la fuite pour nous éviter, lorſque nos deux indiens, paroiſſant ſur le tillac & appelant leurs compatriotes à haute voix, leur dirent de ſe raſſurer ; qu'ils leur amenoient des amis, & qu'ils nous devoient la vie. Ce peu de mots ſuffit pour les calmer, & pour leur inſpirer des ſentimens favorables.

Auſſi-tôt cette nouvelle eſt portée de bouche en bouche juſqu'au village ; & avant que nous ayons mis la chaloupe à la mer, nous ſommes entourés d'embarcations qui viennent nous voir,

nous reconnoître, & féliciter leurs compagnons ſur leur retour. Ceux-ci racontent leur triſte aventure, les traitemens qu'ils avoient reçus de nous; ils vantent notre généroſité & tous les ſecours dont ils nous ſont redevables. Les inſulaires, attendris de ce récit, nous invitent & nous preſſent de deſcendre. Nous nous embarquons en partie dans la chaloupe, en partie dans les bateaux des indiens, & nous allons mettre pied à terre ſur le rivage, où nous ſommes accueillis par un peuple nombreux, au bruit de mille acclamations répétées.

Dès que nous fûmes deſcendus, les principaux du lieu vinrent nous recevoir de la part de Mékaous, roi de l'iſle, & nous dire en ſon nom, que nous étions les bien-venus, & qu'il déſiroit nous voir, pour nous témoigner lui-même le plaiſir qu'il avoit de notre arrivée.

Sa Majeſté demeuroit à deux cents pas du village. On nous conduiſit à ſon palais, qui n'étoit qu'une maiſon un peu plus apparente que les autres. Nous fûmes introduits dans une ſalle baſſe, tapiſſée de nattes très-fines, d'un aſſez beau travail. Le prince étoit aſſis, les jambes croiſées ſur la natte qui couvroit le plancher. Pluſieurs perſonnes de ſa maiſon, & d'autres grands de la nation, aſſis de la même manière, formoient deux rangs à droite

& à gauche, au milieu desquels nous fûmes menés jusqu'à ses pieds.

Henri, qui marchoit à notre tête, d'après l'avis du maître des cérémonies, s'approcha de très-près du roi, pour le saluer; puis s'inclina profondément, & lui fit entendre comme il put, que nous nous estimions heureux d'avoir fait quelque chose qui lui fût agréable, & de pouvoir l'assurer de nos respects. Avant de lui répondre, le prince lui prit la main, & le tirant à lui, l'obligea d'approcher son visage du sien, de manière que les deux nez se touchèrent & se croisèrent. Après cette cérémonie, qui, de la part du prince, est une grande faveur, Sa Majesté nous témoigna tout ce qu'une reconnoissance aussi vive que sincère pouvoit inspirer. Il nous dit de nous regarder dans son isle, non comme des étrangers, mais comme des hommes qui avoient droit au respect & à l'amitié de toutes les familles. Il ajouta, qu'en sauvant deux de ses sujets, & les ramenant chez eux avec tant d'humanité, nous étions devenus les pères bienfaiteurs de tous les autres; que nous pouvions disposer à notre gré de tout ce qu'ils possédoient, & qu'il désiroit infiniment, ainsi que son peuple, de pouvoir nous donner des preuves efficaces des

ſentimens qu'ils nous devoient. Il finit par nous prier de demeurer dans leur iſle le plus long-temps que nous pourrions.

Henri répondit d'un ton modeſte & affectueux, que nous n'avions été que les inſtrumens de la providence, qui s'étoit ſervie de nous pour tirer deux infortunés du péril; que nous n'avions qu'à la remercier de nous avoir choiſis pour cette bonne œuvre, dont tout autre ſe fût fait comme nous un devoir; & à nous féliciter d'être venus dans cette iſle, puiſque nous y trouvions des hommes ſi humains & ſi bienveillans, qui méritoient par eux-mêmes & nos ſervices & notre amitié. Il ajouta, que nous ne pouvions faire un long ſéjour parmi eux, parce que des affaires preſſées nous appeloient dans notre patrie; mais que nous avions trop de ſatisfaction de les voir & de les connoître, pour ne pas profiter, en tout temps, de tous les momens que nous pourrions leur donner.

Nous avions eu d'abord, de part & d'autre, beaucoup de difficulté pour exprimer nos idées & pour comprendre ce qu'on nous diſoit. Le premier langage des hommes, celui des ſignes, avoit été, pour ainſi dire, le ſeul interprète de nos penſées & de nos ſentimens; mais nous

eûmes bientôt un autre moyen de nous expliquer & de nous entendre, qui nous fut, des deux parts, bien utile & bien agréable.

Dans le nombre des indiens qui étoient accourus pour nous voir, & qui nous avoient accompagnés juſqu'au palais du roi, il y en avoit un qui, ayant long-temps voyagé, avoit été aux Moluques, à Macao, & à Batavia. Il avoit demeuré pluſieurs années dans les établiſſemens hollandois & portugais, & il parloit la langue de ces européens aſſez paſſablement pour ſe faire entendre, & pour traduire, d'une manière exacte, les diſcours de ceux qui les parloient. Cet homme, que l'on nommoit Hiu-pen, ayant paru à la porte de la ſalle, le prince, qui le connoiſſoit, lui fit dire d'approcher, &, s'il étoit poſſible, de nous ſervir de truchement. L'indien nous mit auſſitôt en communication avec le roi, & nous donna la facilité de lier enſuite avec les inſulaires des converſations ſuivies; car Wilſon parloit fort bien le hollandois & le portugais, & de Martine pouvoit s'expliquer facilement dans cette dernière langue.

Le roi fit demander à Henri, par l'organe de Hiu-pen, mais avec beaucoup de ménagemens, qui nous étions & d'où nous venions. Henri lui répondit que nous étions des fran-

çois qui voyagions d'iſle en iſle, pour en viſiter les nations, & pour établir entre elles & nous un commerce réciproque de marchandiſes & de denrées. « Vous pardonnerez à cette curioſité, lui dit Hiu-pen, quand vous en ſaurez le motif. Nous ſommes trop voiſins, pour notre repos, des établiſſemens d'un peuple de votre Europe. La nature a vainement ſéparé nos deux pays par un intervalle immenſe; l'ambition & la ſoif de l'or, qui ne connoiſſent point de barrières, les ont rapprochés. Les hollandois, cette nation perfide, qui d'abord a navigué dans les Indes, ſous prétexte de faire un commerce utile à tous les peuples, mais en effet pour s'emparer de tout ce qu'elle trouveroit à ſa bienſéance, les hollandois ſont, non ſeulement parvenus à dépouiller à main armée & à chaſſer de leurs conquêtes les portugais ſuperſtitieux & cruels (& plût à Dieu que les Indes n'euſſent pas d'autres crimes à leur reprocher!), mais à force d'intrigues, & en ſemant la diviſion parmi les nations foibles & innocentes qui les entourent, ils ſont venus à bout d'en aſſervir la plus grande partie. Ils ſont tous les jours de nouvelles tentatives pour étendre, avec leur puiſſance, leur tyrannie dans ces mers.

» Nous ſommes à pluſieurs journées de chemin des dernières iſles où règnent ces deſpotes monopoleurs ; mais cet éloignement ne nous met point à l'abri de leur inſatiable avarice. Notre iſle produit naturellement tout ce qui peut les tenter. En faut-il davantage pour les exciter à nous envahir ? Ni la juſtice, ni la crainte du ciel n'arrêtent leurs deſſeins coupables. Ils ont pluſieurs fois entrepris de nous ſurprendre, & quoique juſqu'à ce jour ils n'ayent point eu des ſuccès, nous ne pouvons douter qu'ils ne tentent de nouveaux efforts pour mettre cette iſle heureuſe au rang de leurs poſſeſſions, & nous compter un jour au nombre de leurs eſclaves.

« La crainte qu'ils nous inſpirent nous fait tenir ſur nos gardes, & voilà d'où vient l'eſpèce de frayeur que l'on a montrée à l'approche de votre bâtiment. Vous nous prouvez trop bien vos intentions amicales, pour qu'il nous reſte contre vous le plus léger ſoupçon ; d'ailleurs vous êtes des françois. Ce peuple doux & ſociable ne s'eſt fait que des amis parmi les indiens. Mais vous voyagez dans ce vaſte archipel, & vous êtes peut-être en liaiſon de commerce avec les hollandois. Si vous vous êtes arrêtés à Batavia, centre de leur puiſſance en Aſie, vous pouvez avoir eu connoiſſance de

leurs deſſeins hoſtiles, & nous donner des avis importans à notre sûreté. Ne les refuſez point à un peuple juſte & paiſible, qui ne les réclame que pour ſa défenſe; ne lui refuſez pas votre ſecours contre ces dangereux ennemis ».

Henri, ſenſible à cette confiance noble & touchante, répondit à Mékaous, que nous ne connoiſſions les hollandois que de nom; que nous venions du midi, & que nous n'avions aucun deſſein de voir Batavia ni les Moluques. « Humains & pacifiques, ajouta-t-il, nous déteſtons du fond du cœur toutes les injuſtices de l'ambition & de la cupidité. Nous ſavons que tous les hommes, tous les peuples ſont frères, & que la ſaine raiſon, comme la loi du Dieu ſuprême, défend d'attenter à leurs droits & à leurs propriétés. Nous nous empreſſerions de vous inſtruire des deſſeins des hollandois, s'ils nous étoient connus. Nous voyageons autant pour l'utilité des autres ſociétés, que pour la nôtre, & nous regardons comme un devoir les ſervices que nous pouvons leur rendre. Que ne nous eſt-il permis de contribuer à vous garantir des entrepriſes de ces voiſins inquiets, ou du moins de leur inſpirer des ſentimens plus pacifiques! Mais des ordres précis & reſpectables nous appellent ailleurs, & nous ne pouvons vous offrir dans ce

moment que des conſeils, & les matières de notre commerce ».

Mékaous n'inſiſta point ſur les demandes qu'il nous avoit faites. Il nous remercia de l'intérêt que nous prenions au bonheur de ſes ſujets, & il accepta de grand cœur les offres de Henri. Je vous ferai connoître, lui dit-il, quelles ſont les forces de l'iſle, & je profiterai volontiers des lumières de votre expérience. Quant au commerce que vous propoſez, vous ſerez libre de porter ici toutes les productions de votre pays, & de les vendre à mes ſujets, ou de les échanger de gré à gré contre les leurs, auſſi ſouvent & auſſi long-temps qu'il vous plaira. Mais remettons à nous entretenir de ces objets, après que nous aurons fait plus ample connoiſſance dans un repas que je vous ai fait préparer ».

Ce repas étoit un grand feſtin, dont le Roi lui-même fit les honneurs, & où nous fûmes tous admis. On dreſſa le couvert, c'eſt-à-dire, une très-grande natte ſous quelques arbres touffus, & ſur une pelouſe qui s'étendoit devant le palais. Le prince s'aſſit au haut bout de la natte, & nous fit aſſeoir tout autour. Les indiens les plus diſtingués ſe placèrent ſur pluſieurs rangs, à droite & à gauche, autour de pluſieurs nattes dreſſées pour eux. Le peu-

ple, ſpectateur de la fête, à genoux ou accroupi, étoit à une certaine diſtance des convives, en face du Roi. Perſonne ne ſe mit & ne paſſa même derrière Sa Majeſté, que les gens employés pour la commodité du repas. Pluſieurs ſervices, preſque tous compoſés d'un ſeul plat, ou, pour mieux dire, d'un grand vaſe ou baſſin, dans lequel les mets étoient entaſſés en pyramide, ſe ſuivirent à longs intervalles. L'on commença par les fruits, qu'on avoit apportés en quantité, & dont nous admirâmes la diverſité, la beauté, & ſur-tout la délicateſſe. Vinrent enſuite les légumes & les racines, du riz parfaitement aſſaiſonné, & qui nous parut exquis; enfin les groſſes viandes & le gibier. Nous remarquâmes dans ces derniers ſervices, des cochons, des gazelles & un chevreuil rôtis. Nous les trouvâmes excellens.

Un écuyer tranchant coupoit les viandes; un ſecond les dépeçoit, & quelques ſerviteurs les diſtribuoient aux convives, d'après les ordres du Roi, & ſelon qu'il le preſcrivoit. Le prince eut la politeſſe de nous faire ſervir avant tous les grands de ſa cour, & l'attention de nous envoyer de préférence ce qu'il y avoit de meilleur dans chaque plat. Des échanſons verſoient à la ronde une liqueur

ſorte & agréable, faite avec le riz: & ſur la fin du repas, l'on nous ſervit de l'arak. Nous avions fait porter du vaiſſeau, du pain, du vin, des confitures, & des liqueurs fortes de notre façon, telles que l'eau des Barbades, la crême d'anis, la citronnelle, &c., que nous préſentâmes à Sa Majeſté, & qu'elle reçut avec bonté. Elle goûta de tout, fit l'éloge de chaque choſe, & en fit donner à chacun des grands qui l'entouroient.

Le premier échanſon ne verſoit à boire qu'à Sa Majeſté. Toutes les fois qu'elle buvoit, une ſymphonie, qui ſe faiſoit entendre dans les intermèdes du repas, l'annoncoit aux convives & aux ſpectateurs, qui ſe proſternoient alors la face contre terre, parce que dans cette iſle, où le ſouverain eſt très-reſpecté, l'uſage ne permet point aux ſujets de porter les yeux ſur le prince lorſqu'il boit, & que ce ſeroit en quelque ſorte lui manquer de reſpect, que de ne pas s'incliner de manière qu'on ne puiſſe le voir dans ce moment. Comme étrangers, nous fûmes diſpenſés de ce cérémonial, auſſi gênant que peu fait pour des hommes libres.

Les aſſiètes ſur leſquelles nous mangeâmes, étoient de porcelaine; le reſte des convives en avoient de coco. Au lieu de fourchettes, qui ne ſont point connues dans ce pays, on ſe ſert

pour porter les morceaux à la bouche, de deux petites baguettes plates, qu'on emploie comme des pincettes. Pour ajouter au plaiſir du feſtin & le rendre plus magnifique, l'on faiſoit brûler près de nous des parfums qui embaumoient toute l'aſſemblée des plus ſuaves odeurs.

Le repas fini, le Roi donna différens ordres à deux de ſes courtiſans, que nous prîmes pour ſes miniſtres. Ceux-ci s'inclinèrent profondément, & s'en allèrent où les ordres du prince les appeloient : un inſtant après, nous vîmes arriver un grand nombre de chevaux richement harnachés, conduits par un écuyer, & amenés par pluſieurs palefreniers. Nous ne connoiſſions ces animaux que par des peintures. Nous fûmes charmés d'en voir, non ſeulement parce que ceux du Roi étoient très-beaux, mais par l'eſpérance que nous avions d'en tranſporter quelques-uns dans notre iſle, & de nous procurer ainſi de nouveaux ſecours dans nos travaux les plus importans. Le Roi nous propoſa une partie de promenade à cheval, & il invita particulièrement Henri, Baptiſte, Guillaume & Philippe à l'accompagner. Il ne prit pour ſa ſuite que trois de ſes gens, & l'interprète Hiu-pen, qui nous devenoit abſolument néceſſaire. Les quatre frères furent les ſeuls des nôtres qui profitèrent de l'invitation

tion du Roi; le reſte, conduit par les indiens alla viſiter le village & ſes environs, ou relever ceux qui étoient de garde ſur la barque.

Quoique nous fuſſions des cavaliers ſans expérience, nous montâmes ſur nos chevaux d'un air leſte, & nous nous y tînmes paſſablement. Ceux qu'on nous avoit donnés étoient doux & tranquilles, quoique vifs. Ils étoient bien dreſſés; & l'on ne s'aperçut pas que nous montions à cheval pour la première fois.

Nous traversâmes un canton de l'iſle qui nous donna une fort bonne idée du gouvernement de ce pays & du bonheur de ſes habitans. La nature avoit beaucoup fait pour lui, & l'induſtrie des inſulaires y avoit infiniment ajouté. Auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre, la campagne préſentoit autour de nous un tableau riche, varié, pittoreſque, qui ſembloit fait à ſouhait pour le plaiſir des yeux. Au devant & à l'horizon, l'on voyoit les cimes bleuâtres des montagnes, & à la diſtance où la vue pouvoit ſaiſir les objets, elle ſe reposoit agréablement ſur un amphithéatre de collines inégales, dont le ſommet étoit couronné de grands arbres. Les regards ſe promenoient avec délices dans les plaines & dans les vallons, où couloient en ſerpentant de petites rivières ou des ruiſſeaux d'une eau très-claire.

Par-tout la main laborieuſe du cultivateur donnoit à cette partie de l'iſle l'aſpect le plus riant & le plus animé. La diverſité des champs, des prés, des vergers, le nombre des habitations ſéparées & répandues ſur le territoire, celui des laboureurs occupés à fertiliſer leurs poſſeſſions, & des bergers qui chantoient gaîment en gardant leurs troupeaux, en faiſoient une ſcène pleine de vie & de mouvement. Nous trouvions une foule d'indiens ſur tous les lieux de notre paſſage. Tous ſe proſternoient devant le Roi; mais quoiqu'ils montraſſent beaucoup de plaiſir à le voir, perſonne ne le ſuivit. Chacun alloit à ſes affaires ou retournoit à ſon travail.

Nous marchâmes ainſi juſqu'au haut d'une colline fort élevée, d'où l'on pouvoit découvrir une grande partie de l'iſle, qui ne paroiſſoit pas moins agréable ni moins bien cultivée que celle que nous venions de traverſer. Le prince s'arrêta ſur cette eſpèce de belvéder, pour nous donner le loiſir de contempler les ſcènes champêtres & variées qui s'offroient à nos regards; puis il nous fit remarquer les objets qui méritoient le plus d'attention.

« Ces montagnes que vous voyez dans le lointain, nous dit-il, renferment l'idole de vos européens. On trouve communément à leur

ſurface des mines d'or & d'argent, qui, d'après l'apparence, doivent être fort riches dans l'intérieur de la terre. Elles ne ſont point exploitées, & j'ai défendu qu'on les ouvrît. L'avarice & la cupidité ſortiroient de ces mines avec les métaux qu'on en tireroit. Mes ſujets quitteroient le travail par excellence, pour acquérir des richeſſes trompeuſes. La pareſſe, les fantaiſies, & le luxe ſeroient les fruits inévitables de ce malheureux changement, & les vices qu'ils meneroient à leur ſuite, corromproient les mœurs, exciteroient le déſordre dans l'iſle, & y appelleroient les étrangers, qui accourroient pour nous détruire.

» Regardez ces belles campagnes; elles donnent toutes les productions dont la nature libérale ſe plaît à enrichir les doux climats de l'Inde, & qu'elle ſemble avoir partagées à ſes diverſes contrées. Elle les réunit ici comme dans le lieu de la terre qu'elle chérit de préférence. Les grains, les fruits délicieux, les épiceries les plus fines croiſſent en abondance dans cette iſle heureuſe, où les habitans n'auroient rien à déſirer ni à craindre, s'ils ne devoient ſe prémunir contre les embûches d'un ennemi perfide. Mon peuple eſt nombreux; il vit dans l'aiſance. Les hommes en ſont robuſtes, paiſibles, laborieux; mais comme ils

ont toujours vécu dans la paix & dans l'innocence, qu'ils ſe ſont bornés à cultiver la terre pour leurs beſoins, & qu'ils ignorent les commodités & les ſuperfluités des autres peuples, ils ont peu de commerce & d'induſtrie, & ils ſont peut-être moins aguerris qu'ils pourroient & qu'ils doivent l'être. Ce n'eſt pas que nous n'ayons des moyens de défenſe. Outre les armes communes à tous les peuples voiſins, telles que les flèches, la zagaie, la lance, nous ſommes parvenus à nous procurer à Macao celles même qu'emploient nos ennemis. Nous avons de la poudre, des fuſils, des canons, des épées; mais, il faut l'avouer, nous manquons de l'expérience néceſſaire pour nous en ſervir utilement. Nous avons peu d'ouvriers pour les réparer, & conſéquemment pour en faire de nouvelles. Enfin la nature, qui nous a prodigué l'or, nous a refuſé le fer, qui ne nous parvient ici que par des échanges, & qui eſt rare parmi nous. Pourriez-vous nous procurer ce métal, vraiment précieux par ſon immenſe utilité? Vous nous avez promis, outre vos conſeils, les choſes utiles dont nous ſommes privés & que produit votre pays; je compte ſur les ſecours de votre amitié, comme vous pouvez vous attendre à toutes les marques de ma reconnoiſſance ».

Henri répondit au roi : « Nous vous fournirons tout le fer & la poudre à tirer dont vous pouvez avoir beſoin. Nous vous procurerons également d'autres métaux, tels que le cuivre & l'étain, qui, quoique moins utiles, ſont toujours néceſſaires dans une ſociété. Nous vous apprendrons, avec le temps, la manière de les fondre & d'en faire uſage; mais dans ce moment, la choſe la plus preſſée & la plus importante pour vous, eſt de ſavoir employer convenablement ce que vous avez dans votre iſle d'armes & de bras propres à votre défenſe & à repouſſer l'ennemi. Avec quelles forces peut-il vous attaquer ? combien de combattans avez-vous à lui oppoſer ? quelles ſont les défenſes naturelles de l'iſle, & dans quel endroit trouveroit-il la facilité d'y faire une deſcente » ?

« J'ignore, lui dit Mékaous, avec quelle force les hollandois peuvent venir ici; mais je puis vous ſatisfaire aiſément ſur tout le reſte. J'ai ſix mille hommes de pied & deux mille chevaux deſtinés à notre défenſe, & je pourrois en augmenter beaucoup le nombre; mais ces nouveaux ſoldats ne connoiſſant aucunement les évolutions militaires, & n'étant pas dreſſés au maniement des armes, je craindrois qu'ils ne ſerviſſent plutôt à embarraſſer & à

mettre le désordre dans nos troupes, qu'à les seconder. L'isle est par-tout entourée de resciss & d'écueils à fleur d'eau, qui en défendent l'approche, & il n'y a proprement que deux endroits où l'on puisse aborder sans s'exposer au danger d'échouer & de périr ».

« Eh bien, répondit Henri, vous êtes en état, dans votre position, de faire face à des forces très-supérieures, & de repousser même avec succès les attaques de votre ennemi; mais vous avez des précautions à prendre pour n'avoir jamais rien à craindre de ses efforts. La première, c'est d'exercer au maniement des armes & aux évolutions militaires, non seulement les soldats que vous avez maintenant, mais tous les habitans de votre isle, en âge & en état de servir leur patrie de leur personne dans les combats. Quand tous vos hommes seront soldats; quelle puissance sera capable de vous soumettre, disons mieux, de vous attaquer (1)? C'est une erreur de la plupart des

(1) L'exemple de la Suisse, où tout citoyen en âge de porter les armes est exercé à les manier, où tout homme est soldat pour la défense de la patrie, & qui, par cet état belliqueux, est invincible sur ses foyers & se fait respecter de ses voisins; l'exemple de la Suisse démontre que toute société civile & agricole qui voudra

gouvernemens, ou plutôt une invention de l'eſprit inquiet & ambitieux qui les agite, d'entretenir à grands frais des armées nombreuſes & toujours ſubſiſtantes, pour commander chez eux l'obéiſſance ou porter la guerre au loin au gré de leurs caprices. Un roi qui gouverne ſagement, n'a pas beſoin de grandes armées pour ſe faire obéir. Il ne lui faut point de contrainte pour faire exécuter des lois juſtes.

---

l'imiter par des précautions auſſi prudentes, deviendra comme elle inexpugnable ſur ſon territoire. Si un petit pays, tel que la Suiſſe, qui n'a ni l'étendue, ni la population, ni la richeſſe de la Normandie ou du Languedoc, s'eſt miſe, par cette ſeule inſtitution, à l'abri de toute invaſion, diſons mieux, de toute guerre; ſi elle oppoſe à l'ambition des conquérans une barrière inſurmontable; combien l'état de défenſe d'un grand pays, d'un royaume comme la France, ne ſeroit-il pas reſpectable! Quelle maſſe de réſiſtance elle oppoſeroit à l'ennemi, ſi cette inſtitution militaire avoit lieu pour tous ſes habitans! Le monarque qui voudroit s'occuper paiſiblement du bonheur de ſes ſujets, auroit-il à craindre l'ambition inquiète & les attaques d'une autre puiſſance? Nul prince au monde ne ſeroit capable de l'entamer; il ſeroit en état de faire face à tous les peuples de la terre conjurés contre lui: mais qui pourroit ſonger à l'attaquer? Il ſeroit à tous égards trop reſpectable, pour qu'on osât ſeulement en avoir la penſée. *Note de l'éditeur.*

Toutes les volontés vont au devant de lui. Un prince qui n'a pas la manie des conquêtes, qui ne s'occuppe que du bonheur & de la protection de ſes ſujets, ſe gardera bien de conſumer le revenu public à ſoudoyer des troupes nombreuſes. La guerre défenſive lui paroîtra ſeule légitime. Il ne prendra jamais les armes que pour repouſſer l'ennemi; mais alors ſi ſes ſujets ſont exercés à les manier, ils ſeront tous en état de le combattre, & chaque province fournira un plus grand nombre de combattans, que n'auroit fait ci-devant tout le royaume. Employés ſur leur territoire, & pour un temps ſeulement, leur ſolde & leur entretien couteront beaucoup moins. Une petite armée ſuffira pour donner des chefs & des exemples à ces troupes nationales, qui, toujours recrutées facilement & faiſant la guerre ſur leurs foyers, feront naturellement invincibles. C'eſt ainſi, Mékaous, que vous devez agir. Que les combattans deſtinés à vous défendre faſſent le fond de vos troupes réglées, mais que tout le reſte des inſulaires ſoit en état de combattre avec eux; vous n'aurez plus d'ennemi que vous deviez redouter.

» Il eſt encore néceſſaire de fortifier les deux endroits de l'iſle où l'ennemi peut aborder, pour éviter par ce moyen la néceſſité

d'en venir aux mains. La baie où nous ſommes entrés, ſerrée à ſon embouchure par des collines élevées, eſt très-facile à défendre. S'il en eſt ainſi de l'autre, vous pouvez, en quelque ſorte, rendre votre pays inabordable ». Mékaous dit à Henri, que l'autre port n'étoit pas plus difficile à fortifier. « Dans ce cas, lui répondit celui-ci, embarraſſez l'entrée des deux ports, en coulant à fond quelques jonques chargées de pierres, de manière qu'on n'y puiſſe paſſer qu'avec difficulté, & ſans être conduit par des pilotes qui en connoiſſent le fond & les dangers. Portez enſuite vos canons ſur les collines qui commandent le paſſage. Faites-y conſtruire des batteries; on n'entrera plus ſur vos terres ſans votre permiſſion ».

Le roi reçut ces conſeils avec une joie remarquable, & réſolut d'en profiter; dès qu'il fut revenu de la promenade, il donna ordre de raſſembler une partie de ſes troupes, pour les paſſer en revue le lendemain devant nous, & nous montrer ce qu'elles ſavoient faire. Il voulut, en attendant, qu'on fît les préparatifs néceſſaires pour tranſporter des canons ſur les collines qui dominoient le port, & pour dreſſer les batteries qui devoient les défendre. Il nous pria de vouloir bien diriger cet ouvrage, & de faire le lendemain, devant ſes troupes,

l'exercice des armes & les manœuvres militaires qu'il étoit important de leur apprendre. Il nous fit demander enſuite quelles étoient les marchandiſes dont nous voulions nous défaire, & quelles ſeroient les productions de ſon iſle qui pourroient nous convenir.

Henri fit aux demandes du prince une réponſe ſatisfaiſante. Il l'aſſura que nous tâcherions de répondre à ſa confiance & d'exécuter ce qu'il attendoit de nous. Il lui dit de plus, qu'il feroit mettre à terre les marchandiſes que nous avions ſur la barque, pour les lui préſenter; qu'il le ſupplioit d'avance d'accepter ce que nous nous propoſions de lui en offrir; au ſurplus, que ſi les inſulaires vouloient en prendre en échange de celles qu'ils avoient deſſein de débiter, ils n'avoient qu'à en apporter ſur le rivage, où les marchés ſe feroient à l'amiable; que nous ne pouvions dire juſqu'alors ce que nous étions dans le cas de prendre, & que nous n'aurions que peu de choſes à commercer pour le moment; mais que dans un autre voyage, & lorſque nous connoîtrions mieux ce que nous pouvions fournir à leurs beſoins, nous le leur apporterions en aſſez grande quantité. Le roi le remercia d'un air de bonté, & fit publier ſur le champ, que chacun pouvoit venir traiter

avec nous à ſa fantaiſie. Baptiſte & Philippe furent chargés du ſoin de veiller à la conſtruction des batteries. Le reſte de nos gens fut prévenu de ce que nous aurions à faire le jour ſuivant. C'eſt ainſi que ſe paſſa cette première journée.

Le lendemain, avant le lever du ſoleil, le bruit des inſtrumens guerriers nous annonça l'arrivée des troupes indiennes. Nous étions tous en armes ſur le rivage. Nous nous rendîmes en bon ordre au palais du roi, où nous trouvâmes ce prince déjà levé & qui nous attendoit. Dès que nous l'eûmes ſalué, il nous pria de l'accompagner juſqu'à l'endroit où ſes troupes étoient raſſemblées. Nous partîmes auſſi-tôt, ſuivis d'un peuple nombreux des deux ſexes, curieux de voir le ſpectacle qui ſe préparoit.

Les troupes avoient fait halte dans une petite plaine voiſine. Elles s'y étoient rangées dans l'ordre accoutumé. Il y avoit deux mille hommes de pied & ſept à huit cents chevaux. Tous ces ſoldats nous parurent beaux & robuſtes, mais ſans grace, ſans adreſſe, & avec l'air peu martial. Les deux premières lignes de l'infanterie étoient armées de fuſils & de baïonnettes. Le reſte, ſur quatre lignes, portoit des arcs, des lances de douze pieds, & des poignards.

La cavalerie avoit pour armes la lance & un ſabre recourbé. Fantaſſins & cavaliers, tous étoient couverts d'une cuiraſſe faite de pluſieurs toiles d'écorce ou de coton, couſues & piquées l'une ſur l'autre. Leurs habits, qui, comme tous ceux des peuples de l'Aſie, ſont longs & amples, étoient retrouſſés pour la manœuvre.

A l'approche du roi, toute cette milice pouſſa de grands cris de joie.

D'après les ordres du prince, qui les paſſa en revue, les troupes firent l'exercice & différentes évolutions; mais, comme nous l'avions préſumé, ces exercices étoient mal conçus & furent plus mal exécutés. Il n'y avoit ni juſteſſe, ni légèreté, ni enſemble dans les mouvemens. Les chefs manquoient de capacité, & les ſoldats d'expérience. Ils paroiſſoient ſurtout fort peu au fait du maniement des armes à feu. Leur tactique étoit à ſon enfance; mais ces défauts pouvoient être réparés. Les officiers & les ſoldats avoient de l'intelligence & de la bonne volonté; il ne leur falloit que de l'inſtruction.

Nous ne devions pas flatter Mékaous : lui déguiſer le mauvais état & l'inexpérience de ſes ſoldats, c'eût été lui rendre un très-mauvais ſervice. D'ailleurs ce prince, vraiment

digne d'éloges par ſon amour pour la vérité, méritoit qu'on l'éclairât. Il vouloit connoître ce qui manquoit à ſes troupes, & il nous pria de ne lui rien taire de nos obſervations.

Henri ne ſe refuſa point au déſir du prince. Il lui fit part de nos remarques ſur la tenue, l'ordre, les mouvemens de ſes troupes, ſur leur tactique, ſur leur manière d'attaquer & de ſe défendre. Il lui expoſa les moyens qu'il croyoit propres à les former, à les dreſſer, à les exercer aux armes, aux combats. Il lui fit comprendre que les fuſiliers ne devoient pas ſe mêler aux piquiers; que la cavalerie devoit protéger les aîles de ſon infanterie, s'attacher à prendre en flanc l'ennemi, ou à le tourner par des mouvemens prompts & rapides, & le charger au galop, pour enfoncer par ce choc impétueux, & rompre ainſi le corps qui feroit le plus de réſiſtance (1);

(1) Henri tenoit ſans doute du Chevalier des Gaſtines toutes ces connoiſſances ſur la manière de placer & faire combattre la cavalerie. C'étoit de l'expérience de ſon père qu'il s'appuyoit ici. Il n'en avoit point par lui-même; mais il paroît qu'il avoit ſu mettre à profit les leçons & les conſeils qu'il avoit reçus, & l'inſtruction qu'il avoit puiſée dans les livres; ſemblable en cela à Lucullus, qui, par l'étude des livres militaires, devint un habile général, & remporta des victoires par le

enfin, pour donner une pleine démonſtration de la bonté de ſes principes, & joindre l'exemple aux préceptes, il nous fit faire toutes les manœuvres que des troupes diſciplinées doivent connoître & exécuter. Ce fut lui qui commanda l'exercice. Notre troupe, rangée ſur deux lignes, exécuta d'abord le maniement des armes dans le plus grand détail; elle chargea le fuſil, plaça la bayonnette, tira, puis marcha au petit pas & au pas redoublé, ſe diviſa par pelotons, qui avancèrent, tournèrent, ſe replièrent, ſe rejoignirent.

Nous nous partageâmes enſuite en deux troupes, qui, s'attaquant & ſe défendant tour à tour en faiſant un feu vif l'une contre l'autre, en manœuvrant tantôt avec précaution, tantôt avec rapidité, mais toujours d'une manière habile & ferme, en ſe retirant à propos, en revenant à la charge, préſentoient une image aſſez juſte des combats européens. Tous nos mouvemens furent exécutés dans le plus grand ſilence, avec un ordre & une préciſion qui étonnèrent & charmèrent également le prince & les ſpectateurs. Le feu vif de la mouſqueterie, & celui de deux

---

bon uſage qu'il en ſut faire, avant d'avoir vu l'ennemi, &, pour ainſi dire, fréquenté les armées. *Note de l'éditeur.*

petites pièces de canons que nous avions amenées, nos attaques bruſques & ſoutenues, notre air d'audace & de fierté, donnèrent la plus haute idée de notre bravoure & de nos talens militaires, & ſervirent beaucoup à augmenter le reſpect que les indiens avoient déjà pour nous.

Le Roi nous témoigna la plus grande ſatisfaction, & nous dit d'une manière flatteuſe, que ſi ſes troupes étoient compoſées de ſoldats comme nous, il ne craindroit pas l'attaque des nations les plus formidables. Enſuite il nous pria de vouloir bien exercer, pendant le court ſéjour que nous devions faire dans ſon pays, quelques-uns de ſes officiers les plus intelligens, aux mouvemens que nous venions d'exécuter, afin que ceux-ci puſſent, à leur tour, exercer les ſoldats & ſucceſſivement tous ſes ſujets en état de porter les armes. Il nous preſſa ſur-tout de revenir au plus tôt dans ſon iſle, pour achever, dit-il, d'en être les bienfaiteurs, en continuant de donner aux inſulaires les connoiſſances qui leur manquoient. Nous lui promîmes de grand cœur tout ce qu'il pouvoit attendre de nous.

Pour cet effet, nous partageâmes les occupations que nous pouvions embraſſer momentanément. Baptiſte & Philippe firent dreſſer

les batteries. Joſeph ſe chargea d'enſeigner aux troupes ſaméennes les premiers principes de l'art militaire. Henri, avec la plupart des nôtres, ſe rendit ſur le rivage, où il avoit ordonné d'apporter toutes les marchandiſes brutes ou travaillées dont nous pouvions nous paſſer, & qu'il nous étoit avantageux de mettre dans le commerce. Le Roi voulut aller avec Henri juſqu'à la baie, pour être témoin lui-même de notre manière de traiter avec ſes ſujets, & pour s'aſſurer s'ils montreroient dans les échanges, les égards & la bonne foi qu'un peuple qui ſe reſpecte aura toujours pour un autre peuple, que des cœurs ſenſibles doivent ſur-tout à des étrangers honnêtes, qui ont bien mérité par leurs ſervices & leurs ſentimens.

Nous avions déjà débarqué & placé ſur la grève tout ce que le vaiſſeau pouvoit fournir; & les ſaméens, que le beſoin ou la curioſité invitoit à commercer, avoient dépoſé toutes les choſes qu'ils jugeoient devoir être à notre bienſéance. De notre côté, l'on voyoit du fer en barre ou travaillé en outils, en inſtrumens, en armes; du cuivre en feuille ou mis en œuvre, de l'étain & du plomb en maſſe, du ſalpêtre, des graines de jardin, des légumes, des étoffes, des toiles, quelques beſtiaux & volailles d'une eſpèce plus grande &

plus

plus belle que celle des insulaires, ou même qu'ils n'avoient pas, comme des ânes & des pintades, deux montres & une pendule à secondes, ouvrages de Baptiste.

Du côté des insulaires, outre la plupart des fruits & des grains que l'isle produisoit, parmi lesquels Hiu-pen nous fit remarquer du riz sec ou riz de montagne (1), on trouvoit des étoffes de soie, de coton, d'écorce, de leur fabrique; des pièces de feutre à longs poils, lustrées & très-légères; des animaux domestiques ou farouches, des chèvres, des brebis différentes des nôtres, des cochons plus petits que ceux de la colonie, des singes fort jolis, plusieurs sortes d'oiseaux, entre lesquels on peut noter des dindons, des chameaux, des chevaux, & diverses marchandises qu'on avoit portées de Macao, & qui venoient de Chine ou même d'Europe, telles que des bottes, des chapeaux, des bas, des souliers, des taffetas, des mousselines, &c.

Le Roi n'avoit pas vu l'étalage de nos marchandises, sans un singulier plaisir. Les métaux, sur-tout le fer, étoient pour lui des objets très-précieux. La pendule & les montres

(1) Dont la plante n'a pas besoin d'être arrosée comme le riz ordinaire, pour donner d'abondantes récoltes.

fixèrent long-temps ſes regards. Il nous demanda ce que c'étoit que ces jolies machines qui ſe mouvoient d'elles-mêmes, & quelle pouvoit en être l'utilité. On lui répondit qu'elles ſervoient à meſurer le temps; & on lui expliqua la manière d'en faire uſage. Le prince admira ces inventions, & loua beaucoup notre induſtrie. Nous prîmes cette occaſion d'offrir la pendule à Sa Majeſté, ainſi que du fer, tant en barre que travaillé, & quelques couples d'animaux, en lui témoignant le regret de n'avoir pas dans ce moment des choſes d'un plus grand prix à lui préſenter. Nous donnâmes, avec ſa permiſſion les deux montres aux deux perſonnes de ſa cour les plus en crédit. Hiu-pen reçut auſſi de nous une pièce d'étoffe de laine rouge, des inſtrumens de fer poli, & quelques ouvrages de cuivre qu'il paroiſſoit déſirer.

Ces préſens furent acceptés avec une cordialité franche, ou, pour mieux dire, généreuſe; car il y a quelquefois autant de généroſité à recevoir qu'à donner. Quoique la reconnoiſſance du prince, comme celle des deux courtiſans & de l'interprète, ſe manifeſtât bientôt après dans les préſens qu'ils nous firent à leur tour, ils ſe montroient ſi ſenſibles à notre libéralité, qu'ils ſe regardoient encore comme infiniment redevables envers nous. Mékaous

nous fit amener ſix beaux chevaux & autant de jumens de ſes haras, un dromadaire & ſa femelle, & nous gratifia de trente ſacs de riz des montagne, que Hiu-pen lui avoit dit n'être pas cultivé dans notre pays. Les deux ſeigneurs indiens nous donnèrent pluſieurs pièces d'étoffes de ſoie, unies & à fleurs, & de mouſſelines des Indes, beaucoup de fruits & de ſucre, une troupe de dindons & pluſieurs petits ſinges. Hiu-pen, quoique ſimple particulier, ne fut pas moins magnifique; on nous apporta de ſa part deux caiſſes d'un excellent thé, un petit cabinet de laque, d'un travail exquis, dont les tiroirs contenoient pluſieurs boîtes pleines de bâtons d'encre de la chine, de couleurs, de poudres odorantes, ou des vernis les plus rares. Il joignit à cela quelques pieds d'arbres en caiſſe, utiles ou agréables, qui n'étoient cultivés qu'à la Chine ou au Japon. Il avoit rapporté de ſes voyages ces différens objets, & il nous les donna comme une preuve de l'eſtime & de l'amitié qu'il avoit pour nous. Enfin les indiens que nous avions ramenés dans l'iſle, & leurs parens, nous envoyèrent, au vaiſſeau, plein une chaloupe de proviſions de bouche, qui conſiſtoient en beſtiaux, en fruits, en oiſeaux, en grains, accompagnés de beaucoup de plantes rares, d'aro-

mates, d'épiceries, d'un grand ſervice de table de porcelaine, de toiles de coton & de quelques fourrures très-belles, qui venoient d'un pays fort éloigné. Nous faiſions difficulté de recevoir tant de choſes; mais voyant que nous les affligerions ſenſiblement par un refus, nous conſentîmes enfin à les accepter, & nous augmentâmes, par cette complaiſance, les obligations qu'ils nous avoient & le ſentiment de leur gratitude. On eſt toujours bien payé des ſervices qu'on rend aux hommes. Un bienfait ne ſe perd jamais; mais c'eſt ſur-tout dans un cœur ſenſible & reconnoiſſant qu'on eſt aſſuré d'en trouver la véritable récompenſe.

Je ne m'arrêterai pas ſur le détail de nos échanges avec les inſulaires. Il me ſuffira de dire qu'en faiſant des marchés où ceux-ci gagnoient beaucoup, nous n'en trouvâmes aucun qui ne nous fût infiniment avantageux. Nous ne donnâmes rien au luxe ni aux ſuperfluités. Les beſoins ou la commodité guidèrent nos choix & fixèrent nos emplettes. Tout le monde fut content, & déſira par la ſuite la continuation & l'extenſion de ce commerce. La confiance & la bonne foi feront toujours chérir & proſpérer celui qu'elles établiſſent.

Tous ces arrangemens terminés, il ne nous reſtoit plus, pour profiter du peu de temps

que nous avions à paſſer dans l'iſle, qu'à prendre quelque connoiſſance de la religion, des lois, & des mœurs des inſulaires. Hiu-pen, à qui nous nous adreſsâmes dans cette vue, & qui, ayant long-temps vécu chez d'autres nations, devoit avoir moins de préjugés & penſer avec plus de liberté que ſes compatriotes, Hiu-pen nous donna ſur tous ces objets des détails étendus. Nous nous contenterons d'en rapporter un précis.

« Le prince, nous dit-il, & les premières claſſes des citoyens de l'iſle de Saméa (car c'eſt ainſi que ſe nomme ce pays), ſont profeſſion du mahométiſme. Ils n'adorent qu'un Dieu; mais la plupart ont preſque autant de vénération pour leur prophète Mahomet, que pour la divinité. Leur culte eſt mêlé de ſuperſtitions ridicules, & de pratiques abſurdes & inutieuſes, dans leſquelles ils penſent que réſide tout le mérite de leurs devoirs religieux & de leur croyance. Quelques inſulaires, mais en petit nombre, ſuivent ſecrètement la religion naturelle. Ils reconnoiſſent un être ſuprême, ordonnateur & conſervateur de tout ce qui exiſte, qui punit & récompenſe. Ils l'adorent en ſilence, & n'ont point de culte extérieur. Leur religion ne parle point aux ſens, on ne prend pas garde à eux. Le reſte

du peuple vit dans les ténèbres de l'idolâtrie. Fo, Brama, Sanmonocodon, &c., ont ici des autels & des ſectateurs, & l'on trouve dans l'iſle plus de pagodes que de moſquées. Le Roi, qui aime la paix & veut éviter toute diviſion parmi ſes ſujets, n'a pas jugé prudent de rendre ſa religion excluſive, quoiqu'il n'ait au fond que de l'averſion & du mépris pour toutes les fauſſes religions & pour leur doctrine. Il eſt perſuadé que le ſouverain qui veut contraindre ſes peuples à n'adopter que ſa croyance, excite par cela même le fanatiſme dans les eſprits irrités, & que la penſée & l'opinion, parfaitement libres de leur nature, ne peuvent être commandés ſans faire naître le déſordre & la haîne : mais il a ſoin de tenir la main à ce que la diverſité des ſectes & les erreurs de culte n'influent pas ſur les mœurs & ſur les devoirs de la vie ſociale, & il veut que chacun ſoit bon père, bon fils, bon citoyen, & ne faſſe pas d'offenſe ni d'injuſtice à autrui ».

« D'après les vues de ſa politique, dit Henri à Hiu-pen, cette tolérance du prince paroît louable. A l'exemple du père des êtres, qui fait lever le ſoleil ſur les bons & ſur les méchans, qui protège & nourrit ceux mêmes qui méconnoiſſent ſa providence & ſa divinité,

Mékaous ne veut uſer de ſa puiſſance que pour tenir en paix tous ſes ſujets, ſans diſtinction; mais s'il croit que la plupart de ceux qui lui obéiſſent ſont dans l'erreur, comment ne les éclaire-t-il pas du flambeau de la verité, pour leur faire au moins connoître l'exiſtence d'un ſeul Dieu, & les tirer des ténèbres du paganiſme? L'injonction & la rigueur ſont ſans doute de mauvais moyens d'attirer la confiance & d'éclairer les eſprits; mais des inſtructions données avec douceur, des exhortations faites avec charité & ſoutenues par l'exemple, touchent les cœurs & perſuadent. Il ne faut pas que le prince emploie d'autre pouvoir pour ſoumettre les opinions. C'eſt de l'inſtruction, & de l'inſtruction conſtante, que doivent ſortir toutes les réformes. Les eſprits une fois éclairés cèdent ſans réſiſtance à la voix de la raiſon».

«Le Mahométiſme, répondit Hïu-pen, qui ordonne la violence contre les incrédules, n'a pas, dans ces climats, l'ambition d'acquérir des proſélytes; & le caractère pacifique du Roi répugne à entreprendre des changemens dans les opinions religieuſes de ſes états. Il y a cinq ans que deux prêtres chrétiens, portugais de nation, tentèrent d'y porter la religion chrétienne; mais cet eſſai n'eut pas de

ſuccès. Ils vinrent dans cette iſle; ils virent le prince, & lui expliquèrent les dogmes de leur foi & les préceptes de leur morale. Mékaous les reçut avec bonté, les écouta patiemment, loua la pureté de leur morale, ſans approuver leur doctrine, & ſe contenta de leur dire que ſi le Chriſtianiſme étoit bon pour d'autres pays il ne convenoit pas au ſien; qu'ils étoient d'une nation qui ne lui inſpiroit pas de confiance; que la conduite de ce peuple démentoit leurs diſcours, & faiſoit juger qu'il ne croyoit point à la religion qu'ils venoient lui prêcher. Les portugais, ſuperſtitieux & cruels, ajouta-t-il, ne ſont ils pas les premiers étrangers qui ont troublé la tranquillité des Indes par leurs injuſtices? Les peuples de mon iſle vivent en paix; je vous prie de les laiſſer en paix. Il leur fit enſuite des préſens, & les obligea de partir pour Macao, d'où ils ne ſont pas revenus ».

» Je vois bien, repartit Henri, que la prévention & la méfiance ont empêché le Roi d'accueillir la vérité. La haîne que lui ont inſpirée les portugais, a fait rejeter ſans examen la religion qu'ils profeſſent; mais s'ils ſont injuſtes & ſuperſtitieux, s'ils emploient la contrainte au lieu de la perſuaſion, leur religion même les condamne. L'on ne voit, hélas! que trop ſouvent des

miniſtres de paix & de charité oublier l'eſprit de leur miniſtère, & des peuples égarés ou corrompus par les exemples de ceux qui les guident, manquer aux premiers devoirs de la morale & de la ſociété. Ces torts ſont de l'homme, & doivent être jugés comme tels ; mais la vérité n'en eſt pas moins un bien ineſtimable, de quelque part qu'elle vienne. Je dois blâmer les portugais, & plaindre Mékaous ; mais continuez, je vous prie, de nous inſtruire des lois & des mœurs de votre patrie ».

« Ici, reprit Hiu-pen, chacun jouit de la liberté de ſa perſonne, à moins qu'il ne l'engage lui-même pour un temps. Il n'y a dans cette iſle que des eſclaves volontaires. Le ſouverain, quoique revêtu d'une puiſſance preſque ſans bornes, n'oſeroit enfreindre ce premier des droits. Son pouvoir n'eſt pas ainſi reſtreint par rapport aux propriétés ; il peut en diſpoſer à ſon gré. Nous n'avons de loi écrite que le Coran (1), & les ſouverains de

(1) Le Coran, plus connu ſous le nom d'Alcoran, qui veut dire la même choſe, eſt compoſé de deux mots arabes, *al*, qui eſt l'article *le* ou *la*, & *Koran*, qui ſignifie *livre* ou *lecture*. C'eſt, pour les mahométans, le livre par excellence. Ce livre, qui contient la loi de Mahomet, eſt pour ſes ſectateurs ce que la

ce pays étant en même temps les chefs de la religion & les ſuprêmes interprètes du livre ſacré, il arrive qu'ils l'expliquent quelquefois très-arbitrairement, & ſelon leurs vues & leur intérêt. Les prédéceſſeurs de Mékaous en ont donné plus d'un exemple. Celui-ci, plus modéré, évite ſoigneuſement de les imiter en cela. Lorſqu'un chef de famille vient à mourir, le prince hérite de tous les biens du défunt. Avant Mékaous, les ſouverains retenoient ſouvent une partie des ſucceſſions, au préjudice des héritiers naturels; mais Mékaous, qui s'éloigne autant qu'il peut du deſpotiſme, ne reçoit ces hérédités que pour les tranſmettre à ceux qui auroient dû les recueillir. Que dites-vous, nous demanda Hiu-pen, de ces uſages dont le prince peut abuſer ſi facilement? Je crois, ſi je ne me trompe, qu'ils ſont auſſi préjudiciables au ſouverain qu'aux ſujets ».

« Je ne m'érigerai pas en réformateur, répondit Henri; mais, à vous parler franchement, je ne vois de louable dans ce que vous venez de m'apprendre, que la modération de Mékaous, ou, pour mieux dire, que ſa juſtice. On reſpecte chez vous la liberté perſonnelle;

Bible eſt pour les Juifs, & l'Evangile pour les Chrétiens.

mais on ne la reſpecte pas aſſez, en permettant qu'un malheureux ou un fou puiſſe renoncer à ce droit primitif & commun à tous les hommes, qu'on ne peut aliéner ſans offenſer la nature & ſans en être puni; mais on la viole par des attentats contre la propriété, qui n'eſt qu'une extenſion de cette liberté; attentats d'autant plus funeſtes, qu'ils ſont commis au nom de la loi. Tout gouvernement qui s'approche de l'arbitraire, tend par cela même vers ſon déclin. Tout ſouverain qui bleſſe volontairement la propriété de ſes ſujets, altère en même temps la ſienne. Les prédéceſſeurs de Mékaous, qui dépouilloient les enfans des biens de leurs pères, étoient des tyrans inſenſés. Mékaous, plus ſage & plus humain, n'uſe pas du privilége uſurpé par un pouvoir aveugle. Il eſt louable en cela, ſi toutefois un ſouverain doit être loué de n'avoir pas fait le mal qu'il pouvoit faire: mais cette modération du roi n'eſt pas une grâce; c'eſt une juſtice; & l'on pourroit le blâmer de ne s'être pas occupé à promulguer une loi conſervatrice des hérédités, diſons mieux, des propriétés, pour mettre ſes ſucceſſeurs dans la néceſſité de ſuivre la voie qu'il leur a tracée. Une maxime de la vraie politique, c'eſt que tout chef de nation qui n'établit ni baſe ni

conſtitution de gouvernement dans un état informe ou ébranlé, ne doit pas ſervir de modèle aux rois qui prétendent à une célébrité durable, & qui veulent élever dans le cœur de leurs ſujets & dans la mémoire du genre humain, un monument perpétuel de leur gloire ».

« Vous croyez donc, répliqua Hiu-pen, que Mékaous n'a pas fait encore pour ſes ſujets tout ce qu'il pouvoit faire; qu'en s'occupant du bien préſent, il n'a pas ſongé à l'avenir, & que la douceur de ſon adminiſtration n'aura qu'une foible influence ſur celle de ſes ſucceſſeurs? Mais la conduite de Mékaous eſt uniforme. Il a modéré les impôts que ſes devanciers exigeoient arbitrairement, & il étend ſa munificence ſur les pauvres & les affligés. Ses ſujets vivent dans l'abondance & ſe trouvent heureux. Il eſt généralement aimé. Ceux qui régneront après lui, pourroient-ils ne pas ſuivre un tel exemple? — Ils ne s'en écarteroient pas, lui dit Henri, s'ils connoiſſoient bien leurs devoirs; mais faute d'inſtruction & de lumières, ils s'égareront. Séduits par les paſſions des gens avides & corrompus, dont ils ſeront entourés, & qui leur diront que le monarque eſt le maître de toutes les propriétés de l'iſle, ils en diſpoſeront à leur gré pour ré-

compenſer leurs flatteurs; & ils le feront d'autant plus volontiers, qu'en agiſſant ainſi, aucune loi reconnue ne ſervira de rempart à ces propriétés, que les prétentions du ſouverain ne connoîtront point de limites, & qu'il croira n'exercer qu'un droit légitime, pour céder au plaiſir de ſe montrer libéral. Mais pour engraiſſer un petit nombre de courtiſans, combien de citoyens il rendra miſérables! & pour être loué de ſes favoris, que de pleurs il fera couler, que de malédictions il s'attirera! Il aura beau ſe flatter d'avoir régné puiſſamment, il ne laiſſera qu'une mémoire odieuſe, & ſera déteſté de la poſtérité. Voilà, Hiu-pen, où doit conduire la négligence d'un roi qui ne ſonge pas à établir le règne de la juſtice d'une manière inébranlable. Mékaous eſt aimé, il eſt béni de ſes ſujets; c'eſt un tribut qu'on paye à la bonté de ſon caractère, d'autant plus remarquable & plus touchante, qu'elle contraſte ſingulièrement avec la tyrannie des ſouverains qui lui ont tranſmis le ſceptre; mais il eſt digne de ſon cœur paternel d'étendre ſes bienfaits au delà de ſon règne, en promulguant des lois juſtes, conſervatrices des droits des inſulaires, lois qui fixent & déterminent le patrimoine du ſouverain, en établiſſant à perpétuité l'enſeignement des droits & des devoirs

du chef de l'état & des citoyens. Mékaous eſt bon & populaire, il aime la juſtice, il cherche la vérité; il mérite de la connoître. Ne lui laiſſez pas ignorer ce que je viens de vous dire. Son ame, grande & généreuſe, en ſera touchée; & ſi, comme je le préſume, il déſire en ſavoir davantage, je ne craindrai point, à mon retour, de l'inſtruire des vérités importantes ſur leſquelles il doit fonder ces lois ſalutaires, qui doivent rendre à jamais ſon règne mémorable ».

Hiu-pen dit que dès qu'il pourroit parler au roi, il lui rendroit compte de notre converſation, & nous aſſura que nous ne pouvions rendre un ſervice plus agréable à Sa Majeſté, qu'en lui donnant les moyens d'étendre & de perpétuer le bonheur de ſon peuple. « Je connois, nous dit-il, ſes intentions par moi-même. Chaque fois que je ſuis revenu de mes voyages de long cours, il m'a fait appeler auprès de lui, pour me demander ce que j'avois vu & ce que j'avois appris de plus digne d'être noté dans les coutumes & dans les lois des nations que j'avois viſitées. Il a voulu que je m'expliquaſſe librement, en les comparant aux nôtres; & quoique je ne ſois pas de la religion du prince (1), ni auſſi

(1) Hiu-pen ne dit pas de quelle religion il étoit;

inſtruit que vous l'êtes des principes de la politique, il a écouté avec intérêt ce que je lui diſois, m'a témoigné de la confiance, & la réſolution d'adopter les meilleures lois de ces peuples, pour donner plus de ſageſſe à ſon adminiſtration. Mékaous a l'eſprit juſte, & le déſir de faire le bien. Vous pouvez croire qu'il ſentira l'utilité de vos conſeils, & qu'il s'empreſſera de les ſuivre. Vous ſerez, à ſes yeux, des hommes divins qui méritent la plus grande vénération, & vos avis, non plus que vos ſervices, ne ſortiront jamais de ſa mémoire.

» Vous vous propoſez de revenir ici & de vous y arrêter plus long-temps; vous aurez des occaſions fréquentes de voir & d'entretenir le prince; mais ſoit que vous le voyiez en public, ſoit que ce ſoit au ſein de ſa famille, ou que, vous admettant dans ſa familiarité, il ſe dépouille devant vous de toute repréſentation, vous le trouverez toujours aimable, toujours reſpectable. Vous le verrez appliqué, ſobre, économe, avide de s'inſtruire, ennemi des flatteurs, montrant une grande eſtime pour les hommes utiles par leurs

---

mais, ſi l'on en peut juger par la manière dont il parle du Mahométiſme & du culte des idoles, nous croyons qu'il profeſſoit le Théiſme ou la Religion naturelle.

connoiſſances & leurs talens; en un mot, digne d'être l'exemple des rois qui veulent s'attacher le cœur de leurs ſujets, & de ſervir de modèle à tous les chefs de famille qui lui obéiſſent. L'eſpoir de votre retour me diſpenſe de parler plus au long de ce prince & de ſon gouvernement.

» A l'égard des inſulaires, vous avez pu remarquer qu'ils ſont gais, pacifiques, prévenans, & hoſpitaliers. Ils étoient autrefois graves, inquiets, ſoupçonneux, toujours prêts à ſe ſoulever & à prendre les armes pour réſiſter à l'oppreſſion. Mais que ne peut un bon roi! Leurs cœurs & leurs caractères ne ſont plus les mêmes; ils ſont auſſi dociles qu'ils étoient remuans. Ils travailloient autrefois avec langueur, parce qu'ils n'étoient pas aſſurés de jouir tranquillement de leurs propriétés, & ils vivoient dans la pauvreté & dans la misère. Il ſe faiſoit peu de mariages; la population & la richeſſe diminuoient tous les jours. Si l'ennemi eût alors attaqué l'iſle, il l'auroit facilement ſubjuguée. Loin de s'oppoſer à ſes efforts, la plupart des inſulaires les auroient favoriſés, dans l'eſpoir d'être moins miſérables ſous un nouveau maître. Aujourd'hui, que la confiance eſt établie entre le prince & le peuple, & que celui-ci ne craint point d'être troublé

troublé dans la poſſeſſion de ſes droits & de ſes biens, chacun ſe livre au plaiſir d'en étendre la jouiſſance & de les améliorer. L'intérêt & l'émulation ont provoqué les travaux champêtres; ceux-ci ont animé l'induſtrie & le commerce; l'aiſance & le bien-être ſont revenus parmi nous, avec la paix & la joie; & les jeunes gens qui ſe refuſoient aux liens du mariage, pour ne pas donner le jour à des enfans malheureux, s'empreſſent de s'y engager, & cédant ſans réſiſtance au plus doux vœu de la nature, voient tous les ans multiplier leurs familles par de nouveaux rejetons. Quelle ne ſera donc pas la félicité de l'iſle, quand Mékaous, plus inſtruit, aura établi la proſpérité publique ſur une baſe inébranlable »!

« Alors, reprit Henri, le royaume de Mékaous doit être un des pays les plus heureux de la terre, & ceux qui connoîtront ce pays, porteront envie au ſort de ſes habitans; car les bons rois ſont un préſent que le ciel fait rarement aux hommes; & les nations qui vivent ſous des lois juſtes, & dont le bonheur eſt fondé ſur une excellente conſtitution, ſont encore plus rares que les bons rois. Les familles & les opinions des inſulaires ſe rapprocheront encore; les liaiſons & la concorde ſeront plus fermes & plus étroites, & vous ne ſerez plus

qu'un peuple de frères animés du même esprit ».

« Que la bonté du ciel, répliqua Hiu-pen, veuille réaliser une si flatteuse espérance ! Puissent nos enfans & leur postérité voir disparoître à jamais la diversité de culte & de religion qui les divise ! Chaque secte, ajouta-t-il, regardant toutes les autres comme impures, refuse de s'allier avec elles, n'a de relations que le moins qu'il est possible avec les personnes qui font profession d'une autre croyance que la sienne, & dans celle-là même reconnoît plusieurs castes ou divisions de familles supérieures l'une à l'autre dans l'opinion publique, dont les premières traitent les inférieures avec tant de dédain, ou plutôt d'aversion, qu'un membre de celles-là croiroit être souillé par l'attouchement même involontaire des individus de celles-ci, & que ces derniers n'oseroient en approcher, tant les préjugés de l'orgueil & de la naissance éteignent dans ces cœurs le sentiment de la fraternité & de la charité naturelle. Ainsi, non seulement les sectes, mais encore les castes vivent séparées par ces barrières idéales, & ne forment point de mariages hors de l'enceinte particulière où l'opinion les renferme.

» Les cérémonies des mariages sont diffé-

tentes comme les religions. Les femmes mahométanes ne ſortent que rarement, & ne ſe montrent que voilées; on les épouſe ſans les connoître. C'eſt par l'entremiſe d'autrui, & ſur des rapports ſouvent infidèles, qu'on en fait la demande au père. La fille ne connoît pas le maître qu'on va lui donner, & on ne lui demande jamais ſon conſentement. L'intérêt du futur & l'obéiſſance paſſive de l'accordée forment ſeuls les nœuds de cette union. La dot ſtipulée, & le jour convenu, la future, richement parée, part de la maiſon du père, enfermée à clef dans une chaiſe en forme de palanquin, précédée d'une muſique bruyante, & ſuivie de tous les hommes de ſa famille, vêtus de robes de ſoie. Elle eſt ainſi portée, au milieu des cris & des acclamations des ſpectateurs, à la maiſon du mari, qui l'attend avec d'autant plus d'impatience, qu'il ne pourra ſavoir s'il a fait un bon marché, que lorſqu'il aura vu celle qu'on lui amène.

» Muni de la clef de la chaiſe, il va juſqu'à la porte pour la recevoir, & il ouvre précipitamment la portière, pour connoître quel eſt ſon lot. Heureux celui que le haſard partage bien! Si l'époux ſe trouve content des charmes de ſa future, il l'embraſſe avec tendreſſe, la

conduit dans la maiſon, & la préſente, ainſi que ceux qui la ſuivent, à ſes parens à lui. Lorſque les mariés ſont ſur le ſeuil de la porte de l'appartement qu'ils doivent occuper, la mère de l'époux leur offre une coupe pleine de vin de riz, que le mari & la femme boivent en grande partie alternativement & à petits coups. Le reſte de la liqueur eſt répandu autour d'eux par le mari. Alors la dot eſt comptée. Les époux entrent dans leur chambre, où ils mangent ſeuls ſur la même natte. Les convives ſont régalés dans un autre appartement. La fête dure pluſieurs jours, après leſquels la femme, renfermée dans ſon ménage, ne doit plus voir à viſage découvert que ſon mari & ſes enfans, & ne ſort plus de ſa maiſon que pour aller au bain ou à la moſquée.

» Il arrive quelquefois qu'en ouvrant la chaiſe où la future eſt enfermée, le mari, dépité d'y voir une fille fort laide & d'une figure rebutante, au lieu d'une belle perſonne qu'il s'attendoit à y trouver, referme bruſquement la chaiſe, & la renvoie à la maiſon d'où elle vient; mais alors, outre qu'il eſt privé de la dot, & qu'il ſouffre à pure perte tous les frais de la cérémonie, c'eſt qu'il eſt encore obligé de conſoler la fille rebutée de l'affront

qu'elle a ſouffert, par une ſomme aſſez forte. Toutes ces circonſtances rendent fort rares de pareils événemens.

» Chez les inſulaires qui ne ſuivent point la loi de Mahomet, les mariages ſe font de gré à gré. Les parties peuvent ſe voir & ſe connoître avant de contracter enſemble, & d'ordinaire cet engagement, ſuite des convenances réciproques, cauſe moins de dégoûts & de regret à ceux qui s'uniſſent ainſi, que les liaiſons formées à l'aveugle entre les mahométans, ſous les auſpices de l'intérêt. La principale cérémonie des mariages parmi nos Guèbres (car nous avons ici des adorateurs du feu (1)), eſt que les époux faſſent trois

(1) Les Guèbres ou Parſis, connus dès la plus haute antiquité, paſſent, comme la plupart des payens, pour être idolâtres; mais c'eſt une erreur ou plutôt une calomnie avancée par l'ignorance & la prévention, ſur la ſimple apparence de leur culte. Aucune religion n'a jamais adoré, dans le ſens ſtrict que nous attachons à ce mot, aucun objet matériel. Les idoles ne ſont que des emblêmes des attributs de la divinité, telle que la conçoivent des hommes groſſiers & ignorans. Ils ne penſent pas adreſſer leur culte & leurs prières à des ſtatues de bois ou de métal. Ce n'eſt pour eux qu'une repréſentation des attributs de leur Dieu. Les Guèbres adorent le feu & le ſoleil, comme des objets en qui

fois le tour d'un braſier ardent en ſe tenant mutuellement embraſſés; chez les diſciples de Brama, ils doivent manger & boire cachés ſous un même voile; chez ceux de Sanmiono-çodon, être liés & ſerrés enſemble pendant quelques momens avec un cordon de ſoie fortement noué, qu'il faut couper pour leur donner la liberté. Enfin chez les ſectateurs de Fo, c'eſt d'entrelacer les doigts des mains les uns dans les autres, & dans cette poſture, de demeurer accroupis auprès du foyer de la cuiſine, juſqu'à ce qu'on vienne les prendre pour ſe mettre à table.

Tout homme, dans ces diverſes religions, peut prendre autant de femmes qu'il le juge à propos; mais cette liberté ſe réduit à épouſer celles qu'il peut nourrir. Il eſt rare qu'un particulier ait plus d'une femme. Quant aux grands & aux riches, qui regardent leurs mariages comme une affaire de luxe & d'oſtentation, & qui, par cela même, croient de leur

---

la puiſſance du Créateur ſe manifeſte plus viſiblement ſur la terre. C'eſt ce que nous avons reconnu nous-mêmes dans les entretiens que nous avons eus pluſieurs fois avec des Guèbres de l'iſle, qui nous ont aſſuré qu'ils ne voyoient, dans le feu & dans le ſoleil, qu'un emblême de la divinité.

dignité de les multiplier, ils prennent plusieurs femmes: mais il n'y en a proprement qu'une qui ſoit la femme légitime. Celle-ci eſt la maîtreſſe de la maiſon; les autres lui ſont ſubordonnées, & lui doivent le reſpect & les plus grands égards. Les enfans de celles-ci ſont cenſés lui appartenir, & l'appellent du nom de mère, qu'ils ne donnent pas à celles dont ils ont reçu le jour. Ils doivent tous partager également dans la ſucceſſion du père; mais ſouvent la première femme, par une aveugle prévention pour ſes propres enfans, s'efforce de gagner en leur faveur l'eſprit de ſon mari, &, ſi elle en vient à bout, lui fait éluder la diſpoſition de la loi, qui ordonne le partage égal de l'hérédité paternelle; ce qui engendre communément la diviſion parmi les frères, & fait naître beaucoup de procès.

» La juſtice ſe rend ici très-ſommairement; & quoique cette manière de décider de la fortune & de l'état des particuliers ait de notables inconvéniens, l'on ne pourroit que s'en louer ſi ceux qui doivent la rendre avoient aſſez de lumières & d'équité pour ſuivre exactement les lois & les intentions du prince, qui veulent que le juge ne prononce jamais de ſentence au préjudice de perſonne, que ſur des titres inconteſtables ou des preuves non

équivoques : mais dans cette isle comme ailleurs, plus d'un magistrat manque des connoissances nécessaires à son emploi, &, ce qui est pis encore, d'intégrité. Sa main & son cœur ne sont pas toujours purs, & la balance penche souvent en faveur de la partie qui a les prétentions les moins fondées.

» Chaque canton de l'isle a son juge, devant lequel doivent être portées toutes les affaires litigieuses de son district. Les parties plaident elles-mêmes leur cause, & produisent les témoins qui leur sont favorables. Le jugement doit être prononcé à l'audience, sans frais & sans délai ; conditions remarquables & dignes d'être applaudies, si les juges ne trouvoient le moyen de s'y dérober, sous différens prétextes.

» Dans bien des cas, les juges ne prononcent pas en dernier ressort, & ils sont alors plus circonspects dans leurs jugemens. Les parties lésées ont le droit d'en appeler au prince, qui décide par lui-même du sort de leur affaire, & réforme leur sentence, s'il y a lieu. Dans tout procès criminel, l'on n'exécute point de sentence qui note un sujet d'infamie, ou le condamne à une peine capitale, avant que le souverain n'en ait pris connoissance & ne lui ait donné la sanction requise en la signant.

Voilà, dit Hiu-pen, ce que j'avois à vous apprendre de plus remarquable de nos lois & de nos coutumes. Tout n'en eſt pas louable ſans doute; mais, à tout prendre, il n'eſt guere de peuple qui en ait de meilleures & qui ſoit auſſi bien gouverné ».

« En vous remerciant de votre complaiſance, répondit Henri; j'applaudirai de bon cœur aux ſentimens patriotiques qui vous font parler ſi favorablement de vos lois & de vos mœurs, & je louerai le gouvernement de tous les efforts qu'il fait pour les rendre plus conformes aux intentions de la nature. S'il ne voit pas encore parfaitement tout ce qu'il doit tenter dans cette vue, il le ſent du moins, & cela eſt très-heureux; car il lui reſte beaucoup d'abus à réformer, d'uſages à changer, pour arriver à ſon but, vers lequel il doit aller d'un pas ferme & sûr, mais ſans précipitation & ſans violence.

» Ici, comme dans la plupart des états de l'aſie, tout homme a la liberté de prendre pluſieurs femmes, & l'on regarde la loi qui autoriſe cet uſage, comme juſte, & comme très-favorable à la population. J'oſe croire que c'eſt une double erreur. La nature, qui veut la multiplication des eſpèces, produit conſ-

tamment, dans tous les pays de la terre, à peu près autant de mâles que de femelles; & ce miracle, qu'on ne remarque pas assez, manifeste évidemmet son intention. Les sociétés, qui n'existent que par ses bienfaits, & qui ne sauroient être heureuses qu'en suivant ses lois, désirent également l'accroissement des familles & l'augmentation du peuple, par où elles acquièrent plus de rapports, plus de forces & de secours. Tout sage gouvernement doit donc favoriser les mariages, qui sont le moyen de cette augmentation. Mais ce n'est pas les favoriser, c'est les restreindre au contraire, que de permettre à une partie des hommes qui composent la société, de prendre en même temps plusieurs femmes, ou même autant qu'ils en veulent; car c'est visiblement en priver un grand nombre d'autres hommes, & les obliger par cela même à vivre célibataires. Je dis que les gouvernemens qui permettent aux hommes d'épouser plusieurs femmes à la fois, ne donnent véritablement cette liberté qu'à une partie de ceux qui leur obéissent, puisque par le fait il n'y a que des hommes riches qui puissent suffire aux dépenses que la nourriture, l'entretien, & la suite de plusieurs femmes exigent absolument; qu'alors la société n'a

plus le nombre de femmes ſuffiſant, pour que chacun de ceux qui ſont à marier puiſſe y trouver une compagne. Ajoutons à cela, d'après l'expérience de tous les ſiècles, que la pluralité des femmes n'eſt pas un moyen propre à obtenir d'elles le nombre d'enfans qu'elles donneroient à l'état, ſi chacune avoit ſon mari; que la néceſſité où ſe trouvent toutes les femmes d'un ſeul homme de vivre enſemble, doit faire naître & entretenir des jalouſies continuelles dans le ménage, affoiblir l'affection du mari, en la diviſant, & le rendre indifférent ſur une progéniture qui n'a pas reçu l'exiſtence ſous les auſpices de l'amour; que les enfans de toutes ces femmes qui ſe haïſſent, ne peuvent s'aimer cordialement, & que toutes ces déſunions, quoique domeſtiques, tournent infailliblement au détriment de la ſociété.

» L'expédient dont on ſe ſert pour réunir l'affection de tous les enfans d'une famille dans un ſeul objet, en leur faiſant appeler du nom de mère la première femme de leur père, en les obligeant de la regarder comme telle, n'eſt qu'un vain palliatif. On ne trompe point la nature; ni cette mère fictive, ni ſes enfans adoptifs ne ſentent mutuellement au fond de leur cœur cet amour tendre qu'une véritable

mère & ſes enfans ont naturellement les uns pour les autres.

» Quant au détail de la juſtice dans la main du ſouverain, je penſe que ce n'eſt pas une choſe bien ordonnée, parce que le ſurveillant général de la ſociété ne doit pas & ne peut pas s'occuper des détails; qu'il eſt partie contre les coupables, & qu'une partie ne doit pas être juge dans ſa propre cauſe; enfin parce qu'il eſt en butte plus que perſonne à la ſurpriſe & à l'erreur, & que les abus & les erreurs de la puiſſance ſont preſque toujours irréparables. Mékaous n'a rien fait encore pour obvier à ces inconvéniens. Vous avez des juges; mais ces juges iſolés, preſque ſans autorité, ne ſont pas contenus par la préſence d'autres juges, ni éclairés au beſoin du ſecours de leurs lumières. Il faudroit que le prince établît un corps de magiſtrature toujours exiſtant, qui, dépoſitaire des lois, fût chargé ſeul de les faire parler, & de faire exécuter les jugemens prononcés d'avance par les lois; que ce corps de magiſtrature ne pût ceſſer d'être le repréſentant du ſouverain, comme miniſtre de la juſtice, & fût véritablement l'organe des lois.

» Voilà, mon cher Hiu-pen, les réflexions que la raiſon & l'expérience me ſuggèrent ſur

les lois & les mœurs de votre patrie. Regardez-les, je vous prie, non comme le fruit d'une jalouſe critique qui veut trouver partout des défauts, pour exercer à plaiſir ſa malignité, mais comme une preuve des ſentimens d'eſtime & d'affection que le bon ſouverain & l'heureux peuple de Saméa nous ont inſpirés; & veuillez bien recevoir dans cette confidence un nouveau témoignage de notre reconnoiſſance envers vous, & du bien que nous ſouhaitons à tous vos compatriotes ».

Comme nous n'avions plus rien qui nous retînt dans l'iſle, nous prîmes congé du prince, qui nous fit promettre de revenir le plutôt qu'il nous ſeroit poſſible. Il nous témoigna beaucoup de regret de nous voir partir. Il ne reçut pas nos adieux ſans toucher, des deux côtés de ſon nez royal, le nez de Henri.

Nos amis nous accompagnèrent juſqu'au vaiſſeau, y montèrent avec nous, & ne ſe rembarquèrent, pour retourner chez eux, qu'à quelques milles de la baie, après nous avoir renouvelé les aſſurances de l'eſtime, de l'amitié, & de la reconnoiſſance la plus parfaite.

C'eſt ainſi qu'un ſervice rendu par le ſeul mouvement d'une charité naturelle, nous con-

cilia l'affection des ſaméens, & nous donna l'occaſion d'établir entre ce peuple & nous, des liaiſons de commerce & de ſervices, dont nous pouvions des deux parts nous promettre un égal avantage; liaiſons très-heureuſes pour ces indiens, mais qui, par des événemens dont nous ne devons pas devancer le récit, ont manqué d'être très-funeſtes à la colonie.

CHAPITRE XLVIII.

Retour des navigateurs à l'iſle inconnue. Préparatifs du mariage de Dona Roſa & de Don Pedro; celui-ci tombe malade.

NOUS quittâmes l'iſle de Saméa, partagés entre deux ſentimens contraires; la joie de revenir dans le ſein de nos familles alarmées, après avoir accompli nos deſſeins au delà de tout eſpoir, & le regret que des cœurs ſenſibles éprouvent toujours en ſe ſéparant de ceux qui leur ſont attachés par le lien des bienfaits; mais ce dernier ſentiment céda bientôt à la vivacité de l'autre, qui prenoit de nouvelles forces à meſure que nous avancions.

Tous ceux qui montoient le vaiſſeau, à l'exception de l'anglois, laiſſoient voir la plus grande impatience d'arriver à l'iſle inconnue. Tous ſe flattoient d'être accueillis avec tranſport des perſonnes qu'ils aimoient le plus. Le ſeul Wilſon paroiſſoit indifférent à la commune joie. L'on voyoit même qu'il étoit profondément affligé de celle qui brilloit ſur le viſage de Don Pedro. Il ſe montroit plus ſérieux &

plus ſombre, lorſque l'eſpagnol, emporté par la force de ſon amour, & plein de l'enthouſiaſme que lui inſpiroit l'approche de ſon bonheur, s'abandonnoit ſans retenue à l'effuſion de ſes ſentimens. L'anglois ne pouvoit cacher alors le dépit & la jalouſie dont ſon cœur étoit dévoré. Il avoit eſſayé vainement de nous déterminer à prolonger notre ſéjour dans l'iſle de Saméa, &, s'il en faut juger par la conduite qu'il a tenue depuis, il auroit bien voulu qu'un nouvel obſtacle, nous écartant de notre route, eût ainſi trompé l'eſpoir de Don Pedro; mais le ciel ſembloit vouloir confondre l'injuſtice de ſes prétentions, en nous accordant le temps & les vents les plus favorables. La tempête que nous avions eſſuyée en quittant l'iſle des nègres amis, & la courſe que nous avions faite à l'iſle des ſaméens, nous avoient beaucoup éloignés de notre patrie; cependant nous jouiſſions conſtamment d'un vent ſi frais & ſi bon, que nous arrivâmes en trois jours au terme de notre voyage.

Il y en avoit dix-huit que nous en étions partis. Toute la colonie, prévenue que notre expédition ne devoit pas durer plus d'une ſemaine, étoit dans les plus vives alarmes à notre ſujet. L'inquiétude de nos chers parens s'étoit ſi fort accrue, qu'ils ne pouvoient

pouvoit plus prendre aucun repos. Ils tenoient ſans ceſſe à l'obſervatoire quelques-uns de nos frères ou de nos enfans, pour épier notre retour. Il ne ſe paſſoit pas de jours qu'ils n'y montaſſent eux-mêmes, pour jouir plus tôt du plaiſir de nous apercevoir. Tous les yeux ſe fixoient ſur le côté de la mer par où nous devions arriver. Chacun étoit à ſon poſte avant l'aurore; on ne le quittoit que quand l'obſcurité de la nuit ne permettoit plus de voir autour de ſoi. Cependant nous entrâmes dans la baie & nous débarquâmes ſans être vus de perſonne, parce que, ſurpris par la nuit, quand nous commencions à peine à diſtinguer l'obſervatoire, nous n'avions approché qu'avec précaution, tenant toujours la chaloupe en avant, & que ces meſures prudentes avoient ralenti notre marche.

Après avoir refermé la chaîne du port & amarré la barque, nous montâmes en troupe, mais doucement & en ſilence, à la maiſon du Père. L'on y avoit ſoupé fort tard, comme on le faiſoit depuis quinze jours, parce que, s'attendant ſans ceſſe à nous voir paroître, l'on reculoit l'heure des repas & celle du ſommeil, afin de ne rien perdre du plaiſir qu'on ſe promettoit de partager avec nous à notre retour. La porte de l'enceinte étoit ouverte. Nous entrâmes ſans

bruit dans la cour, & nous vîmes, à travers les fenêtres du ſallon, que l'on étoit encore à table. Nous touchions au moment de ſerrer dans nos bras tout ce que nous avions de plus cher, & notre impatience étoit d'autant plus vive, que nous en étions plus près.

Cependant, lorſque nous fûmes ſur le point d'entrer, nous héſitâmes, dans la crainte, aſſez bien fondée, que notre apparition ſubite cauſant une trop vive joie au cœur ſenſible de notre bonne mêre, d'Adélaïde & de Dona Roſa, ne produisît quelque accident fâcheux. Le ſouvenir de ceux qu'Eléonore avoit éprouvés dans de pareilles circonſtances, nous faiſoit une loi d'être circonſpects. Nous attendîmes donc que le haſard nous amenât quelqu'un de la maiſon à qui nous puſſions d'abord nous annoncer, & qui pût préparer les eſprits à nous recevoir; & fort heureuſement cette attente ne fut pas longue.

Robert, fils cadet de Henri, ayant quitté la table pour aller dans la cour, Henri s'offrit à lui, & s'étant fait connoître auſſi-tôt, en lui diſant de ſe taire, l'embraſſa tendrement, & l'inſtruiſit de ce qu'il avoit à dire au Père de notre part. Robert rentra, & bientôt le Père ſortit lui-même & vint à nous. Il nous embraſſa ſans rien dire, mais ſes larmes, qui

mouilloient nos joues, nous en disoient assez. Puis il nous amena hors de la cour pour nous parler un moment, sans être entendu de ceux qui étoient dans le salon. Nous reconnûmes dans ses paroles & dans ses caresses, le Père tendre & sage qui n'avoit jamais cessé de nous donner des preuves de son affection, & dont le cœur & les pensées n'avoient d'objet que le bonheur de sa famille. Nous lui dîmes, en deux mots, le succès de notre voyage, & lui présentâmes Don Pedro, qu'il accueillit avec la joie franche & cordiale de l'hôte le plus généreux. Il nous ordonna de demeurer là jusqu'à ce qu'il nous fît avertir. Ensuite ayant passé dans le jardin, il rejoignit sa compagnie, à laquelle il dit qu'il venoit d'entendre un bruit & des voix qui lui faisoient croire que la barque étoit arrivée, & que ses fils étoient dans l'isle. Il recommanda à Eléonore & à l'espagnole, de contenir la vivacité de leurs sentimens, non seulement parce qu'il pourroit s'être trompé dans ses conjectures, mais parce qu'en se livrant aux mouvemens rapides d'une joie immodérée, elles seroient dans le cas d'éprouver un saisissement qui pourroit mettre leur vie en danger, & qui, à coup sûr, porteroit le trouble & la désolation dans toute la famille.

Après avoir pris cette précaution, il dit

à Robert d'aller dans le jardin, afin de s'assurer si les arrivans passoient de ce côté pour venir à la maison. « Je vais au devant d'eux, ajouta-t-il, par le chemin ordinaire. Si je ne m'abuse pas dans mon espoir, nous ne tarderons pas, l'un ou l'autre, à vous annoncer nos voyageurs & à les amener dans vos bras ». Sans attendre la réponse de ces femmes étonnées & incertaines, il vint nous chercher & nous amena dans le salon.

Au bruit que nous fîmes en entrant, notre mère se leva de table, accourut au devant de nous, & sans plus se souvenir des conseils du père, vint se jeter au cou de Henri, qui parut le premier, avec tant d'émotion & de sensibilité, que, toute chancelante, elle seroit tombée, s'il ne l'eût retenue, & qu'elle put à peine faire entendre quelques mots entre-coupés. Henri la plaça promptement sur une chaise, où elle fut quelques momens comme en défaillance ; mais ayant reçu de prompts secours & ses larmes coulant bientôt, elle reprit peu à peu ses esprits, & revint à son premier état. Le trouble de tous les assistans étoit extrême ; car dans ce même moment Adélaïde & Dona Rosa n'étoient guère plus tranquilles, & ne meritoient pas moins de soins de leur part, qu'Eléonore. Adélaïde ne put se lever de

ſon ſiège; & l'eſpagnole montroit un tel égarement de raiſon, que ſi l'on n'eut pas connu la ſageſſe de ſon eſprit & la décence de ſes manières, on l'auroit priſe pour une folle. La maigreur & l'abattement de Don Pedro en étoient peut-être autant la cauſe, que la joie qu'elle avoit ſentie de ſon retour inopiné. Don Pedro ſembloit n'agir que machinalement. Pour des cœurs trop ſenſibles & trop aimans, l'excès de la joie & du bonheur eſt plus difficile à ſupporter que celui de l'infortune.

Le ſeul Wilſon paroiſſoit garder une ſorte de tranquillité. Je dis une ſorte de tranquillité; car avec les paſſions qu'il portoit au fond du cœur, il ne pouvoit être indifférent à cette ſcène vraiment touchante. S'il laiſſoit voir moins d'agitation ſur ſon viſage, c'eſt qu'il prenoit ſoin depuis long-temps de déguiſer, autant qu'il le pouvoit, des ſentimens qu'il n'oſoit avouer, & qu'il avoit ſur-tout l'attention d'en cacher les motifs & les mouvemens. D'ailleurs, dans la confuſion générale que cauſoit l'état des femmes, l'on n'avoit ni le temps ni la volonté de fixer un œil obſervateur ſur cet étranger. Il n'y avoit que ceux qui étoient moins affectés de cet événement, tel que de Martine, qui puſſent remarquer ce qui ſe paſſoit alors dans l'ame de l'anglois. Quant au Père, ému, atten-

dri, affligé, il ſe trouvoit dans un extrême embarras. Cependant, maître de lui & de ſes mouvemens, il montra beaucoup de préſence d'eſprit, prit ſoin lui-même d'Eléonore, & donna les ordres convenables pour qu'on portât ſur le champ aux autres tous les ſecours dont ils avoient beſoin. Enfin le bon effet de nos ſoins, de nos ſecours, & celui des réflexions, rendirent aſſez de calme aux ſens de ces perſonnes troublées, pour qu'elles puſſent ſe voir & s'entendre ſans un nouveau danger.

Après l'effuſion des ſentimens réciproques dont tous les cœurs étoient pleins, chacun goûta plus tranquillement le plaiſir de ſe trouver auprès de ce qu'il aimoit. Le Père nous fit ſervir à ſouper, & ſe remit à table avec nous, ainſi que notre mère & ſa compagnie. Mais on mangea peu : on ne pouvoit goûter que les délices d'une ſatisfaction entière.

Alors Eléonore nous demanda les détails de notre expédition. Henri les lui raconta, mais avec la réſerve que ſa prudence lui inſpiroit. Il fit modeſtement ſentir les avantages qui en devoient réſulter ; mais il eut ſoin d'adoucir le tableau des dangers que nous avions courus. Notre mère en fut pourtant effrayée, & ne put s'empêcher de nous dire que nos ſuccès étoient achetés bien cher, & que, ſans le bonheur que

nous avions de ramener Don Pedro, elle n'auroit que des regrets à donner à nos brillantes entrepriſes. Le Père fit diverſion à cette idée, en nous témoignant toute la ſatisfaction qu'il éprouvoit de la conduite que nous avions tenue, tant envers les nègres anthropophages, qu'envers les nègres amis & les ſaméens. Il loua notre humanité, notre politique généreuſe, & nous dit que ce que nous venions de lui apprendre étoit une des choſes les plus agréables qu'il eût entendues de ſa vie. Il obſerva, comme pour conſoler Eléonore, que nos liaiſons avec ces peuples ne laiſſoient plus de ſujet de guerre entre nous & nos voiſins, & que cette ſeule conſidération devoit rendre notre expédition à jamais mémorable dans la colonie, puiſque c'étoit le plus grand ſervice qu'on pouvoit lui rendre. Au reſte, ajouta-t-il, vos promeſſes de retourner au pays des nègres amis, pour leur porter de nouveaux ſecours & travailler à les civiliſer, & les paroles que vous avez données aux ſaméens de voyager vers leur île & d'établir avec eux un commerce ſuivi, ne vous y engagent au fond, qu'autant que vos affaires civiles & domeſtiques pourront vous le permettre, & ne peuvent lier, en aucune manière, la ſociété ni ſon chef. Je ſais que tout propriétaire a le droit d'uſer à ſon gré de ſes

propriétés, & par conſéquent de commercer des choſes qui lui appartiennent, & je ne prétends défendre à perſonne d'établir un commerce avec les ſaméens; mais je conſeille à ceux qui en auroient envie d'y porter beaucoup de prudence & de modération; & quant à ce qui me regarde, je ne veux pas que l'on aille trafiquer au dehors, ni pour moi, ni en mon nom, parce que ce ſeroit donner à mes ſucceſſeurs le prétexte de détacher leurs intérêts de celui de leur peuple, & mettre l'adminiſtration ſur le chemin du monopole ».

Don Pedro, qui, par diſcrétion & par reſpect pour nos vénérables parens, avoit infiniment modéré ſes tranſports & l'expreſſion de ſa joie, voyant qu'on alloit bientôt ſe retirer chacun chez ſoi, & ne voulant pas ſe ſéparer de Dona Roſa & du reſte de la compagnie, ſans leur avoir fait connoître toute la chaleur & la force des ſentimens dont ſon cœur étoit pénétré, demanda la permiſſion au Père & à Eléonore d'en parler un moment. Il les remercia d'abord de l'aſile, de la protection & des bontés ſi tendres & ſi ſoutenues qu'ils avoient accordées à ſa chère Dona Roſa, des ſecours ineſpérés que nous lui avions portés à lui-même, & de l'accueil qu'il recevoit de tous; & il le fit avec un air ſi touché, des geſtes ſi expreſſifs, qu'il aug-

menta beaucoup la bonne opinion que nous avions de ſon caractère, & l'inclination qu'il nous avoit inſpirée. Il témoigna particulièrement à chacun de ceux qui avoient été de l'expédition, la gratitude qu'il conſervoit de tous les ſervices qu'il en avoit reçus, & fit le plus grand éloge de leur conduite à ſon égard. Enſuite s'adreſſant à Dona Roſa :

« Ma chère amie, lui dit-il, ce n'eſt pas le moment de vous peindre ce qu'a eu d'affreux pour moi notre ſéparation, ni l'incertitude mortelle où j'ai été depuis ſur votre ſort. Vous en êtes trop bien convaincue par ce que vous avez éprouvé vous-même. Votre bonheur (je puis le dire d'après vous) tient ſi étroitement au mien, que mes peines deviennent les vôtres, comme les vôtres ſont les miennes. L'expérience que nous en avons déjà faite, doit nous engager à prévenir de plus grands malheurs. Nous allions en Europe pour y être unis par le plus doux lien, pour y vivre dans l'aiſance, & employer nos richeſſes à faire des heureux. Le ciel a condamné ces deſſeins flatteurs. Nous avons perdu nos parens, nos biens, & juſqu'à l'eſpoir de revoir notre patrie : elle eſt ici ; voilà notre famille, ſi nos ſauveurs daignent nous adopter pour leurs enfans. Ma ſanté eſt trop altérée, mon ſalut eſt trop incertain, pour que

j'aille encore courir des dangers, s'il ne faut expoſer ma vie pour une épouſe & pour des amis. Permettez donc, chère Roſa, que je vous rappelle les promeſſes que vous m'avez faites de me donner votre main, & que je vous preſſe d'en hâter le moment, afin que je goûte au moins quelques jours tout le bonheur que je puis déſirer.

» Si généreuſement accueillis dans cette colonie, à laquelle le ſort & nos vœux nous attachent, fixons-nous ici, en acquérant tous les titres qui peuvent lier nos intérêts aux ſiens; demandons au vénérable chef qui la gouverne, qu'il veuille bien nous recevoir au nombre de ſes ſujets; qu'il nous donne à ce titre des terres dans ſon iſle, & les moyens néceſſaires pour les mettre en valeur, & qu'il conſente que nous formions, en ſa préſence, des nœuds légitimes, pour y vivre ſous ſon autorité, dans la jouiſſance des droits authentiques de citoyen. Nous ne pouvons pas employer, pour nous unir, les ſecours ordinaires de la religion; mais, comme nos premiers parens, mais, de même que nos reſpectables hôtes, nous pourrons contracter un mariage valide, en face du ciel & de toute la colonie. Votre conſcience s'alarmeroit-elle d'une telle union, quand nos cœurs, les circonſtances, & j'oſe dire mon état, nous en

ſont une loi ; quand il ne reſte aucune eſpérance de la rendre plus ſacrée par le miniſtère d'un prêtre ? ... Parlez, ma chère, ma tendre amie. Voudriez-vous, en me refuſant, accourcir encore mes jours & les terminer par la douleur ? Un refus de votre part.... Ah ! je n'y ſurvivrois pas... Mais non. Vous êtes toujours la même, & douter de votre cœur, ſeroit vous faire la plus ſenſible injure ».

Tous les ſpectateurs furent touchés du diſcours de Don Pedro ; mais Dona Roſa fondit en larmes en entendant ce qu'un noir preſſentiment ſembloit lui inſpirer de ſiniſtre. Elle ne put d'abord lui répondre que par des ſoupirs & des paroles entrecoupées ; cependant, faiſant effort ſur elle-même pour modérer l'excès du ſentiment qui la pénétroit : » Cher Don Pedro, lui dit-elle, n'altérez pas le plaiſir que nous avons de nous rejoindre dans ce ſéjour, par des alarmes tout au moins inutiles, & qui ne peuvent que m'effrayer. Nous avons trouvé des protecteurs & des amis tendres, dont l'affection & les bontés continues doivent nous conſoler de nos maux paſſés. Ne penſons plus à l'Amérique ni à l'Europe ; nous n'y avons plus rien que nous devions regretter. Cette iſle heureuſe ſera déſormais notre patrie ; elle nous offre la perſpective du ſort le plus fortuné. Ne ſongez,

pour en jouir long-temps, qu'à diſſiper les inquiétudes qui vous troublent. Mon cœur ne change pas, il ne changera pas. Je vous ai fait la promeſſe de vous donner ma main dès que nous ſerions en Eſpagne. S'il ne faut, pour vous rendre le calme & la ſanté, que vous aſſurer de nouveau d'être à vous pour toujours, & de ne pas attendre d'en jurer l'engagement, me voilà prête à ſouſcrire à ce que vous déſirez. Je remplirai ma promeſſe d'unir ma deſtinée à la vôtre. Que le chef de la ſociété veuille former ſolennellement les nœuds de notre mariage; je vous engagerai ma foi devant lui. Vivez donc, cher Don Pedro; vivez pour être le plus heureux des hommes, ſi votre vie & votre bonheur peuvent dépendre de moi ».

Elle eut à peine achevé de parler, qu'Eléonore, les yeux humides, ſe leva de ſon ſiége, embraſſa Dona Roſa, & l'appelant ſa chère fille, lui dit tout ce qu'un cœur infiniment ſenſible & généreux pouvoit inſpirer de flatteur & de tendre. Puis ſe tournant vers Don Pedro: « Ne doutez aucunement, lui dit-elle, que nous ne prenions tous ici le plus vif intérêt au ſentiment de vos peines paſſées, ainſi qu'à l'eſpoir du bonheur véritable que vous promet votre union. La ſeule connoiſſance de vos infortunes nous eût inſpiré de la bienveillance pour vous,

& les ſoins les plus zélés pour adoucir votre ſort ; mais l'attachement que nous devons à l'aimable Dona Roſa, & ce que nous ſavons des ſentimens mutuels & inaltérables qui vous lient l'un à l'autre, nous en font un devoir ſacré. Elle eſt toute diſpoſée à couronner vos vœux ; nous voulons également contribuer de tout notre pouvoir à remplir vos eſpérances. Ne vous occupez donc plus qu'à rétablir votre ſanté, pour vous trouver bientôt au comble de vos déſirs ».

Le Père confirma tout ce que venoit de dire Eléonore. Il aſſura Don Pedro qu'il feroit non ſeulement la cérémonie de ſon mariage avec Dona Roſa, mais qu'en faveur de cette union, il les traiteroit comme ſes enfans ; qu'il leur donneroit une propriété, avec tout ce qui leur ſeroit néceſſaire pour leur établiſſement, & fourniroit à leur ſubſiſtance & à leur entretien juſqu'à ce qu'ils fuſſent en état d'y ſuffire par eux-mêmes. Il finit par lui demander quel jour il fixoit pour la noce, afin que l'on pût prendre d'avance les meſures convenables pour la faire avec tout l'appareil qu'il ſeroit poſſible de lui donner.

Don Pedro, pouvant à peine ſuffire aux ſentimens qu'il éprouvoit, s'approcha du Père, & fléchiſſant le genou, lui prit la main, qu'il baiſa

reſpectueuſement en la mouillant de larmes de tendreſſe & de reconnoiſſance ; & lui dit : « O vous ! homme reſpectable, qui tenez ici la place d'un Dieu bienfaiſant, que le ciel vous récompenſe de tant de bontés ! qu'il daigne en même temps me rendre la ſanté & me continuer le préſent de la vie, afin que, par une ſuite non interrompue d'actions de graces & de ſervices, je puiſſe m'acquitter envers lui comme envers vous, de tous les bienfaits que j'ai reçus ! Hélas ! je n'oſe me flatter de cette dernière faveur, & lorſque je touche au bonheur ſuprême, je crains de n'y pas atteindre, ou de n'en pas jouir long-temps. Ce que j'éprouve en ce moment eſt.... inexplicable.... incompréhenſible.... Je ne puis ſupporter.... ni ma douleur.... ni ma joie.... Je ne ſais quelle ſera la ſuite d'une criſe ſi extraordinaire & ſi violente ; mais la crainte qu'elle m'inſpire eſt un nouveau motif pour avancer l'inſtant du mariage. Veuillez donc, je vous en conjure, recevoir dans deux jours nos mutuels ſermens, & nous ſervir dans cette occaſion de père & de pontife. La pompe ni l'éclat ne ſont pas néceſſaires. Les apprêts de la fête ne pourroient que le retarder, & les circonſtances exigent que nous en hâtions le moment. Faſſe le ciel que je puiſſe en profiter comme je le déſire » !

Dona Rosa, plus alarmée encore des dernières paroles de Don Pedro, le conjura, les larmes aux yeux, de ne point se laisser aller à de pareilles frayeurs. « Faut-il, hélas! lui dit-elle, quand je vous revois, que je tremble de nouveau pour vos jours? Ah! reprenez plus de courage, si vous ne voulez abréger ma propre vie. Allez vous reposer, cher ami; la nuit calmera le trouble & l'agitation de vos sens, & le sommeil vous rendra la force & la confiance qui vous manquent. En attendant, souvenez-vous que c'est être peu sage de chercher à lire dans l'avenir. La prévoyance des malheurs, fût-elle bien fondée, ne pouvant rien changer au cours des événemens, ne serviroit qu'à vous faire sentir d'avance tout le poids & l'amertume de ceux que vous redoutez. Souvenez-vous aussi, je vous prie, que toutes vos peines me devenant communes, ma vie est attachée à la vôtre ».

Le Père, Eléonore, ainsi que leurs enfans, & de Martine, exhortèrent tour à tour l'espagnol & son amante à s'armer de résolution & à montrer plus de fermeté, ne fût-ce que pour éviter de s'affliger mutuellement. Ils promirent l'un & l'autre de se conformer à ce qu'on exigeoit d'eux. L'anglois garda le silence. Chacun prit enfin le parti de se retirer. Eléonore & sa fille

emmenèrent Dona Roſa, tandis que le Père, avec Henri & de Martine, conduiſirent l'eſpagnol à la chambre qu'on lui avoit préparée.

Le Père ne vouloit pas ſeulement faire honneur à ſon hôte par cette démarche, il étoit encore bien aiſe d'examiner par lui-même l'état de Don Pedro, & d'aviſer avec le françois, qu'on diſoit expert en médecine, ſur ce qu'il y avoit à faire dans la circonſtance. Il avoit remarqué que l'imagination de l'eſpagnol étoit vivement frappée d'un preſſentiment funeſte, & perſuadé que la crainte qui perçoit dans ſes diſcours avoit quelque fondement, il en avoit tiré un mauvais augure ; mais il s'étoit bien gardé de laiſſer rien paroître de ce qu'il penſoit à cet égard. Par ménagement pour Dona Roſa, il n'avoit fait aucune queſtion à Don Pedro ſur ſon état actuel. Il s'étoit réſervé de s'en informer, lorſqu'il ne ſeroit plus gêné par la préſence des femmes.

Dès que Don Pedro fut dans ſa chambre, le Père lui témoigna plus particulièrement l'intérêt qu'il prenoit à lui, & le pria de ne lui rien déguiſer de ce qui pouvoit ſervir à faire connoître ſon mal, afin qu'on pût lui donner les ſecours & les ſoins les plus convenables. Don Pedro répondit que, depuis ſa maladie dans l'iſle des nègres amis, un mal-aiſe intérieur l'avoit

l'avoit jeté dans la langueur & l'abattement; que l'eſpoir de ſe réunir à ce qu'il aimoit lui avoit rendu des forces & l'avoit ſoutenu ; mais que dans l'inſtant même où il ſe livroit à la joie de revoir Dona Roſa, où il la prioit d'accomplir ſa promeſſe, il s'étoit fait au dedans de lui une ſi ſubite & ſi grande révolution, qu'un feu brûlant ſembloit s'être allumé dans ſes entrailles, & conſumer les foibles liens qui l'attachoient encore à la vie ; tourment qu'il ne lui avoit pas été poſſible de diſſimuler.

Le Père, Henri, & de Martine s'efforcèrent de lui ôter cette idée ſiniſtre; mais quand ils eurent obſervé l'altération de ſon viſage, quand, après lui avoir tâté le pouls, ils ſe furent aperçus que les pulſations avoient une grande intercadence, que la reſpiration du malade étoit gênée, ſa langue sèche & noire, ils commencèrent à s'étonner & à craindre pour ſes jours. Ils le firent coucher, & paſſant enſuite dans une chambre voiſine, ils tinrent conſeil entre eux, pour ſavoir ce qu'ils devoient penſer d'un tel événement, & ce qu'il convenoit de faire dans cette occurence critique, tant pour lui qu'à l'égard de Dona Roſa.

Le réſultat de leurs délibérations fut que les pronoſtics de la maladie paroiſſoient être de l'eſpèce la plus alarmante ; que la longue in-

terruption des battemens du pouls étoit ſurtout le ſigne le moins équivoque de l'extrême affoibliſſement des organes de la vie & des principes du mouvement, & que, s'il ne ſurvenoit un changement prompt & favorable dans l'état du malade, on ne pouvoit pas ſe flatter de le ſauver ; toutefois, que la nature avoit des reſſources inconnues, & que l'on devoit employer tout ce que l'on avoit de moyens pour en faciliter l'action ; qu'il étoit d'abord néceſſaire de mettre deux perſonnes auprès de Don Pedro, pour le veiller & le ſoigner durant la nuit, & qu'elles devoient tenter de le faire vomir, pour débarraſſer les premières voies des humeurs corrompues qui les engorgeoient, & pour donner du ton aux ſolides ; enfin, que s'il ne ſe trouvoit pas mieux le lendemain, l'on cacheroit, autant qu'il ſe pourroit, ſon état à Dona Roſa, & que, ſous prétexte qu'il prenoit du repos, l'on auroit ſoin de la tenir éloignée de la chambre du malade.

Henri & de Martine demandèrent à paſſer cette nuit auprès de lui, & le Père fut obligé d'y conſentir. Le premier n'avoit pas été détourné de cette réſolution par la crainte de s'attirer des reproches de la part de ſa chère épouſe. Le déſir de ſe rendre utile à l'humanité foible & ſouffrante, dans la perſonne de Don

Pedro ; celui de décharger ſes vénérables parens du ſoin de le veiller eux-mêmes ; les égards qu'on devoit aux femmes ; la conſidération du repos que la plupart des gens de la maiſon commençoient à goûter ; le danger d'abandonner le malade à l'inexpérience de quelques jeunes hommes ; tous ces motifs déterminèrent Henri à cette œuvre de charité, dont on ne peut ſe diſpenſer, en pareil cas, que par une lâcheté cruelle, & dont on prétend vainement ſe diſpenſer par des ſoins mercenaires & calculés, qu'on ſubſtitue à ſes propres ſoins. Quant à de Martine, compagnon & ami particulier de Don Pedro, & dont l'expérience & les ſecours pouvoient être plus efficaces, il ne devoit ni ne vouloit s'exempter de le veiller & de le ſecourir ; & c'eût été le déſobliger infiniment, que de mettre quelqu'un à ſa place auprès du malade.

Avant que le Père ſe retirât, de Martine s'informa de lui, s'il n'avoit pas les drogues médicinales néceſſaires dans la circonſtance. Le Père lui répondit qu'il étoit pourvu d'une petite pharmacie, compoſée de remèdes qu'il avoit tirés du vaiſſeau lors de ſon naufrage, & groſſie depuis d'une quantité de ſubſtances & de ſimples du cru de l'ile, dans la vertu deſquels il avoit plus de confiance que dans celle des premiers,

parce que l'eſtime qu'on faiſoit de ceux-ci étoit plus tôt due à leur rareté, & à ce qu'ils venoient de loin, qu'à leur efficacité, & qu'il croyoit d'ailleurs que ceux qu'il gardoit depuis un ſi long temps, devoient avoir fort peu conſervé de leur force.

« C'eſt une manie, ajouta-t-il, de la plupart des médecins de l'Europe, de vanter comme ſpécifiques des drogues & des plantes de contrées & de climats fort éloignés, & de les faire venir à grands frais pour le traitement de leurs malades, quand ils ne peuvent ſe diſſimuler que la nature bienfaiſante, toujours attentive à la conſervation des êtres vivans, & qui a mis une ſi grande convenance entre les productions de chaque pays, & les différens beſoins des animaux qui l'habitent, a libéralement pourvu le pays de ces malades, de drogues & de plantes propres à leur établiſſement. Ces remèdes communs, plus efficaces, moins chers, méritent donc qu'on les emploie de préférence, ou, pour mieux dire, qu'on n'en emploie pas d'autres. J'ai cru devoir faire ici ce que tant de médecins dédaignent de faire ailleurs. J'ai mis à profit cette réflexion ſimple, en amaſſant avec ſoin, & en éprouvant par des expériences, non ſeulement les fruits, les ſimples, les ra-

cines ; mais les mouſſes, les bois, les écorces, les graines de l'iſle, que j'ai ſoupçonné devoir être utiles contre les maladies des colons ; & s'ils en ont fait peu d'uſage, c'eſt qu'il eſt rare qu'ils ſoient malades ou qu'ils ſoient même incommodés.

» Je vais vous envoyer les feuilles d'une plante, dont la décoction purgera ſuffiſamment Don Pedro, ſi vous croyez qu'il ſoit à propos de le purger ; & j'y joindrai un paquet de poudres vomitives, extrait d'une racine d'un gris brun, groſſe comme le chalumeau d'une plume (*a*), que je regarde comme fort précieuſe, parce qu'elle opère beaucoup d'effet ſans trop fatiguer l'eſtomac. Henri vous fournira de plus les boiſſons & les autres choſes dont vous pourrez avoir beſoin ».

De Martine rentra dans la chambre de Don Pedro, pendant que Henri paſſa un moment dans celle d'Adélaïde, pour l'engager à ne pas l'attendre & à ſe coucher. L'amour tendre que cette femme vertueuſe avoit pour ſon mari, la fit ſoupirer du contre-temps qui les ſéparoit encore, & lui en fit trouver la cauſe plus affli-

(1) Il ſemble que la racine dont il eſt ici queſtion, ſoit une eſpèce d'ipécacunaha. *Note de l'éditeur.*

geante, mais ſans la porter à combattre ſon intention. Elle eut au contraire la force d'impoſer ſilence à ſes ſentimens, & de lui dire : « Allez, mon cher ami, faites ce que l'honneur & la charité vous ordonnent. Je ne dois pas murmurer de vous voir remplir un devoir qui ne vous rend que plus digne de mon eſtime & de mon cœur ».

L'on n'avoit quitté Don Pedro qu'un moment ; & cependant, lorſque Henri & de Martine revinrent auprès de lui, ils trouvèrent que ſa ſituation avoit viſiblement empiré. Plus affaiſſé, il ſentoit un ſoulèvement de cœur & un tel mal-aiſe, ſans pouvoir rejeter ce qu'il avoit ſur l'eſtomac, qu'il ſembloit éprouver les angoiſſes de l'agonie. De Martine ſe hâta de lui faire avaler, dans un verre d'eau, la poudre que le Père venoit de lui envoyer, & bientôt un grand vomiſſement, qui ceſſoit & recommençoit par intervalles avec de violens efforts, fit rendre au malade une prodigieuſe quantité de bile noire & fétide; ce qui parut le ſoulager, après l'avoir exceſſivement fatigué.

Il étoit déjà grand jour quand Don Pedro, cédant à ſa laſſitude, s'endormit d'un ſommeil, en apparence aſſez tranquille. Le Père, qui avoit toujours coutume de ſe lever matin, ne tarda

pas à venir s'informer comment le malade avoit passé la nuit; & l'espagnole, que la décence seul avoit retenue, vint un moment après, suivie de Wilson & de presque toute la famille. De Martine sortit au devant d'eux, pour leur dire que Don Pedro reposoit, & les pria de ne pas entrer, de peur qu'on ne l'éveillât. Dona Rosa, qui craignoit que ce ne fût qu'un prétexte pour lui cacher l'état de son amant, demanda la permission de le voir, & il fallut la contenter. Admise dans la chambre avec le Père, & voyant par elle-même qu'on ne l'avoit pas trompée, elle vouloit encore demeurer auprès de Don Pedro, pour lui parler à son réveil; mais le Père, à qui de Martine dit un mot à l'oreille sur ce qui s'étoit passé depuis le soir, & sur ce qu'on avoit à craindre au sujet du malade, le Père représenta à Dona Rosa que cette attention de sa part seroit peut-être inquiétante pour son amant, parce qu'elle pourroit donner lieu de croire qu'on avoit un juste motif de s'alarmer à son égard; que le souvenir de leurs malheurs, les suites de sa maladie, les fatigues d'un long voyage avoient dû nécessairement abattre les forces du corps & de l'esprit d'un homme extrêmement sensible, dont il falloit ménager la foiblesse pour lui rendre santé. « En conséquence,

ajouta-t-il, je crois qu'il n'eſt pas prudent de montrer à Don Pedro des attentions plus marquées que celles qu'on auroit pour lui dans toute autre occaſion; je vais envoyer auprès de lui quelqu'un de nos jeunes gens, pour qu'il puiſſe l'informer, à ſon réveil, de la viſite que nous lui avons faite, & nous appeler enſuite, dans le cas où Don Pedro voudroit nous parler, ou pourroit avoir beſoin de nous. Demeurez ici, mon fils, juſqu'à ce qu'on vienne vous relever. Pour vous, Mademoiſelle, deſcendez, je vous prie, avec M. de Martine, au ſalon, où l'on ſervira bientôt le déjeûner, & où mon épouſe & moi ne tarderons pas à vous joindre ».

Dona Roſa ne répondit point, & ſortit avec de Martine. Le Père ſortit auſſi; &, quelques momens après, Louis, fils aîné de Henri, vint prendre la place de ſon père auprès du malade. Libre alors de vaquer à ſes affaires, Henri paſſa chez lui pour voir ſon épouſe & ſes enfans, puis il ſe rendit au village, pour dire à ſes frères de débarquer les marchandiſes & les animaux qui étoient ſur le vaiſſeau, & de les tranſporter à la citadelle, où ils les préſenteroient à leurs parens; mais Guillaume, Philippe, Joſeph, & la plupart de ceux qui étoient de l'expédition, parmi leſquels on doit noter Baptiſte, ayant

déjà pris cette réſolution, étoient partis pour l'exécuter. Flattés de mettre ſous les yeux de leur père & de leur mère des objets nouveaux, non moins utiles qu'agréables, & de leur offrir en même temps ce qu'il y avoit de plus précieux, ils avoient prévenu l'avertiſſement de Henri. Celui-ci ne jugea pas à propos de les aller joindre, & revint auprès du Père. Il le trouva dans le ſalon avec Eléonore, Dona Roſa, Wilſon, & de Martine, ainſi qu'une partie de la famille, & leur fit part de ce qu'il avoit voulu faire & de ce qu'il venoit d'apprendre. A cette nouvelle, les deux étrangers ſe mirent à même de ſortir pour aider à deſcendre les effets du navire; mais Henri les pria de rentrer, attendu que ſes frères ne pouvoient tarder à revenir; & le Père les retint, en leur diſant que le déjeûner étoit prét, & qu'on alloit le ſervir.

» Quand la table ſera levée, je vous prierai, Meſſieurs, dit-il aux étrangers, de m'inſtruire des affaires de l'Europe, dont je n'ai point entendu parler depuis que je ſuis ici. Quels changemens ſe ſont faits dans les gouvernemens & dans la politique de cette partie du monde? quelles ſont les mœurs actuelles? quels progrès y ont faits les ſciences & les lettres?

Contentez, je vous prie, ma curioſité là-deſſus. L'intérêt, que je ne ceſſe de prendre au bonheur de l'humanité, à la proſpérité des peuples que j'ai connus, & l'attachement particulier que je conſerve pour la France, m'engagent à vous demander cette comp'aiance pour moi. Le haſard ne pouvoit me ſervir à cet égard d'une manière plus favorable. Vous êtes nés chez les deux nations de la terre les plus puiſſantes & les plus éclairées; vous avez reçu, l'un & l'autre, une éducation ſoignée; vous avez voyagé dans l'ancien & dans le nouveau monde; l'âge & l'expérience doivent vous avoir appris à voir les choſes dans leur vrai jour, & à les apprécier ſans prévention & ſans partialité. Au reſte, s'il reſtoit encore à l'un de vous des préjugés d'état ou de nation, j'eſpère que les obſervations & les réflexions de l'autre ſerviront à les éclairer, & me montreront la vérité ».

L'anglois & le françois aſſurèrent le Père en même temps de tout leur empreſſement à le ſatisfaire. Il fut convenu que de Martine raconteroit ce qu'il ſavoit de l'hiſtoire de l'Europe, depuis le dernier ſiècle, & que Wilſon ajouteroit à ce récit, non ſeulement les remarques & les détails qu'il croyoit propres à

l'éclaircir & le compléter, mais tous les renſeignemens qu'il pouvoit s'être procurés ſur les parties, dont il devoit être, par ſon état, plus inſtruit que le françois.

Ces diverſes propoſitions émurent la curioſité & fixèrent l'attention de l'aſſemblée ; & c'étoit en partie le but que le Père ſe propoſoit. Il étoit bien aiſe de faire ainſi diſtraction aux inquiétudes de l'eſpagnole.

CHAPITRE XLIX.

Inſtruction ſur l'etat de l'Europe depuis le commencement de ce ſiècle.

L'ON déjeûna, & quand on eut deſſervi, tout le monde ayant fait cercle autour des deux européens, de Martine parla de la ſorte:

« Vous vous ſouvenez d'avoir vu le règne mémorable de Louis XIV, qui, tournant ſur ce prince les regards & l'attention de tous ſes contemporains, lui fit beaucoup d'admirateurs, & lui ſuſcita encore plus de jaloux & d'ennemis. Comme un jour brûlant d'été qui ſe termine par des orages, ce règne éblouiſſant fut troublé ſur ſon déclin par de grandes tempêtes & de longs malheurs, & perdit, avant de finir, preſque tout cet éclat dont il avoit brillé.

» En prenant les rênes du gouvernement, c'eſt-à-dire, après la mort de Mazarin, ce jeune monarque ſe trouvoit dans les circonſtances les plus favorables. Son royaume, puiſſant & riche en productions, en population, en induſtrie, étoit en paix au dedans & au dehors, reſpecté de ſes voiſins, chéri de ſes alliés. L'animoſité des partis, & les diſcordes qui l'avoient ſi long-

temps diviſé, ne ſubſiſtoient plus. L'enthouſiaſme & le feu des guerres civiles s'étoient changés en émulation & en patriotiſme. Les eſprits & les courages en étoient plus élevés, plus propres aux grandes choſes. Le commerce proſpéroit, l'ordre régnoit dans les finances, les peuples étoient heureux. Louis, gouvernant par lui-même & avec application, dans un âge où la plupart des hommes ont beſoin de la prudence d'un guide expérimenté pour ſe conduire, ſe montrant paſſionné pour toute ſorte de gloire, & annonçant dans toute ſa perſonne & dans ſa conduite un caractère frappant de grandeur, étoit l'eſpoir & l'idole des françois; mais il lui manqua d'être aſſez inſtruit pour éviter la ſéduction de la fauſſe gloire & des flatteurs, dont il ne connut les illuſions funeſtes qu'à la fin de ſa vie. Il préſuma trop de ſes talens, & il s'exagéra les forces de ſon état, comme il s'étoit fait une trop haute idée de lui-même.

» Ce prince avoit reçu de la nature les qualités qui font un grand Roi. A l'extérieur le plus noble il joignoit une ame élevée, un courage ferme, & le déſir immodéré de ſe faire un nom immortel. Heureuſes diſpoſitions, qui pouvoient le rendre le modèle des ſouverains, ſi la négligence de ſon éducation, l'adulation

des courtisans, & les pernicieuses influences d'une longue prospérité, ne l'avoient trompé sur les moyens d'en faire un digne usage.

» Je ne vous parlerai point des événemens de son règne jusqu'au commencement du siècle présent; mais je vous prierai de remarquer que cette soif de gloire, qui le portoit à entreprendre tout ce qui pouvoit frapper les yeux & les esprits, & leur imprimer le plus grand respect pour sa personne & sa puissance, qui, pour remplir ce dessein, lui fit encourager tous les genres de talens, & l'entoura de tant d'hommes célèbres, dont il ambitionnoit les louanges, l'ayant engagé, trop légèrement peut-être, à faire la guerre à l'Espagne & à la Hollande, la hauteur avec laquelle ces guerres furent soutenues, & les succès rapides & surprenans dont elles furent suivies, étonnèrent d'abord tous les voisins de la France, les aigrirent ensuite, & finirent par les liguer contre lui ».

De Martine fit ici le récit (1) des événemens

(1) Nous n'avons pas cru devoir laisser dans le texte de cet ouvrage le récit qu'y fait de Martine de la guerre de la succession, ni conserver les réflexions de Wilson sur le caractère & le gouvernement de Louis XIV. Les raisons qui nous ont déterminés sont, que le plus grand nombre de nos lecteurs, connoissant parfaitement les événemens de cette guerre, pourroient

les plus remarquables, arrivés en Europe depuis la paix de Riſwick juſqu'à la mort de

---

croire ce récit mal placé dans le texte de ces mémoires; & que, dans ſes réflexions, l'anglois montre ſouvent trop de paſſion & de partialité, & s'exprime quelquefois d'une manière peu décente. Cependant, pour ne pas manquer à la fidélité que nous devons à notre auteur, & pour l'inſtruction de ceux de nos lecteurs à qui l'hiſtoire eſt peu familière, ou qui déſireroient connoître tout ce qui ſert à développer le fond du caractère de Wilſon, nous allons rapporter, à la ſuite de cette note, la ſubſtance de ſes reproches, & cette partie du récit de M. de Martine, qui en fournit l'occaſion.

« Pour faire face à tant de forces réunies, continua de Martine, il falloit de très-grands efforts. Louis XIV fit des prodiges. Il étonna par ſes reſſources, par ſon courage ferme & actif, & par l'aſcendant de ſa fortune; mais ſes victoires même, toujours chèrement achetées, épuiſoient ſes finances & dépeuploient ſon royaume; tandis que ſes adverſaires, comme une hydre renaiſſante, ſe montroient plus forts & plus réſolus après leurs défaites, & qu'affectant de publier que ce prince viſoit à la monarchie univerſelle, ils gagnoient tous les eſprits, & lui faiſoient des ennemis de ſes alliés naturels. Attentifs à ſes démarches & ſe tenant en garde contre ſes entrepriſes, ils étoient toujours prêts à le combattre pour repouſſer ſes attaques, toujours prêts à l'attaquer pour le prévenir. La paix même de 1698, où ce prince avoit montré beaucoup de modération & de généroſité, ne ramena pas la confiance dans ces cœurs ulcérés.

» Telles étoient les diſpoſitions de l'Europe contre

Louis XIV. Il loua le courage & la fermeté de ce prince dans ſa mauvaiſe fortune ; mais il le

---

Louis XIV, lorſqu'un événement imprévu ralluma les flambeaux de la diſcorde dans cette partie du monde. Charles II, roi d'Eſpagne, mourant ſans poſtérité, fit, en 1700, un teſtament par lequel il légua la ſouveraineté de ſes vaſtes états à Philippe duc d'Anjou, ſon neveu, petit-fils de Louis XIV. Charles, prince de la maiſon d'Autriche, petit-fils comme celui-ci de Philippe IV, père du roi défunt, lui diſputa cette immenſe ſucceſſion, & tous les ennemis de Louis XIV armèrent en faveur du prince autrichien. On vit dans ſon parti l'empereur, l'Angleterre, la Hollande, l'electeur de Brandebourg devenu roi de Pruſſe, le Portugal, & juſqu'au duc de Savoie (depuis roi de Sicile & enſuite roi de Sardaigne), beau-père de Philippe & du duc de Bourgogne.

» Louis, pour ſoutenir les droits de ſon petit-fils, mit quatre armées en campagne. Les alliés lui en oppoſèrent de plus fortes. On ſe battit en Eſpagne, où une partie de la nation étoit pour Charles, en Flandre, en Allemagne, en Italie, avec des ſuccès variés, mais toujours funeſtes pour Louis.

» La France n'étoit déjà plus ce qu'elle avoit été. L'âge avoit affoibli le fier monarque ; ſon adminiſtration n'avoit plus la même vigueur, ſon royaume les mêmes reſſources. La plupart des hommes célèbres & des grands généraux qui avoient illuſtré ſon règne, les Condé, les Turenne, les Luxembourg, les Colbert, les Louvois, &c., étoient morts. Ceux qui leur avoient ſuccédé en faiſoient mieux ſentir la perte. La faveur les avoit éle-

blâma

blâma d'avoir, ſur la fin de ſon règne, trop écouté la faveur dans le choix de ſes miniſtres

---

vés; la fortune prit plaiſir à montrer combien les choix de la faveur ſont ſouvent injuſtes & malheureux.

» Douze ans d'une guerre acharnée, pendant leſquels les alliés firent eſſuyer aux armes françoiſes les plus humiliantes défaites, & leur enlevèrent tout ce que les rois d'Eſpagne poſſédoient en Italie, en Flandre, & preſque toute l'Eſpagne, mirent la France aux abois. Ses places frontières tomboient l'une après l'autre; les ennemis étoient à la veille de pénétrer dans le cœur du royaume : l'eſprit de découragement y étoit généralement répandu; la misère & la famine, ſuites ordinaires de la guerre, y déſoloient les villes & les campagnes; enfin, comme ſi tous les fléaux s'étoient réunis pour abaiſſer l'orgueil d'un monarque ſi long-temps heureux, la mort avoit frappé tous les princes de ſa famille, & n'avoit épargné qu'un enfant au berceau.

» Dans ce même temps, la guerre & ſes fureurs ravageoient également le nord de l'Europe. Un jeune roi de Suède (Charles XII), attaqué par le Czar de Moſcovie, les rois de Danemarck & de Pologne ligués contre lui, avoit montré ſur ce théâtre la célérité, les talens, & le courage d'un nouvel Alexandre; mais après avoir vaincu pluſieurs fois les deux premiers & dépouillé le troiſième, après avoir pénétré dans les états du Czar, qu'il ſe flattoit de détrôner auſſi, il ſe vit abandonné tout à coup par la fortune, qui l'avoit favoriſé neuf ans entiers. Il perdit toute ſon armée dans une grande bataille. Echappé de cette défaite avec un petit nombre des ſiens, il ſe réfugia en Turquie, où il s'arrêta long-

& de ſes généraux, trop prodigué l'argent & le ſang de ſon peuple, & d'avoir laiſſé les finances

---

temps & inutilement pour négocier des ſecours & une alliance avec le ſultan, tandis que ſes ennemis preſſoient & démembroient la Suède, ébranlée de ſes revers & privée de ſon chef.

» Ainſi, le nord & le midi voyoient les deux monarques les plus illuſtres, les plus long-temps victorieux & les plus redoutés, en proie à de longs malheurs. Charles XII, revenu dans ſa patrie, & faiſant toujours la guerre, périt les armes à la main, victime de ſon obſtination. Louis XIV, humilié par ſes diſgraces, mais devenu plus prudent, n'entretint la guerre que pour obtenir la paix. Il la demandoit inſtamment à des ennemis auxquels il avoit tant de fois dicté des lois en vainqueur; mais ceux-ci, enflés de leurs ſuccès, rejetoient la paix, ou ne vouloient y conſentir qu'à des conditions outrageantes. Le ciel ne voulut pas la ruine de ce prince. Louis vint à bout de détacher l'Angleterre du parti des alliés, & deux victoires que ſes armées gagnèrent en Flandre & en Eſpagne, les ayant rendus plus dociles, la paix ſi déſirée vint terminer les longues querelles dont l'humanité gémiſſoit depuis ſi long-temps.

» Par le traité de paix qui fut fait à Utrecht, Philippe fut reconnu pour roi d'Eſpagne & des Indes; mais il céda le royaume de Naples, la Lombardie, & la Flandre à ſon compétiteur, l'iſle de Minorque & Gibraltar aux anglois, la Sicile au duc de Savoie. La France abandonna Terre-Neuve & l'Acadie à l'Angle-

de l'état dans un très-grand désordre (1). Il ajouta, que sa mort avoit causé peu de regrets, & que le nom de *Grand*, qu'on lui donnoit pendant sa vie, ne lui avoit pas survécu.

Le françois avoit parlé en homme instruit &

---

terre, & perdit quelques villes de Flandre, fruit de ses conquêtes. Louis XIV mourut en 1715, en faisant l'aveu qu'il avoit trop aimé la guerre & trop chargé ses sujets (aveu tardif, mais qui fait voir ce que ce prince pensoit alors de sa gloire), emportant peu de regrets, laissant le sceptre entre les mains d'un enfant, & les finances de l'état dans un désordre inexprimable. Telle fut la fin d'un monarque qui fatigua si long-temps la renommée de ses exploits, que ses contemporains, éblouis de ses succès, appelèrent *Grand*, & qu'on n'appelle déjà plus de ce nom ».

(1) C'est une vérité qu'on ne peut taire. Les dettes de la France, presque éteintes à la mort de Henri IV, & qui n'étoient pas considérables au décès de Louis XIII, relativement du moins aux richesses de ce royaume, s'élevoient, à la fin du règne de Louis XIV, à plus de deux milliards de livres, qui, suivant le cours actuel de l'argent, feroient aujourd'hui plus de quatre milliards. Les guerres continuelles de ce prince, ses dépenses excessives en bâtimens, en fêtes, en décorations; les déprédations de toute sorte dans les revenus du fisc; les emprunts faits à un intérêt énorme, portèrent la dette publique à ce taux exorbitant : on peut cependant la calculer; mais qui peut apprécier les pertes immenses que la spoliation de ces richesses fit essuyer à l'agriculture & au commerce ?

judicieux, ſans outrer & ſans farder la vérité; & néanmoins l'indépendant, l'audacieux Wilſon, oppoſé par caractère à toute autorité, & particulièrement jaloux de la gloire du monarque françois & de ſon peuple, ſe trouva bleſſé de ce qu'il venoit d'entendre, comme ſi on lui eût fait une offenſe. Il interrompit de Martine, pour lui dire que ſon récit étoit flatté, que le penchant de tout françois pour ſes monarques ne lui permettoit pas d'en être l'hiſtorien; que pour lui il ſe faiſoit gloire d'être ſans préjugé & de parler ſans contrainte; & proteſtant que le nom des rois ne lui en impoſoit point, il cenſura la vie & les actions de Louis XIV avec beaucoup d'amertume.

De Martine répondit qu'il avoit parlé de Louis XIV comme l'hiſtoire; que M. Wilſon au contraire ſembloit ne juger ce prince que d'après les ſatires publiées contre lui. « Oh! M. Wilſon, lui dit le Père, quand on ne ſauroit pas que vous êtes anglois, on le verroit ſans peine à ce que vous venez de dire. J'avoue que Louis XIV a fait de grandes fautes; qu'il n'a pas bien connu ſes droits & ſes devoirs de ſouverain; qu'il a pris le bruit & l'oſtentation pour la gloire, & qu'il n'a pas aſſez ménagé ſes ſujets. Louis XIV nous offre un triſte exemple du malheur des rois qui n'ont pas reçu l'inſ-

truction qui leur eſt propre. Il avoit de grandes qualités, & il vouloit le bien. Il ſe trompa ſur les moyens de le faire. Il fut ſéduit par ceux qui lui déguiſoient la vérité; il fut entraîné loin de la route qu'il devoit ſuivre (1); mais il paya

---

(1) *NOTE de l'éditeur.*

On vient de publier récemment dans le *Recueil des Eloges des académiciens de l'académie françoiſe*, une lettre de l'illuſtre Fénélon à Louis XIV, écrite vers 1695, relative au gouvernement de ce prince. Ceux de nos lecteurs qui ne ſont pas à portée de ſe procurer ce recueil, ſeront bien aiſes ſans doute de la trouver ici. Elle eſt précédée de cette note, tom. 3, page 351.

NOTE IV, *relative à la page* 300, *ſur la lettre de* Fénélon *à* Louis XIV.

Comme cette lettre n'a jamais été imprimée, & qu'elle eſt très-intéreſſante, non ſeulement par ſon objet, mais par la vérité & la vigueur avec laquelle elle eſt écrite, nous la donnons ici fidèlement tranſcrite ſur l'original, qui eſt de la propre main de Fénélon; on y remarque pluſieurs ratures & corrections qui prouvent qu'il en étoit l'auteur.

Lettre de Fénélon au Roi.

« La perſonne, SIRE, qui prend la liberté de vous écrire cette lettre n'a aucun intérêt en ce monde. Elle ne l'écrit ni par chagrin, ni par ambition, ni par envie de ſe mêler des grandes affaires. Elle vous aime ſans

ſes erreurs par de longues diſgraces. Plaignons ce prince & ſon ſiècle, d'avoir méconnu les

être connue de vous, elle regarde Dieu en votre perſonne. Avec toute votre puiſſance, vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle déſire, & il n'y a aucun mal qu'elle ne ſouffrît de bon cœur, pour vous faire connoître les vérités néceſſaires à votre ſalut. Si elle vous parle fortement, n'en ſoyez pas étonné, c'eſt que la vérité eſt libre & forte. Vous n'êtes guère accoutumé à l'entendre. Les gens accoutumés à être flattés, prennent aiſément pour chagrin, pour âpreté, & pour excès, ce qui n'eſt que vérité toute pure: c'eſt la trahir que de ne vous la montrer pas dans toute ſon étendue. Dieu eſt témoin que la perſonne qui vous parle, le fait avec un cœur plein de zèle, de reſpect, de fidélité, & d'attendriſſement ſur tout ce qui regarde votre véritable intérêt.

» Vous êtes né, SIRE, avec un cœur droit & équitable; mais ceux qui vous ont élevé, ne vous ont donné pour ſcience de gouverner, que la défiance, la jalouſie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes ſouples & rampans, la hauteur, & l'attention à votre ſeul intérêt.

» Depuis environ trente ans, vos principaux miniſtres ont ébranlé & renverſé toutes les anciennes maximes de l'état, pour faire monter juſqu'au comble votre autorité, qui étoit devenue la leur, parce qu'elle étoit dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'état ni des règles, on n'a parlé que du roi & de ſon bon plaiſir. On a pouſſé vos revenus & vos dépenſes à l'infini. On vous a élevé juſqu'au ciel, pour avoir effacé, diſoit-on, la

principes de l'art du gouvernement, ſans nous arrêter ici à une cenſure inutile ».

---

grandeur de tous vos prédéceſſeurs enſemble, c'eſt-à-dire, pour avoir appauvri la France entière, afin d'introduire à la cour un luxe monſtrueux & incurable. Ils ont voulu vous élever ſur les ruines de toutes les conditions de l'état, comme ſi vous pouviez être grand en ruinant tous vos ſujets, ſur qui votre grandeur eſt fondée. Il eſt vrai que vous avez été jaloux de l'autorité, peut-être même trop dans les choſes extérieures; mais pour le fond, chaque miniſtre a été le maître dans l'étendue de ſon adminiſtration. Vous avez cru gouverner, parce que vous avez réglé les limites entre ceux qui gouvernoient. Ils ont bien montré au public leur puiſſance, & on ne l'a que trop ſentie. Ils ont été durs, hautains, injuſtes, violens, de mauvaiſe foi. Ils n'ont connu d'autre règle, ni pour l'adminiſtration du dedans de l'état, ni pour les négociations étrangères, que de menacer, que d'écraſer, que d'anéantir tout ce qui leur réſiſtoit. Ils ne vous ont parlé que pour écarter de vous tout mérite qui pouvoit leur faire ombrage. Ils vous ont accoutumé à recevoir ſans ceſſe des louanges outrées, qui vont juſqu'à l'idolâtrie, & que vous auriez dû, pour votre honneur, rejeter avec indignation. On a rendu votre nom odieux, & toute la nation françoiſe inſupportable à tous vos voiſins. On n'a conſervé aucun allié, parce qu'on n'a voulu que des eſclaves: on a cauſé, depuis plus de vingt ans, des guerres ſanglantes. Par exemple, SIRE, on fit entreprendre à Votre Majeſté, en 1672, la guerre de Hollande pour votre gloire & pour punir les hollandois, qui avoient fait quelque raillerie dans le chagrin où

De Martine reprit ainſi : « A l'époque des traités de paix qui terminèrent la guerre de

---

l'on les avoit mis en troublant les règles du commerce établi par le cardinal de Richelieu : je cite en particulier cette guerre, parce qu'elle a été la ſource de toutes les autres. Elle n'a eu pour fondement qu'un motif de gloire & de vengeance, ce qui ne peut jamais rendre une guerre juſte; d'où il s'enſuit que toutes les frontières que vous aurez étendues par cette guerre, ſont injuſtement acquiſes dans l'origine. Il eſt vrai, SIRE, que les traités de paix ſubſéquens ſemblent couvrir & réparer cette injuſtice, puiſqu'ils vous ont donné les places conquiſes : mais une guerre injuſte n'en eſt pas moins injuſte pour être heureuſe. Les traités de paix ſignés par les vaincus ne ſont pas ſignés librement; on ſigne le couteau ſous la gorge; on ſigne malgré ſoi, pour éviter de plus grandes pertes; on ſigne comme on donne ſa bourſe, quand il faut la donner ou mourir. Il faut donc, SIRE, remonter juſqu'à cette origine de la guerre de Hollande, pour examiner devant Dieu toutes vos conquêtes.

» Il eſt inutile de dire qu'elles étoient néceſſaires à votre état; le bien d'autrui ne nous eſt jamais néceſſaire; ce qui nous l'eſt véritablement, c'eſt d'obſerver une exacte juſtice. Il ne faut pas même prétendre que vous ſoyez en droit de retenir toujours certaines places, parce qu'elles ſervent à la ſûreté de vos frontières. C'eſt à vous à chercher cette ſûreté par de bonnes alliances, par votre modération, ou par les places que vous pouvez fortifier derrière; mais enfin le beſoin de veiller à votre ſûreté ne vous donne jamais un titre de prendre la

la ſucceſſion, l'Europe entière put être comparée à la ſalle du feſtin des Centaures & des

---

terre de notre voiſin. Conſultez là-deſſus des gens inſtruits & droits, ils vous diront que ce que j'avance eſt clair comme le jour.

» En voilà aſſez, SIRE, pour reconnoître que vous avez paſſé votre vie entière hors du chemin de la vérité & de la juſtice, & par conſéquent hors de celui de l'évangile. Tant de troubles affreux qui ont déſolé toute l'Europe depuis plus de vingt ans, tant de ſang répandu, tant de ſcandales commis, tant de provinces ravagées, tant de villes & de villages mis en cendres, ſont les funeſtes ſuites de cette guerre de 1672, entrepriſe pour votre gloire & pour la confuſion des faiſeurs de gazettes & de médailles de Hollande. Examinez, ſans vous flatter, avec des gens de bien, ſi vous pouvez garder tout ce que vous poſſédez, en conſéquence des traités auxquels vous avez réduit vos ennemis par une guerre ſi mal fondée.

» Elle eſt encore la vraie ſource de tous les maux que la France ſouffre. Depuis cette guerre, vous avez toujours voulu donner la paix en maître, & impoſer les conditions, au lieu de les régler avec équité & modération. Voilà ce qui fait que la paix n'a pu durer. Vos ennemis, honteuſement accablés, n'ont ſongé qu'à ſe relever & à ſe réunir contre vous. Faut-il s'en étonner? Vous n'êtes pas même demeuré fidèle dans les termes de cette paix, que vous aviez donnée avec tant de hauteur. En pleine paix, vous avez fait la guerre & des conquêtes prodigieuſes. Vous avez établi une chambre de réunion, pour être tout enſemble juge & partie:

Lapithes, après leur combat. L'épuiſement abſolu ſe fit ſentir de toutes parts. Le monarque,

---

c'étoit ajouter l'inſulte & la dériſion à l'uſurpation & à la violence. Vous avez cherché, dans le traité de Weſtphalie, des termes équivoques pour ſurprendre Strasbourg. Jamais aucun de vos miniſtres n'avoit oſé, depuis tant d'années, alléguer ces termes dans aucune négociation, pour montrer que vous euſſiez la moindre prétention ſur cette ville; une telle conduite a réuni & animé toute l'Europe contre vous. Ceux même qui n'ont pas oſé ſe déclarer ouvertement, ſouhaitent du moins avec impatience votre affoibliſſement & votre humiliation, comme la ſeule reſſource pour la liberté & pour le repos de toutes les nations chrétiennes. Vous qui pouviez, SIRE, acquérir tant de gloire ſolide & paiſible à être le père de vos ſujets & l'arbitre de vos voiſins, on vous a rendu l'ennemi commun de vos voiſins, & on vous expoſe à paſſer pour un maître dur dans votre royaume.

» Le plus étrange effet de ces mauvais conſeils eſt la durée de la ligue formée contre vous; les alliés aiment mieux faire la guerre avec perte, que de conclure la paix avec vous, parce qu'ils ſont perſuadés, ſur leur propre expérience, que cette paix ne ſeroit point une paix véritable, que vous ne l'obſerveriez non plus que les autres, & que vous vous en ſerviriez pour accabler ſéparément, ſans peine, chacun de vos voiſins, dès qu'ils ſe ſeroient déſunis: ainſi, plus vous êtes victorieux, plus ils vous craignent & ſe réuniſſent pour éviter l'eſclavage dont ils ſe croient menacés. Ne pouvant vous vaincre, ils prétendent au moins vous épuiſer

si long-temps en butte aux efforts de tous, & dont le règne avoit embrassé quatre époques

---

à la longue. Enfin ils n'espèrent plus de sûreté avec vous, qu'en vous mettant dans l'impuissance de leur nuire. Mettez-vous, SIRE, un moment en leur place, & voyez ce que c'est que d'avoir préféré son avantage à la justice & à la bonne foi.

» Cependant vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfans, & qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée; les villes & la campagne se dépeuplent; tous les métiers languissent & ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti; par conséquent vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre état, pour faire & pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudroit lui faire l'aumône & le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital & sans provisions. Les magistrats sont avilis & épuisés. La noblesse, dont tout le bien est en décret, ne vit que de lettres d'état. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent & qui murmurent. C'est vous-même, SIRE, qui vous êtes attiré ces embarras; car tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre les mains, & personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand royaume si florissant sous un roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple, & qui le seroit en effet, si les conseils flatteurs ne l'avoient point empoisonné.

» Le peuple même (il faut tout dire) qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à

de révolutions (réunion, ſplendeur, abus des forces, épuiſement total), le monarque tombe

perdre l'amitié, la confiance, & même le reſpect. Vos victoires & vos conquêtes ne le réjouiſſent plus; il eſt plein d'aigreur & de déſeſpoir; la ſédition s'allume peu à peu de toutes parts. Ils croyent que vous n'avez aucune pitié de leurs maux, que vous n'aimez que votre autorité & votre gloire. Si le roi, dit-on, avoit un cœur de père pour ſon peuple, ne mettroit-il pas plutôt ſa gloire à leur donner du pain & à les faire reſpirer, après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière, qui cauſent la guerre? Quelle réponſe à cela, SIRE? Les émotions populaires, qui étoient inconnues depuis ſi long-temps, deviennent fréquentes. Paris même, ſi près de vous, n'en eſt pas exempt. Les magiſtrats (*a*) ſont contraints de tolérer l'inſolence des mutins, & de faire couler ſous main quelque monnoie pour les appaiſer. Ainſi, on paye ceux qu'il faudroit punir. Vous êtes réduit à la honteuſe & déplorable extrémité, ou de laiſſer la ſédition impunie & de l'accroître par cette impunité, ou de faire maſſacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au déſeſpoir, en leur arrachant, par vos impôts pour cette guerre, le pain qu'ils tâchent de gagner à la ſueur de leurs viſages.

» Mais pendant qu'ils manquent de pain, vous manquez vous-même d'argent, & vous ne voulez pas voir l'extrémité où vous êtes réduit; parce que vous avez

(*a*) Il y eut, en 1694, des émeutes cauſées par la cherté du pain: c'eſt vraiſemblablement l'époque de cette lettre.

en fermant le temple de Janus, & laiſſe la France étonnée d'avoir à ſe gouverner elle-

toujours été heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous ceſſiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux; vous craignez qu'on ne vous les ouvre; vous craignez d'être réduit à rabattre quelque choſe de votre gloire: cette gloire, qui endurcit votre cœur, vous eſt plus chère que la juſtice, que votre propre repos, que la conſervation de vos peuples, qui périſſent tous les jours des maladies cauſées par la famine; enfin que votre ſalut éternel, qui eſt incompatible avec cette idole de gloire.

» Voilà, SIRE, l'état où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal ſur les yeux: vous vous flattez ſur les ſuccès journaliers qui ne décident rien, & vous n'enviſagez point d'une vue générale le gros des affaires, qui tombe inſenſiblement ſans reſſource. Pendant que vous prenez dans un rude combat le champ de bataille & le canon ennemi (*a*); pendant que vous forcez les places, vous ne ſongez pas que vous combattez ſur un terrein qui s'enfonce ſous vos pieds, & que vous allez tomber malgré vos victoires: tout le monde le voit, & perſonne n'oſe vous le faire voir. Vous le verrez peut-être trop tard. Le vrai courage conſiſte à ne ſe point flatter, & à prendre un parti ferme ſur la néceſſité. Vous ne prêtez volontiers l'oreille, SIRE, qu'à

[*a*] Ceci ſemble indiquer les batailles de Steinkerke & de Nerwinde, en 1692 & 1693, où la victoire ſe réduiſit en effet à prendre le champ de bataille & une partie du canon.

même, languiſſante & ſans crédit, mais toujours capable, en apparence, de ſe ſuffire, &

---

ceux qui vous flattent de vaines eſpérances. Les gens que vous eſtimez les plus ſolides, ſont ceux que vous craignez & que vous évitez le plus. Il faudroit aller au devant de la vérité, puiſque vous êtes roi, preſſer les gens de vous la dire ſans adouciſſement, & encourager ceux qui ſont trop timides; tout au contraire, vous ne cherchez qu'à ne point approfondir. Mais Dieu ſaura bien lever le voile qui vous couvre les yeux, & vous montrer ce que vous évitez de voir. Il y a long-temps qu'il tient ſon bras levé ſur vous; mais il eſt lent à vous frapper, parce qu'il a pitié d'un prince qui a été toute ſa vie obſédé de flatteurs, & parce que d'ailleurs vos ennemis ſont auſſi les ſiens. Mais il ſaura bien ſéparer ſa cauſe juſte d'avec la vôtre qui ne l'eſt pas, & vous humilier pour vous convertir; car vous ne ſerez chrétien que dans l'humiliation. Vous n'aimez pas Dieu, vous ne le craignez même que d'une crainte d'eſclave: c'eſt l'enfer & non pas Dieu que vous craignez. Votre religion ne conſiſte qu'en ſuperſtitions, en petites pratiques ſuperficielles. Vous êtes comme les juifs dont Dieu dit: *Pendant qu'ils m'honorent des levres, leur cœur eſt bien loin de moi.* Vous êtes ſcrupuleux ſur des bagatelles, & endurci ſur des maux terribles. Vous n'aimez que votre gloire & votre commodité. Vous rapportez tout à vous, comme ſi vous étiez le Dieu de la terre, & que tout le reſte n'eût été créé que pour vous être ſacrifié. C'eſt au contraire vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre peuple; mais hélas! vous ne comprenez point ces vérités. Comment les goûte-

le croyant ainſi, dans l'ivreſſe que lui cauſe la nouveauté de ſa ſituation. L'Allemagne rentrée

---

riez-vous? Vous ne connoiſſez point Dieu, vous ne l'aimez point, vous ne le priez point du cœur, & vous ne faites rien pour le connoître.

» Vous avez un archevêque (1) corrompu, ſcandaleux, incorrigible, faux, malin, artificieux, ennemi de toute vertu, & qui fait gémir tous les gens de bien. Vous vous en accommodez, parce qu'il ne ſonge qu'à vous plaire par ſes flatteries. Il y a plus de vingt ans, qu'en proſtituant ſon honneur, il jouit de votre confiance. Vous lui ſacrifiez les gens de bien; vous lui laiſſez tyranniſer l'égliſe, & nul prélat vertueux n'eſt traité auſſi bien que lui.

» Pour votre confeſſeur (*b*), il n'eſt pas vicieux; mais il craint la ſolide vertu, & il n'aime que les gens profanes & relâchés. Il eſt jaloux de ſon autorité, que vous avez pouſſée au delà de toutes les bornes. Jamais confeſſeurs des rois n'avoient fait ſeuls les évêques, & décidé de toutes les affaires de conſcience. Vous êtes ſeul en France, SIRE, à ignorer qu'il ne ſait rien, que ſon eſprit eſt court & groſſier, & qu'il ne laiſſe pas d'avoir ſon artifice avec cette groſſièreté d'eſprit. Les jéſuites mêmes le mépriſent, & ſont indignés de le voir ſi facile à l'ambition ridicule de ſa famille. Vous avez fait d'un religieux un miniſtre d'état. Il ne ſe connoît point en hommes, non plus qu'en autre choſe. Il eſt la dupe

---

(*a*) De Harlai, mort en 1695.

(*b*) Le père la Chaiſe.

dans le cercle intérieur de ſa politique lente & ſurchargée, voit baiſſer la toile ſur la ſcène, où

---

de tous ceux qui le flattent & lui font de petits préſens. Il ne doute ni n'héſite ſur aucune queſtion difficile. Un autre, très-droit & très-éclairé, n'oſeroit décider ſeul. Pour lui, il ne craint que d'avoir à délibérer avec les gens qui ſachent les règles : il va toujours hardiment, ſans craindre de vous égarer ; il penchera toujours au relâchement, & à vous entretenir dans l'ignorance, du moins il ne penchera aux partis conformes aux règles, que quand il craindra de vous ſcandaliſer ; ainſi, c'eſt un aveugle qui en conduit un autre, &, comme dit Jeſus-Chriſt ; *ils tomberont tous deux dans la foſſe.*

» Votre archevêque & votre confeſſeur vous ont jeté dans les difficultés de l'affaire de la Régale, dans les mauvaiſes affaires de Rome ; ils vous ont laiſſé engager, par M. de Louvois, dans celle de Saint-Lazare, & vous auroient laiſſé mourir dans cette injuſtice, ſi M. de Louvois eût vécu plus que vous (*a*).

» On avoit eſpéré, SIRE, que votre conſeil vous tireroit de ce chemin ſi égaré ; mais votre conſeil n'a ni force ni vigueur pour le bien : du moins Madame de M.... & M. le duc de B.... devoient-ils ſe ſervir de votre confiance en eux pour vous détromper ; mais leur foibleſſe & leur timidité les déshonorent & ſcandaliſent tout le monde. La France eſt aux abois. Qu'attendent-ils pour vous parler franchement ? que tout ſoit perdu ? Craignent-ils de vous déplaire ? Ils ne vous aiment donc pas ;

(*a*) Mort en 1691.

ſon

ſon chef avoit repréſenté, comme celui de l'inſurrection générale. Le nord ne craignoit plus

---

car il faut être prêt à fâcher ceux qu'on aime, plutôt que de les flatter ou de les trahir par ſon ſilence. A quoi ſont-ils bons, s'ils ne vous montrent pas que vous devez reſtituer les pays qui ne ſont pas à vous; préférer la vie de vos peuples à une fauſſe gloire; réparer les maux que vous avez faits à l'égliſe, & ſonger à devenir un vrai chrétien avant que la mort vous ſurprenne? Je ſais bien que, quand on parle avec cette liberté chrétienne, on court riſque de perdre la faveur des rois; mais leur faveur leur eſt-elle plus chère que votre ſalut? Je ſais bien auſſi qu'on doit vous plaindre, vous conſoler, vous ſoulager, vous parler avec zèle, douceur, & reſpect; mais enfin il faut dire la vérité. Malheur, malheur à eux s'ils ne la diſent pas, & malheur à vous, ſi vous n'êtes pas digne de l'entendre! Il eſt honteux qu'ils aient votre confiance ſans fruit, depuis tant de temps. C'eſt à eux à ſe retirer, ſi vous êtes trop ombrageux, & ſi vous ne voulez que des flatteurs autour de vous. Vous demanderez peut-être, Sire, qu'eſt-ce qu'ils doivent vous dire: le voici. Ils doivent vous repréſenter que vous devez vous humilier ſous la puiſſante main de Dieu, ſi vous ne voulez qu'il vous humilie; qu'il faut demander la paix, & expier, par cette honte, toute la gloire dont vous avez fait votre idole; qu'il faut rejeter les conſeils injuſtes des politiques flatteurs; qu'enfin il faut rendre ou plutôt à vos ennemis, pour ſauver l'état, des conquêtes que vous ne pouvez d'ailleurs retenir ſans injuſtice. N'êtes-vous pas trop heureux que

le foudre rapide qui l'avoit ébranlé dans ſon paſſage, & voyoit avec étonnement un prince des déſerts transférer ſa capitale au bord de la Baltique, pour ſe rapprocher des moyens d'une civiliſation forcée qu'il vouloit fixer dans ſes états.

» La-Hollande, épuiſée par les intrigues des habiles guerriers, dont elle avoit long-temps fourni la ſolde, deſcendoit pour toujours du théâtre de la politique, bien en peine de mettre l'ordre dans ſon comptoir. L'Angleterre, recevant une nouvelle dynaſtie de ſouverains, formoit & ſuivoit le double plan d'être libre au dedans & de dominer au dehors. L'Italie, ſoupirant

---

Dieu faſſe finir les proſpérités qui vous ont aveuglé (*a*), & qu'il vous contraigne de faire des reſtitutions eſſentielles à votre ſalut, que vous n'auriez jamais pu vous réſoudre à faire dans un état paiſible & triomphant? La perſonne qui vous dit toutes ces vérités, SIRE, bien loin d'être contraire à vos intérêts, donneroit ſa vie pour vous voir tel que Dieu vous veut, & elle ne ceſſe de prier pour vous ».

[*a*] Ceci ſemble prouver que cette lettre a été écrite après l'affaire de la Hogue, en 1692, premier malheur de Louis XIV, peut-être même après la priſe de Pondichéry par les hollandois en 1693, qui pouvoient obliger le roi à ces reſtitutions dont parle Fénélon.

toujours après la liberté, étoit réellement dans la dépendance de maîtres étrangers, & n'avoit par elle-même aucune influence politique.

» L'Eſpagne ramaſſoit lentement ſes débris, &, contente de fermer aux autres nations les avenues du nouveau monde, paroiſſoit prendre condamnation ſur l'ancien, quand tout à coup Albéroni, autrefois curé de village en Italie, alors revêtu de la pourpre, & placé à la tête des affaires de cette puiſſance, homme ambitieux, turbulent & imaginaire, entreprit d'embrâſer toute l'Europe, comme s'il eût été miniſtre de Philippe II. Il ſe ligue avec le roi de Suède, revenu dans ſes états ruinés, ennemi naturel du roi d'Angleterre, qui avoit profité de ſes dépouilles en Allemagne. Il aiguillonne les partiſans des Stuart dans le royaume de celui-ci; il trame & ſuſcite des rebellions en Bretagne, & fait entrer quelques femmes de Paris dans la conſpiration : mais la mort du roi de Suède, tué au ſiége d'une ville de Norwège, laiſſe à découvert ſon miniſtre Goërts, dont les papiers éventent tout à coup le complot, & le font manquer dans les parties principales ; il n'a d'influence que ſur la Sicile, d'où l'armement, préparé par l'Eſpagne, chaſſe le nouveau roi Victor-Amédée, duc de Savoie; & la quadruple alliance entre la France, l'Angleterre, l'em-

pereur & le prince dépouillé, formée alors pour parer à ce danger, à peu près imaginaire, n'a d'autre effet que de rendre la Sicile à l'anarchie, & de renvoyer Albéroni à ſon village.

» Cependant les nations avoient pris goût à l'écoulement rapide de l'or du Pérou ſur l'Europe. La grande guerre avoit forcé l'Eſpagne à ouvrir la mer du ſud à la France; & quoique ces permiſſions ſi ardemment déſirées n'euſſent fait quelque bien qu'à des particuliers, l'on vit, comme l'on verra long-temps encore malheureuſement, les intérêts particuliers dominer dans les réſolutions nationales. Toute l'Europe étoit affaiſſée ſous le poids des dettes, & les emprunts ſe multiplioient. Chaque emprunt formoit de nouveaux titres de propriété; ce qui doubloit, triploit en propriétés fictives, la maſſe des propriétés réelles & foncières, accablées d'ailleurs & ruinées par les intérêts: & ces propriétés fictives croiſſant & décroiſſant en valeur momentanée, mais effective au gré de l'opinion, dirigée elle-même par les tours d'adreſſe des agioteurs & l'influence du cabinet, l'on ſe jeta dans les ſpéculations, & l'on fit des ventes & des reventes journalières de ces titres, qui établirent un jeu également énorme & dangereux.

» Voilà donc par-tout le jeu des papiers en

honneur, & ce nouveau jeu (qu'on nomma l'*agio*) eut bientôt, comme une divinité, des temples & des victimes, parce qu'on attendoit tout de lui, & qu'on vouloit, par ſon moyen, opérer des liquidations & prévenir des banqueroutes. La foule ſe porta avec plus ou moins de fureur vers ces temples, ſelon que les nations furent plus ou moins légères, aveugles ſur les conſéquences, & inſouciantes ſur l'avenir; mais par-tout le plus grand nombre en fut la dupe, & tous reçurent à la fin le don que faiſoit à ſes cliens le fou de la fable, qui vendoit la ſageſſe. La cataſtrophe fut preſque riſible, parce que toutes les fortunes étoient devenues ridicules, les procédés honteux, & qu'en aucun cas les dupes n'oſent ſe plaindre comme le feroient les opprimés. La révolution d'argent & d'effets qui ſe fit alors ſur toutes les places de l'Europe, eut une grande influence ſur les mœurs & ſur les opinions. Familiarité, mélange des âges & des conditions, eſprit vénal & agioteur, ſubſtitué aux prétentions jactancieuſes de courage, d'indépendance, & même de probité, régime fiſcal au dedans, & mercantille au dehors; c'eſt-à-dire, alliages des contraires; telle fut la tournure que cet orage imprima aux caractères de ce ſiècle.

» A l'égard de ce qu'on eſt convenu d'ap-

peler proprement la politique ; c'eſt-à dire, à l'égard des tracaſſeries d'intérêts de cour, celle de Vienne, qui dès-lors, & après, ſembla préſager l'extinction de la dernière branche de la maiſon d'Autriche, borna toutes ſes vues à la recherche d'un remplacement quelconque, pour prévenir à cette époque le démembrement de ſes états épars.

» L'Eſpagne, gouvernée par une reine, digne élève d'Albéroni, ne ſongeoit qu'à fomenter & à faire naître les occaſions d'obtenir en Italie des établiſſemens pour ſes enfans. En conſéquence, on diſpoſa de la Toſcane dans un congrès. On négocia, on concerta, on brouilla juſqu'au temps où d'autres événemens amenèrent d'autres meſures.

» En France, on ſe reſſerroit, ſelon les vues d'un vieux miniſtre, qui déſiroit le repos pour ſa fin, & d'un jeune prince qu'il l'eût déſiré pour toute ſa vie.

» L'Angleterre ſeule alloit à des fins plus étendues. Maîtreſſe, par le traité d'Utrecht, des colonnes d'Hercule, d'un très-beau port dans la mer, dont elles donnent l'entrée, & d'une ſtation sûre dans le Portugal, que des traités avoient réduit à n'être qu'une factorerie angloiſe, elle entreprit de prévaloir dans le commerce même du levant. Liée par des traités

avec le nord, qui lui cédoit les priviléges de tous les genres de trafic, elle uſoit encore du vaiſſeau de permiſſion, accordé par le traité de l'*Aſſiente*, conclu avec l'Eſpagne, qui lui procuroit dans la mer du ſud un commerce interlope très-avantageux; & appuyant directement des eſſais d'établiſſemens faits par des bannis dans le fond du golfe du Mexique, elle ſuivoit à pas couverts, mais preſſés & rapides, le plan carthaginois du monopole univerſel.

» Un autre incident plus naturel, & par conſéquent moins coûteux & plus sûr, préparoit un accroiſſement réel de forces à cette nation ambitieuſe. Ses troubles intérieurs avoient, depuis plus d'un ſiècle, donné commencement à des colonies de fugitifs expatriés, qui s'établirent dans l'Amérique ſeptentrionale. Celles-ci, fondées ſur la culture, prirent d'aſſez prompts accroiſſemens, & la vogue nationale ſe tournant tout à coup vers cet objet fondamental, on y porta des richeſſes, on vit s'y former des provinces, avec la vigueur que la nature donne à l'homme pour créer. Des lois paiſibles & territoriales, un gouvernement mixte & modéré, firent proſpérer à vue d'œil ces colonies naiſſantes, & la France elle-même, rivale naturelle & habituelle de l'Angleterre, ſervit à leurs progrès, en leur donnant,

par un aveuglement fiſcal, le privilége d'une des plus fortes conſommations de ce beau royaume, dont elle prohiboit à ſes propres terres la production.

» L'âge le plus floriſſant de toute puiſſance ambitieuſe eſt celui où elle prépare les matériaux de ſes futurs excès. Tout alors profitoit à l'Angleterre, & l'infructueuſe économie de la France, & les vues domeſtiques de la cour d'Eſpagne ſur l'Italie, & la nouvelle balance du Nord, que la prévoyance de l'empereur, dans ſes dernières diſpoſitions, introduiſoit imprudemment dans la diſcuſſion des affaires de l'Europe; tout ſervoit à aveugler la vieille politique ſur la marche conſtante de l'Angleterre vers la domination des mers.

» La vacance du trône de Pologne devient l'occaſion d'une nouvelle guerre; mais l'Angleterre prudente n'y prend aucune part. On ſe livre des combats en Italie; on ſe canonne ſur le rhin; un Infant devient roi de Naples; le roi de France, duc de Lorraine, le duc de Lorraine grand-duc de Toſcane; on ſigne la pragmatique, qui aſſure la ſucceſſion de la maiſon d'Autriche à la fille de l'empereur, & tout rentre dans l'ordre accoutumé.

» La facilité d'échanger les peuples comme des troupeaux, pouvoit avertir la politique que

la carrière s'ouvroit devant elle, ne fût-ce qu'en diminuant tous les jours les nombreux obſtacles qui l'arrêtoient ; mais il ne parut pas encore qu'on s'en doutât. La guerre du Turc, autrefois diverſion favorable pour le Midi, ne ſervit alors qu'à donner plus de poids & d'influence à la Ruſſie (ci-devant Moſcovie). Cette léthargie auroit encore duré, ſi la chute de deux têtes principales en Europe n'eût forcé le réveil des autres princes.

» A la même époque, l'empereur & le roi de Pruſſe moururent. L'un laiſſoit de vaſtes états à la bienſéance de tous ; l'autre, un ſucceſſeur actif, pour qui tout étoit à ſa bienſéance. Le premier laiſſoit l'Empire ſans chef, une héritière dont les droits étoient cenſés équivoques, une cour diviſée en partis, des troupes découragées, un gouvernement à peu près nul ; le ſecond, des tréſors accumulés par une longue & preſque ſordide économie, des automates, appelés ſoldats, employés ſeulement pour la parade, un héritier plein d'eſprit & d'ardeur, mais qui, n'ayant pas encore donné de preuves de génie, ſembloit montrer ces deux premières qualités avec trop peu de ménagement pour un ſouverain. Chaque prince, en Allemagne, avoit des prétentions, ſoit réelles, ſoit accidentelles. Il falloit une force majeure pour

débrouiller tous ces élémens du chaos. Il falloit que cette force fût oppoſition ; car c'eſt l'oppoſition qui fait trouver à l'homme toute ſon énergie. La France, à ſes riſques & fortunes, ſe chargea de rendre ce ſervice à ſes voiſins.

» La prudence alors caduque du vieillard, dès-long-temps l'ame de ſes conſeils, ne put tenir contre un événement tel que la vacance du trône des états de la maiſon d'Autriche. Les grands plans doivent être mûris & préparés de longue main, rien alors ne les déconcerte. Les événemens ſont incertains ; mais communément ils ſemblent venir s'annoncer aux deſſeins d'une haute & ſaine politique. Une politique foible au contraire, bornée & chancelante, ne peut s'aſſurer d'une aſſiette même momentanée. Tout pour elle eſt contre-temps, tout la force à varier ſes meſures hâtives, à marcher par ſecouſſes, à s'arrêter aux expédiens. La France parut d'abord comme négociatrice, mais partiale, & décidée à appuyer les dévoluts jetés ſur les divers états autrichiens. Un tel conflit ne pouvoit ſe fixer que par les armes ; & de tous les dévolutaires le moins fondé, mais le mieux armé, fut celui qui fit ſa part, laiſſant aux autres le ſoin & l'embarras d'obtenir celle qu'ils pourſuivoient.

» Les troupes françoiſes, arrivées par pe-

lotons preſque juſqu'aux portes de Vienne, produiſirent cet effet dans l'ame des autrichiens, qu'elles étouffèrent les diviſions, réveillèrent les courages, réunirent les cœurs, & firent de Marie-Thérèſe, héritière de l'empereur, une héoïne, devenue ſage & conſtante reine depuis.

» Le roi de Pruſſe eut à peine fait une campagne, qu'il comprit que la guerre étoit un art qui avoit ſes principes & ſes règles comme un autre, & que cet art avoit deux parties principales, l'obéiſſance, & les moyens de l'employer; qu'en conſéquence, peu des grands généraux qui l'avoient précédé, pouvoient lui donner des leçons, la plupart étant ſubordonnés quant aux moyens. Il compta donc ſur ſa propre vigilance, ſur l'ordre & l'économie, & fit voir dans ſa carrière & ſes ſuccès, tous les miracles que peuvent enfanter le génie & la conſtante volonté, même ſans le ſecours de l'ame héroïque, qui fait vraiment les grands hommes, & que le ſcèptre & la puiſſance ne ſauroient jamais donner. Ce prince inventeur a rendu un ſervice de ſupplément à l'Europe, en inſtituant un genre de milice, qui fait du ſoldat & du ſubalterne de ſimples outils; des chefs, un reſſort qui les fait mouvoir au gré du général, & de l'obéiſſance prompte, mécanique & paſſive, l'ame de la tactique militaire & des combats.

» Ce genre de guerre, quoiqu'inhumain, à tout prendre, a ſes avantages, comme tout autre inconvénient. Il doit rendre les guerres moins durables; car les trains énormes d'artillerie, la régularité de fournitures qu'il néceſſite aujourd'hui, ne peuvent ſe faire ſans de très-grandes dépenſes. La ſpoliation en règle y doit remplacer le pillage, qui, détruiſant tout à pure perte, eſt bien plus déſaſtreux pour les pays occupés par les armées. Il eut ſur-tout l'avantage, en ces circonſtances, de provoquer l'inſtruction chez les peuples de l'Europe, qui, tombant dans la molleſſe, ſe paſſionnent pour les arts de luxe & d'agrément, & qui, dégoûtés des choſes ſolides, livrés à l'eſprit d'intrigue & à toutes les ſéductions de l'oiſiveté, auroient bientôt offert à quelque conquérant farouche la même perſpective que la vue de Rome préſentoit à Jugurtha, ſi quelque choſe de piquant par le goût de la nouveauté, ne fût venu réveiller les idées militaires.

» Ce monarque original (épithète rare entre ſes pareils), d'une vigilance & d'une activité ſurprenante, & qui, comme Céſar, croyoit n'avoir rien fait, s'il lui reſtoit encore quelque choſe à faire (1), ayant violemment déchiré la

(1) *Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum.* Luc.

pragmatique, déſormais irréconciliable avec la cour de Vienne, voyant la France menée par les événemens, l'Angleterre partagée entre les intérêts de la maiſon régnante, & ceux de la nation, prévit une paix fourrée, d'autant plus prochaine, que la guerre devenoit générale. Il n'accorda ſa confiance à pas un, n'obtint celle de perſonne, & ne craignit pas d'afficher une ſorte de neutralité menaçante, d'un genre tout nouveau.

» Cependant l'Angleterre alloit perdre l'avantage méconnu de cette paix, dont elle avoit mis le calme à profit pour l'avancement de ſes grands deſſeins. L'Eſpagne, qui, depuis longtemps, ſe plaignoit des infractions que les anglois faiſoient aux traités, voulut prendre part à cette guerre, ſi étrangère pour elle, eſpérant en tirer encore quelque avantage en Italie. En France, le vieux miniſtre étoit mort, & avoit emporté la confiance du prince. Ses conſeils & ſa cour n'eurent plus d'autre intérêt que celui de ſe le diſputer. En cet état, il faut que chaque miniſtre ait ſon tour. La marine, abandonnée depuis le commencement de ce ſiècle, fut ſuppoſée exiſtante, parce qu'elle avoit un miniſtre & des bureaux, & l'on oſa déclarer la guerre à l'Angleterre. Comme ce genre de guerre n'eſt déſaſtreux qu'en raiſon de ce qu'on y emploie

de forces, celle-ci, dans laquelle tous étoient apprentis, fut peu déciſive, & la France, à l'aide d'un général, allemand d'origine, coſmopolite de mœurs, mais ſupérieur par le génie, parvint à donner la paix à l'Europe, en paroiſſant l'obtenir.

» Le grand duc de Toſcane, époux de Marie-Thérese, élu empereur pendant la guerre, fonda une nouvelle maiſon d'Autriche, & en conſerva tous les états, à l'exception de ce qu'en avoit démembré le roi de Pruſſe. L'Eſpagne obtint une réſidence en Italie pour un nouvel Infant. La France, qui, ayant commencé la précédente guerre pour l'honneur, l'avoit terminée par l'intérêt, en réuniſſant la Lorraine à ſes provinces; ayant commencé celle-ci pour l'intérêt, ne fût-ce que celui d'affoiblir une puiſſance rivale, la finit par l'honneur du déſintéreſſement, & l'on ſigna la paix ſur terre, & la ceſſation des hoſtilités ſur mer.

» Les hommes, quoi qu'ils s'imaginent, n'ont jamais un pouvoir abſolu, pas même ſur leur propre volonté, quand les choſes réſiſtent. La nouvelle maiſon d'Autriche ne pouvoit avoir les mêmes intérêts, ni s'aider des mêmes preſtiges que la précédente. La première, dans ſa ſplendeur, ſouveraine de l'Amérique, & viſant, dans ſes plans exagérés, à aſſujettir l'Europe,

qu'elle ceignoit tout entière de ſes vaſtes états, s'étoit conſtamment attachée à détruire la France, tant que les françois eux-mêmes lui avoient aidé. Depuis que Henri le Grand avoit relevé & affermi ſur ſa tête la couronne, l'Autriche s'étoit bornée au plan d'anéantir les droits du corps germanique; mais à l'aide de héros, tels que Guſtave & ſes élèves, la France parvint à les conſolider par des traités. Quand le faſte, l'enflure, & les premiers ſuccès du règne de Louis XIV eurent fait oublier à la France ſes vrais intérêts, quand elle devint menaçante, l'Allemagne, pépinière naturelle de ſoldats, parut ſeule propre à lui être oppoſée; & comme la ſolde eſt auſſi néceſſaire à la guerre que les troupes, les nations riches ſoldèrent, les nations populeuſes armèrent, & l'ancienne oppoſition de la maiſon d'Autriche à la France, devint le point apparent de ralliement, tandis qu'au fond le foyer étoit chez les nations commerçantes.

» Toutes ces longues querelles néanmoins avoient fini faute de combattans, par la ceſſion de l'Eſpagne & du nouveau Monde à la maiſon de France; & la même raiſon déciſive avoit forcé la maiſon d'Autriche à les lui abandonner. Tant que celle-ci avoit duré, elle avoit pu ſe regarder comme ſpoliée par ſa rivale; cependant

ce préjugé ne pouvoit être consigné dans la pragmatique, & la nouvelle maison d'Autriche ne pouvoit tirer de hautes prétentions que du codicille des Césars; mais ces prétentions annonçant que cette maison croyoit avoir droit de revendiquer quelque chose sur chaque souverain, étoient de nature à réveiller tout le monde. Loin donc d'être un objet de ralliement, la nouvelle maison d'Autriche pouvoit en être un d'aliénation. Elle avoit d'ailleurs à ses côtés, & au sein du corps germanique, un ennemi naturel, enrichi de ses dépouilles, puissamment armé, toujours prêt à faire la guerre comme un exercice, & la paix comme un campement.

« Le nœud des ligues nationales étoit ainsi coupé. Il consistoit, depuis Charles-Quint, dans la crainte de l'oppression, soit réelle, soit prétextée. En ce moment cette crainte n'existoit plus, & les guerres sur le continent ne pouvoient avoir de principes que les intrigues des cours, les intérêts des maisons régnantes, & les inquiétudes des cabinets. Le changement de mesures politiques étoit aisé à prévoir, d'après celui des circonstances; cependant, quand il arriva, il étonna non seulement ceux qui ne savoient juger des événemens que sur la marche ordinaire des choses, mais ceux mêmes

qui

qui croyoient être les auteurs de ce changement.

« Des conſeils hâtifs naiſſent les grandes révolutions de la guerre, & de celles-ci les paix précipitées. La dernière avoit tellement porté ce caractère, qu'on avoit laiſſé la queſtion des limites indéciſe, entre la France & l'Angleterre, dans l'Amérique ſeptentrionale. L'Angleterre avoit ſenti ſes forces, & les réſolutions fougueuſes avoient prévalu dans les conſeils de la nation. On chicana ſur cette queſtion entre les commiſſaires reſpectifs, & les particules *et* & *ou* (1) furent la pomme de diſcorde jetée entre les deux peuples. De là naquit la guerre.

» Les anglois la commencèrent en pirates. La France avoit autre choſe à faire qu'à s'en émouvoir; car elle venoit de ſigner le fameux traité de Verſailles (2), qui paroiſſoit unir le Levant & le Midi de l'Europe, & menacer

(1) Le ridicule que cette diſcuſſion grammaticale ſembloit jeter ſur une affaire auſſi importante que la détermination des limites des poſſeſſions de deux grandes puiſſances en Amérique, a paru, à l'auteur de la comédie de la Folle Journée, propre à être employée avec ſuccès ſur le théatre françois. Il en a fait uſage dans les plaidoyers de Baſile & de Figaro; & ce n'eſt pas la choſe la moins plaiſante de la pièce. *Note de l'éditeur.*

(2) Entre les maiſons de France & d'Autriche.

l'Occident. On voulut perſuader au roi de Pruſſe que tout ce qui ſe faiſoit étoit pour ſon bien ; mais il ne put le croire. Il ſe mit en poſture de guerre, & trouvant un camp plus commode chez l'électeur de Saxe, ſon voiſin (qu'il ſoupçonnoit d'entrer ſecrètement dans les projets de la cour de Vienne contre lui), que dans ſon pays, il en uſa ſans façon. La mode de déclarer la guerre étoit paſſée : en effet, ce ne ſont plus les peuples qui la font. La cour de Vienne lui chercha de nouveaux ennemis dans le Nord, en s'alliant avec la Ruſſie & la Suède. Ils obéirent aux ſubſides, & ce prince ſe vit entouré de la plus formidable ligue qui ſe ſoit formée depuis celle de Cambrai. Peut-être avoit-il aſſez lu, pour ſavoir que ces ſortes de ligues ne ſont pas auſſi efficaces dans leur fin, que formidables dans leur appareil. Celle-ci cependant le ſerroit de trop près. Il débuta vaillamment, & auſſi heureuſement que finit Horace contre les trois Curiaces ; & l'on vit le prodige d'un électeur faiſant face habilement à toutes les forces de l'Europe réunies. Elles l'auroient pourtant accablé, ſi la mort de la ſouveraine de la Ruſſie, qui ſurvint alors, & le changement de parti qu'adopta ſon ſucceſſeur, ne lui euſſent fait trouver un allié dans l'un de ſes plus dangereux ennemis.

» Tandis que la France borna l'emploi de ſes forces de terre à chicaner le roi d'Angleterre à Hanower, elle fit autant de pertes que de tentatives ; les colonies angloiſes de terre-ferme étoient devenues puiſſantes en population, en richeſſes foncières, & en moyens d'armemens. Elles ſecondèrent vivement la métropole dans la guerre d'Amérique, & les françois, réduits à une défenſive d'autant plus difficile dans leurs colonies, que leur marine étoit foible, & que l'ennemi reſtoit maître des mers, ne pouvant y porter que des ſecours furtifs, avoient peu d'eſpérance de terminer cette guerre à leur avantage. En vain l'Eſpagne, entraînée par le cabinet de Verſailles, prit part à cette querelle. Elle n'y eut pas plus de ſuccès que ſon alliée. L'Angleterre, ambitieuſe & ſuperbe, mais dès-long-temps préparée à ſoutenir ſes prétentions orgueilleuſes par de nombreuſes flottes, triomphoit dans les quatre parties du Monde, & goûtoit le plaiſir d'humilier ſa rivale, ſans réfléchir ſur l'inconſtance de la fortune, ſans conſidérer que ſes victoires l'affoibliſſoient, & que ſes dettes, qui croiſſoient d'une manière effrayante, ſuffiroient ſeules un jour pour enchaîner ſes efforts, & pour la ſoumettre à ſon tour à des humilia-

tions, méritées par l'abus de ſes triomphes (1).

» Telle étoit la ſituation de l'Europe, quand, par le malheur de la guerre, j'ai été pris & dé-

---

(1) Cette eſpèce de prédiction s'eſt vérifiée depuis. L'Angleterre, affoiblie par ſes ſuccès, mais ne diminuant rien de ſes prétentions, cherchant au contraire à ſe décharger d'une partie des impôts qui l'accabloient, en les faiſant porter ſur ſes colonies, & à étendre ſon monopole mercantille, a donné lieu à la dernière guerre qu'elle a ſoutenue contre l'Amérique, la France, l'Eſpagne, & la Hollande, & dont l'iſſue a été la perte de treize de ſes provinces américaines, la diminution de ſon commerce, & le doublement de ſes dettes, qui, ſelon les gazettes angloiſes, s'élevent aujourd'hui à près de trois cents millions de livres ſterlings; c'eſt-à-dire, à près de ſept milliards, ou ſoixante-dix mille millions argent de France. Voilà pour elle une terrible leçon de politique expérimentale.

Je regarde tous les anglois comme mes frères, & dans les ſentimens de mon cœur, je déſire que cette expérience les rende plus long-temps paiſibles & heureux; mais, hélas! il faut le dire, je crains bien que leur fauſſe politique & leur aveugle monopole, auxquels ils paroiſſent toujours attachés, ne les engagent dans de nouvelles guerres, & que cette puiſſante nation, d'ailleurs ſi reſpectable, ne trouve enfin ſa ruine totale dans les entrepriſes où la pouſſeront encore ſon ambition effrénée & ſa folle cupidité. *Note de l'éditeur.*

pouillé ſur les côtes de Manille (1). Toutes les nations avoient beſoin de la paix ; toutes ſoupiroient après ſon retour ; & cependant elles tenoient ſous les armes un million & demi de ſoldats enlevés à l'agriculture & aux arts, & dont l'entretien & la ſolde, joints aux dépenſes de l'artillerie prodigieuſement multipliée, achevoient de les épuiſer ».

» Hélas ! dit le Père, affligé de ce tableau, l'on ſacrifie tout, l'on ſe ruine pour nuire à ſes voiſins, qu'on appelle ſes ennemis, & l'on refuſe tout lorſqu'il s'agit de faire le bien, qui, en s'étendant ſur les autres, nous procureroit à nous-mêmes de grands avantages. Quelle politique ! Je vois bien que les états de l'Europe ſont encore loin de connoître leurs véritables intérêts. Je les plains, je plains leurs peuples & leurs chefs ; mais que Dieu préſerve ma petite ſociété de tels exemples » !

Wilſon ſe récria ſur ce que de Martine diſoit de l'Angleterre ; &, trouvant ridicule ce qu'il ſembloit lui prédire de ſiniſtre, il lui répondit, d'un ton amer, qu'il ne lui envioit pas le don

(1) Ceci ſemble indiquer la guerre de 1756, terminée en 1763, pendant laquelle les vaiſſeaux anglois infeſtoient les côtes des Philippines, & où ils prirent Manille. *Note de l'éditeur.*

de prophétie ; que c'étoit à des ennemis foibles & vaincus à ſe flatter en eſpérance de l'abaiſſement de leurs vainqueurs. Il parla dédaigneuſement de la France & de l'Eſpagne, aſſura que leurs forces maritimes étoient & ſeroient toujours nulles ; & après avoir fait un long étalage des richeſſes & de la marine de ſa patrie, qui n'avoient jamais eu, dit-il, & qui n'auroient jamais d'égales, il donna des éloges pompeux à ſon gouvernement, ainſi qu'aux lumières, au courage, à l'induſtrie de ſes peuples, & finit par déclarer que, quoiqu'il fît peu de cas de ſon roi, de ſes miniſtres, & de ceux qui leur étoient attachés, & qu'il ne voulût pas retourner en Angleterre, il ne connoiſſoit & n'eſtimoit rien comme le peuple anglois, qui, dominateur des mers, & maître en quelque ſorte du commerce & des richeſſes de tous les peuples connus, étendoit ſon crédit & ſa puiſſance bien plus loin que l'ancienne Rome.

Le Père & l'aſſemblée ne purent s'empêcher de ſourire de ce trait d'anglomanie; ce qui mortifia Wilſon : mais de Martine, ſans paroître plus affecté de l'ironie mépriſante & des jactances inſupportables de l'anglois, continua de la ſorte :

« Ce qui fait la véritable gloire du ſiècle de Louis XIV, eſt la foule des ſavans, des écri-

vains, des artiſtes juſtement célèbres qui parurent à cette époque (une des plus brillantes des faſtes de l'eſprit humain), & dont la plupart furent égaux, & quelques-uns ſupérieurs, dans leur genre, à tout ce que l'antiquité leur offroit de modèles. Tandis que Deſcartes, Gaſſendi, Newton, Leibnitz, Tournefort, Caſſini, Locke, Mallebranche, Labruyère, Corneille, Racine, Molière, Boileau, Lafontaine, Fénélon, Boſſuet, Maſſillon, reculoient les bornes des connoiſſances, ou élevoient dans leurs écrits la poëſie & l'éloquence à la hauteur la plus ſublime; les Pouſſin, les Sueur, les Lebrun, produiſoient des chefs-d'œuvres en peinture; les Sarraſin, les Puget, les Girardon, en ſculpture; les Audran & les Oudri, en gravure; les Pérault & les Manſard, en architecture, & ſe faiſoient un nom qui ne mourra point, tant que le goût & l'amour du beau vivront parmi les hommes.

» Le ſiècle préſent, il faut en convenir, n'a pas atteint, à beaucoup d'égards, la gloire du précédent. Il n'offre pas autant d'hommes célèbres dans tous les genres, & les profondes conceptions de ces génies ſupérieurs dont nous venons de parler, ont été rarement égalées par celles des écrivains qui les ont ſuivis. La chaire,

le théâtre, les arts ont fait des pertes immenſes, qui ne ſont pas réparées.

» Le ſtyle en général n'a plus le nombre, ni la noble ſimplicité des ouvrages du ſiècle dernier. L'on a voulu ſe frayer de nouvelles routes, prendre une autre marche, & l'on eſt devenu précieux, entortillé, plein d'affectation; l'enflure du ſtyle de Lucain a prévalu ſur la manière & le naturel de Virgile ».

« L'Europe, interrompit le Père, eſt donc bien déchue, depuis un demi-ſiècle, de ce haut degré de gloire où elle étoit parvenue ? Je crains bien que les arts & les connoiſſances n'aient, après le ſiècle de Louis XIV, le ſort qu'elles ont eu après ceux d'Auguſte & de Léon X ».

« Raſſurez-vous, répliqua de Martine; ſi on n'y voit pas un ſi grand nombre d'hommes éminens, les eſprits y ſont plus généralement inſtruits, & diverſes parties des connoiſſances & des arts, peu ou nullement cultivés par nos prédéceſſeurs, ont fait de nos jours les plus grands progrès. L'on compte même, dans tous les genres, des hommes qui auroient illuſtré les temps les plus heureux de Louis XIV.

» J'ai ſauvé de mon naufrage, dit ici de Martine, quelques livres françois intéreſſans,

parmi lesquels on peut mettre l'histoire du siècle de Louis XIV & de celui de Louis XV, dont je me suis proposé de vous faire présent, & que je vous prie d'accepter. Vous y trouverez un catalogue critique de la plupart des hommes célèbres qui ont illustré notre patrie à ces deux époques, & cela me dispensera de vous en parler ici; mais comme l'auteur (Voltaire) ne se montre pas toujours exact, ni souvent même impartial dans les jugemens qu'il en porte, & qu'il n'a pas fait mention de quelques écrivains qui méritent d'être connus, je tâcherai, dans une autre occasion, de rectifier ses jugemens, & je vais aujourd'hui suppléer à ses omissions, & le faire connoître lui-même (1).

(1) Nous croyons devoir mettre ici en note les notices critiques, suppléées par de Martine, qui se trouvoient dans le texte.

» Crébillon & Voltaire se sont montrés sur la scène tragique presque aussi grands que Corneille & Racine. Le Rhadamiste & l'Atrée de Crébillon; l'Œdipe, la Zaïre, l'Alzire, la Mérope, le Mahomet, le Brutus, la Mort de César, l'Orphelin de la Chine, le Tancrède de Voltaire, excitent autant la terreur ou la pitié, & font couler autant de larmes que les chef-d'œuvres des deux créateurs du théatre françois. D'autres poëtes dramatiques ont eu part quelquefois aux faveurs de Melpomène; les Troyennes, de Chateaubrun; Manlius, de La Fosse; Venise sauvée, de La Place; Inès

» Il ſeroit, je crois, ſuperflu, ou peut-être même impoſſible, d'entrer dans de plus grands

---

de Caſtro, de La Motte; Spartacus, de Saurin; Iphigénie en Tauride, de La Touche, ont obtenu des ſuccès conſtans, & mérité des lauriers à leurs auteurs (*a*).

» Les belles tragédies de Voltaire ſuffiroient ſeules pour l'immortaliſer; mais ce génie vaſte, & ambitieux de gloire, n'a pas voulu ſe borner à celle qu'il en tiroit; il a parcouru toutes les routes qui mènent un écrivain à la célébrité, & par-tout il s'eſt diſtingué de ſes concurrens. Il eſt le premier, en France, qui ſe ſoit fait un nom par un poëme épique, digne de paſſer à la poſtérité. Des poéſies légères & variées, qui ſemblent couler naturellement de ſa plume, brillante d'eſprit, de ſel, d'agrément, lui donnent, en ce genre, une place très-diſtinguée parmi les anciens & les modernes. Ajoutons qu'il a fait des romans gais & critiques, qui attachent les lecteurs par une fine plaiſanterie. Il a écrit l'hiſtoire d'un ſtyle aiſé, vif, & agréable; enfin il a publié pluſieurs ouvrages philoſophiques, où il n'a

---

[*a*] La mort, qui a enlevé Crébillon en 1762, & Voltaire en 1778, a privé le théatre françois de ſes deux plus grands tragiques; mais il en reſte d'autres qui conſolent Melpomène. Le père de Denis le Tyran, & de cette Cléopatre, digne d'un ſiècle moins léger, que ſes nombreux ouvrages nous montrent d'ailleurs comme un des premiers littérateurs de l'Europe; les auteurs d'Hypermneſtre, de Warvick, de Philoctète, de Manco, des Druïdes, des Illinois, de Zéangir, &c. &c., raſſurent la nation ſur la crainte que la Muſe tragique ne reſte déſormais en France dans une déſolante viduité. *Note de l'éditeur.*

détails sur les ouvrages des écrivains, philosophes, artistes, qui soutiennent la gloire du

---

cessé de prêcher la tolérance & l'humanité. Voilà sans doute de quoi fonder les applaudissemens qu'on lui donne; mais n'oublions pas qu'on lui reproche en même temps d'être plus étendu que profond, de contrarier ses préceptes par sa conduite, en se montrant lui-même peu tolérant, de ne pas toujours respecter les mœurs & la religion dans ses écrits, & de faire souvent usage de ses talens pour déprimer les écrivains estimables qui lui font ombrage, ou pour se venger des critiques qui ont offensé l'excessive délicatesse de son amour-propre.

» Molière, supérieur à tous les comiques anciens, n'a pas été remplacé; mais différens auteurs ont donné de bonnes comédies qui font encore honneur au théatre de la nation. La Métromanie, de Pyron; le Méchant, de Gresset; & plusieurs autres pièces prouvent que la Muse de la comédie n'a pas abandonné la France.

» Jean-Baptiste Rousseau, poëte lyrique qui n'a pas eu d'égal depuis Horace, a fait des odes, & sur-tout des odes sacrées, pleines de verve, d'enthousiasme, & de grandeur. Jamais poëte d'ailleurs n'aiguisa l'épigramme comme lui. Voltaire, son ennemi, s'est efforcé de le peindre sous les traits les plus odieux; mais le nom & la gloire de Rousseau n'en subsisteront pas moins.

» Buffon, historien de la nature, a porté son nom dans tous les lieux où elle est connue, & il mérite cette célébrité par la beauté de ses ouvrages, où la richesse des tableaux, la majesté de l'éloquence, la pureté du style & la noblesse de l'expression l'élevent

siècle présent ; mais il est essentiel de vous dire, à son honneur, que les bornes de toutes

---

en quelque sorte à la hauteur de son modèle. Si quelques parties de son vaste système n'ont pas réuni tous les suffrages, tous s'accordent à dire de ce grand philosophe, qu'il n'est pas surpassé, comme naturaliste, par Pline ni par Aristote, & qu'il est fort supérieur, comme écrivain, à tous ceux qui ont parcouru la même carrière.

» Associé à ses travaux, Daubenton, son compatriote, prend aussi part à sa gloire. Les descriptions anatomiques qu'il a données des animaux, dont le premier a fait l'histoire, sont non seulement exactes & profondes, mais écrites avec clarté & d'un style précis & élégant.

» Dans ses superbes tableaux, Buffon nous étonne en nous retraçant la grandeur & la puissance de la nature, l'ordre & le système du monde, la théorie de la terre, l'histoire des quadrupèdes. Réaumur, qui s'attache à découvrir sa magnificence dans les plus petits animaux, & qui les observe avec une patience & une pénétration incroyables, nous ravit en admiration en nous dévoilant les mystères que l'infini de la petitesse semble dérober à nos yeux. Ainsi, ces deux grands naturalistes vont à la gloire par des chemins opposés, & s'assurent les suffrages & la reconnoissance de la postérité, en travaillant avec succès à l'utilité publique.

» Le Suédois Lynnæus se montre leur digne émule dans la même carrière. Son profond savoir en Botanique le rend très-célèbre en Europe ; mais le plus grand botaniste qui ait existé & qui existera peut-être jamais, c'est

les connoiſſances phyſiques & mathématiques y ont été reculées, & que l'eſprit d'émulation qui

---

l'illuſtre Bernard de Juſſieu (*a*). D'autres étendront ſans doute cette ſcience par leurs découvertes; car combien toutes les ſciences ſont loin de leur perfection! Mais où trouver un homme qui connoiſſe auſſi parfaitement

---

(*a*) J'ai eu le bonheur de connoître & de fréquenter l'illuſtre Bernard de Juſſieu, & ce que je dois à ſes leçons, à ſes conſeils, & j'oſe dire à ſon amitié, m'oblige de payer ici un léger tribut de reconnoiſſance à ſa mémoire, en ajoutant quelques mots au court éloge qu'on fait de lui dans ce récit.

Cet homme, auſſi recommandable par ſa probité & par la douceur inaltérable de ſes mœurs, que par ſon profond ſavoir, avoit une égalité d'humeur & de caractère qui ne s'eſt pas démentie, même dans les derniers temps d'une longue vieilleſſe. La connoiſſance des plantes & de toutes leurs parties lui étoit ſi familière, que prenant au haſard dans un ſac une poignée de différentes graines mêlées enſemble, & les laiſſant tomber une à une, en détournant la tête, il les nommoit ſans héſiter, & ſans jamais prendre l'une pour l'autre. Sa modeſtie étoit en même temps ſi grande, que non ſeulement il ne parloit point de ſon ſavoir, mais qu'il craignoit en quelque ſorte d'en entendre parler. Aucun maître n'a jamais chéri ſes diſciples plus qu'il ne chériſſoit les ſiens, & jamais diſciples n'aimèrent & ne reſpectèrent plus leur maître. Quand il alloit herboriſer avec eux dans les environs de Paris, il ſembloit que ce fût un père qui menoit ſes enfans à une fête. Ces parties étoient en effet autant de fêtes où la gaîté, la confiance, la liberté ouvroient & épanouiſſoient les cœurs & rendoient les inſtructions plus aimables. J'ai été quelquefois de ces promenades, & le ſouvenir qui m'en reſte, me rendra toujours plus chère la mémoire de cet excellent homme qui en faiſoit tout le charme. *Note de l'éditeur.*

fermente en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Suède, en Ruſſie, & commence

---

que celui-ci, & la figure, & l'hiſtoire, & la culture, & la propriété des plantes découvertes juſqu'à lui?

» D'Agueſſeau, grand & excellent magiſtrat, d'abord avocat général, enſuite garde des ſceaux, puis chancelier de France, homme également recommandable par la probité la plus ferme & par l'étendue de ſes lumières, s'eſt montré un des orateurs les plus éloquens qui aient paru dans ſa patrie. Si on ne trouve pas autant de chaleur dans ſes ouvrages que dans ceux de Cicéron & de Démoſthene, c'eſt que ſon but & ſes fonctions n'étoient pas les mêmes, & qu'il ſe propoſoit moins d'émouvoir que d'éclairer. C'eſt, à tous égards, un des plus grands hommes à qui la France ait donné le jour, & dont elle doive s'enorgueillir. Sa mémoire doit nous être d'autant plus chère, qu'il eſt né dans la même province qui nous a vu naître.

» Mais un des écrivains qui annoncent les plus rares talens pour ſéduire & pour perſuader, c'eſt Jean-Jacques Rouſſeau, qui, à une touche mâle, fière, & hardie, joint le coloris le plus brillant, & toute la chaleur d'une ame ſenſible & ardente. Ce n'eſt que dans la maturité de l'âge qu'il a commencé de montrer la force de ſon eſprit. Il avoit plus de quarante ans, quand ſes premiers ouvrages l'on fait connoître. Dès ce moment, tous les regards ſe ſont tournés ſur lui, & l'on a cru voir un aigle ſortir de ſon aire & prendre un ſublime eſſor. Lorſque j'ai quitté l'Europe, il n'avoit encore donné qu'un petit nombre de productions; mais toutes étoient marquées au coin du génie; & s'il eſt poſſible

même à pénétrer en Eſpagne, a multiplié partout les obſervations & les expériences ; & que les lumières produites par ces efforts jettent un nouveau jour ſur toutes les ſciences exactes.

« La mécanique, l'aſtronomie (1), la navi-

---

de conjecturer ce que cet homme ſingulier ſera quelque jour, nous penſons que la république des lettres a peu de noms célèbres qu'il ſoit dans le cas d'envier. Il eſt ſeulement à craindre qu'il ne ſe laiſſe égarer par ſon imagination, & ne nous préſente comme des vérités utiles, des paradoxes d'autant plus dangereux, qu'embellis par les charmes de ſon ſtyle, ils en paroîtront plus ſéduiſans. On lui reproche déjà le goût des paradoxes, & d'être moins docile aux conſeils d'une raiſon ſévère, qu'aux élans d'une imagination trop exaltée ».

(1) On a découvert une nouvelle planète, qu'on appelle Herſchel, du nom du premier obſervateur. On a reconnu que les comètes avoient un cours réglé & périodique, & qu'elles étoient de véritables planètes qui tournoient autour du ſoleil, en décrivant une ellipſe immenſe. Le retour de la comète de 1682, obſervée en 1759, a donné le dernier degré de certitude à la théorie des comètes. D'après les obſervations faites à cette époque, la durée de la révolution de cette comète eſt de 76 ans & demi, & elle doit reparoître vers 1835.

« La diſtance aphélie de la comète de 1759, eſt de 1200 millions de lieues, & c'eſt celle qui s'éloigne le moins du ſoleil. On peut juger par-là de l'énorme diſ-

gation (1), la géométrie, la dynamique, l'optique (2), l'analyſe, la botanique, l'hiſtoire

---

tance de toutes les autres, & de la longueur de leurs révolutions ». *M. de la Lande, art. comète, dictionnaire des mathématiques de l'encyclopédie.*

Il y a encore deux comètes, dont la période paroît connue, & dont on eſpère le retour; celle de 1531 & 1661, qu'on attend pour 1789 ou 1790, & celle de 1264 & 1556, qui doit reparoître vers 1848. La révolution de la première eſt de 130 ans; celle de la ſeconde de 292 ans. Enfin les élémens de 67 comètes ont été obſervés juſqu'en 1783, aſſez exactement pour pouvoir être calculées. Il y a apparence qu'il exiſte plus de trois cents comètes autour du ſoleil, & M. Lambert (dans ſon *Syſtême du Monde.* Bouillon 1772) conjecture qu'il peut y en avoir des millions. *Note de l'éditeur.*

(1) Les cartes hydrographiques ont été levées avec plus de ſoin, dreſſées avec plus d'exactitude, & l'on eſt parvenu à meſurer les longitudes en mer, par le moyen des montres marines ou garde-temps. « A la mer on a l'heure aſſez juſte pour le point où l'on ſe trouve, ou relativement au méridien ſous lequel on eſt, ſi l'on a pu conſerver l'heure qu'il eſt en même temps au lieu d'où l'on eſt parti; avec la moindre connoiſſance de la ſphère, on conçoit que l'on a l'arc de l'équateur compris entre le méridien du lieu du départ, & celui du lieu où l'on ſe trouve, ou leur différence en longitude; puiſque l'on ſait que le mouvement apparent *eſt* & *oueſt* des aſtres eſt environ de 15 degrés par heure. L'embarras pour l'horlogerie étoit de par-

naturelle,

naturelle, & la chimie, ont fait des progrès étonnans, & de grandes & utiles découvertes. La chimie & la botanique ſur-tout ſont preſque devenues des ſciences nouvelles. On a inventé de nouvelles machines ; on en a ſimplifié un grand nombre d'anciennes : le ciel eſt beaucoup mieux connu ; le catalogue des conſtellations & des étoiles conſidérablement augmenté. On a trouvé la cauſe de l'aberration des étoiles

---

venir à cette grande perfection. Une erreur de 4 minutes de temps donne dans la longitude un défaut de 20 lieues marines. De célèbres artiſtes, MM. Arnold & Harriſſon, en Angleterre ; MM. Le Roi & Bertoud, en France, ſont parvenus, par des efforts de génie, à conſtruire des montres marines ſuſceptibles de remplir l'objet auquel elles ſont deſtinées. La plupart de ces garde-temps ont répondu aux ſoins qu'on s'eſt donnés de les conſtruire, & le célèbre Cook ſur-tout a fait les navigations les plus dures, les plus longues, ſe confiant ſur ceux qu'il avoit à bord, dont la juſteſſe étoit vérifiée ſans réplique à ſon retour aux différens points d'où il étoit parti ». *Préface du dictionnaire de marine de l'encyclopédie méthodique.*

(2) Pour donner une idée des progrès récens de l'optique, il nous ſuffira de dire que juſqu'à 1780, on ne faiſoit guère de lunettes qui puſſent groſſir les objets plus de quatre cents fois, & que M. Herſchel, à qui l'on doit la connoiſſance de la nouvelle planète découverte en 1781, a fait des téleſcopes qui les groſſiſſent mille, deux mille & juſqu'à ſix mille fois.

fixes, de la nutation (1) de la terre, des météores les plus frappans, particulièrement de la foudre, qu'on fait deſcendre maintenant, & qu'on maîtriſe à volonté. Le moyen d'enchaîner cette maladie, funeſte à la vie de l'homme & à la beauté (l'inoculation), porté en Europe de la Géorgie, malgré les fortes oppoſitions élevées par les préjugés, a été pourtant adopté, au grand avantage de l'eſpèce humaine. Le catalogue des plantes eſt prodigieuſement groſſi; la figure du globe terreſtre exactement vérifiée. Les terres & les mers ont été plus ſoigneuſement parcourues & meſurées. Les princes ont à l'envi contribué au ſuccès des entrepriſes faites à ce ſujet. Le roi de France a envoyé des Académiciens à l'équateur & ſous le pôle arctique, pour y meſurer un degré du méridien. Les rois d'Eſpagne & de Suède ont député quatre ſavans pour faciliter ces obſervations; & ces géomètres ayant trouvé que les degrés du méridien augmentoient en s'approchant du nord (2), en ont conclu que la terre n'étoit pas

(1) Balancement de l'axe de la terre par rapport au plan de l'ecliptique.

(2) La France envoya pour cet effet des académiciens en Laponie & au Pérou. La première troupe étoit compoſée de MM. Maupertuis, Clairaut, Camus, &

un globe, mais un ſphéroïde applati vers les deux pôles (1). Des aſtronomes ſont allés dans

---

le Monnier, auxquels ſe joignirent M. l'abbé Outhier, chanoine de Bayeux, & M. *Celſius*, profeſſeur d'aſtronomie à Upſal; la ſeconde, de MM. Godin, Bouguer, & la Condamine, accompagnés de M. de Juſſieu, botaniſte, & de deux officiers eſpagnols, Don *Antonio de Ulloa*, & Don *Georges Juan*. On trouva que la longueur d'un degré du méridien au cercle polaire étoit de 57,438 toiſes, & que celle du premier degré de latitude étoit de 56,753 toiſes, & par conſéquent que celui-ci étoit moindre de 685 toiſes que le degré meſuré ſous le cercle polaire. *Note de l'editeur.*

(1) De ce que les degrés du méridien vont en s'alongeant à meſure qu'ils s'approchent du pôle, tous ces ſavans géomètres ont unanimement conclu que la terre étoit applatie. Cependant M. Bernardin de Saint-Pierre, dans ſes *études de la nature*, ouvrage qui, à l'élégance du ſtyle, joint ſouvent des vues neuves & très-profondes, prétend qu'on doit tirer de ce réſultat une concluſion abſolument contraire. Il a même fait graver dans la deuxième édition de ſon livre, une figure géométrique pour prouver démonſtrativement ſon opinion. Ce n'eſt pas à nous, ſans doute, à juger du mérite de ſon objection; mais nous demeurons toujours étonnés que les géomètres qui penſent qu'il ſe trompe, ne faſſent aucune réponſe à ſes raiſonnemens. L'honneur des géomètres qui ont applati la terre, & l'intérêt de la vérité, ſont des motifs bien ſuffiſans pour les engager à réfuter l'aſſertion de M. de Saint-Pierre. *Note de l'éditeur.*

des régions fort éloignées de l'Europe, obſerver le paſſage de Mercure ſur le diſque du ſoleil. Les voyages autour du monde deviennent fréquens, & ſe font aujourd'hui avec autant de ſûreté que ceux de France en Angleterre (1).

Toutes les parties du calcul intégral ont fait de notre temps des progrès qui étonneroient ſes premiers inventeurs, s'ils pouvoient en être les témoins. La muſique, ſortie des entraves où la tenoit la routine depuis ſi long-temps, s'avance rapidement vers ſa perfection. Elle n'a déjà plus en France cette marche traînante & monotone, qui contraſtoit ſingulièrement avec le caractère national.

» Mais ce qui diſtingue éminemment ce ſiècle de tous ceux qui l'ont précédé, c'eſt une manière & une liberté de penſer, ce ſont les progrès de la raiſon qu'elles néceſſitent, & qui,

(1) Depuis 1740, il s'eſt fait plus de voyages autour du monde, qu'on n'en avoit fait juſqu'à cette époque. Ceux d'Anſon, de Wallis, de Byron, de Bougainville, de Pagès, de Cook, illuſtreront à jamais notre ſiècle, par les preuves de courage & d'habileté que ces voyageurs y ont données, & ſur-tout par les découvertes importantes qui en ſont le réſultat. M. de la Peyrouſe, parti depuis deux ans, & d'autres navigateurs qui ſe préparent à de pareils voyages, ne peuvent manquer d'ajouter encore à ces découvertes. *Note de l'éditeur.*

éclairant peu à peu tous les esprits, & les tournant vers l'étude de la morale, de la politique, de l'économie sociale, enfin vers tous les objets d'utilité publique, amènent insensiblement les hommes à la conviction des vérités les plus importantes, les disposent à la tolérance, à la paix, à la concorde, désarment le despotisme, enchaînent le fanatisme & la superstition. Il est résulté des abus de la liberté d'écrire & de penser; car l'on abuse des meilleures choses: elle a conduit quelques esprits au scepticisme, les a portés à combattre des préjugés utiles, & les éloigne de la tolérance, qu'ils réclament pour eux-mêmes. Mais en condamnant ces erreurs, effets passagers de cette liberté, il faut se souvenir qu'elle seule peut établir la communication des lumières (communication trop gênée encore), & que, sans elle, il ne faut plus espérer la perfectibilité de l'espèce humaine ni de la société (1). Grace à sa puissante

(1) « La raison, considérée dans l'individu, est le droit usage de cette faculté pour se diriger lui-même & le petit nombre de ceux dont il est entouré; ses progrès sont bornés comme la vie de l'individu, & son influence est circonscrite. Mais la raison, dans les nations, est le droit usage de cette faculté pour diriger les nations

influence, l'Europe n'eſt plus dans un ſiècle de ténèbres. Les vérités eſſentielles au bonheur

---

mêmes, & par conſéquent ſon uſage s'étend à tout ce à quoi la raiſon eſt appliquée.

» Il ſuit de là, que lorſque les nations ont commencé à exercer leur raiſon, elles doivent faire des progrès dans cet exercice, parce que les nations ne meurent pas. C'eſt un grand corps toujours aſſemblé, où les principes ſe conſervent, ſe tranſmettent, & ſe perfectionnent. Ici l'on ne doit pas s'appuyer ſur l'exemple des peuples anciens, qui ne connoiſſoient pas l'imprimerie. Les européens offrent un peuple & des circonſtances qui n'ont point eu leurs ſemblables.

» Les nations anciennes étoient gouvernées ſans doute par l'opinion; mais cette opinion, elles ne ſe la donnoient pas, elles la recevoient dans les royaumes, des maîtres de l'état & des corps intermédiaires; dans les républiques, des orateurs & de ces corps permanens, dont l'eſprit domine & influe ſur l'eſprit des peuples. Chez les européens, l'opinion ſe forme par les peuples eux-mêmes; elle eſt flottante quelque temps, mais enfin elle ſe détermine; on commence par avoir peu de lumières, mais elles ſont pures: c'eſt l'effet de l'imprimerie.

» Les européens ont donc cet avantage, que les opinions s'y établiſſent par l'influence de la raiſon immédiatement, & non par l'organe de ceux qui diſent qu'ils font parler la raiſon. Les livres inſtruiſent ſans paſſion; ils ſont jugés de ſang froid; les principes ne ſont admis

du genre humain peuvent déſormais paroître au grand jour, & le temps n'eſt peut-être

qu'à la pluralité des ſuffrages : la collection des bons juges qui entraînent inſenſiblement les autres, pourroit être appelée le ſénat de cette république européenne.

» En ſuppoſant la continuation de ces circonſtances, il doit néceſſairement arriver que les principes vrais ſeront généralement admis, & que comme les lois s'établiſſent déjà aujourd'hui en conſéquence de l'opinion publique, cette opinion ſera la légiſlation des peuples.... L'opinion particulière formoit (autrefois) l'opinion générale ; déſormais ce ſera tout le contraire. . . . Autrefois, quand les intérêts particuliers ſe choquoient dans un état, le différent ſe vidoit par les armes ; aujourd'hui il eſt diſcuté par la raiſon, & l'opinion publique en eſt le juge. Ce tribunal acquerra toujours plus de poids....

» L'Europe eſt conſtituée de manière que les peuples s'éclairent & ſe ſurveillent réciproquement : ceux qui ne veulent point de lumières n'en reçoivent pas ſans doute, mais auſſi ils n'en profitent pas, & nous les voyons reſter ſenſiblement en arrière. Il eſt aſſuré que lorſqu'après des diſcuſſions plus ou moins longues.... toutes les nations de l'Europe auront adopté certains principes ; ces principes ſeront les vrais. Ce ſuperbe progrès de l'eſprit humain doit encourager les ames fortes qui ont encore des vérités à annoncer....

» Si déjà l'Europe eſt la ſeule partie du monde où divers peuples n'en font qu'un, c'eſt à la communication très-gênée encore des lumières, qu'elle le

pas loin où ces peuples n'auront plus qu'à jouir & à ſe féliciter de leur proſpérité, à louer les écrivains généreux, qui ont conſacré leurs veilles & leurs talens à nous en montrer les principes, & à bénir les ſouverains qui les auront pris pour guides d'un ſage gouvernement.

» Parmi ces écrivains, véritablement reſpectables, dont le célèbre auteur de l'Eſprit des lois (1) a été le précurſeur, je ne dois pas ou-

---

doit. Mais cette communication doit néceſſairement augmenter : nous ne pouvons plus nous paſſer les uns des autres.

» La morale générale n'eſt que le réſultat des morales particulières. C'eſt en étudiant les *droits* & les devoirs des particuliers, qu'on apprend à connoître ceux des nations; d'où il ſuit qu'il eſt impoſſible que la raiſon ſe perfectionne ſur la morale générale, ſans approfondir les vrais intérêts des citoyens, & ſans les rendre plus heureux; donc la morale adminiſtratrice, déjà plus parfaite, le deviendra tous les jours davantage ».

Extrait du n°. 102 du journal polytype, année 1786.

(1) Quoiqu'il y ait bien des choſes à redire contre pluſieurs de ſes principes, & fort ſouvent contre ſes conſéquences, cet ouvrage, ſemé d'idées neuves, profondes ou ſaillantes, écrit d'un ſtyle brillant, vif, & plein d'énergie, eut, comme on ſait, un ſuccès prodigieux, & fit une révolution dans les eſprits.

blier une classe de philosophes, hommes de lettres (1), qui ont fait une étude approfondie

---

Le système de Montesquieu, de l'influence des climats sur les mœurs & le gouvernement, est renouvelé de celui de Bodin, & des opinions plus anciennes de Polybe & de Cicéron. *Note de l'éditeur.*

(1) De Martine veut sans doute parler ici des créateurs de cette science nouvelle, qui embrasse tout ce qui concerne la force, la durée des empires, & le bonheur physique & moral de l'humanité, du respectable *ami des hommes*, & de M. *Quesnay*, de l'académie des sciences, premier médecin ordinaire de Louis XV. C'est proprement cette science nouvelle, quant à la forme, aux principes, & aux résultats, qui a fait naître cette expression aujourd'hui si commune : *économie politique;* & ce sont ses sectateurs qu'on a nommés *économistes*. Leur doctrine ne s'est pas répandue sans contradiction & sans leur susciter des détracteurs & des ennemis. Les nouveautés qu'ils annonçoient, exposant au grand jour cette foule d'abus qui ébranlent & ruinent les gouvernemens & les sociétés, & faisant connoître les moyens de les réformer, choquoient trop vivement les opinions & l'amour-propre de gens intéressés à maintenir le désordre, pour ne pas les effaroucher & les soulever contre elles. Aussi ces gens, qui ne vouloient pas qu'on réformât leurs idées ni leurs profits, n'ont-ils rien oublié pour jeter du ridicule sur cette doctrine, ou pour prévenir contre elle des administrateurs qui, n'ayant pas le temps de lire, ne peuvent juger que sur parole; & cependant, tandis que les préjugés résistent de toute leur force à sa propagation dans

de l'économie ſociale, & qui, s'efforçant d'étendre la connoiſſance des lois naturelles, des principes de la conſtitution des ſociétés civiles, & de leur proſpérité, ont les premiers enſeigné en Europe la ſcience des droits & des devoirs des hommes qui les compoſent. Leur objet eſt de faire voir que chaque citoyen doit, ſous l'autorité des lois, jouir librement & pleinement de ſes propriétés naturelles & acquiſes; & leur but, de prouver que le bonheur particulier des individus ne peut être raiſonnablement & ſolidement établi que ſur le bonheur général de l'eſpèce.

» D'autres philoſophes, pleins de ſcience & d'érudition, ont tâché de contribuer à ce bien ſi déſirable, en prenant une autre route. Ils ont entrepris le dictionnaire des connoiſſances humaines; ouvrage formé ſur le plan le plus vaſte que l'eſprit humain ait jamais conçu. Il n'en

---

notre patrie, des philoſophes d'Italie, d'Allemagne, de Suède, la prônent & la publient dans des ouvrages eſtimés qui en étendent de plus en plus la connoiſſance en Europe; & pluſieurs ſages princes, qui l'ont adoptée, la prennent pour règle de leur gouvernement. La lumière eſt ſortie de la France; faudra-t-il attendre que l'exemple unanime des peuples qui nous la doivent, nous en faſſe connoître le prix, & nous force en quelque ſorte à en faire uſage? *Note de l'éditeur.*

avoit paru que quelques volumes quand je partis d'Europe, & déjà l'envie & le fanatiſme s'étoient déchaînés contre lui. Quoiqu'on puiſſe lui reprocher des imperfections (inévitables peut-être dans un ouvrage élevé par tant de mains différentes), l'utilité reconnue de cet immenſe répertoire ne peut manquer de le faire accueillir enfin comme il le mérite. Il eſt ſeulement à ſouhaiter qu'une nouvelle édition, faiſant diſparoître les taches qui le déparent, & l'enrichiſſant des découvertes qu'on fait chaque jour, nous offre les matières placées dans un ordre plus convenable, & rende ce recueil auſſi complet qu'il peut l'être (1).

» Vous voyez par ce récit, dit de Martine en finiſſant, que l'Europe n'a jamais eu plus de vraies lumières, & qu'elle n'a plus beſoin, pour être heureuſe, que d'en faire un bon & conſtant uſage ».

---

(1) Ce ſouhait de M. de Martine ſera bientôt rempli. La nouvelle *Encyclopédie méthodique*, qui s'imprime actuellement, laiſſera peu de choſe à déſirer pour la perfection de cet ouvrage. Il eſt diſtribué par ordre de matières, & non ſeulement les articles défectueux ou inexacts qui déparoient l'ancienne encyclopédie, ont été rejetés, mais on y ajoutera environ cent mille articles nouveaux.

Wilſon confirma ce rapport avantageux. Il y ajouta l'hiſtoire des progrès de la navigation, le récit des expéditions & des voyages de long cours de ſes compatriotes, & finit par aſſurer que l'Angleterre ſeule avoit plus de lumières que tout le reſte de l'Europe. On ſavoit apprécier les aſſertions de l'anglois, on ne les releva point.

Le Père remercia les deux européens de leur complaiſance. Puis il leur dit: « Je m'aperçois que le ſiècle de la raiſon ſuccède enfin à ceux de l'imagination & de l'eſprit. Les penſées & les occupations viriles de l'eſpèce humaine commencent à remplacer les jeux brillans de ſon enfance. Puiſſent les heureux progrès que cette marche fait eſpérer, amener tous les hommes à établir entre eux un commerce réciproque de lumières (1) & de bienfaits, n'en

(1) Depuis que de Martine a quitté la France, les lettres, les ſciences, & les arts ont continué de briller en Europe. Les Métaſtaſe, les Zanoti, les Amaduzi, les Bécaria, les Filangieri, ont illuſtré l'Italie par leurs ouvrages; les Haller & les Euler ont fait l'honneur de la Suiſſe; les Wolf, les Sthal, les Geſner, les Clopſtok, celui de l'Allemagne; les Hume, les Robertſon, ont ſoutenu la gloire de l'Angleterre; Rouſſeau, Voltaire, d'Alembert, Condillac, Gébelin, ont fait prévaloir, tant qu'ils ont vécu, celle de leur

faire plus qu'un peuple de frères, & y faire régner, à perpétuité, la concorde, la paix, & le bonheur !

---

patrie, que ſoutiennent encore les Buffon, les Bailly, les Marmontel, les Roubaud, les S. Pierre, & une foule de poëtes aimables; MM. de la Harpe, l'abbé de l'Iſle, le chevalier de Parny, Bertin, Blin de S. More, Léonard, Hoffman, Berquin, Imbert, Béranger, &c. La muſique a fait en France des progrès étonnans; le théatre lyrique s'eſt enrichi d'un grand nombre d'excellentes pièces. Enfin des inventions ſurprenantes ſemblent deſtiner ce ſiècle à devenir celui des prodiges. On fait parler les ſourds & muets de naiſſance; on apprend à lire aux aveugles; on a ſu mettre des paroles ſur les lèvres d'un automate. Les voyages aériens de Perſée & de Dédale ne ſont plus une fable; des françois ont trouvé l'art de s'élever dans les airs & de parcourir l'atmoſphère. Il ſemble que l'homme ait pénétré dans le ſanctuaire de la nature, & qu'il lui ait dérobé ſes ſecrets. *Note de l'éditeur.*

CHAPITRE L.

Don Pedro ſuccombe à ſa maladie ; déſolation de Dona Roſa ; divers voyages faits à l'iſle de Saméa ; évènemens qui en ſont la ſuite.

ON en étoit là de la converſation, lorſque Louis, qu'on avoit laiſſé auprès de Don Pedro, entrant dans le ſalon d'un air embarraſſé, dit à Eléonore & à Dona Roſa, que l'eſpagnol les prioit de paſſer ſur le champ dans ſa chambre avec le Père & de Martine; qu'il paroiſſoit fort abattu, & qu'il vouloit leur parler.

Ces paroles troublèrent & firent pâlir Dona Roſa; Eléonore en parut fort émue, & le Père en fut affligé, quoiqu'il s'attendît, en quelque ſorte, à ces mauvaiſes nouvelles, & qu'il ne laiſsât voir ſur ſon viſage aucune apparence d'émotion. Il auroit déſiré pouvoir retenir encore un moment Dona Roſa, pour la préparer, par ſes diſcours, au ſpectacle douloureux de ſon ami ſouffrant, & il eſſaya de lui parler; mais tout entière à ſa frayeur, l'eſpagnole n'entendit pas ce qu'il commençoit à lui dire. Elle ſe leva de ſon ſiége en faiſant de grandes exclamations, ouvrit la porte de la ſalle, &,

ſans faire attention ſi on l'accompagnoit, ſe rendit promptement à la chambre du malade. Le Père, Eléonore, de Martine & Henri, qui s'empreſsèrent de la ſuivre, lui recommandèrent vainement de ſe modérer. Elle entra chez Don Pedro comme une perſonne hors de ſens, ſe précipita juſqu'à ſon lit, & le voyant prodigieuſement changé depuis la veille, & dans le plus grand accablement, elle ſe mit à ſe lamenter & à verſer un torrent de larmes.

« Ma chère amie (lui dit ſon amant d'une voix affoiblie & d'un ton pénétré), votre douleur me touche & m'afflige juſqu'au fond de l'ame. Je me réſigne à la volonté de Dieu, qui m'appelle à lui; mais je n'ai pas aſſez de force pour ſupporter l'idée des peines où je plonge votre cœur. Il faut pourtant vous armer de courage contre la dernière que je vous cauſerai. Dans l'état où je me trouve, je ne dois pas vous laiſſer de fauſſes eſpérances. Bientôt, hélas! détrompée, vous n'en feriez que plus inconſolable. Mon temps eſt fini, je le ſens. Il faut nous ſéparer, puiſque le ciel l'ordonne. Nous ne pouvons que nous ſoumettre à ſa ſainte volonté. Il le faut; & cependant ne vous abandonnez point à l'excès de votre douleur. Elle ſeroit inutile, & j'oſe dire condamnable. Nous nous rejoindrons un jour pour ne plus

nous désunir. La religion nous le dit, & tout mon cœur me l'assure. Que cet espoir soit pour vous, comme il est pour moi, la plus douce consolation. Mais il nous reste encore un autre moyen d'adoucir l'amertume du malheur qui se prépare. Je ne suis pas votre époux, mais il ne tient qu'à vous que je n'aye, avant de mourir, ce titre tant souhaité. Le chef de la colonie, pontife de la religion dans cette isle, est ici; déposons nos vœux & nos sermens dans ses mains, en présence des témoins qui l'accompagnent, & qu'il nous unisse au nom du souverain être ».

Dona Rosa lui répondit, à travers mille sanglots, qu'il étoit toujours maître de sa destinée, & qu'elle étoit prête à faire tout ce qu'il désiroit; mais qu'elle le supplioit de ne pas désespérer de sa vie, dont la sienne dépendoit entièrement. Ensuite, prenant la main de Don Pedro, & se tournant vers le Père, elle le pria de les unir, & de leur donner sa bénédiction. Tous les assistans, l'œil humide, & retenant l'expression de la pitié, dont ils étoient pénétrés, s'efforcèrent de calmer, par leurs discours, le désespoir des deux amans; mais ils applaudirent à leur résolution. « Cet auguste nœud, leur dit le Père, en adoucissant les peines de l'ame, peut contribuer au bien du corps ». En même temps il s'approcha

cha du lit, reçut leurs promeſſes mutuelles & conſacra leur engagement.

La cérémonie étoit à peine achevée, que Don Pedro, pouſſant un grand ſoupir, roula les yeux d'une manière effrayante, & perdit tout à fait connoiſſance. Dona Roſa, qui le crut mort, s'évanouit, & tomba ſur le parquet. On s'empreſſa de la relever & de ſecourir le malade; & comme on avoit lieu de craindre qu'il ne revînt à lui que pour paſſer auſſi-tôt, & que la trop ſenſible Dona Roſa, le voyant peut-être expirer, ne perdît elle-même la vie de ſaiſiſſement & de douleur, l'on emporta celle-ci dans ſon appartement, & on la mit au lit. Eléonore, qui l'avoit ſuivie, fit appeler Adélaïde, & renvoya de Martine & Henri dans la chambre de Don Pedro, auprès duquel le Père étoit reſté ſeul. La défaillance de Don Pedro fut très-longue; mais dès qu'il revit la lumière, il chercha des yeux Dona Roſa, & ne la voyant pas :

« Vous l'avez éloignée, dit-il au Père.... Hélas! quelle douleur de n'avoir pas l'eſpérance de la revoir.... Mais je vous remercie de cette nouvelle attention. Il convient de lui dérober le ſpectacle de ma mort. Un feu dévorant me brûle la gorge & les entrailles. Mes forces tom-

bent, & je touche à ma fin. Je vous laiſſe entre les mains tout ce que j'ai de plus cher, & je ne crois pas devoir vous le recommander. Vos bontés pour mon épouſe me raſſurent ſur ſes beſoins, & la juſte confiance que j'ai en vous, dans la reſpectable Eléonore, & dans toute votre famille, me laiſſe mourir tranquille. Il ne me reſte plus qu'à vous demander une dernière grace. Vous venez de m'unir à tout ce que j'aime; mais ce lien ſe briſe à l'inſtant qu'on le forme. Il n'y aura rien après moi qui puiſſe en rappeler le ſouvenir, ſi vous n'en conſtatez la mémoire. Je vous ſupplie donc d'inſcrire l'acte de la célébration de notre mariage ſur vos regiſtres publics, afin que la ſociété de l'iſle & ſa poſtérité ſachent que j'ai eu le bonheur & la gloire de mourir l'époux de Dona Roſa». Le Père lui répondit: « Soit que Dieu vous laiſſe la vie ou vous en prive, l'engagement que vous venez de contracter ſera conſigné ſur nos regiſtres ». Don Pedro prit alors la main du Père, & la lui ſerra d'un air attendri, pour lui marquer ſa gratitude. Puis ſe tournant vers de Martine: « Cher ami, lui dit-il, je vous quitte. Vous ne m'oublierez pas.... J'ai bien à me plaindre de Wilſon, & je crains bien que ce ne ſoit à lui que je dois.... ». Il ne put achever ce qu'il

vouloit dire. Il tomba dans de violentes convulsions, & bientôt dans une seconde défaillance dont il ne revint point.

Témoins de la triste fin de Don Pedro, le Père, de Martine, & Henri, en furent vivement affligés. Ils regrettoient ce beau jeune homme, moissonné à la fleur de son âge, au moment où, après de longues traverses, il alloit jouir en paix du bonheur le plus désiré; mais ils étoient encore plus touchés de sa perte par rapport à Dona Rosa, dont l'extrême sensibilité leur faisoit craindre un nouveau malheur; & les dernières paroles de Don Pedro ajoutoient à l'amertume de ces regrets, par les inculpations qu'elles sembloient porter contre Wilson. Le Père, qui n'y voyoit pourtant que des soupçons, & qui, ne pouvant juger de leur mérite, craignoit que, s'ils venoient à être connus, ils ne donnassent à la colonie la plus mauvaise idée de l'anglois, le Père crut de sa prudence de recommander à son fils & à de Martine de taire ce qu'ils venoient d'entendre. Il leur fit sentir aussi la nécessité d'engager la famille, & l'anglois même, à être discrets sur la mort de Don Pedro, afin qu'on pût la tenir cachée à Dona Rosa jusqu'à ce qu'elle fût en état d'en supporter la nouvelle.

Il ordonna de plus, que le corps du défunt

reſtât le viſage découvert deux jours & deux nuits, & qu'avant de le rendre à la terre, on l'examinât très-ſoigneuſement, pour s'aſſurer, autant qu'il ſe pouvoit, s'il étoit entièrement privé de vie. Le Père avoit déjà fait un réglement général pour obvier dans ſon iſle au danger, ailleurs trop fréquent, d'enterrer un homme vivant (1). Mais cette loi n'avoit pas

(1) Il ſeroit à ſouhaiter qu'on décrétât & qu'on fît exécuter un ſemblable réglement dans toute ſociété policée. Combien d'hommes enterrés, qui n'étoient pas morts, qui pouvoient être rappelés à la vie, & qui peut-être auroient encore vécu long-temps! Il n'eſt preſque pas de pays, ni de canton, où l'on ne conſerve le ſouvenir de quelque accident de ce genre. L'on ne peut y penſer ſans frémir; car tout homme eſt dans le cas d'éprouver ce ſort affreux. La dureté des gardes-malades, l'impatiente cupidité des héritiers, l'ingratitude des enfans & des époux, & peut-être, hélas! des ſentimens plus condamnables preſſent le moment où ils ſeront délivrés d'une fatigante repréſentation, & font hâter celui de la cérémonie lugubre; & des malheureux tombés en léthargie ſont abandonnés, que dis-je? livrés à l'horreur du ſépulcre, où, revenus à eux, ils meurent dans les accès d'une rage impuiſſante! On en a déterré ſouvent, qui s'étoient rongé les poingts avant d'expirer. Que ne peut notre foible voix ſe faire entendre des chefs des ſociétés, & les porter à promulguer, ſur un objet auſſi important, une loi de régle-

eu encore d'exécution, parce l'eſpagnol étoit la première perſonne de la ſociété qui fût morte depuis qu'on avoit fait ce réglement. Enfin il décida que les obsèques de Don Pedro ſe feroient ſans pompe & à petit bruit, de peur que la rumeur de la foule, qui ne manqueroit pas d'accourir à la cérémonie, n'apprît à Dona Roſa ce qu'on déſiroit lui cacher. Tous tes divers ordres du Père furent ſuivis exactement.

Nous n'eſſayerons pas ici de peindre ce que ſentit Dona Roſa, lorſqu'elle vint à ſavoir la perte qu'elle avoit faite. Il nous ſuffira de dire que l'excès de ſa douleur la mit ſur le bord du tombeau, & que, pendant plus d'un mois cette infortunée fut dans les tranſports du délire, ou dans l'accablement du déſeſpoir. Sa jeuneſſe, ſa piété, les conſolations & les ſecours qu'elle reçut de ſes hôtes, la tirèrent

---

ment, qui défende d'enterrer déſormais perſonne avant que ſa mort ne ſoit parfaitement conſtatée ! Nous exhortons au moins les enfans, les époux, & les familles qui conſervent encore des ſentimens de piété ou ſeulement d'humanité, de porter la plus grande attention ſur ce point, & d'empêcher que les perſonnes qui leur appartiennent ſoient dans le cas d'expirer vivantes au ſein de la terre. *Note de l'éditeur.*

enfin de ce cruel état, & la firent conſentir à ſupporter la vie; mais elle reſta foible & languiſſante. Le temps & la reconnoiſſance purent ſeuls fermer la bleſſure profonde dont ſon cœur étoit navré.

Lorſqu'elle put ſortir de la maiſon, elle voulut aller pleurer ſur la tombe de Don Pedro; & l'on eſſaya vainement de la retenir. Ce fut un ſpectacle bien triſte & bien attendriſſant pour ceux qui l'accompagnoient. Dès qu'elle vit le lieu où repoſoit le corps de ſon époux, elle fit des plaintes & des gémiſſemens qui déchiroient l'ame; puis elle ſe mit à genoux, & ſe proſternant ſur le gazon, qu'elle arroſa d'un torrent de larmes, elle s'écria: « O! mon cher Don Pedro! je ne t'ai donc retrouvé que pour te perdre avec plus de douleur!.... L'amour & l'hymen venoient de nous unir, & la mort nous a ſéparés pour toujours..... Mais non.....; mon cœur eſt avec toi; tu vivras ſans ceſſe dans ma penſée..... Ombre à jamais chère & fidèle! je viendrai tous les jours ici t'offrir le tribut de mes pleurs; & mon affliction me tiendra lieu de tout, juſqu'à ce que le ciel bienfaiſant conſente enfin à nous rejoindre ». On eut peine à l'arracher de ce lieu funèbre, également cher & terrible à ſa tendreſſe.

L'amour de Wilſon pour Dona Roſa avoit

pris de nouvelles forces dans le malheur qu'elle venoit d'éprouver ; mais comme elle avoit, depuis long-temps, pénétré ſon caractère ; qu'elle ne doutoit pas qu'il ne ſe félicitât de la mort de ſon rival, & qu'elle apprit peut-être qu'il laiſſoit voir quelquefois ce qu'il avoit au fond du cœur, elle conçut pour lui une haîne mortelle. Lorſqu'il lui fit ſa première viſite, elle ne put diſſimuler les mouvemens qu'elle éprouvoit à ſa vue. Elle ne lui dit pas un mot ; mais ſes yeux ne lui laiſsèrent pas ignorer ce qu'elle penſoit de lui. Wilſon s'efforça vainement de chercher les moyens & les occaſions de l'appaiſer & d'obtenir ſes bonnes graces ; il n'en reçut que des témoignagnes de haîne & de mépris, qui, bleſſant profondément l'orgueil intraitable de cet homme dur, lui firent tramer ſourdement de noirs projets de vengeance. Nous verrons qu'il conçut une affreuſe jalouſie contre ceux qui montroient de l'attachement à l'eſpagnole, & particulièrement contre Robert, ſecond fils de Henri, & qu'il fit jouer les reſſorts les plus cachés & les plus odieux, pour ſatisfaire ſon reſſentiment ; mais n'anticipons pas ſur les événemens de cette hiſtoire, & ſuivons l'ordre de ceux que nous devons rapporter.

Pour ne pas interrompre le récit de la mort

de Don Pedro & de ſes triſtes ſuites, nous n'avons fait qu'annoncer les divers objets que les navigateurs rapportoient de leur voyage. Nous devons en parler maintenant; car cela mérite d'être noté dans l'hiſtoire de l'iſle, tant parce que l'extenſion du commerce auquel ces objets ont donné lieu, a fort augmenté les jouiſſances & les commodités des inſulaires, que parce qu'ayant fait naître dans pluſieurs familles le déſir d'une ſorte de luxe, elles ont beaucoup influé ſur leurs mœurs, & fomenté, dans l'une des plus conſidérables, l'eſprit d'ambition & de cupidité, qui l'ont dépravée & perdue.

Tout le chargement du vaiſſeau fut conduit ou voituré ſur la place du fort. Le Père & la mère en examinèrent à loiſir toutes les parties, & témoignèrent à leurs fils leur contentement de la plupart de leurs acquiſitions. Henri remit au Père les préſens du roi de Saméa, & à ſa mère, ceux qu'il avoit reçus d'Hiu-pen; chacun des voyageurs les pria d'accepter ce qu'il avoit de plus précieux dans les effets qu'il rapportoit. Ils reçurent les premiers, mais ils ne prirent des autres que fort peu de choſes. Le Père fut charmé de voir les chevaux & les dromadaires, qui n'avoient point ſouffert du tranſport, & ſe trouvoient en bon état. La

vue des autres beſtiaux, des plantes, des oiſeaux domeſtiques, des arbres, & des diverſes ſortes de grains, lui fit auſſi beaucoup de plaiſir. Juſte appréciateur des choſes, il ſentoit tout le prix dont celles-ci devoient être pour la colonie : augmentation de ſecours & de ſervices, multiplication & variété de productions & de revenus ; tous ces nouveaux objets alloient faire de ſon iſle un des plus riches pays de la terre. Quel autre pays en effet, quel peuple avoit jamais réuni tant d'avantages dans un ſi petit eſpace de temps & de territoire ? Quel autre père s'étoit jamais trouvé à la tête d'une famille, je ne dis pas auſſi nombreuſe, mais auſſi belle, auſſi inſtruite, auſſi riche des vrais biens, auſſi unie & auſſi heureuſe que celle du Chevalier des Gaſtines ?

Mais tout eſt ſujet ici bas à des viciſſitudes ; & le Père, en voyant la proſpérité de ſes enfans, pouvoit & devoit craindre que ce qui ſembloit, dans ce moment, devoir augmenter leurs jouiſſances, ne ſervît quelque jour à troubler leur repos & leur bonheur. Auſſi, après avoir loué les attentions des voyageurs à ſe procurer tant d'objets utiles, il ne put s'empêcher de les blâmer d'avoir reçu des ſaméens ces étoffes riches, ces fourrures, ces parfums, &c.,

plus convenables à des peuples effeminés & corrompus, qu'aux membres d'une ſociété naiſſante, dévoués en quelque ſorte aux arts de premier beſoin, & aux travaux de l'agriculture, & qui doivent dédaigner tout ce qui peut les amollir, en affoibliſſant leur force & leur modeſtie.

Aucun des inſulaires ne fit à ce ſujet des repréſentations; mais Wilſon, qui ne penſoit pas comme le Père, crut pouvoir lui dire que les navigateurs n'avoient pu refuſer les préſens des ſaméens; qu'il y avoit peut-être de la ſévérité à condamner l'uſage de ces choſes, dont toutes les nations riches & polies ſe ſervoient, & que ne pas les admettre dans l'iſle, c'étoit de fait borner le commerce, qui, ſelon le Père même, devoit être parfaitement libre.

Le Père ne s'offenſa point de cette remontrance inconſidérée, faite par un étranger. Il n'en fut point ému; il ne prit point le ton d'un homme qui veut faire prévaloir ſon ſentiment par l'autorité; mais s'adreſſant à ſes fils: « Je parois trop ſévère à M. Wilſon, leur dit-il, quand je déſapprouve l'introduction de quelques objets de luxe dans cette iſle. Apprenez, mes enfans, que de tout temps le luxe a corrompu les mœurs, & que la corrup-

tion des mœurs mine les ſociétés & renverſe les empires. Si quelques nations polies ont oublié ces vérités, nous devons bien nous garder de ſuivre cet exemple. Que les objets de ma crainte ſoient par eux-mêmes indifférens, on peut le croire ainſi quand on juge ſans réflexion; mais ils plaiſent à la vue ou flattent l'odorat, & ceux qui en feront uſage, en tireront d'autant plus de vanité, que ces objets ſeront plus rares. Le commerce en fera ſon profit, & s'empreſſera de porter ici des marchandiſes de ce genre. Bientôt le goût s'en répandra dans toutes les familles, &, pour ſatisfaire ce goût ſutile & ruineux, l'on perdra celui des vraies jouiſſances & des vrais travaux. La ſimplicité ruſtique deviendra ridicule & mépriſée, & l'on ne fera plus à la terre les avances qui lui ſont dues, & qui ſeules donnant d'abondantes moiſſons, peuvent fournir largement à nos dépenſes.

» Ce ſont-là, mes chers amis, les réflexions d'un Père, plutôt qu'un défenſe faite par votre chef. Les mœurs ni le commerce ne veulent point d'ordonnances prohibitives, & je ne dois en cela que l'exemple & l'inſtruction. Je ne vous interdirai donc point ce qu'on a voulu juſtifier; je m'écarterois des vrais principes, déjà conſacrés dans nos lois; mais je vous déclare

que je ne donnerai jamais de ſecours ni d'approbation à des entrepriſes que je regarde comme nuiſibles ».

La modération qui brilloit dans cette réponſe du Père, ne ſe montra pas moins dans l'uſage qu'il fit des préſens qu'il avoit reçus. Il n'en garda qu'une partie. Il diſtribua le reſte à quelques-uns des inſulaires qui n'étoient pas du voyage, ou qui n'en rapportoient que peu de choſes; & comme il ſe trouvoit encore des familles qui n'avoient pas eu de part à ces diſtributions; qu'il vouloit entretenir, autant qu'il ſe pouvoit, l'égalité entre ſes enfans, & leur ôter tout ſujet de jalouſie; que d'ailleurs Henri s'étoit comme engagé à porter des ſecours & des inſtructions aux nègres amis & aux ſaméens, & que non ſeulement ſes fils, mais la politique & la charité réclamoient l'exécution de ces promeſſes, il réſolut d'ordonner un autre voyage à l'iſle des nègres & à Saméa, pour étendre de plus en plus les liaiſons de ſon peuple, à l'avantage réciproque de la colonie & de ſes voiſins.

Un autre motif de cette réſolution, & que le Père fit ſur-tout valoir à Eléonore pour arrêter ſes plaintes, étoit la modicité de la récolte & la facilité de tirer des grains de chez

les ſaméens. Le commerce devoit prévenir la diſette, & diſſiper toute inquiétude à cet égard.

En faiſant connoître ſa volonté, le Père régla d'avance tout ce qui regardoit ce voyage. La barque lui appartenoit. Il y admit de préférence les perſonnes & les marchandiſes des maiſons les moins pourvues de vivres, ou qui n'avoient rien eu du chargement du vaiſſeau. Celles qui en avoient le plus profité, telles que la maiſon de Baptiſte, ne furent point nommées pour être de cette expédition; & cette eſpèce d'exception occaſionna deux autres voyages entrepris par cette ſeule famille.

Fidèle à ſon caractère, Baptiſte fut vivement piqué de n'être pas mis par le Père au nombre des voyageurs, & ne cacha point ſon dépit. Il fit plus; ſur les conſeils de Wilſon, qui ſe croyoit également offenſé de n'en être pas, & qui avoit acquis ſur cet eſprit ardent un très-grand crédit, il oſa faire l'entrepriſe de conſtruire pour ſon compte une barque pontée, & trouva dans ſon activité, dans les bras de ſes enfans, & dans ſes richeſſes, les moyens ſuffiſans pour en venir à bout. Libre enſuite de voyager & de commercer où il voudroit, & ſéduit par l'anglois, dont il épouſoit les paſſions, il tenta de ſe rendre le plus riche & le plus puiſ-

ſant de l'Iſle ; mais il en fut la victime, & il ouvrit encore un chemin de malheur à ſes enfans. Cupidité, jalouſie, ambition, c'eſt ainſi que vous perdez les hommes qui ſuivent aveuglément vos dangereux conſeils.

Nous n'entrerons pas dans tous les détails de ces expéditions maritimes. Les préparatifs de la nôtre furent faits avec l'intelligence la plus ſoigneuſe & la plus prévoyante. Tous ceux qui en étoient, avoient leur leçon & leur emploi ; & nous pouvons remarquer, à cette occaſion, juſqu'où s'étendoit l'attention du Pere. Pour tirer tout le parti poſſible de ce voyage & de ceux qu'on feroit dans la ſuite, & pour qu'on ne bornât pas l'utilité qui pouvoit en revenir, à des intérêts de politique & de commerce, il voulut qu'un de ſes enfans fût particulierement chargé du ſoin de chercher & de ſe procurer tous les objets intéreſſans d'hiſtoire naturelle que les pays où les voyageurs devoient toucher pourroient leur offrir, & qui ne ſe trouvoient pas dans la colonie. Il donna cette fonction à Charles, phyſicien ſavant & botaniſte habile, & le créa *directeur des améliorations.* Il lui recommanda ſur-tout de rapporter tous les arbres & les végétaux qui, par leurs fruits & leurs qualités connues, pouvoient augmenter parmi nous les ſubſiſtances & les commodités,

Sage inſtitution, qui doit réunir dans notre iſle toutes les productions de choix des plus heureux climats (1).

---

(1) Je me ſuis toujours étonné qu'aucun gouvernement ancien ou moderne n'ait fait une pareille inſtitution, qui ſeroit ſi belle, ſi utile, ſi agréable. L'on a bien formé des ménageries, des cabinets d'hiſtoire naturelle, des jardins de botanique; mais ces établiſſemens ne répondent pas à l'idée que nous avons de ce qu'on pourroit faire à cet égard. L'on n'a, pour ainſi dire, ſongé qu'à contenter la curioſité. Les plantes, les inſectes, les animaux, &c., les plus rares, de la forme la plus ſingulière, la plus bizarre, la plus hideuſe, ont été tranſportés, à grands frais, des pays lointains, ſans égard à leur utilité; & c'étoient les objets dont la propagation & l'uſage pourroient être utiles, qu'il falloit particulièrement s'occuper de rapporter de préférence. Eh! qu'importent aux peuples ces immenſes collections qui ne ſervent qu'à la curioſité? C'étoient les choſes qui pouvoient augmenter & varier leurs jouiſſances, qu'il étoit néceſſaire de raſſembler & de leur comuniquer. Quoi! des particuliers ont donné à l'Europe la ceriſe, la pêche, l'abricot, l'orange, la patate, le dindon, le ver à ſoie, qui n'y étoient pas connus, & qui, maintenant acclimatés, y ſont les délices du pauvre & du riche, & les ſoins du gouvernement ne pourroient pas en ce genre produire de plus grands biens? Combien d'importantes acquiſitions la France ne peut-elle pas faire encore dans cette partie! Que de fruits! que d'animaux ſe trouvent en Afrique,

Tout ce qu'on imagina devoir être néceſſaire ou agréable aux peuples qu'on alloit viſiter,

---

aux Indes, & en Amérique, que nous n'avons pas, & qu'on pourroit nous procurer à notre grand avantage! Mais le climat s'y refuſeroit, dit-on: mais le climat ſe refuſoit d'abord à l'orange & au ver à ſoie, & les ſoins, l'attention, la vigilance les y ont appropriés. J'ai toujours regret qu'on n'ait pas tenté de nous porter l'arbre à pain, le cocotier, les arbres à la cire, au ſuif, au vernis; les fruits délicieux & innombrables de la Chine & de Siam; le bizon de la Louiſianne; le paco, le lama, la vigogne du Pérou & du Chili, &c. Il ſeroit néceſſaire de ne pas les faire paſſer bruſquement des climats chauds aux pays froids; mais ne pourroit-on pas y obſerver des ménagemens & des gradations? Les tranſplanter d'abord aux iſles de France & de Bourbon, comme on l'a fait du muſcadier, du giroflier, du cannelier, dont la réuſſite eſt ſi encourageante? Ne pourroit-on pas de là les faire paſſer en Corſe, en Provence, & de là enfin dans le cœur du royaume? Nous avons tant d'hommes inſtruits, actifs, vigilans, tant de ſociétés ſavantes, inſtituées même expreſſément pour le bien de l'agriculture & de l'économie rurale, qui ſeroient charmés & ſe feroient un honneur d'être chargés du ſoin de faire tranſporter, d'aménager, de conſerver, & de propager ces objets précieux! La ſociété d'agriculture de Paris, par exemple, n'offre-t-elle pas au miniſtère tout ce qu'il peut déſirer de connoiſſances & de talens pour mériter ſa confiance, & l'engager à l'inſtituer *directrice des améliorations à faire? Note de l'éditeur.*

entra

entra dans le chargement du navire. Le fer, l'étain, le cuivre en maſſe ou travaillé, des canons, des boulets, des fuſils, de la poudre, des toiles, de la bière, du vin, des liqueurs, des beſtiaux, & une quantité conſidérable de productions naturelles, particulières au territoire de notre pays, y furent embarqués. Le Père y ajouta des préſens pour le roi de Saméa, pour quelques indiens, & pour les nègres, en reconnoiſſance de ceux qu'il en avoit reçus. Les préſens qu'il envoyoit à Mékaous étoient un beau ſervice de table de vaiſſelle d'argent, qu'il avoit anciennement retiré du vaiſſeau naufragé, des tableaux faits de la main d'Eléonore & de Vincent, dont le portrait du Père faiſoit partie, une paire de piſtolets montés fort proprement, beaucoup de fer en barre, deux petits canons, & une quantité de boulets; enfin un recueil manuſcrit des lois de l'iſle, traduites en portugais par de Martine. Ceux deſtinés aux deux principaux ſeigneurs de ſa cour, conſiſtoient en bijoux d'or & d'argent, qui avoient autrefois appartenu à M. Daviſon, en quelques pièces de toile fine, & en arbres fruitiers d'Europe mis en caiſſe. Le bon Hiupen, qui avoit montré une grande affection aux voyageurs, & particulièrement à Henri, devoit recevoir une ſomme de cent piaſtres,

une bonne bouſſole marine, & un quart de cercle de trois pieds de rayon. L'on envoyoit aux nègres beaucoup d'outils & d'inſtrumens propres à l'agriculture & aux arts de premier beſoin, du fer, des clous, des beſtiaux, & quelques pièces d'étoffe de coton & d'écorce.

Henri fut encore chargé du commandement du navire. Il fit admettre au nombre des voyageurs Robert ſon fils cadet, & de Martine, pour lequel il avoit beaucoup d'eſtime, & qui d'ailleurs lui étoit néceſſaire pour lui ſervir d'interprète auprès des nègres amis & des ſaméens. Le voyage devoit être d'un mois ou de ſix ſemaines.

Le navire eut, pour faire ſes courſes, les vents les plus favorables. Il arriva en deux jours à l'iſle des nègres. Les navigateurs y furent reçus comme des dieux bienfaiteurs. Ils venoient encore augmenter les droits qu'ils avoient à la gratitude de ce peuple ſimple. Chaque individu, chaque famille s'empreſſa de leur témoigner ſa joie, ſon attachement, & ſon reſpect, & de leur préſenter ce que le pays avoit de plus rare & de meilleur. Quelle vive ſatisfaction pour ces bonnes gens, de nous voir revenir pour étendre ſur eux la protection des ſecours & des lumières! Quelle douce récompenſe pour nous, que leur ſenſibilité naïve,

& les heureux commencemens d'aiſance & d'émulation qu'ils nous offroient !

Notre relâche chez les nègres fut de trois jours, que nous employâmes à nous inſtruire de l'uſage qu'ils avoient fait des choſes & des leçons que nous leur avions données lors de notre première viſite ; à leur expliquer le meilleur emploi de celles que nous leur portions, & à connoître leur pays & ſes productions naturelles. Mais comme il n'étoit pas poſſible, dans un ſi court eſpace de temps, de leur inculquer ce que nous voulions leur apprendre, ni de nous procurer tous les renſeignemens dont nous avions beſoin, nous laiſsâmes auprès d'eux Guillaume, l'un des inſulaires les plus inſtruits, pour y reſter juſqu'à notre retour, & pour ſuppléer de ſon mieux à ce que nous ne pouvions faire. Cette nouvelle faveur, qu'ils recevoient de nous, adoucit un peu le regret que leur cauſoit notre départ.

Un vent frais de ſud-oueſt nous porta dans trois jours à l'iſle de Saméa. Les indiens ne nous reçurent pas avec moins de joie & d'amitié que les nègres nous en avoient montré. Mékaous nous accueillit avec une ſatisfaction & une effuſion de ſentimens bien honorable pour nous & pour ſon cœur. Hiu-pen & toutes nos connoiſſances furent enchantés de nous

revoir. Le roi, pour témoigner à Henri le cas qu'il faiſoit de lui, le logea dans ſon palais & près de ſon appartement, afin qu'ils puſſent s'entretenir plus ſouvent enſemble. Ils eurent en effet de fréquentes conférences ſur les matières les plus intéreſſantes de la politique & de l'adminiſtration, où le prince ſe pénétra de la vérité des principes que Henri lui expliquoit. Hiu-pen lui avoit donné la plus haute opinion des connoiſſances de celui-ci. Le roi s'étoit empreſſé de s'en aſſurer par lui-même.

Les préſens que Henri lui remit de la part du Père, ceux qu'il fit aux ſeigneurs de ſa cour & à Hiu-pen, lui parurent vraiment magnifiques & dignes d'un ſouverain. Les tableaux peints de la main d'Eléonore, & ſurtout le portrait du vénérable chef de la colonie, lui furent infiniment agréables; mais il crut nous devoir encore plus de reconnoiſſance du ſecours d'inſtructions & de lumières que nous lui portions, & il n'oublia rien pour nous le prouver.

Il prit pour règle de gouvernement & d'adminiſtration, le code de nos lois, que Hiu-pen traduiſit en langue ſaméenne. En conſéquence, par une déclaration authentique qu'il fit publier ſolennellement, il reconnut, de la manière la plus expreſſe, que tout citoyen étoit maître

abſolu de ſes droits & de ſes propriétés, & comme tel, qu'il pouvoit ſeul en diſpoſer; que s'il ne le faiſoit pas de ſon vivant, ſes enfans, &, à leur défaut, ſes proches en héritoient de droit; que le gouvernement, dont le premier devoir eſt de protéger les propriétés, alloit contre ſon inſtitution, s'il s'en emparoit, & s'il permettoit même qu'elles fuſſent léſées; que le ſouverain ne pouvoit, en cette qualité, former aucune prétention ſur l'hérédité de ſes ſujets; que les propriétaires ne lui devoient qu'une contribution modérée & proportionnelle à leurs revenus liquides, pour l'entretien de la force publique & du patrimoine commun; enfin que l'impoſition territoriale & unique ne devoit être aucunement arbitraire, mais réglée & répartie d'après l'avis des principaux tenanciers, ſur le relevé bien vérifié du produit de chaque terre, les frais de culture prélevés pour la renouveler.

Il réforma la juſtice, & ordonna l'établiſſement de tribunaux ſubordonnés les uns aux autres, pour la rendre promptement & gratuitement. Il fonda des écoles deſtinées à l'enſeignement public des droits & des devoirs du citoyen, & il inſtitua une force militaire toujours en pied, compoſée de troupes peu nombreuſes, mais qui, bien payées & bien

diſciplinées, devoient faire le fond de l'armée nationale, où tous les citoyens en état de ſervir la patrie de leur perſonne, ſeroient exercés au maniement des armes & employés à la défenſe de leurs foyers. Il déclara de plus tout commerce & toute induſtrie, non ſeulement libre & immune, mais il promit & aſſigna des récompenſes à ceux qui ſe diſtingueroient par des découvertes & des travaux utiles. Ces ordonnances paternelles, qui méritèrent à Mékaous des bénédictions infinies de la part des ſaméens, & firent à jamais ſa gloire, furent fidèlement exécutées.

Voilà ce que ce prince établit pour le bonheur de ſes ſujets, d'après ſon cœur éclairé par les conſeils de Henri; voici ce qu'il fit pour nous, de ſon propre mouvement. Inſtruit que notre pays craignoit de manquer de grains par la modicité de la récolte, & que la plus grande partie de notre cargaiſon devoit être échangée contre des denrées, il nous fit fournir tous les grains dont nous pouvions nous charger, & les paya libéralement de ſon tréſor; ce qui nous donna le moyen d'employer nos marchandiſes à d'autres échanges, & de faire ainſi double profit de tout ce que nous portions. Lorſqu'il eut appris que Charles devoit aller viſiter l'intérieur de l'iſle, & qu'il en ſut

le motif, il lui donna des chevaux & des guides, & le fit accompagner par deux insulaires savans dans la connoissance des plantes & de l'histoire naturelle, non seulement pour aider le voyageur dans ses recherches, mais pour lui procurer les objets les plus rares & les plus précieux qui seroient au pouvoir des insulaires, pour les payer & les faire transporter jusqu'au port, aux dépens du roi.

Mékaous crut devoir ajouter encore à ces marques de sa munificence. Il nous envoya de sa ménagerie un axis, espèce de cerf, avec sa femelle, deux grands buffles, deux bisons ou bœufs à bosse, qui marchoient très-vîte, & qu'on pouvoit monter comme des chevaux, deux jeunes éléphans, & différentes espèces d'oiseaux, tels que le noktho (1), le tavon (2), l'oiseau à répétition (3), des paons, & des cailles plus petites que celles d'Europe, avec le bec & les pieds rouges. Il nous fit aussi

(1) Ou le grand gosier, oiseau aussi gros qu'une autruche, dont le bec a deux pieds de long. *Note de l'éditeur.*

(2) Oiseau de mer, de la grosseur d'une petite poule, dont les œufs sont aussi gros que ceux d'une oie. *Idem.*

(3) Il est ainsi nommé, parce qu'il chante six notes deux fois de suite. *Idem.*

porter de ſes jardins différens jeunes arbres & arbriſſeaux, & pluſieurs plantes rares : le bonga qui produit l'aréca (1), le betleira, le cam-

(1) L'*aréca*, qu'on mêle avec le bétel, eſt un fruit de la groſſeur d'une petite noix, & couvert auſſi d'une peau verte, mais ſans coquille. Dépouillé de ſa peau, il reſſemble beaucoup à la noix muſcade. Lorſqu'il eſt récent, il contient une matière blanche & viſqueuſe, dont le goût & l'odeur ont peu d'agrément. Ceux qui, n'étant pas accoutumés au bétel, mâchent de l'aréca ſans en avoir ôté cette matière viſqueuſe, s'enivrent auſſi aiſément que s'ils avoient bu du vin avec excès; mais cette ivreſſe dure peu. Lorſque l'aréca commence à vieillir, cette mucoſité ſe deſsèche & le fruit n'enivre plus. Quoique récent, l'aréca ne produit pas le même effet ſur ceux qui en font un uſage habituel.

Le *betleira* eſt un arbriſſeau dont la feuille porte le nom de *bétel*. L'arbriſſeau rampe comme le lierre & le poivre. La feuille reſſemble beaucoup, par la figure, à celles de ces deux plantes; elle eſt naturellement d'un beau vert. On fait blanchir les feuilles, en les renfermant dans des boîtes de bois de bananier récemment coupé, & en les arroſant une fois par jour. La perte de leur couleur naturelle leur donne un goût plus fin & plus délicat. On ne préſente jamais, chez les perſonnes de qualité, que les feuilles qui ſont parfaitement blanches. Pour mâcher le bétel, on en prend deux ou trois feuilles, ſur une deſquelles on étend une petite quantité de chaux éteinte; c'eſt-à-dire, environ la groſſeur d'un petit pois. On plie ces feuilles, &

phrier, le zerumbet, l'arbre au benjoin, le mangoreira ou le jaſmin d'Arabie, le ſagu-

---

on en fait un petit paquet auquel on ajoute la quatrième partie d'une noix d'aréca. On mâche ce paquet, mais ſans en avaler le ſuc. Cette préparation rougit la ſalive, la langue, & les lèvres, qui ſeroient vertes ſi on en ſupprimoit un de ces ingrédiens. Outre le beau vermillon que ce mélange donne aux lèvres, & l'agréable odeur qu'il laiſſe à la bouche, il fortifie l'eſtomac, il aide à la digeſtion, & ceux qui en font habituellement uſage, peuvent ſe paſſer de vin. On prétend auſſi qu'il préſerve de la gravelle & de la pierre, & donne beaucoup de ſoulagement à ceux qui en ſont attaqués. Tous les voyageurs aſſurent que ces cruelles maladies ne ſont pas connues dans les pays où l'uſage du bétel eſt commun. Il fait les délices des peuples de l'Inde; & les européens qui font quelque ſéjour dans cette partie du monde, ne manquent pas de s'accoutumer bientôt au bétel, & de le trouver auſſi agréable que les indiens eux-mêmes.

Le *camphrier des Indes* eſt un arbre, de la racine duquel on tire une gomme ou plutôt une ſubſtance précieuſe, nommée *camphre*, dont les vertus ſont avantageuſement connues en médecine & en chirurgie.

Le *zerumbet* eſt une eſpèce de gingembre, dont la racine ſe coupe, ſe sèche, ou ſe confit au ſucre. Il a plus de vertu & le goût plus fin que le gingembre commun.

L'arbre qui produit le *benjoin* eſt grand & touffu. Ses feuilles reſſemblent à celles du limonier. Il en dé-

menda, le plantain des Indes & celui de Mindanao, le durion, & le gaca ou jaca de Siam,

coule naturellement une ſorte de gomme, qui eſt le benjoin nommé *lou* par les arabes. Cette gomme eſt une des plus précieuſes marchandiſes des Indes, tant par le cas qu'on fait de ſon odeur, que par ſes vertus médicinales; les plus jeunes arbres produiſent le meilleur benjoin, qui eſt noirâtre.

Le *mangoreira d'Arabie* eſt un arbriſſeau, qui, quoi qu'en diſe ſon nom, ne ſe trouve guère que dans l'Indouſtan. Il porte de très-belles fleurs blanches, qui s'appellent *mangorins*, dont l'odeur tient de celle du jaſmin avec plus de douceur, & cette différence que le jaſmin n'a que ſix feuilles, au lieu que le mangoreira en a plus de cinquante.

Le *plantain des Indes* orientales reſſemble beaucoup au bananier, & ne ſe diſtingue que par ſon fruit, qui eſt beaucoup plus gros & la moitié plus long. Quelques voyageurs lui donnent le nom de roi des fruits, ſans faire même exception de la noix de coco. L'arbre a dix ou douze pieds de haut, & trois ou trois pieds & demi de tour. Il ne vient point de graine. Il pouſſe de la racine des vieux, & produit dans l'eſpace d'un an. Le fruit n'eſt pas plutôt mûr, que l'arbre s'altère & meurt; mais alors il en vient pluſieurs jeunes à ſa place. Lorſque l'arbre eſt dans ſa parfaite grandeur, il pouſſe au ſommet une tige forte, de la longueur & de la groſſeur du bras; c'eſt autour de cette tige que viennent d'abord les fleurs, & enſuite les fruits par pelotons. Le fruit croît dans une gouſſe de ſix ou

le savonnier (1), le panoma des Moluques, le rima des Mariannes, l'ikara mouli, le taylan,

---

sept pouces de long & de la grosseur du bras. Cette enveloppe est jaune & molle dans sa maturité. Sa figure est celle d'une grosse saucisse. Le fruit, qui n'a point de pepins, est du goût le plus délicat. Il n'est pas plus ferme que le beurre en hiver, & se fond dans la bouche comme la meilleure marmelade. On le mange aussi rôti ou cuit à l'eau; alors il tient lieu de pain. On en fait des tartes, des puddings, &c., & une liqueur agréable, douce, & rafraîchissante.

Le *plantain de Mindanao* fournit aux habitans de cette isle de quoi les habiller. Dès que l'arbre a produit son fruit, on le coupe, on le fend en plusieurs morceaux, on le laisse sécher au soleil, & lorsque l'écorce est sèche, on la lève par filets, qui, battus & bien assouplis, servent ensuite à faire une étoffe grossière, mais usuelle & à la portée de tout le monde. *Notes de l'éditeur.*

(1) Le *savonnier* ou l'arbre du savon est un grand arbre. Il porte pour fruit une espèce de petites boules qui ont quelque ressemblance avec les cormes, mais dont l'écorce devient jaunâtre en mûrissant. Frottées entre les mains, elles se convertissent en un savon très-blanc, fort utile pour laver la soie, & que les indiens emploient à cet usage.

Le *panoma* est de la grandeur du coignassier; sa feuille ressemble à celle de la mauve, & son fruit à une aveline. Les grandes vertus de cet arbre portent les indiens à le cultiver soigneusement; son bois est fort

des camotes, des glabis, le tabac, la semencine, la molucane, &c.

purgatif. On peut d'ailleurs le regarder comme une panacée univerſelle ; il réſiſte au venin, guérit les bleſſures & les morſures empoiſonnées, remédie aux fièvres quartes & continues, aux coliques, à l'hydropiſie, à la gravelle, & à la difficulté d'uriner, &c. &c. &c. Sa doſe eſt depuis quatre grains juſqu'à demi-ſcrupule, dans du bouillon. On en apporte en Europe, mais il eſt rare & cher.

Le *rima* eſt une eſpèce d'arbre à pain ; ſon fruit croît aux branches comme les pommes ; il eſt de la groſſeur d'un pain d'un ſou, & de forme ronde : l'écorce en eſt épaiſſe, jaune, & liſſe. Les inſulaires des Mariannes n'ont pas d'autre pain. Ils le cueillent dans ſa maturité pour le faire cuire au four, où l'écorce ſe grille & noircit. On en ôte enſuite la ſurface, après laquelle il reſte une peau mince qui couvre une pulpe de fort bon goût, & auſſi blanche que la mie du meilleur pain. Comme ce fruit eſt ſans pepins & ſans noyaux, tout ſe mange également.

L'*ikara-mouli* eſt une racine extrêmement chaude, bonne contre l'indigeſtion & le venin.

Le *taylan* eſt une eſpèce de groſſes raves qui flattent l'odorat & le goût.

Les *camotes* ſont des racines dont les philippinois font une ſorte de pain, & que les eſpagnols mangent crues comme des navets.

Les *glabis* ſont des plantes bulbeuſes qui ont le goût des patates.

Tous ces objets, conſidérables par leur nombre & par leur valeur, formèrent, avec ceux que Charles rapporta de ſa tournée (1),

---

La *ſemencine* eſt une plante qui produit la fameuſe poudre à vers, connue ſous le même nom. La plante vient communément dans les prés, où la difficulté d'en cueillir la graine en augmente beaucoup le prix. Comme elle n'eſt bonne que dans ſa maturité, & que le vent en fait tomber alors une grande partie entre les herbes, où elle devient inutile, parce qu'on ne peut la toucher de la main ſans la corrompre, les indiens ont beſoin d'adreſſe pour cette moiſſon. Ils prennent deux paniers à anſes, avec leſquels ils marchent dans les prés, en remuant l'un de la gauche à la droite, & l'autre de la droite à la gauche, comme s'ils vouloient faucher l'herbe par le haut, c'eſt-à-dire, par l'épi; & ces deux mouvemens oppoſés font tomber la graine dans les paniers. C'eſt dans le pays de Boutan & de Kerman qu'on recueille particulièrement la ſemencine.

La *molucane* eſt une plante qui s'élève depuis trois pieds juſqu'à ſept; ſes feuilles reſſemblent à celles du ſureau; ſa fleur eſt ſemblable à celle de la citrouille, mais un peu plus grande. Sa ſeconde écorce & ſes feuilles ſont un puiſſant vulnéraire. Elles guériſſent les ulcères les plus invétérés, elles adouciſſent les douleurs, elles arrêtent le ſang. Les indiens nomment cette plante le remède des pauvres & la ruine des médecins, parce que ſes vertus ſont infinies. *Note de l'éditeur.*

(1) Charles rapporta de ſa tournée, nos amis nous donnèrent, ou le commerce nous procura pluſieurs au-

ou que le commerce nous procura, une collection de richeſſes d'autant plus précieuſes pour nous, qu'elles augmentoient infiniment nos reſſources.

---

tres ſortes d'animaux, d'arbres, d'arbriſſeaux, de plantes, de racines, &c., qui augmentèrent conſidérablement la valeur de notre cargaiſon. Il nous ſuffira de noter ici quelques-unes de ces choſes: des chevaux de races & de grandeurs différentes; des chèvres & des chats à poils longs & ſoyeux; l'alafreira, arbre de la grandeur de notre prunier, dont la fleur jaune ſert aux mêmes uſages que le ſafran d'Europe, & qui a plus de bonté; l'ateyra, de la grandeur du pommier, qui porte un fruit ſucré, dont l'odeur eſt celle de l'ambre & de l'eau roſe mêlés enſemble; l'agoucla ou aloës des Indes; l'angolan, arbre fruitier toujours vert, qui croît à plus de quatre-vingts pieds de haut; le makarakau, bel arbre également utile par ſes racines & par ſon fruit; le bananier, le goyavier, l'arbre de Saint-Thomas, dont les feuilles reſſemblent parfaitement à celles du lierre, & dont les fleurs ſont autant de lis violets, d'une excellente odeur; le *venan*, arbre épineux, recommandable par ſes fleurs d'une odeur fort agréable, & par ſon fruit, dont le goût approche de celui du raiſin; le thé, ſi connu par l'uſage qu'on fait par-tout de ſes feuilles; le *fionnanna*, autre arbriſſeau dont les racines ſont employées fort efficacement contre les fièvres & les poiſons; la racine de quil ou de quilperle, qui a les mêmes vertus; & le *talaſſa*, plante dont les feuilles s'emploient diverſement dans les ſauces.

De notre côté, nous remplîmes parfaitement les vues & les eſpérances de Mékaous ; car non ſeulement nous fournîmes ſon pays d'armes, de métaux, & de quantité de choſes utiles & commodes qui lui manquoient encore, & nous dreſsâmes ſes ſoldats, nous inſtruisîmes ſes officiers, nous formâmes ſon armée, nous rendîmes les endroits où l'on pouvoit deſcendre, plus forts & plus reſpectables ; mais nous répandîmes d'ans l'iſle une foule de connoiſſances & de procédés importans, relatifs à l'adminiſtration, à l'agriculture, aux arts, & au commerce : communication qui fit le bien des deux peuples, & ſervit plus particulierement au bonheur des ſaméens. Enfin nous gagnâmes ſi bien l'affection & l'eſtime du prince & de la nation, qu'après avoir demeuré avec eux un mois entier, nous emportâmes tous leurs regrets, quoique nous leur euſſions promis de revenir les voir auſſi ſouvent & de reſter auſſi long-temps qu'il nous ſeroit poſſible.

Nous n'éprouvâmes aucun accident à notre retour, & nous arrivâmes à notre iſle pleins de joie & de ſanté, ramenant avec nous Guillaume, que nous avions repris en paſſant chez les nègres amis, où il n'avoit pas eu moins de ſuccès & de ſatisfaction que nous en avions eu nous-mêmes à l'iſle de Saméa.

Le premier voyage de Baptiſte n'eut lieu que dix mois après le nôtre. Il fut également heureux & lucratif ; mais ſon ſecond voyage, entrepris ſix mois après celui-là, malgré les conſeils du Père & d'Eléonore (qui voyant Baptiſte prodigieuſement changé, vieilli même par la fatigue & les ſoucis, l'exhortoient à différer ſon départ), le ſecond voyage lui devint perſonnellement fatal. Nous ne dirons plus rien du premier, & nous ne parlerons que brièvement de l'autre, pour paſſer au récit d'un accident dont le ſouvenir ne s'effacera jamais du cœur des inſulaires.

Baptiſte fut à peine arrivé chez les ſaméens, que cet homme imprudent & obſtiné tomba malade, comme on l'avoit prévu. Il voulut en vain braver ſon mal. Bientôt une fièvre violente & du plus mauvais caractère rendit ſon état ſi critique, que ſes enfans alarmés, après lui avoir donné tous les ſoins & les remèdes qu'ils pouvoient employer, ſe virent réduits à implorer le ſecours d'un étranger, qu'on leur dit être fort verſé dans la médecine. C'étoit un hollandois que les ſaméens avoient fait priſonnier dans une expédition tentée contre l'iſle par une flotte envoyée de Batavia ; expédition qui n'avoit pas réuſſi. Renfermé avec trois de ſes compatriotes, dans une priſon

ſon étroite, il y avoit trouvé le moyen de faire connoître ſa capacité; car ſon geolier, homme de conſidération, étant tombé dangereuſement malade, le priſonnier avoit eu occaſion de le traiter, & l'avoit guéri contre toute eſpérance. Le bruit de cette cure l'ayant fait appeler à la cour pour donner ſes ſoins à un officier du palais, qu'une maladie grave conduiſoit au tombeau, il l'avoit également tiré du danger; double ſervice qui lui avoit acquis plus de liberté & beaucoup d'eſtime. Ce fut d'après ſa réputation que nos voyageurs eurent recours à lui.

M. Van-der-mur, c'étoit le nom du hollandois, écouta d'autant plus volontiers leur prière, que déſirant ſavoir qui étoient ces voyageurs, & d'où ils venoient, il trouvoit, en les ſervant dans la perſonne de leur chef, en les voyant familièrement, l'occaſion la plus favorable de ſatisfaire ſa curioſité. Il alla voir Baptiſte, & il lui parla de ſon mal en homme éclairé. Il le flatta de l'eſpoir de le guérir s'il vouloit ſuivre ſes conſeils, & gagna ſi bien ſa confiance, que l'ayant aſſuré qu'il ſeroit mieux à terre que ſur la barque, & lui ayant offert un lit dans ſa propre chambre, où il pourroit, lui dit-il, l'avoir ſans ceſſe ſous les yeux & lui donner tous ſes ſoins, le malade accepta ſa

propoſition avec reconnoiſſance, fit ce que le médecin déſiroit de lui, & ſe remit entierement entre ſes mains.

Baptiſte ne s'en tint pas là. Honteux d'avoir réſiſté à la voix de ſes parens, attendant, pour revenir auprès d'eux, qu'il fût entierement rétabli, ſentant auſſi peut-être que ſa maladie ſeroit longue ou funeſte, &, dans le cas où il ſuccomberoit, ne voulant pas que ſes enfans fuſſent témoins de ſa mort, il prit la réſolution étrange de faire repartir la barque, & de reſter ſeul à Saméa. En conſéquence il les fit appeler auprès de lui. Il leur annonça ſa volonté, & leur enjoignit de s'en retourner directement à la colonie.

« Partez, mes enfans, leur dit-il, nos affaires de commerce ſont à peu près terminées. Vos ſoins me ſont inutiles ici; ceux de M. Van-dermur me ſuffiſent. Je m'en promets d'heureux effets; mais la maladie qui m'afflige, ou du moins ma convaleſcence, peut avoir un terme éloigné, & je ne ſaurois eſpérer de m'embarquer de long-temps. Cependant une trop longue abſence ne manqueroit pas d'alarmer nos chers parens & votre mère. Allez donc les dérober à ces cruelles inquiétudes; &, ſans leur parler de l'état où je ſuis, dites-leur que mes

affaires me retiennent à Saméa, où vous ne devez pas tarder à venir me reprendre pour me ramener dans ma famille.

En vain ſes enfans, déſolés & baignés de larmes, lui firent des répréſentations ſur les dangers qui pouvoient ſuivre l'ordre qu'il leur donnoit. Il avoit pris ſon parti. Son caractère inflexible ne lui permettoit pas de changer de réſolution. Ses enfans furent forcés d'obéir, après avoir inſtamment prié M. Van-der-mur de veiller aſſidument ſur une tête ſi chere, & porté dans ſa maiſon ce que leur tendreſſe inquiète avoit jugé plus convenable à la ſituation du malade. Nous verrons, dans la ſuite de ces mémoires, quels effets eurent les ſoins du hollandois, & quel fut le ſort de Baptiſte; mais revenons à l'iſle inconnue, où les événemens, helas! les plus triſtes, doivent fixer notre attention.

Quand les enfans de Baptiſte ſe préſentèrent ſans lui devant le Père & Eléonore, nos parens, déjà fort inquiets à ſon ſujet, furent alarmés de ne le pas voir; mais ils le furent encore plus lorſqu'on leur dit qu'il étoit reſté ſeul des ſiens à l'iſle de Saméa. Notre mère ne put cacher ſon trouble ni retenir ſes larmes. « Quelle raiſon aſſez forte, dit-elle, a pu l'arrêter loin de nous, lorſque ſes enfans reve-

noient ? Pourquoi l'avez-vous quitté? ». Et quand on lui répondit qu'il reſtoit pour terminer certaines affaires, & que la barque n'étoit partie que ſur ſes ordres exprès & répétés, elle ſe plaignit douloureuſement de l'inſenſibilité de ſon fils; puis regardant les voyageurs : « Ah ! dit-elle, ſi j'en crois mon cœur, ce n'eſt pas là la vraie cauſe de ſon ſéjour à Saméa ». Le Père penſoit comme elle, & n'étoit pas moins affligé; mais comme il ſavoit ſe modérer, & qu'il craignoit d'augmenter la peine de ſon épouſe en laiſſant voir ſon émotion, il fit ſemblant de prendre le rapport des voyageurs dans le ſens naturel qu'il offroit. Pour éloigner même les ſoupçons d'Eléonore, il s'empreſſa d'arrêter adroitement les interrogations embarraſſantes qu'elle leur faiſoit, en attribuant tout haut le ſéjour de Baptiſte chez les indiens, au déſir trop ardent d'augmenter ſa fortune; motif qui paroiſſoit peu décent & peu réfléchi; & pour prévenir toute explication, il renvoya les arrivans dans leur famille.

Mais en les éloignant de la préſence d'Eléonore, ſatisfait en apparence de leurs réponſes, il n'en étoit pas moins réſolu de les interroger ſecrètement; & c'eſt ce qu'il fit le ſoir du même jour, après les avoir raſſemblés. « Mes amis, dit-il (en les abordant, & en leur voyant

un air de triſteſſe & d'embarras qui perçoit dans leur maintien), mes amis, je viens vous demander les raiſons poſitives du ſéjour de votre père à Saméa. Vous nous avez déjà dit que c'étoit pour y finir des affaires ; mais quelles ſont ces affaires ? c'eſt ce que vous ne nous expliquez point, & ce que je ſuis bien aiſe de ſavoir ». Les voyageurs, plus embarraſſés, héſitèrent à lui répondre. Obligés, par l'ordre de Baptiſte, de taire ſa maladie, & dès leur enfance habitués à reſpecter la vérité, ils ne ſavoient ce qu'ils devoient dire, ni même s'ils devoient parler. Le Père inſiſta ſur ce qu'il demandoit, & s'adreſſant particulièrement à Victor, l'aîné de la famille : « C'eſt de vous, dit-il, que j'attends la réponſe que je déſire. Pourquoi balancez-vous, mon fils, à m'apprendre ce que vous ſavez? — Pardonnez, je vous ſupplie, lui répondit Victor, ſi nous gardons encore le ſilence ſur une queſtion auſſi ſimple; mais vous ſavez ce que nous devons à notre père. Il nous a ordonné le ſecret, & nous lui avons promis de le garder. — Je louerois votre diſcrétion, répliqua le Père, ſi c'étoit un autre que moi qui vous fît cette demande; mais je ſuis en même temps le Père & le chef de la ſociété, & à ce double titre, j'ai droit

à votre obéiſſance, puiſque votre père lui-même n'eſt pas diſpenſé de me la rendre. Vous avez pu, par ménagement, vous taire devant Eléonore, vous ne le devez pas avec moi ». Alors Victor, forcé de parler, lui fit le récit de la maladie de Baptiſte & de l'état où ils l'avoient laiſſé.

Cette nouvelle, que le Père craignoit d'apprendre, fit ſur ſon cœur une vive impreſſion. Il blâma fortement l'imprudence de Baptiſte, & recommanda la diſcrétion à ſes enfans. « Je vous ferois repartir dès demain, leur dit-il, & j'irois moi-même à Saméa, ſi je ne craignois d'augmenter les ſoupçons & les alarmes de mon épouſe & de votre mère ; mais vous devez y retourner dès que vous pourrez le faire ſans affectation. Un ſéjour de trois ſemaines ici vous ſera, je penſe, bien ſuffiſant. Préparez-vous à partir à la fin de ce délai. Si la bonté céleſte nous a conſervé votre père, & s'il oſoit s'offenſer d'un ſi prompt retour, vous lui direz qu'impatiens de le revoir, ſa mère & moi l'avons ainſi voulu ».

Lorſque le jour fixé pour le départ fut arrivé, & que les fils de Baptiſte prirent congé, le Père les accompagna juſqu'à la barque, pour leur recommander très-expreſſément de ne s'ar-

rêter à Saméa que le temps néceſſaire pour remercier les hôtes & les amis de Baptiſte, & pour le prendre à bord. « Penſez bien, leur dit-il, que nous allons compter les jours & les momens juſqu'à votre retour, & que vous achevriez de nous plonger dans la plus affreuſe inquiétude, ſi vous tardiez à reparoître ».

Il revint enſuite pour conſoler Eléonore & Amélie, quoiqu'au fond il eût plus beſoin d'être conſolé lui-même. L'idée de ſon fils malade, mourant peut-être dans une terre étrangère, l'obſédoit la nuit & le jour. Vainement il cherchoit à s'en diſtraire; elle ſe préſentoit ſans ceſſe à ſon eſprit, & tourmentoit ſon cœur. Il étoit pourtant obligé de n'en rien faire paroître, & ſa peine, qu'il diſſimuloit, n'en devenoit que plus poignante.

Huit jours, qu'il croyoit néceſſaires aux voyageurs pour aller à Saméa & pour en revenir, ſe paſsèrent dans cette inquiétude, qu'un reſte d'eſpérance adouciſſoit un peu; mais quand ce temps ſe fut écoulé ſans que la barque parût, quand on vit pluſieurs jours encore ſe ſuccéder & finir dans une vaine attente, toute la famille fut en proie à la douleur, & celle du Père étoit un ſupplice. Il ne ſe contentoit pas d'envoyer à l'obſervatoire pour

épier le retour des voyageurs, il y paſſoit lui-même la plus grande partie de la journée, & n'en deſcendoit qu'à la nuit. Cette ſollicitude inquiète & paternelle fut la cauſe du cruel déſaſtre que nous allons rapporter dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE LI.

Accident qui arrive au Chevalier des Gaſtines ; ſa mort, ſuivie de celle d'Eléonore.

UN ſoir, le Père, dont la vue s'étoit fatiguée à regarder long-temps le côté de la mer par où ſes fils devoient revenir, prit un petit nuage qui parut ſur l'horizon, pour les voiles de la barque. Comme il ne pouvoit pas diſcerner ce qu'il voyoit à cette diſtance, même avec la lunette, il crut qu'il le verroit mieux en montant ſur une crête plus élevée, qui l'approchoit de ſon objet. Le jour baiſſoit ; il n'y avoit pas de temps à perdre. Le Père impatient ſe hâta d'y monter, malgré les repréſentations de Philippe & de Henri qui l'accompagnoient. Il parvint au haut de la crête ; mais le nuage s'étant élevé, il reconnut ſon erreur, & plein de triſteſſe, il ſe mit à même de redeſcendre. Cependant la lumière devenant toujours plus foible & le chemin du retour en étant plus difficile, ſes deux fils voulurent le ſoutenir dans la deſcente, & il les refuſa. Hélas ! que n'avoit-il moins de confiance en ſes forces !

A peine a-t-il fait quelques pas, que dans un endroit ſcabreux & roide, ayant mis le pied ſur une groſſe pierre qui ne tenoit plus que par ſon poids au noyau de la montagne, cette pierre roule, & le Père, manquant d'appui, tombe tout à coup la tête la première à plus de trente pieds au deſſous, contre une pointe de rocher qui l'arrête dans ſa chute.

Philippe & Henri, glacés de crainte & pouſſant à la fois des cris de douleur, ſe précipitent juſqu'à lui pour le ſecourir. Ils le trouvent couvert de ſang, ſans mouvement & ſans connoiſſance. Que feront-ils dans cet horrible malheur? s'arrêteront-ils où ils ſont, pour lui donner les premiers ſoins qu'exige ſon état? Mais ils manquent de tout ce qui pourroit lui être néceſſaire, & la nuit s'obſcurcit de plus en plus. Le porteront-ils dans ſa maiſon? Mais il peut mourir en chemin, & d'ailleurs comment ſe préſenter devant Eléonore? Ils prennent le parti d'arrêter le ſang en lui enveloppant la tête de quelques linges, & de l'emporter enſuite comme ils pourront. Ils déchirent leurs chemiſes pour en faire des compreſſes & des bandes, & lui mettant au plus vîte le premier appareil, ils le prennent entre leurs bras & le voiturent ainſi doucement, mais en ſe hâtant néanmoins autant qu'ils peuvent.

Qu'on ſe peigne l'embarras & la douleur de ces deux tendres fils du plus reſpectable & du meilleur des pères. Il n'étoit pas poſſible, il eût été même téméraire & dangereux de vouloir tenir caché l'accident funeſte qu'il venoit d'éprouver. Et quelle déſolation cependant ils alloient répandre dans toute la famille en le divulguant ! quel coup affreux ils portoient au cœur ſenſible de la mère ! Ils ne peuvent que former le deſſein d'entrer ſans être vus, d'appeler ſecrètement du ſecours pour viſiter les bleſſures du Père & les panſer ; & quand ils l'auront fait revenir à lui, de préparer adroitement Eléonore à recevoir la triſte nouvelle. Toutes ces ſages meſures furent inutiles.

Eléonore, inquiète de ne pas voir revenir ſon mari, avoit pris la réſolution d'aller, en ſe promenant, au devant de lui. Elle avoit prié de Martine de l'accompagner, & ils ſortoient enſemble de la maiſon, comme les deux frères, chargés de leur précieux fardeau, ſe préſentoient à leur porte. En ce moment Adélaïde entroit par haſard dans le ſalon avec un flambeau. Comme la porte extérieure étoit ouverte, la lumière qui éclaira tout à coup une partie de la cour, rendit les deux frères viſibles, & montra à Eléonore le Père à demi mort dans les bras de ſes enfans. A cet aſpect

terrible & inattendu, elle pouſſe un cri perçant, & tombe, comme frappée de la foudre, après avoir fait un vain effort pour ſe jeter ſur le corps de ſon mari.

De Martine & les deux frères ne ſavent lequel du Père ou d'Eléonore ils doivent plutôt ſecourir. Le danger eſt en quelque ſorte le même des deux côtés ; ils ne peuvent ſuffire à les ſoigner en même temps ; mais Adélaïde & toutes les perſonnes de la maiſon, épouvantées du cri d'Eléonore, accourent en un moment, en apportant des lumières. Chacun eſt ſaiſi de douleur & de crainte, en voyant l'état de nos chers parens ; mais il ne ſuffit pas de les plaindre ni de s'abandonner à de vaines lamentations, il faut leur donner de prompts ſecours pour les rappeler à la vie. C'eſt ce que de Martine prit ſoin de repréſenter à tous les aſſiſtans.

Bientôt la nouvelle de ce double déſaſtre ſe répand dans la citadelle & dans le village. La plupart des chefs de famille accourent tremblans & conſternés, & tous ſe déſolent en reconnoiſſant par eux-mêmes ce qu'ils ont à craindre pour les auteurs de leurs jours.

Cependant l'on porte Eléonore dans ſon appartement, & le Père dans un autre ; & tandis qu'Adélaïde & Dona Roſa s'efforcent de rendre

BIBLIOTECA NAZIONALE - VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

A cet aspect terrible et inattendu elle pousse un cri perçant, et tombe, comme frappée de la foudre.

Digitized by Google

la connoiſſance à la mère, Henri, Philippe, & de Martine s'occupent à viſiter les bleſſures du Père. Ils ôtent les bandes dont ſa tête eſt enveloppée ; ils coupent les cheveux enſanglantés, & quand ils ont baſſiné les parties offenſées, ils trouvent que les tégumens ſont déchirés en pluſieurs endroits, & que le crâne eſt entamé au deſſus & à côté de la tempe. De Martine conſulté n'oſe dire ce qu'il penſe des ſuites de cette chute. Il déclare à la vérité qu'il n'aperçoit rien de mortel dans cette fracture, mais qu'il faut lever le ſecond appareil pour pouvoir en parler plus poſitivement. L'on mit tous les moyens en uſage pour tirer le Père de ſon évanouiſſement; mais ce ne fut que vers le point du jour du lendemain qu'il revint à lui. Alors, ayant recouvré ſes ſens, éprouvant de vives douleurs, & ſe voyant dans ſon lit entouré de toute ſa famille, il demanda ce qui l'avoit mis dans l'état où il étoit; & pour lui en rappeler le ſouvenir, il fallut lui faire le récit de l'accident de la veille. Il s'informa ſi ſon épouſe étoit inſtruite de ce malheur, & l'on fut obligé de lui apprendre la criſe où l'avoit jetée la vue affligeante de ſon état. On lui dit qu'elle commençoit à reprendre ſes eſprits, & qu'on avoit

évité de la mettre près de lui, de crainte d'augmenter le danger de la ſituation de cette femme ſenſible, en lui laiſſant voir ſon mari privé de ſentiment, lorſqu'elle reviendroit à elle. Le Père pria ſes fils de le porter auprès d'Eléonore; mais on lui repréſenta qu'il étoit plus facile & moins dangereux de la porter elle-même auprès de lui; & c'eſt ce que l'on fit ſur le champ, pour contenter également Eléonore, qui, en recouvrant la parole, avoit inſtamment demandé qu'on la tranſportât dans la chambre de ſon mari.

Le Père ne ſe diſſimuloit pas ce qu'on avoit à redouter des ſuites de ſa chute. Il en ſentoit mieux le danger qu'aucun de ſes enfans; il vouloit pourtant avoir ſon épouſe pour témoin de ſon mal, non ſeulement parce qu'on déſire toujours d'être auprès de ce qu'on aime, & que c'eſt une douce conſolation dans les plus vives ſouffrances, mais parce que, connoiſſant parfaitement le cœur de cette femme incomparable & l'excès de ſa ſenſibilité, il n'ignoroit pas que, ſéparée de lui, ſon imagination, qui voyoit au delà du péril, le lui repréſenteroit plus imminent qu'il n'étoit. D'ailleurs, comme il n'avoit rien perdu de ſon courage, il penſoit que la fermeté qu'il

montreroit, ſe communiqueroit à l'ame d'Eléonore. Il ſe promettoit de lui dérober de ſon mal tout ce qu'il pourroit en cacher.

Telles étoient ſes diſpoſitions, quand Eléonore entra dans ſa chambre, pâle, défaite, abattue, ſoutenue par deux de ſes fils, & ſuivie d'Adélaïde & de l'eſpagnole. Elle avoit appris que ſon époux étoit ſorti de l'état cruel où elle l'avoit vu; qu'il demandoit à la voir; & ces heureuſes nouvelles, qui faiſoient luire à ſon cœur un rayon d'eſpérance, lui avoient donné la force de ſe rendre auprès du malade. Elle étoit bien réſolue de lui déguiſer la crainte qu'elle éprouvoit encore à ſon ſujet; mais lorſqu'elle approcha de ſon lit, & qu'elle vit ſon viſage meurtri, ſes yeux plombés & ſanglans, & ſes traits altérés par une fièvre brûlante, elle ne ſut plus ſe contenir. Toute ſa réſolution ne put l'empêcher de répandre un torrent de larmes, & de s'abandonner aux cris & aux ſanglots.

Le Père voulut en vain la raſſurer par ſes diſcours. Le coup étoit porté. Il avoit pénétré juſqu'au fond du cœur, où il avoit attaqué le principe de la vie. Il lui prit ſoudain un grand tremblement ſuivi d'une ſueur froide. La fièvre ſe déclara, & dès ce moment Eléonore prévit qu'elle ne ſurvivroit pas à celui qui poſſédoit ſa

tendreſſe, & dont la perte étoit pour elle le plus affreux des malheurs.

Elle ſe fit dreſſer un lit tout près de celui du Père, & en s'y mettant, elle lui dit : « Mon cher ami, je vous ai voué mon exiſtence & mes ſentimens juſqu'à la mort. Nous avons vécu toujours unis, toujours inſéparables. La mort ſeule rompra des nœuds que rien n'affoiblit jamais ; mais que dis-je ? la mort même ne nous ſéparera point. En tranchant votre deſtinée, elle terminera la mienne. Si le ciel diſpoſe de vos jours, j'eſpère de ſa bonté propice, que nous ſortirons enſemble de la vie, & que dans le même jour, la même tombe nous enfermera tous deux. Le ciel entend mes vœux ; c'eſt le plus ardent de mon cœur. J'ai toujours craint de reſter après vous ; mais un preſſentiment, dont j'accepte l'augure, me fait croire que je n'aurai pas à déplorer votre perte ! »

Le Père crut devoir l'exhorter à ſe réſigner patiemment aux décrets divins. Il lui repréſenta l'inutilité de ſa prévoyance & de ſon affliction ſur ce qui devoit arriver. Du reſte, en s'attendriſſant ſur la dernière preuve d'amour & de dévouement que lui donnoit ſon épouſe, il lui témoigna combien il ſe trouvoit conſolé par ſa préſence.

« Vous ſavez bien, ajouta-t-il, ma chere amie,

amie, que nous ne ſommes pas nés pour ne pas mourir. Soumis à la condition commune de tous les êtres vivans, il faut que nous rendions à la nature ce que nous en avons reçu; mais en acquittant le tribut que tout mortel doit lui payer, nous n'aurons que des graces à rendre à la providence. Aucun, peut-être, n'en reçut plus de bienfaits, & l'on en voit fort peu qui parcourent une ſi longne carrière ».

De Martine s'apercevant que l'entrevue & les diſcours de ces reſpectables vieillards leur cauſoient une émotion qui pouvoit leur être nuiſible, les pria de ſe modérer & de garder le ſilence. Il fit ſentir en même temps à leur nombreuſe famille, dont l'affluence rempliſſoit & embarraſſoit la chambre, qu'il convenoit, par la même raiſon, qu'il n'y reſtât que les perſonnes néceſſaires pour les ſoigner; & ces avis prudens, quoique fâcheux, furent exactement ſuivis. Les enfans, qui ne demeuroient pas dans la maiſon du Père, ſortirent & s'en allèrent pour ne rentrer qu'à leur tour; & la mère, ſe faiſant violence, ſe tourna vers le côté de ſon lit le plus éloigné de celui du Père, pour éviter de le voir & de lui parler.

Alors de Martine, profitant de la circonſtance, avertit à voix baſſe ceux qui étoient

dans la chambre, qu'il alloit lever l'appareil mis la veille ſur les bleſſures du Père, & prévint en même temps chacun de ce qu'il avoit à faire, tant pour l'aider dans cette opération, que pour diſtraire en ce moment l'attention d'Eléonore. L'on fit ſemblant d'arranger le malade pour lui donner une meilleure ſituation, & ſous ce prétexte, on leva l'appareil ſans qu'Eléonore s'en doutât; mais le médecin ne fut pas content de l'état des bleſſures, & il ne put cacher à Henri, qu'il importoit de prévenir, qu'on n'en pouvoit tirer qu'un funeſte préſage. La ſuite des événemens ne juſtifia que trop ce malheureux pronoſtic. Malgré tous les ſoins & les remèdes dont on put faire uſage, la fièvre augmenta, l'état du malade empira viſiblement, & au bout de ſix jours il fut ſans eſpérance.

Nous ne devons pas oublier, dans ce triſte récit, deux circonſtances très-ſingulières; c'eſt que la maladie & l'affoibliſſement d'Eléonore ſuivirent exactement les progrès de la maladie du Père, & qu'après avoir l'un & l'autre paſſé ſucceſſivement d'un violent délire à une profonde léthargie, tous ces ſymptomes diſparurent le ſeptième jour, pour faire place à ce calme des ſens, à cette raiſon lumineuſe qui caractériſèrent toujours nos reſpectable parens;

mais ce calme & cette raiſon étoient la dernière lueur d'un feu qui conſume, avant de s'éteindre, tout ce qui lui reſte d'aliment, & qui ne paroît plus vif alors que pour s'évanouir ſans retour.

Nos chers parens ne s'y trompèrent point. Loin de ſe flatter de quelque eſpoir ſur ce mieux apparent, ils jugèrent qu'il étoit le ſigne avant-coureur de leur fin prochaine, & après nous l'avoir annoncé avec une ſérénité digne de leur grande ame, ils ſe félicitèrent mutuellement d'être arrivés au terme de leurs jours, & de ſortir enſemble de la carrière de la vie. Cependant, vivement touchés de la douleur & de la déſolation que leur perte alloit cauſer à toute la famille, ils ne ſe contentèrent pas de conſoler ceux de leurs enfans qui les entouroient, & de les exhorter à ſupporter avec courage & avec réſignation le malheur qui les attendoit; ils voulurent auſſi répandre les mêmes conſolations dans le cœur de tous les membres de la colonie, &, en leur donnant leur bénédiction, leur faire leurs tendres adieux. Ils ordonnèrent en conſéquence qu'on les avertît de l'état & de l'intention de leurs parens, & qu'on amenât auprès d'eux juſqu'aux enfans les plus jeunes. Mais le Père, faiſant réflexion que ſon appartement ne pour-

roit contenir l'affluence de tous les insulaires, & désirant que personne ne fût privé de la dernière marque d'attachement qu'il leur vouloit donner, demanda là-dessus l'avis d'Eléonore, & ils résolurent ensemble de se faire porter hors de la maison, & dans un lieu spacieux & découvert, où tout le monde pourroit être admis, & où chacun auroit la liberté de les voir & d'en être vu.

Henri leur représenta tristement le danger de ce transport dans un moment si critique; mais ses discours n'eurent point d'influence sur leur résolution. Après lui avoir répondu qu'il n'y avoit plus dans ce moment de danger à craindre pour eux; & que l'opposition qu'ils trouveroient à leur volonté ne feroit que les affliger inutilement, Eléonore insista, & on lui obéit.

On les porta donc, avec toute l'attention & tous les ménagemens possibles, sur le préau de la citadelle, qu'ils avoient indiqué comme le lieu le plus voisin & le plus commode. On plaça leurs lits à côté l'un de l'autre, sous le feuillage de quelques arbres touffus, dont on épaissit l'ombre en y suspendant un pavillon; & ils y étoient à peine arrangés, qu'on vit arriver successivement toutes les familles de l'isle, dont les chefs éplorés menoient par la main

ou portoient ſur leurs bras leurs petits enfans, tandis que les grands les accompagnoient de l'air le plus triſte.

Lorſqu'ils y furent tous réunis, le Père les fit approcher; puis faiſant effort pour parler: « Mes chers enfans, leur dit-il, voici le moment d'une ſéparation que depuis long-temps vous avez dû prévoir. Elle eſt dans l'ordre de la nature. Votre mère & moi n'avons reçu la vie que pour la rendre à celui de qui nous la tenons. L'auteur des êtres nous appelle à lui; nous nous ſoumettons humblement à ſa volonté ſainte. Pourrions-nous murmurer de ce décret fatal, après tant de bienfaits dont il nous a gratifiés, & quand, dans ce jour même, il nous donne la plus touchante preuve d'affection? Vous perdez votre père & votre mère; mais vous ne pouviez pas eſpérer qu'ils vivroient toujours, ni même ſi long-temps; mais il vous reſte un père qui vous aime avec tendreſſe, & qui ne mourra point. Nous-mêmes, doux eſpoir! nous ne ceſſerons pas d'être; nous ceſſerons ſeulement d'être viſibles à vos yeux; & tandis que notre corps va retourner à la terre dont il eſt ſorti, notre eſprit, dégagé de cette dépouille groſſière & périſſable, vivra ſans fin, & veillera ſur vous. Ne vous affligez donc pas avec excès d'un événement néceſ-

ſaire, & qui ne peut nous ôter rien qui mérite de juſtes regrets. Nous emporterons avec nous la conſolation de vous laiſſer auſſi heureux que vous pouvez l'être en ce monde, & d'avoir aſſis votre bonheur ſur la baſe la plus durable. Vous êtes un peuple de frères, une ſociété d'hommes unis pour vivre ſous des lois juſtes, dont vous connoiſſez l'équité, & que vous avez juré d'obſerver. La ſeule choſe qu'il nous reſte à vous ſouhaiter, c'eſt que vous viviez toujours d'accord, toujours fidèles à ces lois propices, toujours attachés à votre chef, qui n'a d'autorité que pour les maintenir. La ſeule choſe que j'aye à vous demander, c'eſt que vous ne vous éleviez point contre cet ordre ſocial qui vous protège & vous défend, & que vous ne penſiez jamais en ſavoir plus que la nature qui vous l'a preſcrit ».

La mère, qui s'étoit toujours montrée ſi tendre, & qui ne perdoit la vie que par un excès de ſenſibilité, parut, dans ce dernier moment, une créature céleſte. Sa foibleſſe avoit diſparu. Supérieure à elle-même & maîtreſſe des mouvemens de ſon cœur, en laiſſant voir à ſes enfans la tendreſſe qu'elle avoit pour eux, & qui vivoit encore tout entière dans ſon ame, elle eut la force de les encourager à ſupporter patiemment la ſéparation doulou-

reuſe qui ſe préparoit; elle exhorta ſur-tout ſes filles à ne pas ſe laiſſer abattre par ce malheur. « Ah! gardez-vous, leur dit-elle, de vous abandonner à une douleur ſans meſure. La raiſon & la religion vous preſcrivent également de la modérer. Nous vous le demandons auſſi comme un effort que vous devez à nos exemples & à notre mémoire. Nous avons toujours vécu dans l'exercice de la juſtice, de la modération, de la bienfaiſance. Ne devez-vous pas eſpérer que nous en trouverons le prix dans le ſein de la juſtice & de la bonté ſuprême? Ne vous affligez donc pas ſur le ſort qui nous attend, puiſqu'il eſt ſi digne d'envie. Ne vous affligez donc pas, quand la faveur du ciel me dérobe au malheur de pleurer mon époux, & aux infirmités croiſſantes d'une triſte vieilleſſe. Nous allons jouir d'une paix & d'un bonheur ſans nuages. Que des gémiſſemens & des regrets trop amers ne viennent pas troubler ce doux repos. C'eſt ici la dernière prière que nous vous faiſons. N'oubliez jamais ces paroles, & ſouvenez-vous que l'ame de vos parens vivra toujours & ne ceſſera point de vous aimer ».

Le Père dit à Henri: « Mon fils, vous allez être revêtu du pouvoir ſouverain. Souvenez-vous qu'il ne vous eſt donné que pour faire

le bonheur de votre peuple. Faites régner les lois, & vous goûterez la douce joie de le voir heureux. Je ne vous dirai pas d'être bon; mais je vous exhorte à être juſte. La juſtice doit être la bonté des rois ». Il lui témoigna enſuite le regret de n'avoir pas vu revenir dans l'iſle les inſulaires abſens, & lui dit que c'étoit le ſeul qu'il emportoit dans la tombe. Il lui recommanda les européens, & le pria de les regarder comme citoyens de l'iſle, & de les doter d'une propriété pareille à celle des autres. Il exhorta Wilſon à ſe plier aux lois & aux mœurs de la ſociété qui l'avoit reçu dans ſon ſein, ſans chercher à lui en faire déſirer d'autres. Il aſſura de Martine de l'eſtime & de l'affection qu'il lui avoit inſpirée, & le pria de demeurer toujours attaché aux vrais intérêts de l'aîné. Enfin il conſola Dona Roſa, en lui promettant, de la part de tous ſes enfans, & particulièrement de Henri, tous les égards du reſpect & les ſervices de l'amitié.

Eléonore preſſa ſes filles de ſuivre toujours ſes exemples & ſes leçons. Elle leur recommanda d'aimer leurs frères, leurs maris, leurs enfans, & d'entretenir la paix & l'union dans leurs ménages. Elle dit à l'eſpagnole, qu'elle l'avoit miſe dans ſon cœur au rang de ſes propres filles; qu'elle la laiſſoit avec elles

comme avec ſes ſœurs, & qu'elle reſteroit également gravée dans ſon ſouvenir. Elle finit par lui ſouhaiter le ſort heureux que méritoient ſes vertus & ſon aimable caractère.

Le Père & Eléonore, ſe ſentant affoiblir de plus en plus, implorèrent ici l'aſſiſtance du ciel avec la ferveur la plus pieuſe, & toute la famille ſe mettant à genoux, joignit ſes prières aux leurs.

« O bonté divine! dirent ces vénérables vieillards, pardonnez-nous les erreurs & les fautes d'une longue vie, oubliez nos foibleſſes & purifiez-nous par votre grace ».

Après toutes ces aſſurances, ces tendres exhortations, & ces touchantes prières, le Père voulut que chacun de ſes enfans vînt lui baiſer la main & recevoir ſes adieux & ſa bénédiction, & ils ſe préſentèrent à la file pour cette triſte & touchante cérémonie. La main défaillante de ce reſpectable vieillard, & celle de la mère la plus adorée, employèrent encore le peu de force qui leur reſtoit à donner à ces enfans chéris une dernière marque d'amour. Ces chers parens, leur ſerrant doucement la main, & les remerciant de leur affection & de leur obéiſſance, faiſoient des vœux pour que le ciel daignât leur accorder les vertus

les plus néceſſaires & le bonheur qui doit les couronner.

Le Père, ſe tournant enſuite vers ſon épouſe, & lui prenant la main, lui dit d'une voix foible : « Chère Eléonore, chère amie de mon cœur, je ſens que mon heure approche, & je vois à vos yeux que la vôtre n'eſt pas loin. Nous voici au dénouement de la ſcène de la vie, à ce moment ſi redouté de tous les hommes. Il eſt touchant, il eſt lugubre peut-être; mais il n'a rien d'affreux pour nous. Que dis-je? nous y trouvons une nouvelle preuve de la bonté divine. Combien d'époux tendrement unis ont en vain déſiré de ne pas ſurvivre à l'objet de leur amour, & combien eſt petit le nombre de ceux à qui le ciel a permis de ſortir enſemble de ce monde! Il nous fait aujourd'hui cette rare faveur, comme pour nous détacher, par ce dernier bienfait, de toute affection terreſtre. Témoignons-lui donc la juſte gratitude que nous en avons, & conſacrons-lui nos dernières penſées.... »

« Eſprit éternel, ô Dieu puiſſant & bon, s'écria Eléonore, reçois les expreſſions & les vœux de nos cœurs!... reçois nos ames pénétrées de reconnoiſſance & d'amour, dans ton ſein paternel, & conſole ces enfans affligés du

malheur qu'ils ont de nous perdre.... ». Fixant alors ſes yeux preſque éteints ſur le Père, qui pouvoit à peine l'entendre : « Cher ami, lui dit-elle, recevez ici la dernière aſſurance de ma vive tendreſſe, & .... cher époux ! adieu.... je me meurs.... ». Elle lui ſerra la main, & à l'inſtant même elle expira, tandis que le Père pouſſant une voix plaintive, rendit le dernier ſoupir.

Oh ! qui pourroit faire dignement le tableau de la déſolation où ſe trouva dans ce moment toute la colonie ? qui pourroit dire ce qui ſe paſſoit dans tous les cœurs ? Juſques-là chacun s'étoit fait violence, autant qu'il l'avoit pu, pour retenir ſes larmes & les accens de ſa douleur profonde ; chacun s'étoit efforcé de cacher une partie de la peine qui l'accabloit ; pour ne pas troubler, par des marques d'affec- trop indiſcrètes, les derniers momens de parens ſi chers ; mais dès qu'ils eurent rendu l'ame, on vit les inſulaires, on les entendit de tous côtés s'abandonner aux pleurs, aux ſanglots, aux gémiſſemens, avec des plaintes ſi tendres, ſi touchantes, que l'homme le plus dur & le plus féroce n'auroit pu s'empêcher d'y être ſenſible, & que Wilſon lui-même ſentit ſes yeux humides. Quelques-uns alloient ſe proſterner devant les corps du Père & de la

mère, & fondant en larmes, leur adreſſoient les diſcours les plus tendres; d'autres les regardoient long-temps avec un mortel ſaiſiſſement, puis, levant les yeux & les mains vers le ciel, ſe plaignoient amèrement à la providence de ce qu'elle leur enlevoit à la fois l'honneur & la gloire de la colonie, & la conſolation de leurs jours; d'autres, abîmés dans leur douleur, les mains ſur leurs yeux & la tête penchée, demeuroient immobiles & comme privés de ſentiment. Les plus âgés s'écrioient: « O Dieu! nous avons trop vécu. Pourquoi ne tranchois-tu pas nos jours plutôt que ceux de ces perſonnes incomparables? Accoutumés depuis tant d'années aux témoignages de leur bonté, de leur vigilance, de leur affection, qui nous conſolera de les avoir perdus? Où trouvera-t-on jamais des amis ſi fidèles, des parens ſi ſoigneux, des chefs ſi capables & ſi ſages? Malheureuſe colonie! familles éplorées! quel coup affreux que celui qui vous frappe aujourd'hui »!

Les jeunes gens diſoient: « Hélas! le ciel n'a fait que nous les montrer. Nos pères ont eu du moins le bonheur de vivre long-temps avec eux. Il ne nous reſtera que le regret d'en avoir été privés, lorſqu'il nous étoit plus doux & plus utile de les connoître ».

Toutes les mères, jalouſes de graver le ſouvenir de ces chers auteurs de la colonie dans l'ame tendre de leurs enfans, les menoient juſqu'au lit funèbre, & les élevant ſur leurs bras, leur crioient d'un ton pénétré : « Mes amis, voilà les reſtes de notre père & de notre mère à tous, de ces parens qui furent ſi bons & ſi néceſſaires à tous ceux qui les connurent. Vous ne les verrez plus, hélas! Mais n'oubliez jamais que vous les avez vus; & quand vous ſerez en âge de comprendre ce qu'on vous dira de leurs vertus, imprimez-les dans votre mémoire, & faites-vous une étude conſtante de les imiter ».

Après que chacun eut ainſi donné un libre cours aux expreſſions de ſa juſte douleur, Henri, qui ſuccédoit au Père, & qu'on avoit reconnu pour chef de la ſociété, donna les ordres néceſſaires dans la circonſtance. Il falloit d'abord s'occuper des derniers devoirs à rendre aux corps de nos chers parens. Henri ne pouvant pas le faire par lui-même, pria de Martine & Dona Roſa de vouloir bien ſe charger de ces ſoins officieux; & ces fidèles amis des reſpectables chefs, honorés de cette confiance, quoique très-affligés de la perte commune, promirent de s'acquitter de ces fonc-

tions trop pénibles pour des enfans auſſi ſenſibles que malheureux. Ainſi finit cette triſte journée, qui devoit préparer la colonie à de nouvelles larmes.

CHAPITRE LII.

Enterrement des deux Fondateurs de la colonie ; leur éloge funèbre ; monument qu'on leur élève. Serment fait par Henri à ſon peuple ; ſerment prêté par le peuple à ſon chef.

LES corps des reſpectables chefs de la ſociété reſtèrent trois jours expoſés & le viſage découvert ſur un lit de parade ; & pendant tout ce temps-là, le concours des inſulaires, qui venoit pleurer & prier auprès deux, ne ceſſa pas un moment. Henri ne ſe diſpenſoit pas plus que les autres de ce pieux devoir, lorſque des affaires preſſantes ne le retenoient pas ailleurs. Il ne connoiſſoit pas l'étiquette ; & la repréſentation, qui n'étoit pas pour lui un dehors emprunté, ne l'empêchoit pas d'obéir aux ſentimens de la nature, comme ceux-ci ne le déroboient point aux importantes fonctions de chef de la colonie. Il ne rougiſſoit pas de céder aux mouvemens de la piété filiale ; mais il ſavoit, lorſqu'il le falloit, la faire céder à ſon tour à ſes premiers devoirs.

Il conſulta de Martine ſur l'exécution d'un deſſein qu'il avoit formé. C'étoit de dérober

les reſtes de nos parens à la corruption, en les embaumant. De Martine, inſtruit des procédés que les anciens & les modernes ont employés pour embaumer les corps, lui dit que non ſeulement la choſe étoit poſſible, mais qu'il ſe croyoit en état de le ſatisfaire à cet égard; & cette réponſe flatta le cœur de Henri d'une douce eſpérance. Il lui ſembloit qu'on alloit lui rendre, en quelque ſorte, ceux que la mort venoit de lui enlever. Il s'empreſſa d'ordonner qu'on portât à de Martine les choſes néceſſaires à cette opération. En conſéquence toutes les poudres aromatiques, les baumes liquides, les différentes drogues que celui-ci demanda, lui furent abondamment & promptement fournies; & l'embaumement, qui dura ſix ſemaines, eut tout le ſuccès que les ſoins aſſidus & l'habileté de l'opérateur pouvoient faire eſpérer.

Cependant Henri régloit les préparatifs & l'ordre des funérailles de nos parens. Il concertoit avec Philippe & Vincent le plan d'un monument funèbre qu'il ſe propoſoit de leur élever. Il indiquoit la ſolennité de certains jours de prières publiques. Il preſcrivoit un deuil général pour la colonie, qui ne ſe bornoit pas à la forme ni à la couleur des habits, mais qui étendoit ſa ſévérité juſqu'aux repas

&

& aux récréations. Le deuil étoit d'un an; les habits devoient être d'une étoffe groſſière & brune, les repas ſimples & modiques. Tous feſtins, tous plaiſirs bruyans étoient défendus. Le véritable deuil ſe portoit dans le cœur, mais on ne vouloit pas & il ne convenoit point que rien démentît à l'extérieur cette triſteſſe profonde. Des enfans tendres & reconnoiſſans pourroient-ils, hélas! trop manifeſter les ſenſibles regrets qu'ils doivent à un bon père & à une digne mère? Les ordres de Henri furent ponctuellement & fidèlement exécutés.

Quand le jour de l'enterrement fut arrivé, tous les inſulaires, avertis du moment de la cérémonie, du rang qu'ils y devoient prendre, & des fonctions que chacun devoit y remplir, ſe rendirent en habits lugubres ſur le préau de la citadelle, où les corps des deux fondateurs étoient expoſés. Alors ces corps vénérables, placés dans une bière de bois de cèdre, qu'on avoit renfermée dans un cercueil de plomb couvert d'un drap mortuaire noir & blanc, furent mis ſur un char tiré par quatre chevaux, également couverts de houſſes noires & blanches. Les chevaux prirent à pas lents le chemin de l'eſplanade. Henri, que ſoutenoit de Martine, marchoit derrière le char, à quelques pas de diſtance, d'un air pénétré, la tête

baiſſée & les yeux noyés de pleurs. Toute l'eſcorte le ſuivoit dans un ſilence qui n'étoit interrompu que par des gémiſſemens.

Parvenu juſqu'au bout de l'eſplanade, le char funèbre s'arrêta devant l'autel, où l'on deſcendit le cercueil. Toute la troupe des inſulaires l'environna, & l'on commença les prières pour les défunts. Henri fut encore obligé, par le devoir de ſa place, d'exercer, dans ce triſte moment, les fonctions de pontife de la colonie. Il devoit l'exemple du courage; il rappela ſa fermeté, & faiſant taire ſa douleur, que les larmes & les ſanglots de l'aſſemblée renouveloient malgré lui, il s'acquitta de ſon auguſte miniſtère avec la plus grande décence & la plus tendre piété.

Au milieu du ſervice, le pontife roi ſuſpendit les prières, pour faire en peu de mots l'éloge funèbre des deux fondateurs. Il monta ſur le marche-pied de l'autel, ſe tourna vers l'aſſemblée, &, pouſſant un grand ſoupir, après avoir gardé quelque temps le ſilence, les yeux baiſſés, il dit :

« Mes frères, mes concitoyens, mes amis, quel touchant, quel triſte devoir que celui qui nous réunit ici ! & qu'il eſt pénible celui que j'y remplis en ce moment ! Au lugubre appareil qui frappe nos regards, & à la pro-

ſonde affliction qu'on voit ſur tous les viſages, il n'eſt aucun de nous qui ne ſente plus vivement la perte qu'il vient de faire, & la cruelle ſéparation qui va ſe conſommer. Mais combien peu, j'oſe le dire, ont parfaitement connu toutes les vertus de ceux qu'ils pleurent, & l'étendue de leur eſprit, & la profondeur de leurs connoiſſances, & les tréſors inépuiſables de leur bonté, & la hauteur de leurs ames ſublimes!

« J'ai eu le bonheur de les voir & de les entendre plus ſouvent que nul autre, & rien ne peut ajouter à l'idée que je m'en ſuis faite. Hommes, époux, parens, chefs de ſociété, ils ont rempli, dans tous ces états, tous les devoirs que la nature, la religion & la politique leur preſcrivoient. Les mémoires que le Père nous a laiſſés comme un précieux héritage, ſont un monument authentique de leurs vertus civiles & domeſtiques. Avec quelle ſoumiſſion & quelle reconnoiſſance ils ont reçu les avis & les conſeils de leurs parens! avec quelle exactitude & quel zèle ils ont ſuivi leurs volontés! avec quelle candeur & quelle innocence ils ont paſſé leur jeuneſſe dans une ſociété dépravée! Qui montra jamais plus de conſtance dans l'adverſité, plus de reſſources dans le beſoin, & plus d'ardeur pour le travail?

Quels époux furent jamais plus unis, plus tendres, plus prévenans & plus ſoigneux l'un pour l'autre? Où vit-on des parens plus attentifs, plus vigilans, & qui ayent chéri tous leurs enfans avec tant d'affection? Enfin où verra-t-on ailleurs des chefs de ſociété plus inſtruits, plus juſtes, plus bienfaiſans, & plus empreſſés à faire régner l'ordre, la concorde, la paix parmi leurs ſujets, à les faire jouir de tous leurs droits d'hommes & de citoyens, à les rendre auſſi heureux qu'ils peuvent l'être?

» Et c'eſt ici, mes frères, que vous devez remarquer plus particulièrement les talens rares & le mérite incomparable du Père, la raiſon profonde & éclairée de notre mère. Ils ſavoient, & ils vous l'ont appris, que l'homme eſt né pour vivre en ſociété; qu'il ne peut rien, ou preſque rien, ſans le ſecours & la force des autres; que ſes lumières, ſes droits, ſes moyens, ſes jouiſſances augmentent à meſure qu'il voit étendre ſes relations, & que tout le bonheur dont il peut jouir ſur la terre, il le trouve dans une ſociété policée, fondée ſelon les plans de la nature.

» D'après ces connoiſſances, ils conçurent le hardi, le généreux deſſein de compoſer de leur famille une pareille ſociété, de réunir

toutes les volontés dans la perſonne d'un chef, pour le bien commun & particulier, &, en faiſant ainſi le bien de leurs enfans, d'aſſurer pour les ſiècles celui de leur poſtérité. Ce deſſein ſi magnifique, ſi grand, & ſi important à la fois par les ſuites qu'il devoit avoir, ils l'ont exécuté avec une conſtance & un courage inébranlables, avec le ſuccès le plus complet.

» Ouvrez l'hiſtoire & interrogez-la ſur la conſtitution & le gouvernement des empires & des républiques qui ne ſont plus. Jetez les yeux ſur les états qui ſubſiſtent encore, & vous verrez que leurs fondateurs ont preſque tous méconnu les lois proſpères de l'ordre ſocial, ou que leurs ſucceſſeurs les ayant mépriſées pour y ſubſtituer des lois humaines & arbitraires, les abus, les vices, les déſordres produits par ces erreurs, ont cauſé les malheurs & les révolutions de ces états, ou qu'ils préparent leur décadence & les amènent à leur ruine. Graces aux ſoins de nos fondateurs, nous pouvons éviter un pareil ſort.

« Que ſerions nous, mes amis, dans ce coin de terre, ſéparés des grandes ſociétés, ſi, contens de nous avoir donné la vie & les moyens de la ſubſiſtance, nos reſpectables parens n'avoient pas étendu les ſoins de leur

prévoyance ſur le ſort futur de l'iſle ; ſi chacun de leurs enfans, dans une entière indépendance, ne vouloit prendre pour règle que les caprices de ſa volonté ; ſi toutes les familles, formant autant de petites républiques, détachoient leurs intérêts de celui des autres, & ſi elles ne reconnoiſſoient pas un ſupérieur pour être le lien des volontés & des intérêts communs, pour faire parler & maintenir les lois ? Nous ne formerions pas un peuple. Comme nos malheureux voiſins, nous ne ſerions bientôt qu'une horde ſauvage. A meſure que les liens de la parenté ſe relâcheroient, l'affection & les égards, qui attachent chaque individu à un autre, chaque famille à une autre, tomberoient, & l'anarchie, s'étendant ſur toute la colonie, y feroit croître le déſordre & la déſolation qu'elle traîne toujours après elle. Que ſerions-nous enfin, ſi notre conſtitution n'étoit pas fondée ſur les lois immuables de l'ordre naturel ? Une ſociété, comme tant d'autres, où la cupidité, favoriſée par l'ignorance, viendroit égarer le gouvernement, où l'intrigue & la rapacité feroient impudemment d'immenſes fortunes, où la vénalité & la corruption porteroient la gangrene & la mort juſqu'au cœur de l'état ».

Henri deſcendit ici de l'autel, s'avança juſ-

qu'auprès du cercueil, & lui tendant les bras, après s'être incliné profondément devant lui, il reprit ainſi :

« O chers & reſpectables auteurs de nos jours & de notre proſpérité ! chefs inimitables & ſans modèles ! que d'obligations vous avez impoſées à nos cœurs reconnoiſſans, & quels exemples vous nous laiſſez ! Qui de nous pourroit oublier ce que vous avez fait pour lui, & ſe retracer votre idée ſans être ému juſqu'au fond de l'ame ? Non, jamais, jamais nous ne perdrons le ſouvenir de vos ſoins paternels, de vos bienfaits, de cet amour ſi tendre que vous aviez pour nous, ni des ſages conſeils que vous nous avez donnés. Point de membre de la ſociété qui ne les ait gravés dans ſon cœur, qui ne ſe faſſe un devoir de les tranſmettre à ſes enfans, pour en étendre la mémoire juſqu'aux dernières générations, & qui, en leur racontant les événemens de votre vie & tous les faits mémorables dont elle eſt pleine, ne prenne plaiſir à les inſtruire de ce qu'ils vous devront un jour.

« En nous exhortant à obéir aux lois, vous m'avez recommandé de les faire exécuter & d'être toujours juſtes. Elevés ſous vos yeux, formés par vos leçons, pourrions-nous, hélas ! nous en écarter ? Pourrions-nous vouloir trou-

bler cette société qui vous fut si chère, & sur laquelle vous veillez encore du séjour heureux que vous habitez ? J'ose croire qu'il n'est aucun de nous qui ne leur ait voué dans son cœur la plus grande soumission, qui ne se regardât comme coupable envers vous & envers le ciel, s'il venoit à les transgresser. Quant à moi, ô mon Père ! dont j'implore ici l'assistance, chargé de la pénible tâche de gouverner après vous ce nouveau peuple, je me consacre tout entier à faire observer ces lois qui le protègent, & je fais, en votre présence, le serment solennel de n'user du pouvoir qu'elles me donnent, que pour défendre les droits, la propriété, la liberté de chaque citoyen, que pour maintenir l'ordre, le bonheur, & la paix dans la colonie ».

Après ce discours de Henri, qui fit couler de nouveaux pleurs des yeux de l'assemblée, tous les chefs de famille sortirent de leurs places & vinrent se ranger devant lui, pour lui rendre un hommage public, & lui prêter serment de fidélité, tant pour eux que pour leurs femmes & leurs enfans. Ils le firent en mettant la main gauche sur leur cœur, & en posant la droite sur le code des lois, qu'on avoit eu soin de porter pour cette cérémonie. Voici la formule du serment qu'ils prononcèrent à haute voix.

« Vous, que la loi nous donne pour souverain, & dont nos cœurs auroient fait choix si elle nous l'eût permis, nous vous reconnoissons au nom & comme représentans du peuple de cette isle, pour chef suprême de la société. Persuadés que vous suivrez vous-même ce que la loi vous prescrit, nous mettons en vous toute notre confiance; nous promettons de vous obéir, de contribuer en tout temps, de nos biens & de nos personnes, à rendre votre protection toute puissante pour faire régner l'ordre & la justice; & nous vous jurons solennellement la fidélité la plus inviolable ».

De Martine & Dona Rosa vinrent prêter à leur tour le serment d'obéissance & de fidélité entre les mains du nouveau chef, qui promit de les regarder comme membres de la famille; mais Wilson ne se présenta point. Il dit à Philippe, qui se trouvoit près de lui: Qu'il n'avoit pas encore résolu de finir ses jours dans la colonie; qu'il étoit membre d'une autre société à laquelle, loin ou près, il vouloit demeurer attaché. « A la bonne heure, lui répondit Philippe; mais si vous ne voulez pas être compté parmi les membres de la colonie, vous ne devez pas non plus espérer de participer à ses avantages, & le chef ni la société ne vous doivent désormais que les simples

égards qu'exige votre qualité d'étranger ». « Eh bien, ſoit, repartit Wilſon, ces ſimples égards me ſuffiſent. Je vis ſans crainte parmi vous; mais toute propriété m'y deviendroit inutile, ou, pour mieux dire, embaraſſante. Je ne veux pourtant pas vous être à charge. Soit dans la guerre, ſoit dans le commerce, je vous ſervirai de mon bras & de mes conſeils; je crois que je puis payer ainſi l'hoſpitalité que vous m'accordez ».

Philippe ne répliqua pas; mais il fut très-peu ſatisfait de cette affectation d'indépendance de la part d'un homme qui devoit tant à la petite ſociété, & qui ſe faiſoit un droit de la bonté qu'elle lui montroit, pour mépriſer ſes bienfaits. Tous ceux qui l'avoient entendu, prirent de ſon caractère une idée peu favorable; mais ils gardèrent le ſilence : & quant à Henri, il étoit alors trop occupé de ſes fonctions importantes, pour arrêter ſon attention ſur la conduite peu décente & ſur les diſcours de l'anglois. Il finit les prières qu'on avoit interrompues; puis, à la tête de tout le cortège, il accompagna les vénérables corps juſqu'au monument funèbre où ils devoient repoſer.

Ce fut là que toutes les plaies du cœur ſe rouvrirent, que toutes les douleurs ſe renou-

velèrent. Lorſqu'on deſcendit le cercueil dans le tombeau, chacun des inſulaires crut perdre encore une fois ces parens ſi bons & ſi tendres. L'on n'entendit de toutes parts que des ſanglots & des gémiſſemens, & le nouveau chef, déchiré juſqu'au fond de l'ame par ſa propre douleur & par celle des aſſiſtans, fut obligé de preſſer la fin de la cérémonie, pour ſe dérober à ce ſpectacle déſolant, & s'arracher d'un lieu également cher & terrible à cette famille éplorée.

Que le triſte ſouvenir de ce cruel moment, & que les larmes qui coulent encore de nos yeux en retraçant cette peinture, ne nous empêchent pas de remplir ici les pénibles fonctions d'hiſtorien, & de parler du mauſolée qu'on élevoit aux fondateurs.

Ce monument, auquel on devoit joindre une longue ſuite de monumens ſemblables, qu'on ſe propoſoit d'élever à la mémoire de tous les bienfaiteurs de l'iſle, & qui n'étoit pas encore bien avancé quand les corps des fondateurs y furent portés, étoit placé en avant & au côté droit de l'autel & de la pyramide, à cent pas de celle-ci. Il ne conſiſtoit alors que dans des fondations élevées de quatre pieds au deſſus de terre : commencement d'un édifice ſépulcral, dont la forme intérieure,

demi-circulaire, conſidérée du milieu de l'eſplanade, comprenoit trois entre-colonnemens du périſtile qui le précédoit.

Les dimenſions de cet édifice, achevé depuis, ſont pour le mauſolée trente pieds de hauteur du ſol juſqu'à la voûte, ving-cinq pieds de largeur, priſe parallelement à la longueur du périſtile, & ſeize pieds de profondeur, du ſeuil de l'entrée juſqu'au point de l'intérieur du mur le plus éloigné. Le périſtile a vingt-quatre pieds de largeur, & ſa longueur, proportionnée à la largeur du mauſolée, doit s'étendre & devenir une longue galerie à meſure qu'on bâtira d'autres monumens à côté de celui-ci.

L'entrée du mauſolée eſt décorée de quatre colonnes, ou plutôt de quatre palmiers accolés deux à deux; & quatre autres colonnes figurées en palmiers, qui répondent aux premières, ſoutiennent & décorent la partie antérieure du périſtile, qui eſt exhauſſé d'un pied & demi au deſſus du ſol. On voit au pourtour du mauſolée ſix autres colonnes ſemblables aux premières, dont le chapiteau ou plutôt les branches, ſe courbant en cintre vers le milieu de l'édifice, forment naturellement le lambris, & couvrent le tombeau des deux fondateurs. Le fût des colonnes ou tronc

des palmiers, ainſi que les branches, imitent le naturel par la couleur qu'on leur a donnée.

On aperçoit du dehors au centre du demi-cercle intérieur, le tombeau iſolé. L'eſpace que laiſſent les colonnes entre elles, & celui qui ſe prolonge & s'étend derrière le tombeau, donnent paſſage à la vue juſqu'au fond du mauſolée, & permettent ainſi de lire les inſcriptions gravées ſur des tables de marbre blanc, dont les murs ſont revêtus dans les entre-colonnes.

Le tombeau, imité de l'antique, eſt de marbre noir. Il a en deſſous la forme ronde d'une nacelle portée ſur deux conſoles qui l'embraſſent de chaque côté juſqu'au bord du couvercle. Elles ſont ornées de cannelures, & leurs baſes, qui ont pour ornement des pieds de lion, poſent ſur un beau ſocle de breche d'Alep (1).

Ce ſarcophage, couvert carrément, ſert de

(1) Vincent & la plupart de ſes fils, qui cultivent avec ſuccès tous les beaux-arts, en cherchant ſoigneuſement dans tous les cantons de l'iſle des matières propres à la ſculpture, firent la découverte de pluſieurs ſortes de pierres & de marbres précieux, dont quelques-uns reſſemblent parfaitement aux marbres les plus eſtimés en Europe, & particulièrement à celui qu'on appelle brèche d'Alep, qui vient des environs de cette ville de Syrie.

ſupport au groupe des figures du Père & de la mère. Elles ſont de la main de Vincent, & parfaitement reſſemblantes. L'artiſte les a repréſentés debout, tournés du côté du périſtile & ſe tenant par la main, tandis qu'ils ſemblent tendre l'autre à ceux qui les regardent. On ne peut voir leur attitude & leurs traits, ſans reconnoître l'expreſſion de cette honté majeſtueuſe qui brilloit ſur leurs viſages, & ſans être vivement ému de la tendre affection qu'ils paroiſſent témoigner encore à leur famille.

Le ſocle du ſarcophage poſe ſur une eſpèce de ſtylobate (1), qui fait un ſoubaſſement large à ce tombeau, élevé de trois pieds au deſſus de quatre gradins de marbre blanc; & ce large ſtylobate porte ſur ſes angles autant de figures allégoriques avec leurs attributs reſpectifs. Celles qui ſe préſentent du côté de l'entrée, ſont la juſtice & l'agriculture; celles qui décorent les angles oppoſés, ſont le commerce & l'inſtruction.

La première tient un niveau d'une main & un ſceptre de l'autre. Elle preſſe du pied droit une hydre, dont les têtes renverſées & les

(1) Terme de ſculpture & d'architecture, tiré du grec, qui veut dire piédeſtal. *Note de l'éditeur.*

langues pendantes annoncent les abois. La cupidité aux mains crochues, l'aſtuce couverte d'une peau de renard, l'envie décharnée, dont un ſerpent mord le ſein, & la fureur homicide, l'œil farouche & la bouche écumante, armée d'un poignard & d'un tiſon ardent, fuient les regards pénétrans de la déeſſe.

Autour de la ſeconde, qui, d'une corne d'abondance, verſe les tréſors de Cérès & de Pomone, on voit des charrues, des vans, des herſes, des bœufs, des chevaux, des brebis, &c. Elle s'appuie ſur un olivier, ſymbole de la paix, qui lui eſt ſi néceſſaire.

La troiſième, portant un caducée & une bourſe, emblêmes des traités & des échanges, eſt aſſiſe ſur une balle de marchandiſes, entre une charrue & une ancre, ſurmontée du chapeau de la liberté. A ſes pieds paroiſſent un chameau chargé & une proue de navire.

La quatrième, telle qu'on nous peint Minerve, inſtruit un jeune adoleſcent, qui paroît écouter avec attention les leçons qu'elle lui donne. Il tient à la main un livre ouvert, dont la déeſſe lui montre le titre, contenant ces mots écrits en gros caractères : *Droits & devoirs de l'homme & du citoyen.* On lit ſur le dos de pluſieurs autres livres, placés aux pieds des deux figures : *Lois naturelles & civiles ;*

causes des révolutions des sociétés ; économie rurale & politique ; les aventures de Télémaque, fils d'Ulysse ; l'ami des hommes, &c. &c. &c. Autour du groupe, sont répandus divers instrumens des sciences & des arts, & plusieurs cartes géographiques & célestes.

Le bas de l'entre colonnement du fond, derrière le tombeau, offre une large peinture, qui montre, dans une suite d'allégories, que l'agriculture est la mère de la population, des arts & des plaisirs, & qu'elle doit elle-même sa naissance aux avances & aux travaux constans de l'homme instruit & laborieux.

On y voit un champ cultivé & séparé par un large fossé d'une lande stérile & déserte, qui s'étend dans le lointain jusqu'à des montagnes arides. D'un côté du champ, les sillons couvrent la terre ; de l'autre, la herse les applanit. Un laboureur y sème des grains ; & sous ses mains prospères, ces grains, comme les dents du dragon de Cadmus, produisent des hommes qui portent chacun le symbole d'un art, & qui fournissent au cultivateur des compagnons & des secours. Cette nouvelle génération sort du milieu des glèbes écrasées. Derrière le laboureur, sont, dans de vastes corbeilles, les grains qu'il doit répandre, & tout auprès les restes d'un repas qu'il vient

de

de faire; des glands, des châtaignes, des noix, &c., productions naturelles & ſpontanées de la terre vierge, & nourriture précaire de l'homme, avant qu'il eût forcé la terre à ſe charger de moiſſons.

A côté & ſur le même plan, on découvre une campagne riante, entre-mêlée de bois, de prés, de vignobles, de vergers, & embellie par les habitations éparſes des cultivateurs. Ici l'on voit flotter au gré du zéphyr, ſur le dos de la plaine, les blés déjà mûrs. Des troupes de moiſſonneurs armés de faucilles, s'empreſſent à les couper, les lient en gerbes dont ils font de grands tas; & de longs chariots, traînés par des bœufs, les portent juſqu'à l'aire où les coups redoublés du fléau les ſéparent de la paille. Là, ce ſont des bergers couchés nonchalamment à l'ombre des ſaules, ſur le bord d'un ruiſſeau. Ils font réſonner leurs chalumeaux & leurs muſettes de chanſons ruſtiques, tandis que les bœufs, les taureaux, les géniſſes qui ſont ſous leur garde, paiſſent dans le bas de la prairie, bondiſſent ou s'ébattent en mugiſſant, & que les chèvres & les moutons bêlans broutent le ſerpolet & le thim des collines. Plus loin & ſur le penchant des côteaux, des vendageurs dépouillent de ſes fruits délicieux la vigne, qui ploie

ſous le poids de la grappe ambrée, & les voiturent au preſſoir, où coulent des flots de vin. Les ris folâtres & la joie douce & pure ſuivent par-tout ces hommes paiſibles, animent toute la ſcene, & ſe font voir ſur-tout dans les danſes qu'ils forment à la fin de la journée, au retour de leurs travaux.

Au deſſus de cette peinture & ſur une table de marbre noir, eſt gravée en lettres d'or l'épitaphe des deux fondateurs. L'inſcription formée en gros caractères, plus élevée que le groupe du ſarcophage, ſe voit du milieu de l'eſplanade, & ceux qui parcourent la galerie, peuvent la lire facilement. Elle eſt conçue en ces termes:

De deux époux unis par le ſort, par l'amour,
Au ſein de ce tombeau ſont les précieux reſtes.
Leurs travaux, leurs vertus céleſtes,
Ont fait de ce déſert un fortuné ſéjour.

Fondateurs généreux d'un peuple leur ouvrage,
Légiſlateurs de leurs enfans,
Si ce peuple eſt heureux & ſage,
Il le doit à leurs ſoins tendres & bienfaiſans.

Héritiers de leur nom, imitons leur exemple.
Vivons pour être vertueux;
Et pour nous montrer dignes d'eux,
Que ce tombeau pour nous ſoit déſormais un temple.

CHAPITRE LIII.

Cérémonie de l'inauguration du nouveau ſouverain de l'Iſle ; diſcours prononcés à cette occaſion. Grande fête agricole, & réjouiſſance publique.

LE temps du deuil ſe paſſa dans un profond ſentiment de triſteſſe. Henri, pendant ce temps-là, ſe contenta de gouverner la colonie ſuivant les plans du premier chef, & de la maintenir, ſans innover, dans l'état de proſpérité où il l'avoit trouvée. Chacun s'occupa en ſilence de la culture de ſon domaine & du ſoin intérieur de ſa maiſon. La ſeule famille de Baptiſte, dont les fils, revenus dans l'iſle, avoient ajouté à la douleur publique, en apportant la nouvelle de la mort de leur Père, & qui, d'après ce malheureux événement, auroient dû, ce ſemble, ſe tenir plus retirés & plus circonſpects, la ſeule famille de Baptiſte franchit les bornes de la modeſtie & des égards, qu'elle devoit reſpecter dans ces circonſtances. Wilſon, qu'elle avoit adopté & logé depuis peu chez elle, comme un homme d'un rare mérite, lui ayant remis ſous les yeux les profits conſidérables qu'elle avoit faits dans

ſes voyages précédens, ſut la perſuader d'en entreprendre de nouveaux, pour ſe rendre toujours plus puiſſante. Elle céda ſans prudence aux inſinuations de cet étranger, & fit pluſieurs expéditions aux iſles d'Emoï & de Saméa; tant la ſoif ardente des richeſſes, & l'eſpoir de la ſatisfaire, peuvent écarter de la bienſéance des eſprits ambitieux & cupides!

Lorſque l'année du deuil fut révolue, les principaux de l'iſle aſſemblés prièrent Henri d'ordonner la cérémonie de ſon couronnement, de fixer le jour de l'inauguration, & de permettre qu'en ce jour ſolennel les citoyens lui donnaſſent une fête, comme un témoignage de la joie que cet événement leur inſpiroit. Henri les remercia, & cédant à leurs déſirs, donna les ordres qu'ils ſollicitoient, nomma quelques-uns de ſes frères pour préſider aux fonctions importantes de cette auguſte cérémonie, & leur laiſſa la liberté de ſe faire aider dans leur miniſtère par ceux de leurs fils ou de leurs neveux qu'ils jugeroient les plus propres à les ſeconder.

En conſéquence, le lieu fut choiſi ſur la partie de l'eſplanade la plus éloignée de la pyramide, le jour indiqué à un mois, & les préparatifs néceſſaires, déjà concertés, furent faits ſoigneuſement & avec diligence.

Le matin du jour assigné, au moment où le soleil parut sur l'horison, le canon des remparts de la citadelle annonça la solennité. Tous les insulaires, au dessus de quinze ans, vêtus d'habits uniformes de drap de coton blanc, avec des paremens & des revers de soie pourpre, & chaussés en brodequins, s'assemblèrent en armes sur la place du village, se formèrent par compagnies en troupe régulière, & commandés par leurs officiers, marchèrent dans le meilleur ordre, drapeaux déployés, & précédés d'une musique guerrière, jusqu'à la porte du palais du souverain de l'isle. En arrivant, ils étendirent leur front, firent différentes évolutions, & s'étant divisés, se placèrent en haie, depuis la porte du palais jusqu'à celle de la citadelle.

Henri sortit peu de momens après, revêtu d'une longue robe de coton pourpre, à plis ondoyans, bordée d'une grande frange de soie blanche, nu-tête & les cheveux flottans sur les épaules. Il étoit précédé de six de ses frères, Guillaume, Charles, Vincent, Philippe, Etienne & Joseph, qui portoient chacun sur les mains les ornemens de la royauté, couverts d'une étoffe de soie. Henri monta sur un char découvert, attelé de six chevaux, & les six frères s'étant placés à côté de lui, le char s'avança lentement du côté de l'esplanade, accom-

pagné de la troupe militaire, diviſée en deux corps, & ſuivie de tout le peuple, paré de ſes plus beaux habits, qui faiſoit retentir les échos d'alentour des cris de *Vive Henri, notre prince & notre père!*

Arrivé à l'endroit préparé pour la cérémonie, Henri deſcendit du char. Deux de ſes frères le ſoutinrent par deſſous les bras, pour l'aider à monter les gradins d'une ſorte d'eſtrade faite en amphithéâtre, ſur laquelle il devoit être couronné à la vue de tout le monde. Dès qu'il y fut monté, il ſe mit à genoux, & fit à haute voix, à l'Etre-ſuprême, une courte prière, où il lui demanda la force & la ſageſſe néceſſaires pour s'acquitter dignement de ſes pénibles devoirs. Quand il ſe fut relevé, Etienne & Vincent lui mirent ſur les épaules un long manteau de ſatin blanc, bordé d'une frange violette. Philippe lui poſa ſur la tête une couronne d'argent, ornée d'épis de blé d'or entrelacés. Guillaume lui préſenta pour ſceptre une houlette : Charles lui donna ſucceſſivement à tenir le manche d'une charrue, le code des lois, & un encenſoir, & Joſeph lui ceignit un glaive. Les ſix frères s'étant réunis, & l'élevant ſur leurs bras, le placèrent ſur un trône, qui n'étoit autre choſe qu'une pile de gerbes, puis ils s'inclinèrent devant lui, pour

lui témoigner leur reſpect & leur obéiſſance.

Philippe, prenant enſuite la parole, lui dit, au nom de tous, & d'une voix élevée : « Souverain, ou plutôt père de ce peuple, ſouvenez-vous bien des devoirs que vous vous impoſez en vous engageant à le conduire. Les ornemens qui vous entourent & qui décorent votre front, vous les retracent vivement ſous les ſymboles les plus ſimples. La houlette qui vous ſert de ſceptre, vous avertit que vous êtes paſteur, & que vous devez veiller avec tendreſſe ſur votre troupeau; le trône de gerbes & la couronne d'épis, que votre puiſſance eſt fondée ſur l'agriculture, & que votre gloire dépend de ſa proſpérité; le manche de la charrue, que votre peuple attend de vous l'exemple de l'amour & du reſpect pour ce premier des arts; le code des lois, que l'art nourricier ne peut exiſter, non plus que la ſociété, s'il n'eſt protégé par la juſtice; l'encenſoir, que vous êtes pour ce moment miniſtre de morale, pontife de la religion, &, à ce double titre, chargé non ſeulement de maintenir les rites ſacrés, mais de montrer à vos ſujets le chemin des vertus les plus ſublimes, de porter leurs vœux au ciel, & de lui rendre graces pour les bienfaits qu'ils en ont reçus; le glaive enfin (emblême du pouvoir que la ſociété vous donne, en vous

faisant le centre des volontés & des forces de tous), que vous devez tout employer pour protéger & défendre leurs personnes & leurs propriétés ».

Henri, de l'aveu de qui Philippe venoit de parler ainsi, remercia d'abord son frère d'avoir pris soin de lui rappeler ses devoirs de souverain, & le priant de lui dire toujours la vérité avec cette franchise patriotique; l'assura qu'il l'écouteroit toujours avec autant de docilité que de reconnoissance. Ensuite voulant faire voir que son désir le plus ardent étoit de se montrer digne du rang supréme où l'élevoit sa naissance, il fit du haut du trône un discours à l'assemblée, sur les intérêts qui doivent unir les sujets & le souverain.

« Je m'acquitte aujourd'hui, continua-t-il, d'une des principales fonctions de ma place, comme premier instituteur, en vous remettant sous les yeux le pacte indissoluble qui lie le chef de la société aux membres qui la composent. Le souverain ne seroit rien sans doute sans la société, puisqu'il existe par elle & pour elle. Mais la société elle-même ne sauroit subsister, disons mieux, ne se formeroit pas, si elle n'avoit dans la personne du souverain une autorité consentie, assez puissante pour faire régner l'ordre & la paix dans l'intérieur de l'état, pour défendre

les propriétés publiques & privées des attentats de la cupidité & de l'injuſtice armée. Mais elle ne parviendroit jamais à une grande proſpérité, ſi, par la faute ou l'impuiſſance du chef, les citoyens ne jouiſſoient pas de la plénitude de leurs droits; ſi l'inſtruction qui doit les enſeigner étoit nulle ou même inſuffiſante; ſi enfin le revenu public & le patrimoine commun étoient mal ou abuſivement adminiſtrés. En deux mots, point de ſociété ſans chef; point de ſociété proſpère & durable, ſans l'union intime des volontés & des forces privées dans ſa perſonne.

» Il eſt donc indiſpenſable que le ſouverain montre une attention & une vigilance continue à remplir ſes devoirs, & que les ſujets lui fourniſſent les moyens de s'en acquitter d'une manière convenable; qu'ils lui payent exactement la part que la ſouveraineté doit prélever ſur leurs revenus, en raiſon de leur quotité; enfin qu'ils l'aident de leurs lumières & de leurs bras toutes les fois que les circonſtances & le bien commun le demandent.

» Je n'inſiſterai pas, mes chers enfans, ſur ces devoirs réciproques, puiſque l'inſtruction que vous avez reçue, & les lois qui vous régiſſent, vous éclairent depuis long-temps ſur leur importance, & que vous ne pouvez douter que la ſûreté perſonnelle, la tranquillité pu-

blique, & l'exiſtence même de la ſociété, ne repoſent ſur cette baſe. Mais je vous conjure de vous en pénétrer vivement, & d'être toujours d'accord & d'intelligence avec celui qui vous gouverne, & je vous y engage par la conſidération de votre propre intérêt, de celui de vos frères, & par le ſentiment de reconnoiſſance que vous me devez. Je n'ai pas les talens ſublimes de notre Père; mais je ne lui cède en rien dans les ſentimens que j'ai pour vous. Mon peuple ſera toujours le premier & le plus cher objet de mes affections. Je n'aſpire à d'autre bonheur qu'à celui de le rendre heureux, & toutes mes forces, tous mes talens ſeront employés à ce noble deſſein juſqu'à la fin de ma vie ».

Cette touchante exhortation, que l'accent du cœur & le geſte rendoient plus éloquente, fit couler de tous les yeux des larmes d'attendriſſement, & toute l'aſſemblée y répondit par de nouveaux cris de *vive Henri notre père !*

Au milieu de ces acclamations répétées, Henri deſcendit de ſon trône & de l'eſtrade, & ſe rendit à pied au champ royal, qui n'étoit pas éloigné, avec tous ſes officiers, & ſuivi de la foule des inſulaires. Là, s'étant mis à genoux, & proſterné la face contre terre, il remercia le maître de tous les biens, au nom de ſon peuple, des nouveaux fruits qu'il avoit fait croître, &

lui en offrit les prémices; enſuite il ſe dépouilla de ſon manteau & de ſa longue robe, prit une faucille qu'on lui préſenta, &, commençant la moiſſon, coupa une gerbe de blé, qu'il lia lui-même. Ses officiers, armés de faucilles, ſuivirent à l'envi ſon exemple, & coupèrent les blés de pluſieurs ſillons. Tous les aſſiſtans mirent enſuite la main à l'ouvrage, de ſorte que le champ fut bientôt moiſſonné.

En ſortant du champ royal, Henri s'occupa d'une fonction non moins importante que celle qu'il venoit de remplir. Les jeunes gens des deux ſexes, en âge de devenir chefs de famille, & dont les parens approuvoient l'union, s'étant aſſemblés tout près du champ, pour demander au ſouverain qu'il légitimât leurs accords, & les parens, qui l'avoient déjà prévenu de leurs intentions, l'ayant prié de bénir leurs enfans, il unit ſolennellement, & avec beaucoup d'appareil, ces jeunes couples; douce eſpérance de la ſociété préſente, & préſage flatteur de la proſpérité des races à venir.

Cependant quelques inſulaires, chargés des détails de la fête, préparoient & portoient ſur l'eſplanade un repas ruſtique, qui ſe trouva ſervi lorſque la cérémonie des mariages fut achevée, & que les moiſſonneurs eurent fini leur travail. Il étoit dreſſé ſur une table immenſe

en fer à cheval, ombragée par de vaſtes pavillons ouverts de tous côtés. Henri, comme chef & père de cette grande famille, ſe mit au bout de la table; les principaux de l'iſle ſe rangèrent à ſes côtés, & tout le reſte du peuple y prit ſa place après eux. Le repas ſimple, mais abondant, ſe fit avec la gaîté la plus décente. L'affection qui lioit tous les convives, le lieu, les circonſtances épanouiſſoient tous les cœurs, animoient tous les eſprits. Ce fut un vrai feſtin de patriarche.

On y chanta, en chœur, le bonheur des hommes qui vivent paiſiblement unis, ſelon le vœu de la nature, ſur une terre qui récompenſe libéralement leurs travaux. On chanta le retour du printemps, paré de fleurs & de verdure, les délicieuſes ſoirées de l'été, la douce joie du laboureur, en voyant la dépouille de ſes guérets remplir ſes granges, & les fruits variés de Pomone, & les doux préſens de Bacchus. De jeunes couples chantèrent auſſi l'amour pur & chaſte, charme de la vie de deux époux, conſolateur des peines, & ſoutien des familles.

Après le dîné, qui avoit commencé tard, & que le plaiſir avoit prolongé bien avant dans le jour, les convives, précédés d'une brillante muſique, ſe rendirent dans un endroit ſpacieux & uni, revêtu d'une molle pelouſe, où des

danſes vives & variées commencèrent auſſi-tôt. Henri ni Adélaïde ne dansèrent point ; mais Louis, leur fils aîné, & ſa ſœur Eliſe, ouvrirent le bal à leur place. Tous les jeunes gens des deux ſexes, exercés depuis le bas âge dans l'art agréable de ſe mouvoir en cadence au ſon des voix & des inſtrumens, ſe partageant en pluſieurs bandes, firent preuve de légèreté, de ſoupleſſe, de grace, & de préciſion dans leurs mouvemens.

Lorſque les contredanſes ordinaires furent achevées, ils formèrent entre eux des ballets, où ils figurèrent différens événemens de l'hiſtoire de l'iſle. Un danſeur & ſa compagne exécutèrent d'abord un pas de deux, & repréſentèrent, par leurs attitudes, leurs geſtes, & leur action, l'embarras & la peine de nos chers parens à leur arrivée ſur cette terre déſerte, leurs travaux, leurs voyages, leur union contractée en préſence du ciel. D'autres retracèrent l'avénement de la famille, ſa multiplication, & les occupations diverſes & continues de tous ſes enfans. D'autres enfin, la fuite de Baptiſte & de Guillaume, la rencontre des nègres ſauvages, & les guerres périlleuſes de la colonie contre ces hordes féroces. Ces ballets, parfaitement deſſinés, firent le plus grand honneur aux talens de Vincent, qui les avoit compoſés, ainſi qu'aux

acteurs qui les avoient exécutés avec beaucoup de nobleſſe & de vérité.

Tous les acteurs & les ſpectateurs ſe prenant enſuite par la main, pour marque d'union & d'égalité ſous un roi juſte, formèrent une vaſte enceinte, au milieu de laquelle étoient placés Henri & Adélaïde. Puis tournant en cadence autour de leurs chefs, tantôt avec vivacité, tantôt d'un pas grave & lent, en s'inclinant quelquefois pour leur rendre hommage, d'autres fois en ſe diviſant pour ne former qu'une longue chaîne qui ſe dérouloit, ſe replioit, ſerpentoit, & dont les deux bouts venoient ſe rejoindre auprès d'eux, & les renfermoit dans le cercle, qu'elle décrivoit encore, ils offroient ainſi le tableau mouvant du cercle de la ſociété, dont le ſouverain eſt le centre, & qui, interrompu & ſubverti par les déſordres, ne peut ſe rétablir ni ſe réformer que ſous ſes auſpices & ſous ſes yeux.

Il étoit déjà nuit quand les danſes ceſsèrent. Alors le canon avertit qu'on alloit jouir d'un autre ſpectacle. Des fuſées partirent du fond de l'eſplanade, & tous les yeux s'étant tournés de ce côté-là, l'on vit s'allumer ſucceſſivement toutes les parties d'un feu d'artifice, qui, au milieu de l'obſcurité, montroit une magnifique décoration.

L'ordonnance de ce feu, comme toutes les autres parties de la fête, étoit allégorique & relative à la protection dont a beſoin l'agriculture. Le théâtre repréſentoit le penchant d'un côteau, ou plutôt un tertre, qui contenoit un champ de blé, dont la moitié étoit encore ſur pied, & dont l'autre moitié déjà moiſſonnée offroit pluſieurs rangs de gerbes poſées de bout. On voyoit autour du champ différentes eſpèces d'arbres chargés de fruits; & vers le haut du tertre pluſieurs ceps de vigne, dont les jets ſuperbes s'élançant juſqu'à la cime d'autres grands arbres, montroient à travers les feuilles leurs grappes pleines & pendantes.

Un petit fort triangulaire, conſtruit ſur le ſommet de la hauteur, avec deux autres petits forts placés ſur les côtés, & en avant du tertre, renfermoient entre eux le champ & les vergers, & leur ſervoient de défenſe. Les terraſſes de ces petits forts portoient chacune une aſſez grande pyramide. Celles qui faiſoient les deux coins du devant du théâtre, tournoient ſur un pivot. La pyramide du fort le plus élevé étoit immobile. L'écuſſon des armes de l'iſle (qui ſont trois gerbes d'or en champ d'azur), orné de palmes & de branches d'olivier, en décoroit la face antérieure. Deux fontaines de feu jalliſſantes, accompagnées chacune de deux

aigrettes lumineuſes, en garniſſoient les côtés, & le ſommet étoit couronné d'un globe plein d'artifice, ſurmonté d'un de ces grands ſoleils qu'on appelle gloire.

Dès qu'on eut tiré les fuſées, qui partoient de derrière cette pyramide, d'autres fuſées préparées pour porter le feu à diverſes parties du théâtre, s'élancèrent du devant, & allèrent allumer à vol de corde toutes les lances à feu qui le bordoient ou décoroient les pyramides, enſuite les blés du champ, les gerbes, les fruits & les feuilles des arbres. On vit en un moment tous ces objets briller de leurs couleurs naturelles. L'écuſſon des armes du ſouverain, les fontaines, & le grand ſoleil s'allumèrent en même temps, & jetèrent un grand éclat ſur toute la ſcène.

Alors une troupe de ſauvages, armés de maſſues enflammées, s'avancèrent pour piller les fruits & brûler les moiſſons; mais à leur approche, il ſortit, du milieu de l'écuſſon des armes du prince, de nouveaux artifices, qui, volant horiſontalement, mirent le feu à ceux des trois forts, d'où il partit auſſi-tôt des pots à feu, des bombes, des grenades, qu'on vit tomber de toutes parts ſur ces ennemis, & dont l'exploſion, la lumière, & le fracas étonnèrent les ſpectateurs, charmés d'ailleurs de leur bel effet. Les ſauvages, obligés de reculer, revinrent

encore

encore à la charge ; mais accablés par un nouveau déluge de feu, ils tombèrent & ils disparurent. Enfin, en ſigne de victoire, pluſieurs trophées parurent à la fois en feu, & jetèrent une multitude de gerbes de fuſées qui terminèrent le ſpectacle.

Henri ſe montra fort ſatisfait de la féte. Il en loua l'ordonnance & l'exécution, en remercia tous les chefs de famille, puis s'en retourna dans le même ordre qu'il étoit venu. Les citoyens qui l'avoient accompagné juſqu'au palais, s'en allèrent gaîment & paiſiblement chacun chez ſoi ; le cœur plein de la plus douce confiance en leur ſouverain, & ſe rappelant avec attendriſſement toutes les preuves d'affection qu'il venoit de leur donner. Ainſi finit cette fête agricole & paternelle, bien digne de trouver place dans les annales de l'iſle.

CHAPITRE LIV.

Conduite répréhenſible des Ardent ; leur caractère, leurs paſſions. Wilſon, qui cherche à les rendre les inſtrumens de la vengeance qu'il médite contre Dona Roſa & le jeune Robert, & qui, pour en venir à bout, veut mettre la diviſion dans la ſociété, flatte & gagne les Ardent, leur donne des conſeils perfides, & leur inſpire de funeſtes réſolutions.

L'IMPARTIALITÉ que nous devons garder en rédigeant ces mémoires, nous oblige de dire ici que les témoignages flatteurs de zèle & de reconnoiſſance, donnés à Henri le jour de ſon couronnement, ne furent pas univerſels. Tous les hommes de la nombreuſe famille de l'Ardent, en âge de ſe préſenter dans la ſociété, pluſieurs jeunes gens d'autres familles, ni l'anglois Wilſon, qui leur étoient attachés, ne parurent point à cette fête. Ils avoient cru pouvoir s'en diſpenſer, ſous prétexte que les affaires de leur commerce les appeloient hors de l'iſle. Ils en étoient partis quelque temps avant la cérémonie, & ſe trouvoient en mer lorſqu'elle eut lieu. Le même prétexte avoit empêché les chefs

de cette maiſon de paroître aux funérailles des deux fondateurs, & de garder la retraite & la modeſtie, que le deuil de nos chers parens & celui de leur propre père exigeoient d'eux particulièrement.

Cette étrange conduite avoit tourné ſur eux les regards du reſte des inſulaires. Elle s'éloignoit trop de celle de la plupart des autres familles, & leur donnoit un exemple trop dangereux, pour n'être pas remarquée & même cenſurée. On voyoit cette maiſon active travailler avec une ardeur infatigable à ſa fortune; on voyoit tous les jours ſes richeſſes groſſir d'une manière étonnante, & l'on étoit ſurpris, & en quelque ſorte honteux pour elle, qu'elle montrât ſi peu de modération après tant de ſuccès. Quelques perſonnes la taxoient d'avarice; d'autres la ſoupçonnoient d'être encore plus ambitieuſe, fondées ſur ce que les principaux de cette famille faiſoient beaucoup de libéralités aux jeunes gens qu'ils vouloient s'attacher, & que cette affectation de libéralité tendoit à augmenter le nombre de leurs partiſans.

Baptiſte avoit eu l'adminiſtration ſupérieure des travaux & des revenus publics; Victor, ſon fils aîné, en avoit la recette & le maniement. Tout cela lui donnoit beaucoup de crédit, & des émolumens conſidérables, qui, ajoutés

aux revenus de ſes biens-fonds, ſoigneuſement cultivés, & aux profits immenſes d'un commerce très-actif, le rendoit le particulier le plus riche de la colonie. Wilſon n'oublioit rien pour donner à cette maiſon toute la ſplendeur & l'élévation qu'elle pouvoit acquérir, & il le faiſoit, non par attachement pour elle, mais pour ſatisfaire les dangereuſes paſſions qui régnoient dans ſon cœur, & remplir les deſſeins perfides qu'elles lui inſpiroient. Il en avoit ourdi la trame avec le ſecret & la pénétration du fourbe le plus profond, & tout ſembloit concourir à le favoriſer.

En traçant ici le portrait de Wilſon, d'après ſes odieuſes manœuvres & les écrits qu'on lui a trouvés, nous le faiſons à regret; mais ce qu'exigent de nous la vérité & l'inſtruction de nos deſcendans, nous font un devoir de le peindre tel qu'il s'eſt montré.

Cet étranger réuniſſoit en lui les qualités les plus nuiſibles à la ſociété. Il n'avoit aucun fond de morale ni de religion; il ne connoiſſoit de règles de conduite & de lois ſociales, que les conventions humaines appuyées de la force. Il penſoit que la différence du juſte & de l'injuſte n'exiſtoit, dans l'idée des hommes, que d'après celle qu'en avoient faite les premiers légiſlateurs; que ceux-ci, qui connoiſſoient leur

foibleſſe naturelle, & craignoient la méchanceté innée au cœur humain, profitant de l'aſcendant que leur éloquence & leur dextérité leur donnoient ſur les eſprits, avoient inventé le culte & les lois, & les avoient établis pour aſſervir les opinions, & contenir les plus forts & les plus adroits, qui, ſans ces barrières, poſées par une prévoyance artificieuſe, étoient en droit d'employer à leur grand avantage la ſupériorité de leurs moyens. Il étoit auſſi perſuadé que, par l'inſtitution de la nature, tout étant commun à tous, & chacun ayant le droit de faire ſa part, la meilleure qu'il peut, ſans s'embarraſſer des autres, ces conventions & ces lois ne lioient les hommes qu'autant qu'ils y conſentoient, ou qu'une force majeure les ployoit à l'obéiſſance.

D'après ce malheureux ſyſtême, enfant de l'orgueil & de la cupidité, chèrement accueilli par l'ambition, & qui n'eſt encore, hélas! que trop ſuivi, Wilſon ne reſpectoit les lois divines & humaines, ni l'autorité ſuprême du ſouverain, que lorſqu'il trouvoit ſon intérêt à leur demeurer ſoumis. Il cherchoit d'ailleurs à s'y ſouſtraire de tout ſon pouvoir, lorſqu'elles vouloient mettre un frein à ſes paſſions indomptées. Le fond de ſon caractère étoit un

orgueil ſans meſure, qui, rapportant tout à lui, le rendoit un homme abſolument perſonnel. Choquer cet orgueil intraitable, s'oppoſer ou nuire à ſes déſirs, obtenir ſur lui des préférences, c'étoit allumer dans ſon cœur la jalouſie la plus vive, la haîne la plus animée; c'étoit mériter de ſa part tous les traits de la vengeance.

Il n'avoit quitté furtivement ſes compatriotes, comme nous l'avons ſu depuis, & ne s'étoit réfugié aux Philippines, que pour ſe ſouſtraire à la peine que ſon orgueil injuſte méritoit. Il avoit voulu s'approprier, dans les dépouilles des eſpagnols, une part plus conſidérable qu'il ne devoit prétendre. Les reproches du commodore anglois n'avoient eu d'autre effet que d'élever entre eux une vive querelle, où Wilſon s'étoit permis d'inſulter cet officier, ſon ſupérieur. Celui-ci l'avoit fait mettre aux arrêts, en déclarant qu'à leur retour en Europe ce manquement ſeroit jugé par un conſeil de guerre. Pour éviter le ſort qui l'attendoit, le coupable ayant trompé ſes gardes, étoit ſorti de priſon pendant la nuit, ſous l'habit d'un eſpagnol. Il avoit enſuite jeté à la mer ſes vêtemens chargés de matieres peſantes, pour laiſſer croire qu'il s'y étoit jeté lui-même,

& l'équipage, qui l'avoit cru, l'avoit mis à terre ſans le reconnoître, avec une partie des priſonniers.

A la vue de Dona Roſa, il s'étoit ſubitement paſſionné pour elle; & Don Pedro, qui lui ôtoit l'eſpoir de toucher le cœur de cette belle eſpagnole, lui étoit devenu par-là ſi odieux, que, quoiqu'il fût obligé de déguiſer ſes ſentimens & qu'il s'efforçât de les cacher, il ne pouvoit ſouvent s'empêcher de les laiſſer paroître. Il s'étoit ſecrètement ſervi de tous les moyens pour traverſer les prétentions & le bonheur de ſon rival; & l'on a vu que celui-ci, commençant à s'apercevoir de ſes pernicieux deſſeins, en ſuccombant à ſa maladie, l'avoit ſoupçonné d'être l'auteur de ſa mort. Ses ſoupçons, à la vérité, pouvoient être ſans fondement; mais du moins ils laiſſent voir de quoi dès lors on le jugeoit capable. Sa conduite poſtérieure ne les a pas rendus plus légers.

Wilſon avoit fondé de grandes eſpérances ſur la mort de don Pedro, & il ſe félicitoit au fond du cœur, de voir tomber ainſi le ſeul obſtacle qu'il croyoit trouver à ſes déſirs. Mais fruſtré dans ſon attente, en remarquant l'horreur que ſa préſence inſpiroit à l'eſpagnole; & reconnoiſſant qu'il tenteroit en vain de lui inſpirer d'autres ſentimens, le profond dépit

qu'il en conçut changea tout à coup l'amour ardent qu'il lui portoit, en une haîne implacable. Un homme tel que Wilſon, ne pouvant être heureux dans la perſonne qu'il aime, veut en faire tout le malheur. Il réſolut donc de ſe venger de Dona Roſa, & il attendoit que le temps & les circonſtances lui en fourniſſent l'occaſion, lorſqu'il découvrit qu'il avoit un rival dans Robert, & crut s'apercevoir que les attentions & les vœux de ce jeune homme, vertueux & modeſte, n'étoient pas reçus de l'eſpagnole avec indifférence.

Ce n'étoit, quant à ce dernier point, qu'une imagination de la jalouſie de l'anglois, car le cœur de cette jeune perſonne reſta longtemps fermé à de nouveaux ſentimens de tendreſſe. Elle ne recevoit alors Robert que comme le fils de ſes protecteurs, ne lui montroit que les complaiſances de l'amitié; & Robert n'avoit encore fait parler que ſes ſoins & ſes empreſſemens, ſans avoir permis à ſa bouche d'expliquer plus clairement les ſentimens de ſon cœur.

Il ſeroit néanmoins bien difficile de ſe faire une idée de la haîne & de la fureur dont Wilſon ſe ſentit animer contre Dona Roſa, & ſur-tout contre Robert. Il jura, dans le fond ſon ame, de tirer une vengeance mémorable de ce qu'il

appeloit un outrage, & il ne ſongea plus qu'à trouver & à préparer les moyens de ſe ſatisfaire. Cependant, comme Robert étoit fils du ſouverain, chéri de ſes parens, eſtimé de la colonie, & que, par ſes manières & ſon caractère, Dona Roſa s'étoit attiré l'affection & le reſpect de tout le monde, il jugea devoir prendre de grandes précautions & uſer même d'artifice, pour ne pas ſe compromettre.

Le caractère de Henri étoit celui d'une bonté ferme & conſtante. Exact à remplir ſes devoirs, ſévère à lui-même, il ſe montroit ſans défiance à l'égard des autres; toujours indulgent pour leurs fautes, toujours prêt à les excuſer, s'ils en témoignoient le moindre repentir. Il s'étoit aperçu de l'amour de Robert pour l'eſpagnole, & il ne l'avoit point déſapprouvé, lors même que celui-ci lui en avoit fait l'aveu & l'avoit prié de légitimer ſes démarches. Mais pour connoître ſi l'amour de ſon fils ne venoit pas plutôt de l'ardeur des ſens & de la fougue de la jeuneſſe, que d'une inclination fondée ſur l'eſtime, ſi ce n'étoit pas enfin une folle paſſion, il l'avoit mis à l'épreuve, en ne lui donnant pas d'abord ſon conſentement, & en l'emmenant avec lui dans le dernier voyage qu'il avoit fait à Saméa. Mais Robert,

toujours docile aux volontés de ſon père; s'étant ſoumis ſans réſiſtance à ce qu'il exigeoit de lui, Henri avoit été convaincu, par cette prompte obéiſſance, de la pureté des ſentimens de ſon fils, & il les avoit approuvés.

Ce conſentement de Henri étoit un ſecret entre le père & le fils, qui n'eſt venu que longtemps après à la connoiſſance du public. Cependant Wilſon, qui habitoit alors le palais du prince, & qui épioit ſans ceſſe les démarches & les diſcours de Robert, avoit reconnu que ſon rival ne faiſoit pas ſa cour à l'eſpagnole ſans y être autoriſé par Henri; & cette découverte, achevant de l'enflammer de courroux, lui avoit fait étendre ſes projets de vengeance contre la maiſon & l'autorité du ſouverain, qui, tant qu'elle exiſteroit, ſeroit pour ſes eſpérances un obſtacle inſurmontable.

Dans la poſition & les circonſtances où étoit Wilſon, c'étoit une choſe bien affreuſe qu'il cherchât à faire tomber les coups de ſa méchanceté ſur la famille de Henri, qui lui donnoit encore un aſile, & où les chefs le traitoient, non pas comme un étranger, mais comme un enfant de la maiſon; c'étoit en même temps une hardieſſe bien téméraire dans une ſociété où l'ordre & l'union avoient régné juſqu'alors avec tant d'harmonie. Mais que

n'oſe pas tenter & ſe promettre un homme pervers, audacieux, & opiniâtre, qui, dédaignant tous les principes d'honneur & de morale, ne connoît rien qui le retienne, ni qu'il doive reſpecter lorſque les paſſions commandent?

Wilſon voyoit toutes les difficultés qui s'oppoſoient à ſes projets. Mais loin de le décourager, elles ne ſervoient qu'à l'affermir dans ſa réſolution. Il n'en trouvoit que plus de gloire & de ſatisfaction à les vaincre. Il fondoit l'eſpoir du ſuccès ſur la famille de l'Ardent, dont les richeſſes, le crédit, & le caractère de la plupart des membres étoient propres à lui fournir les moyens qui lui manquoient. Il avoit obſervé qu'à l'exemple de Baptiſte, leur premier chef, les fils de cette maiſon nombreuſe & puiſſante avoient tous, & particulièrement Richard, le ſecond, un amour-propre exceſſif, qu'un rien bleſſoit profondément; qu'ils pardonnoient rarement à ceux qui les offenſoient, & que voulant prévaloir en tout ſur les autres, ils étoient, par cela même, très-ſuſceptibles d'envie, de jalouſie, de cupidité, d'ambition, & devoient mettre autant d'obſtination que d'activité dans toutes leurs entrepriſes.

Il s'attacha en conſéquence à flatter ces eſprits ſuperbes, à leur offrir de nouveaux

moyens de s'élever, à leur inſpirer le goût des voyages, où il pourroit déployer à leur ſervice, leur diſoit-il, les connoiſſances & les talens qu'il avoit acquis dans la marine; à leur perſuader enfin qu'il leur étoit non moins attaché que néceſſaire; & il vint à bout de les gagner, de les mener, de les maîtriſer à ſa guiſe.

Il n'oſa d'abord leur propoſer rien de directement contraire à l'intérêt de la Colonie, ni à l'obéiſſance qu'ils devoient aux lois & au Souverain. Il ſe contenta de les en détourner d'une maniere inſenſible; mais lorſqu'il eut bien connu tout l'aſcendant qu'il avoit pris ſur eux, il s'expliqua plus ouvertement, & il ne les trouva malheureuſement que trop diſpoſés à ſuivre ſes perfides leçons.

Il ne leur parla, dans les commencemens, que de l'intérêt de leur fortune, des ſpéculations qui pouvoient l'augmenter, ne leur fit entrevoir que l'aiſance & les commodités qu'ils en retireroient. Il attendit à leur préſenter d'autres conſidérations, que le ſuccès de leurs entrepriſes & les jouiſſances du luxe, leur donnant une plus haute idée de leur mérite, & les portant à mépriſer l'eſprit de décence & d'égalité qui régnoit dans la Colonie, leur attirât quelque ſemonce de la part du ſou-

verain. Il ne doutoit pas qu'une réprimande, faite même avec douceur, ne révoltât leur amour-propre & ne leur fît déteſter l'autorité qui l'offenſoit. Il ſe réſervoit de tirer parti de ces diſpoſitions.

Ce que Wilſon prévoyoit ne manqua pas d'arriver, & juſtifia ſes eſpérances. A meſure que les Ardent devenoient plus riches, ils s'éloignoient de la ſimplicité de nos mœurs; ils avoient moins d'égards & de modeſtie; ils affichoient le luxe & l'oſtentation; ils ſe montroient plus ſuſceptibles; ils devenoient inſolens. L'on murmuroit de cette conduite. Henri, qui, dans ſa place, ne pouvoit la tolérer ſans montrer de la foibleſſe, les fit appeler devant lui, & leur rapporta les plaintes qu'on élevoit à leur ſujet; il leur reprocha de n'avoir point obſervé les pieux uſages que la décence exigeoit d'eux pour le deuil de leur père, & de s'être diſpenſés de paroître aux funérailles des fondateurs & à la fête du couronnement. Il leur dit enſuite que de tels exemples ne pouvoient que ſcandaliſer les gens vertueux, & porter le relâchement dans les ames foibles; enfin il les exhorta, d'un ton doux & plein d'affection, à ſe comporter différemment. Mais ces remontrances, où la bonté paternelle du chef ſe montroit à découvert, & où tout autre

les commet ſciemment, les remontrances & les avis charitables des ſupérieurs ». Les Ardent, qui ne virent dans cette réprimande qu'un acte d'autorité purement arbitraire, ſe retirerent honteux & mécontens, ſe promettant bien de ne pas l'oublier.

En leur faiſant cette douce remontrance, Henri avoit pris la précaution de n'avoir pas de témoins, pour ménager la délicateſſe & l'amour-propre de cette famille; & elle avoit trop d'orgueil pour la divulguer: mais le cœur de Richard, plus ſuſceptible encore que celui de ſes frères, étoit trop plein du ſentiment de cette injure imaginaire, pour ne pas chercher à s'épancher. Il alla ſur le champ trouver Wilſon, l'aborda le viſage encore ému, l'œil courroucé. Il lui rapporta ce qui venoit de ſe paſſer, & par le ton & la maniere dont il lui fit ce récit, par les réflexions qu'il y ajouta, lui laiſſa voir à découvert tout le reſſentiment que lui & ſes frères en avoient conçu.

Wilſon eut une grande joie de cette nouvelle; mais il n'en fit rien paroître. Il n'en étoit pas au point où il vouloit arriver. Il loua la ſenſibilité de Richard, & celle de ſes frères dans cette occaſion, comme une marque non équivoque de leur délicateſſe & de la nobleſſe de leur caractère. Cependant il prit un air de modéra-

tion pour dire à Richard que, quoique le ſouverain, en cenſurant leur conduite domeſtique, excédât ſans doute ſes droits, il n'avoit pas eu peut-être intention de les offenſer; qu'il ne falloit pas juger, par cette ſeule démarche de Henri, de ſa bonne volonté pour eux; qu'ils auroient d'autres occaſions de s'en aſſurer, & qu'ils devoient ſuſpendre juſques-là leur jugement & leur colère; que ſi, dans la ſuite, il ſe montroit contraire à leurs deſſeins, il faudroit alors convenir qu'il en prenoit ombrage, qu'il les jalouſoit, & vouloit arrêter le cours de leur proſpérité; mais que s'il les approuvoit, on devoit oublier ce qui venoit de ſe paſſer.

« L'attachement & la reconnoiſſance, ajouta-t-il, me lient à votre maiſon; & l'inclination particulière que je vous porte, me fait embraſſer vos intérêts à l'excluſion de tout autre. Mon unique but eſt de vous être utile. Mes conſeils & mes ſervices ont pu vous en donner une preuve; mais la ſuite vous montrera mieux ce que je veux faire pour vous.

» Par ſes richeſſes & ſon crédit, votre famille eſt déjà la ſeconde de l'iſle. C'eſt beaucoup, mais ce n'eſt pas aſſez. Si vos frères veulent me croire, elle égalera bientôt celle du ſouverain même, par ſa fortune & ſa ſplendeur;

deur; mais c'eſt par l'uſage qu'elle en fera qu'elle doit s'élever au degré de puiſſance & d'autorité qui lui manque. La conſidération & le pouvoir ſur les eſprits ſont une ſuite de la bonne opinion qu'on donne aux autres, des moyens & du déſir qu'on a de leur plaire & de les ſervir. Ces moyens ſont dans vos mains, employez les à gagner le peuple.

» Le juſte ſentiment que vous avez des grandes qualités qui vous diſtinguent du reſte des inſulaires, vous a peut-être fait négliger le ſoin de careſſer leur amour-propre, de les mettre dans votre dépendance par vos manières & vos largeſſes. Vous avez fait en ce genre des avances à quelques-uns; mais ces attentions même & ces libéralités ont excité l'envie de ceux qui n'en étoient pas l'objet. Appaiſez la jalouſie, flattez les paſſions, montrez-vous prodigues, perſonne ne vous réſiſtera. Vous ne ſerez pas ſeulement alors au deſſus de tous les reproches; devenus, dans l'iſle, le refuge & l'appui des petits & des foibles, accrédités & chéris au dehors, le chef lui-même ſera forcé de vous ménager, de vous conſidérer, de ne rien faire en quelque ſorte ſans votre aveu. Et que ſavons-nous ce que cette conduite & les événemens vous préparent de grandeur? Tel eſt le plan général de politique que vous devez

tous ſuivre de concert & avec une ardeur unanime.

» Quant à ce qui vous regarde perſonnellement, je penſe que vous devez ſonger à vous choiſir une épouſe, qui, en vous donnant un nouveau luſtre, puiſſe aſſurer le bonheur de vos jours. S'il m'eſt permis de lire dans votre cœur, je crois que la jeune étrangère ne vous eſt pas indifférente. J'ai vu ſouvent vos regards s'attacher ſur elle avec complaiſance. Rien de plus aimable que cette jeune perſonne, dont la beauté ſéduiſante eſt le moindre charme. Vous connoiſſez l'élévation de ſon eſprit, l'aménité de ſon caractère, &, par l'hiſtoire de ſes malheurs, quel eſt ſon courage & ſa conſtance; mais, comme le reſte des inſulaires, vous ignorez qu'elle peut faire la fortune de l'homme qu'elle épouſera. Je ſais, par un effet du haſard, qu'elle a ſauvé de ſon naufrage des pierreries d'un très-grand prix. Cette conſidération n'eſt pas à mépriſer dans un pays où la dot des femmes n'eſt rien, ou du moins que très-peu de choſe.

» Tous les cœurs volent au devant de Dona Roſa, tous déſirent ardemment de pouvoir la conſoler. Si le vrai mérite peut rouvrir ſon cœur à des ſentimens tendres, c'eſt à vous ſans doute qu'eſt réſervé ce bonheur. J'ai, je

vous l'avoue, éprouvé, comme tant d'autres, le pouvoir de ſes charmes; je lui ai rendu des ſoins, & je me flattois de l'eſpoir de la rendre ſenſible & de la lier à mon ſort. Mais ſa longue triſteſſe, cauſe de ſa froideur, la diſproportion de nos âges, le goût de la liberté, & plus que tout cela, vos ſentimens pour elle, les convenances qui vous rapprochent l'un de l'autre, & ce que je dois à l'amitié, me font renoncer à mes pourſuites. Je vous fais le ſacrifice de mon amour, je vous cède mes droits & mes eſpérances; & quand je me retire devant vous, je penſe que vous ne devez craindre aucun de vos concurrens ».

Séduit par ſon orgueil, Richard avaloit à longs traits le poiſon de ces flatteries & de ces trompeuſes inſinuations. Cupide, ambitieux, ſecrètement épris des charmes de l'eſpagnole, il voyoit avec tranſport la perſpective riante que Wilſon lui préſentoit.

« Cher ami, lui dit il en l'embraſſant, vous me donnez ici la preuve d'un attachement bien rare, & vous acquérez de grands droits à ma reconnoiſſance. Que vous connoiſſez bien mon cœur! vos réflexions me conſolent, vos conſeils m'encouragent, le ſacrifice que vous faites en ma faveur me touche ſenſiblement; & quels objets vous preſentez à mes eſpérances! L'hon-

neur & la gloire de ma maiſon, l'établiſſement de ma fortune, & la poſſeſſion de ce que j'adore. Oui, cher Wilſon, vous m'avez deviné. Je vous dois une confidence qu'une fauſſe diſcrétion ne m'a pas permis de vous faire.

» J'étois abſent de l'iſle quand Dona Roſa y eſt arrivée. Je l'ai trouvée, à mon retour, dans l'excès de la douleur. Mais ſes pleurs & ſon abattement ne la rendoient que plus touchante. Je n'ai pu la voir ſans l'aimer, & ſans brûler du déſir de la poſſéder un jour. Cependant, je vous l'avoue, j'ai craint de lui montrer mes ſentimens, lorſque ſes larmes couloient encore; j'ai craint enſuite de lui faire vainement l'hommage de ma liberté, en voyant que tant d'autres qui m'avoient prévenu n'étoient pas écoutés. Le ſilence m'étoit pénible; un refus eût été pour mon cœur un coup mortel. J'attendois que le temps me fournît une occaſion favorable pour me déclarer, ou qu'il éteignît le feu qui me conſume. Quelle activité l'eſpoir que vous me donnez va lui communiquer! & cependant que faut-il que je faſſe? quelle conduite ai-je à tenir avec Dona Roſa? quelles meſures dois-je prendre à l'égard de mes rivaux? enfin à quoi me déterminer, ſi le chef de la colonie n'approuve pas mes démarches? Je ne dois pas vous diſſimuler que mes prétentions,

une fois annoncées, ma délicateſſe naturelle ne me laiſſeroit pas ſouffrir impunément d'outrageantes oppoſitions ».

Wilſon loua beaucoup cette façon de penſer, bien digne, ſuivant lui, de la fierté d'une ame élevée. Puis il lui dit qu'avant de ſe déclarer ouvertement, il devoit tâcher de gagner la confiance de Dona Roſa par ſes manières & ſes diſcours, lui faire une cour aſſidue, & n'avoir l'air de s'apercevoir des pourſuites de ſes rivaux, que pour redoubler d'attention & de complaiſance auprès d'elle. « Quand vous verrez, ajouta-t-il, qu'elle déſire votre préſence, qu'elle vous écoute avec plaiſir; alors expliquez-lui vos ſentimens & vos intentions; & ſi ſon cœur penche en votre faveur, comme je n'en doute point, il ne vous ſera pas difficile d'en obtenir l'aveu. Dans ce cas, le ſouverain ne ſauroit s'oppoſer à votre union, ſans ſe montrer contraire à l'honneur de votre maiſon & à votre fortune particulière; abus de pouvoir qu'il doit éviter, de peur de mécontenter toute la colonie, à qui d'ailleurs cet acte de deſpotiſme rendroit vos intérêts plus chers. Voilà ce que mon attachement & mon expérience me ſuggèrent pour vous & pour vos frères. Rendez-leur, je vous prie cette

converſation, & faites-en ſur-tout votre profit ».

Le but de Wilſon, dans ſes perfides conſeils, étoit de diriger à ſon gré cette famille, d'augmenter la bonne opinion qu'elle avoit d'elle-même, d'étendre ſes prétentions & ſes entrepriſes, & de la pouſſer à des démarches, qui, devant néceſſairement trouver des obſtacles inſurmontables dans le chef de la ſociété, ainſi que dans Robert & dans Dona Roſa, ne pouvoient manquer d'allumer contre eux, dans le cœur des Ardent, la jalouſie & le reſſentiment, & de les rendre capables de tout oſer pour en tirer vengeance.

Richard étoit bel homme, hardi, beau parleur. Wilſon, qui penſoit mal des femmes, croyoit ces qualités ſuffiſantes pour gagner les bonnes graces de Dona Roſa. Si Richard réuſſiſſoit auprès d'elle, Wilſon ſe vengeoit de Robert & de Henri, &, quoi qu'il arrivât, il ne doutoit pas que cela ne diviſât les deux familles, ne les rendît ennemies, & que les déſordres que produiroient naturellement ces diſſentions, n'amenaſſent des événemens favorables à ſes projets. Il eſpéroit d'ailleurs que Dona Roſa, cauſe innocente de ces troubles, y trouveroit des ſujets de déteſter ſon arrivée

dans l'iſle, & la peine du mépris qu'elle avoit oſé lui montrer.

L'orgueilleux Richard & ſes frères adoptèrent aveuglément le plan de conduite que le fourbe Wilſon leur traçoit. Comme ils croyoient que tout leur étoit dû, ils étendoient ſans meſure leurs vues & leurs prétentions. Victor demanda toutes les places que ſon père avoit occupées, & le chef de la ſociété, qui ne lui connoiſſoit pas aſſez de mérite pour les remplir dignement, les lui refuſa. D'un autre côté, Richard, qui n'en étoit que plus réſolu à exécuter ſes projets amoureux, ne fût-ce que pour l'emporter ſur Robert & pour humilier, par ſon triomphe, la maiſon de Henri, ne perdoit aucune occaſion de voir & de fréquenter Dona Roſa, & mettoit en œuvre tout ce qu'il avoit d'eſprit & de ſoupleſſe à lui plaire, à gagner ſa confiance, & à ſe concilier ſon affection.

Il n'y avoit pas d'étiquette chez le ſouverain; tous les inſulaires étant ſes parens, entroient librement dans ſon palais, où il ne ſe reſervoit que quelques pièces de ſon appartement pour ſe retirer, lorſqu'il vouloit s'occuper d'affaires intéreſſantes. Richard, profitant de ce privilége, ſe rendoit tous les jours au palais, aux momens où il penſoit que l'eſpagnole ſeroit viſible. Mais rarement il la trou-

voit ſeule; & c'étoit preſque toujours Robert qui tenoit compagnie à cette jeune perſonne.

Dona Roſa ne s'étudioit point dans ſes manières ni dans ſes diſcours, en recevant Robert, ou en lui parlant. Richard au contraire en étoit reçu avec une politeſſe cérémonieuſe & une attention marquée; &, quoiqu'elle fournît peu à la converſation, on voyoit qu'elle peſoit toutes les paroles qu'elle lui adreſſoit.

Cette diſtinction flatta d'abord l'amour-propre de Richard, parce qu'il la prenoit pour un témoignage particulier d'eſtime & de conſidération, & qu'elle ſembloit lui annoncer, de la part de l'eſpagnole, de la ſatisfaction à le voir, & le déſir de lui plaire. Mais en remarquant qu'elle gardoit avec lui le même ton & la même réſerve, que ſon air de triſteſſe ne changeoit point en ſa préſence, & qu'elle évitoit ſur-tout de lui parler ſans témoins, il crut s'apercevoir que la politeſſe attentive dont elle uſoit à ſon égard, n'étoit qu'une précaution pour le tenir toujours à une certaine diſtance, & une façon honnête de lui faire entendre qu'elle ne vouloit pas ſe lier plus intimément avec lui. Comparant alors cette conduite avec la manière unie & preſque familière dont elle vivoit avec Robert, & ſentant que la différence étoit toute à l'avantage de celui-

ci, il préſuma, comme Wilſon, que l'eſpagnole n'étoit pas inſenſible aux ſoins de ſon rival, & que Robert avoit trouvé le chemin de ſon cœur.

Il n'en falloit pas davantage pour bleſſer vivement l'orgueil de Richard, pour le rendre jaloux outre meſure, & redoubler la haîne qu'il portoit à Robert. Le propre de la jalouſie eſt de chercher ſans ceſſe, & par tous les moyens, à tourner ſes ſoupçons en certitude, c'eſt-à-dire, à augmenter ſon tourment en irritant ſon mal, & en le rendant auſſi cruel qu'il peut l'être. Richard, qui, malgré ſes ſoupçons & ſa colère, ſentoit que ſon amour prenoit de nouvelles forces, redoubloit d'aſſiduité auprès de Dona Roſa, pour ſe convaincre par lui-même de ce qu'il craignoit le plus, & pour trouver jour enfin à lui déclarer ſes ſentimens. Il ne vouloit pas s'apercevoir que ſes viſites devenoient importunes & fatiguoient à l'excès. Nulle conſidération ne pouvoit l'arrêter, juſqu'à ce qu'il eût ſoulagé ſon cœur du poids qui l'oppreſſoit; & qu'il l'eût épanché librement devant l'eſpagnole. Le haſard lui en fournit l'occaſion.

Un jour l'ayant trouvée ſeule : « Madame, lui dit-il, je rends grace à la fortune de la fa-

veur qu'elle me fait aujourd'hui. Je l'attendois depuis long-temps avec bien de l'impatience. J'ai fait parler mes regards & mes ſoins auprès de vous ; mais vous n'entendez pas ou vous dédaignez ce langage. Il faut m'expliquer plus clairement. Dès l'inſtant où je vous ai vue, je n'ai plus connu de repos. Vous ne reſſemblez à rien de tout ce qui s'offre à mes yeux, & tout me fait ſouvenir de vous. Vous êtes ſans ceſſe préſente à ma penſée, & je veux toujours vous revoir ; je vous cherche ſans ceſſe, & ſuis par-tout vos pas. Pourriez-vous méconnoître la cauſe de cet attrait puiſſant qui m'attache tout entier à votre perſonne ? Comme tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître, je vous aime, madame, je vous adore ; mais j'oſe croire que nul autre n'a cette ardeur vive & pure que je ſens pour vous dans mon cœur. Mon bonheur, que dis je ? mon exiſtence dépend maintenant de vous ; mon ſort eſt dans vos mains. Ah ! permettez que mes ſoins & mes ſervices puiſſent vous convaincre du reſpectueux attachement que vous m'avez inſpiré, & laiſſez-moi la douce eſpérance, qu'aſſurée de mes ſentimens, vous pourrez quelque jour y devenir ſenſible ».

Dona Roſa, qui redoutoit cette déclaration,

& l'avoit évitée autant qu'elle l'avoit pu, lui répondit d'un air embaraſſé, qu'elle n'étoit pas moins affligée que ſurpriſe de ce qu'il venoit de lui dire; qu'elle ne vouloit point le tromper en lui donnant une eſpérance qu'elle ne ſeroit jamais dans l'intention de remplir; que ſon cœur étoit trop plein de ſa juſte douleur, pour approuver un nouvel hommage & conſentir à former un autre engagement. « Sans vouloir vous montrer ici trop de ſévérité, continua-t-elle, je crois être en droit de vous dire que vous deviez plus d'égards à mon malheur & à ma ſituation ».

« Eh quoi! madame, lui répliqua Richard, ſenſiblement affecté de cette réponſe, & en reprenant ſon caractère, n'ai-je pas aſſez reſpecté votre longue triſteſſe? D'autres, avant moi, ne vous avoient-ils pas adreſſé leurs vœux? enfin cette rigueur dont vous m'accablez, s'étend-elle également ſur tous mes rivaux? Les chagrins, dites vous, ont fermé votre ame à la tendreſſe, & vous ne voulez pas vous engager dans de nouveaux liens; mais comment accorder ces paroles avec les complaiſances que vous montrez pour Robert? vous lui permettez de vous voir, de vous entretenir, d'eſpérer enfin, tandis que l'indiffé-

rence & le mépris ſont mon partage. Quelle ingratitude ! quelle injuſtice ! O ciel ! verrai-je impunément le bonheur de mon rival ? & ſuis-je fait pour ſouffrir une ſi cruelle injure »?

La hardieſſe de ces reproches ne pouvoit paroître qu'une inſulte à une ame auſſi délicate & auſſi ſenſible que celle de Dona Roſa ; auſſi en fut-elle vivement offenſée. Elle regarda Richard avec un air de fierté & de grandeur impoſante. « Et qui peut vous donner, lui dit-elle, ce ton d'autorité que vous prenez envers moi ? De quel droit cenſurer ma conduite & ſoupçonner ma penſée ? Ni Robert qui vous fait ombrage, ni le ſouverain lui même, ne ſe le permettroient point. Ils ont toujours eu pour moi les plus grands égards ; ils ont reſpecté mes malheurs & ma triſte ſituation, que vous prétendez avoir aſſez ménagés. Je n'ai nul compte à vous rendre de mes actions, encore moins de mes volontés. Cependant je veux bien vous dire que je n'habiterois point aujourd'hui le palais du prince, ſi tous les liens de l'eſtime & de la reconnoiſſance ne m'y retenoient ; que je n'ai ſouffert vos aſſiduités que par égard pour lui, & que vos prétentions & vos reproches me font une loi de ne plus les ſouffrir. Allez donc porter vos vœux ail-

leurs, & ſupprimez ſur-tout des viſites qui m'importunent ».

Richard, tout bouillant de colère, alloit lui répliquer avec emportement; mais elle le quitta ſans attendre ſa réponſe, & paſſa dans l'appartement d'Adélaïde, où il n'eut garde de la ſuivre. Obligé de ſe retirer, il rentra chez lui la rage dans le cœur; & faiſant auſſi tôt appeler Wilſon pour lui raconter ſon aventure, il exhala devant lui ſa douleur & ſon reſſentiment en invectives & en menaces indécentes, non ſeulement contre Robert & Dona Roſa, mais contre le ſouverain lui-même qui leur ſervoit de ſauve-garde.

Wilſon tint avec lui la même conduite qu'il avoit déjà tenue avec Victor. Il ne s'amuſa plus à le calmer, il s'efforça de l'irriter encore par des réflexions adroitement avancées. Enfin il entra ſi bien dans ſa manière de penſer, il embraſſa ſes intérêts avec tant de chaleur, il ſut tellement l'affermir, ainſi que ſes frères, dans la réſolution de ſe venger, en leur en offrant les moyens, il ſe montra ſi dévoué à les ſervir, quoi qu'il pût arriver, qu'il ſe rendit le maître abſolu de leurs volontés, & put ſe flatter d'en faire les inſtrumens aveugles de ſa propre vengeance. Telles étoient les funeſtes diſ-

positions de ces hommes passionnés & pervertis, lorsque plusieurs événemens extraordinaires vinrent encore augmenter les espérances de Wilson, pour le succès désiré de ses perfides manœuvres.

CHAPITRE LV.

Les Ardent multiplient leurs voyages maritimes, & les étendent juſqu'à la Chine & à Java. Victor, chef de cette famille, y contracte une maladie dont il meurt à Saméa. Louis, qui s'y trouve alors, eſt frappé de la contagion, & la communique à ſon retour au ſouverain & à Robert. Henri & Louis y ſuccombent. Inſtitutions faites ſous le règne de Henri.

ENTRE les moyens propoſés aux chefs de la maiſon de l'Ardent pour la réuſſite de leurs deſſeins, Wilſon leur préſentoit toujours la fréquence des voyages maritimes, comme le principal reſſort des changemens qu'il méditoit. Ce n'étoit pas ſeulement, diſoit-il, pour groſſir encore leur fortune ; mais pour donner l'habitude de ces courſes lointaines à un grand nombre de jeunes inſulaires & de chefs de famille nouvellement établis, qui, employés & encouragés par les entrepreneurs, & trouvant ainſi la facilité de ſe mettre dans l'aiſance, embraſſeroient de préférence leurs intérêts en toute occaſion, & contre tous. Il vouloit éloigner cette jeuneſſe, & la détacher

peu à peu de ce qu'il appeloit les préjugés de l'enfance & de l'éducation ; c'eſt-à-dire, du reſpect qu'on lui avoit inſpiré pour les mœurs, les lois, & la conſtitution de l'iſle ; car l'eſprit d'union & de patriotiſme qui régnoit dans la colonie, l'amour pour la maiſon ſouveraine, & l'attachement au gouvernement monarchique, auroient eu trop d'influence ſur ces jeunes gens, s'ils étoient reſtés au ſein de leurs familles & ſous les yeux de leurs parens. Il falloit les accoutumer inſenſiblement à d'autres idées, les plier à d'autres opinions & à d'autres mœurs, pour leur faire adopter les projets concertés, ou du moins pour les porter à contribuer aveuglément à leur réuſſite. On voit par là que Wilſon ne ſe propoſoit rien moins que de corrompre une partie des inſulaires, pour troubler l'ordre de la ſociété, & pour les employer au beſoin contre la maiſon ſouveraine.

Ainſi diſpoſés par Wilſon, les Ardent entrèrent avec chaleur dans ſes ſentimens & ſa manière de penſer, & s'empreſsèrent de ſuivre tous ſes conſeils. Ils usèrent de diſſimulation, adoucirent en apparence leur caractère, prirent des manières plus ſouples, ſe montrèrent prévenans & flatteurs envers les inſulaires qu'ils vouloient s'attacher, & répandant de plus en plus ſur eux leurs libéralités, vinrent à bout d'en

d'en gagner un grand nombre, qu'ils enrôlèrent pour leurs voyages. D'un autre côté, comme ils étoient alors les ſeuls particuliers qui euſſent un navire, & qui fiſſent pour leur compte le commerce maritime, ils tâchoient de ſe rendre agréables aux chefs de famille, qui, ne ſortant point de l'iſle, vouloient ſe défaire de leurs productions ou ſe procurer des marchandiſes étrangères, en leur achetant ce qu'ils avoient à vendre, ou leur vendant ce qu'ils vouloient acheter, avec l'attention de paroître dans ces marchés extrêmement déſintéreſſés ; & cette conduite hypocrite, envers des hommes droits & ſans défiance, parvint à changer l'opinion générale en leur faveur, & à ſéduire ceux mêmes qu'ils avoient le plus ſcandaliſés par leur conduite précédente.

Lorſqu'ils ſe crurent aſſurés de cet heureux changement, ils recommencèrent leurs expéditions lointaines avec une nouvelle ardeur. Ils étendirent leurs courſes, d'un côté juſqu'aux Moluques & à Java, de l'autre juſqu'à Macao & à la Chine ; & retirant de leur commerce des profits immenſes, qu'ils avoient ſoin de divulguer, & dont ils faiſoient à leur retour de nouvelles largeſſes, ils propageoient dans l'iſle l'amour du luxe, & en donnant aux jeunes gens le déſir de les ſuivre & de les

imiter, les rendoient insoucians des travaux productifs, & presque honteux de leur première simplicité.

Le *Vigilant* & une barque nommée la *Prudente*, faisoient en même temps des voyages à ces diverses stations par ordre de Henri; mais ces courses étoient moins fréquentes que celles des Ardent, & le but n'en étoit pas le même. Ceux-là n'avoient pour objet que l'utilité de la colonie, & leurs capitaines avoient l'ordre le plus exprès de ne point se charger de marchandises de luxe & d'ostentation; ce qui laissoit les Ardent sans concurrence, & rendoit leurs entreprises plus lucratives.

Près de deux ans se passèrent sans qu'aucun événement fâcheux fût la suite de ces voyages; mais tout a un terme dans ce monde. Indépendamment du relâchement des mœurs & du préjudice que causoient à l'agriculture les courses fréquentes des Ardent, l'expérience fit enfin connoître que les expéditions maritimes lointaines sont nuisibles à la santé & à la population, & que chez un peuple qui s'y adonne sans retenue, elles diminuent tous les ans le nombre des hommes, non seulement parce que les travaux momentanés, mais violens, que nécessitent ces voyages, usent & minent les forces des matelots; mais encore parce que

l'inaction forcée où les marins ſe trouvent ſouvent, & les alimens ſalés dont ils ſe nourriſſent, leur cauſent de dangereuſes maladies. Ces inconvéniens ſont peut-être peu ſenſibles dans une grande ſociété, où la conſommation d'hommes eſt facilement réparée; mais il n'en eſt pas ainſi dans une ſociété commençante & peu nombreuſe, où la vie de tout homme eſt d'un prix bien connu, & où ſa mort eſt une grande perte.

Malgré les précautions des Ardent pour dérober leur équipage aux maladies de mer, le ſcorbut (1) gagna leur navire, comme ils revenoient de Java, & Victor lui-même en fut atteint. Le mal faiſant chaque jour des progrès, & la plupart des malades courant riſque d'y ſuccomber avant d'arriver à la colonie, on réſolut de relâcher à Patani, iſle qu'on avoit déjà viſitée, où l'on eſpéroit que la ſalubrité de l'air & les rafraîchiſſemens qu'on y trouveroit, rendroient des forces à l'équipage & rétabliroient les malades; & cette eſpérance ne fut pas déçue. Les malades furent mis à terre, & guérirent du ſcorbut; mais un

(1) Les gâteaux de ſucre, l'ail, & les patates crues ſont les moyens connus les plus sûrs pour prévenir le ſcorbut. *Note de l'éditeur.*

autre danger les y attendoit. Il régnoit alors dans cette iſle une épidémie qui faiſoit beaucoup de ravages. Victor gagna la maladie qui déſoloit les pataniens ; & les accidens en devinrent ſi graves en peu de jours, que ſes compagnons tremblèrent bientôt pour ſa vie. Alarmé lui-même de ſon état, & craignant de mourir dans cette terre étrangère, il ſe fit porter ſur le vaiſſeau, & voulut qu'on reprît la route de l'iſle inconnue, ſe flattant d'y recouvrer la ſanté, ou du moins de terminer ſa vie au milieu des ſiens ; mais il ne devoit pas revoir ſon pays natal. Le mouvement du vaiſſeau, & l'air qu'on y reſpiroit, augmentèrent ſi fort le mal-aiſe de Victor & ſes douleurs, que, plein de regret de ſon imprudence, & voulant, s'il étoit poſſible, la réparer, il pria ſes frères de diriger leur route ſur Saméa, pour lui procurer des ſecours efficaces & du repos. Le vaiſſeau cingla donc vers cette iſle. Il y arriva le troiſième jour depuis ſon départ de Patani, & l'on y deſcendit le malade dans un extrême accablement, & preſque ſans connoiſſance.

En abordant à Saméa, les Ardent furent fort étonnés de trouver le *Vigilant* mouillé dans le port. Ce vaiſſeau, commandé par Louis, devoit ſe remettre en mer le lendemain pour

revenir dans la colonie. Malgré la froideur qui régnoit entre la maiſon de Henri & celle des Ardent, les deux équipages ſe firent des politeſſes; & Louis, apprenant l'état fâcheux de Victor, crut qu'il étoit de ſon devoir de le viſiter, & de lui offrir tous les ſecours qu'il pouvoit lui donner. Il alla donc le voir auſſitôt, &, fort touché de ſon état, non ſeulement il lui témoigna, ainſi qu'à ſes frères, la peine qu'il en avoit, mais il leur fit cordialement des offres de ſervice. Il ne parut pas que Victor reconnût Louis, ni qu'il l'entendît; mais Richard, affectant une grande triſteſſe, lui répondit en peu de mots, & d'une manière équivoque. Louis pouvoit prendre cette réponſe pour quelque choſe de pis qu'un refus. Cependant le malade étoit ſi bas, & le cœur de Louis ſi bon, que celui-ci ne ſe montra ſenſible qu'au danger imminent où étoit Victor, & au chagrin de ſes frères, qui, tout ingrats qu'ils paroiſſoient, n'en étoient pas moins des hommes, ſes concitoyens, ſes parens. Il différa même ſon départ de Saméa juſqu'à ce que Victor eût l'eſpérance de guérir, ou que le ciel eût diſpoſé de ſes jours. Prince aimable & magnanime, vous ne préſumiez point, hélas! que vous ſeriez la victime de votre gé-

nérosité, & qu'elle nous seroit doublement fatale.

Victor mourut deux jours après; &, le jour même de son décès, Louis, qui lui avoit rendu de fréquentes visites, se sentit frappé de la même maladie. Les symptômes qu'il éprouvoit ne laissoient pas de doute à cet égard. Il fut le premier qui reconnut le danger, & il ne se flatta point. Cependant il ne se laissa pas aller à une vaine frayeur; il tâcha même, par sa contenance & par ses discours, de rassurer son équipage, alarmé de cet accident; mais il crut devoir prendre toutes les précautions & les mesures qu'une prudence prévoyante lui prescrivoit dans sa situation. Il étoit, après Henri, le premier homme de la société, & à ce titre il se devoit le soin de veiller à sa propre conservation, tant par rapport à la colonie, que relativement à ses parens. Il jugea donc que dans l'état où il étoit, son premier devoir exigeoit qu'il revînt incessamment au sein de sa famille; & il donna les ordres en conséquence. Le *Vigilant* se trouvoit prêt à faire voile; il s'embarqua, l'on partit; & tandis que les Ardent s'occupoient des funérailles de Victor, le vaisseau de Louis arriva en trois jours de navigation dans la baie de l'isle inconnue.

Le mal, dans ce peu de temps, avoit fait des progrès conſidérables, & l'état de Louis, à ſon arrivée, ne laiſſoit plus qu'un foible eſpoir. Quelle triſte nouvelle pour les chefs de la colonie, qui, attendant leur fils avec impatience, comptoient tous les momens juſqu'à ſon retour! On peut imaginer combien ils furent ſurpris & affligés en l'apprenant. L'on tranſporta Louis au palais; & la vue de ſon état, preſque déſeſpéré, jeta la frayeur & la déſolation dans l'ame de ſes parens. Tous les ſoins & tous les ſecours furent prodigués pour conſerver une tête ſi chère, & n'eurent point de ſuccès, ou, pour mieux dire, n'en eurent qu'un bien funeſte pour la colonie.

Adélaïde ne quittoit pas le lit de ſon fils, & le ſouverain lui-même ſe tenoit auprès du malade autant qu'il le pouvoit. Tous les frères & ſœurs de Louis ſe relayoient ſans ceſſe pour lui rendre les ſervices néceſſaires, ſans ſe douter, ou ſans vouloir faire attention que ſa maladie étoit contagieuſe, & qu'elle pouvoit ſe communiquer à ceux qui l'approchoient avec peu de précaution. Cette imprudente ſécurité eut en partie l'effet qu'on en devoit craindre. Non ſeulement l'iſle perdit Louis, mais elle eut bientôt à pleurer les perſonnes les plus chéries & les plus reſpectables. Henri & Robert

tombèrent malades le même jour. Le père, plus occupé du danger où étoit Robert que de celui qu'il couroit lui-même, ne laiſſa pas d'abord connoître les ſymptômes qu'il éprouvoit. Robuſte & plein de courage, il vouloit dérober, autant qu'il le pouvoit, ſa famille & ſon peuple à d'inutiles alarmes. Il diſſimuloit ſon mal; mais, vaincu par ſes efforts, il fut obligé de céder, & de s'abandonner aux ſoins de ſa famille & aux ſecours de la médecine. Hélas! ces ſoins tendres & empreſſés, & les vœux ardens de ſon peuple, & les ſecours de de Martine furent également inutiles.

Nous ne rapporterons pas ici les détails de ces accidens, ſi déſaſtreux pour la ſociété, & particulièrement cruels pour Adélaïde, qui perdant à la fois un fils, un frère, un époux incomparables, en proie à la douleur la plus poignante qu'un cœur aimant ſentît jamais, & forcée de ſe montrer ſupérieure à ſon malheur, trembloit encore pour les jours d'un ſecond fils, eſpoir de ſa maiſon, & chef de la colonie; car Louis étoit mort ſans poſtérité maſculine: nous ne ferions que retracer en quelque ſorte le tableau de la triſte fin des fondateurs. La ſuite des événemens nous impoſe d'ailleurs la néceſſité de nous reſſerrer. Nous nous contenterons de dire que les pertes

ſucceſſives de la maiſon ſouveraine, trop dignes de tous nos regrets, portèrent la plus grande affliction dans le cœur des bons patriotes, & qu'il n'y en eut aucun qui n'en gardât profondément le ſentiment cher & pénible. La mort de Henri ſur-tout, dans des circonſtances malheureuſes, étoit un de ces déſaſtres dont la fatale influence cauſe les plus grands déſordres dans le ſein d'une nation, & la pouſſe quelquefois juſqu'au penchant de ſa ruine.

A toutes les vertus civiles & domeſtiques, Henri joignoit les qualités les plus eſſentielles à un ſouverain. Parmi les ames privilégiées, il en eſt peu qui aient autant de droiture, de bonté, d'élévation, & qui poſsèdent auſſi éminemment la connoiſſance & le courage du bien. Pour faire ſon éloge en deux mots, il ſuffira de dire que c'étoit le vrai portrait du Chevalier des Gaſtines. Sa mémoire, précieuſe à ſes ſujets & à leur poſtérité, eſt encore plus chère à ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher, & d'être liés avec lui d'une amitié particulière. Perſonne, à ce titre, n'a plus de motifs de le regretter, que moi Philippe. Amis depuis l'enfance, nous avons toujours vécu dans la plus parfaite intimité; nos deux ames n'en faiſoient qu'une. « La mort, en vous

enlevant, ô mon cher frère ! m'a privé de la moitié de moi-même ; mais elle ne me fera rien perdre de cette vive tendreſſe que j'eus toujours pour vous. Vous vivrez toujours dans mon cœur comme dans ma penſée ».

La maladie de Henri n'avoit duré que huit jours. Celle de Robert, qui n'eut pas une ſi funeſte iſſue, fut très-longue & très-douloureuſe. Le ſentiment de la perte commune réſiſtoit chez lui aux ſoins & aux remèdes, & cependant il falloit pourvoir aux ſoins du gouvernement & aux funérailles du ſouverain. Robert, hors d'état de s'en occuper, choiſit trois de ſes oncles, Guillaume, Philippe, & Vincent, pour adminiſtrer à ſa place les affaires publiques. L'on rendit les derniers devoirs au prince défunt. Etienne prononça ſon oraiſon funèbre avec beaucoup déloquence; mais les larmes & les gémiſſemens des inſulaires furent ſon plus bel éloge. Vincent lui fit conſtruire un beau monument, à côté & ſur le modèle de celui du Père, où, comme dans celui-ci, le marbre & les inſcriptions retracent à la poſtérité les vertus & les actes mémorables qui lui méritent le ſecond rang parmi les bienfaiteurs de l'iſle.

Henri étoit bien digne d'y avoir place; car non ſeulement il a gouverné ſes ſujets avec

une affection tendre & vigilante, avec une douceur & une bonté toujours égales, avec la juſtice la plus ſcrupuleuſe; mais il a fait de belles inſtitutions & de ſages lois, qui complètent celles du Père, & doivent contribuer au bonheur des inſulaires préſens & futurs. L'on a exécuté, par ſon ordre, des travaux publics très-utiles, & l'on a fait des expéditions heureuſes & déſirées pour le perfectionnement de la ſociété. Si des troubles funeſtes à la colonie ont pris naiſſance à cette époque, c'eſt à une influence étrangère & à des circonſtances malheureuſes, plutôt qu'à la négligence ou à l'inexpérience de Henri, qu'il faut les attribuer. Ces troubles ſont diſſipés, les malheurs qui les ont ſuivis ſont effacés; & les biens que l'iſle doit à Henri ſubſiſtent & s'étendront juſqu'aux races futures.

On a publié, par ſon ordre, le catéchiſme du citoyen, auquel il avoit travaillé lui-même: livre claſſique, indiſpenſable à tout membre de l'état en âge de raiſon, & qui contient le précis & l'eſſence de l'inſtruction ſociale. On en trouvera le ſommaire à la fin de ces mémoires.

Il a fait une loi en faveur des veuves, qui rend leur état plus aſſuré, en leur attribuant

une portion des revenus des biens de leur époux défunt. Les lois primitives de l'iſle ne faiſoient pas mention des veuves. Pour prévenir le tort qu'auroit pu leur cauſer ce ſilence des lois, Henri ordonna que les veuves qui voudroient paſſer à de ſecondes noces, auroient droit de répéter, ſur la ſucceſſion du mari, la dot qu'elles avoient portée en mariage; que dans le cas où elles ſeroient ſans enfans & ne ſe remarieroient pas, elles jouiroient, pendant leur vie, de la moitié des biens de ſa ſucceſſion; & ſi elles avoient des enfans & qu'elles ne demeuraſſent pas avec eux, qu'elles auroient ſeulement la jouiſſance du quart, qui reviendroit à l'héritier reconnu, lorſqu'elles contracteroient un ſecond mariage.

Cette loi pourvoit ainſi à la pénurie, & prévient le délaiſſement où pourroit ſe trouver une veuve infirme ou dans la caducité, hors d'état de fournir par elle-même à ſes beſoins. Elle a pour but en même temps d'aſſurer aux veuves plus d'égards & d'attentions de la part des héritiers de leur mari défunt. La diſſonance des caractères d'Amélie, veuve de Baptiſte, & de ſes fils, & la crainte que ceux-ci venant à oublier ce qu'ils devoient à leur mère, elle ne manquât des moyens de ſou-

tenir ſon rang & ſon état, & ne fût peut-être obligée de recourir à d'autres, déterminèrent le ſouverain à publier cette loi.

Les lois criminelles de l'iſle, en déclarant que tout homme, coupable d'un délit grave, payeroit de ſa perſonne le tort qu'il auroit fait à la propriété publique ou privée, & que cependant aucun crime, pas même l'homicide volontaire, ne ſeroit puni de mort, n'avoient pas ſpécifié les cas particuliers qui méritoient punition, ni le genre des peines que devoient ſubir les coupables. Henri, voulant ſuppléer à l'inſuffiſance de ces lois, conſidérant que les peines extrêmes ſont ſouvent injuſtes; que ſi la peine eſt foible en comparaiſon du crime, le légiſlateur n'eſt que bon; mais que s'il excède la proportion, il devient cruel & tyran, & va contre ſon but; & cherchant néanmoins à contenir les méchans par la perſpective effrayante d'une peine longue, plus inſupportable que la mort, ordonna:

1°. Que toute violation de la propriété perſonnelle, commiſe ſciemment & à deſſein, & qui priveroit un individu de la vie ou de la liberté, ſoit que le coupable eût employé l'artifice ou la force, ſeroit punie par une peine qui ne finiroit qu'avec lui.

2°. Que le délit conſtaté & le criminel con-

vaincu d'en être l'auteur, par une preuve évidente, fondée ſur la dépoſition de trois témoins, d'une probité & d'une capacité connues (1), ſeroit condamné à uſer ſes jours au travail des mines les plus profondes, & préalablement marqué au viſage de la lettre C, de manière qu'on pût facilement le reconnoître & le reprendre, s'il venoit à s'évader & à ſe dérober à ſes gardes.

---

(1) Chez la plupart des nations policées, la dépoſition de deux témoins ſuffit pour décider de l'honneur & de la vie d'un citoyen. Et par combien d'expériences ne ſait-on pas cependant que deux ſcélérats peuvent s'entendre pour charger & perdre un honnête homme; que deux coquins peuvent vendre leur ame & la vérité à qui veut la mettre à prix, ſans être arrêtés par la vue des ſupplices qu'ils préparent à l'innocence!

La loi de Henri, qui veut trois témoins au lieu de deux, & qui exige qu'ils ſoient d'une probité & d'une capacité reconnues, nous paroît une loi très-ſage; car non ſeulement elle oppoſe un obſtacle à la connivence des témoins, elle ne laiſſe point de ſoupçons à leur égard, mais elle prévient les abus qui réſultent ailleurs du témoignage d'hommes ignorans, qui, ne ſachant pas même rapporter ce qu'ils ont vu ou entendu, jettent du louche dans une affaire, l'embrouillent quelquefois, de manière que les juges, perdant le fil de la vérité, condamnent l'innocent & ſauvent le coupable. *Note de l'éditeur.*

3°. Que les insultes & les outrages faits à un citoyen, & les coups dont on l'auroit frappé (par exemple, un soufflet, des blessures ou des contusions faites par une arme tranchante ou autre) attireroient d'abord à leur auteur la peine d'une réparation publique, où celui-ci seroit non seulement obligé de demander pardon à l'offensé, mais encore de recevoir le même nombre de coups qu'il auroit donné; & enfin de travailler cinq ans pour son adversaire, ou pour le public.

4°. Que les calomniateurs publics, les libellistes, les ingrats notoires, les menteurs avérés, en matières graves, & qui blesseroient l'honneur & la réputation d'un citoyen, seroient attachés publiquement à un poteau trois jours de marché, & au milieu de la place, avec un écriteau sur la poitrine, portant en gros caractère le nom odieux qu'ils méritent, puis condamnés à dix ans de travaux publics.

5°. Que les vols domestiques ou avec effraction soumettroient les coupables à vingt-cinq ans de travaux, au profit de la personne lésée, ou, sur son refus, au profit de la propriété publique.

6°. Que la durée de la peine due à tout autre vol seroit proportionnée au dommage que la perte de la chose volée pourroit occa-

ſionner à ſon maître; de manière que ſi c'étoit la totalité ou l'équivalent de ſa propriété, la peine du voleur ſeroit de vingt ans de travaux, de dix ans, ſi le propriétaire en perdoit la moitié; & enfin de cinq ans, ſi on n'eſtimoit ſa perte qu'à un quart. Que ſi cependant, après la moitié du temps preſcrit pour la peine du coupable, la partie léſée ſe trouvoit dédommagée par ſes ſervices, & ſatisfaite de ſes regrets & de ſon amendement, elle pourroit lui faire grace du reſte de la peine qu'il devroit ſouffrir, en faiſant connoître alors au gouvernement les motifs de cette indulgence.

7°. Enfin que les accuſés détenus dans les priſons n'y demeureroient pas dans une oiſiveté, auſſi pernicieuſe pour eux que pour le public; mais qu'ils y ſeroient pourvus d'outils & de matières propres à les occuper, pour leur fournir les moyens de pourvoir à leurs beſoins & à leurs dépenſes, qui ne devroient pas être à la charge du gouvernement.

La colonie n'ayant plus à craindre les deſſeins hoſtiles, ni les irruptions des peuples voiſins, actuellement amis & civiliſés, l'on pouvoit ſans danger tirer parti de tous les cantons de l'iſle, & s'y établir déſormais. Henri, qui cherchoit à les rendre plus acceſſibles aux entrepriſes de l'agriculture, de l'induſtrie & du commerce,

merce, & qui vouloit ouvrir une communication aiſée entre le nord & le midi de ſon état, fit faire un grand chemin de vingt-quatre pieds de largeur, pour aller de la partie baſſe de l'iſle à la partie ſupérieure, & de là juſqu'à l'embouchure de la rivière ſeptentrionale. Ce chemin, qu'on vouloit rendre commode, & qui devoit être ſolide, pour réſiſter aux longues pluies de la mauvaiſe ſaiſon, fut fait avec beaucoup d'art & d'économie. Il commence au côté gauche de la rivière baſſe, à l'endroit où ſe termine celui que le Père a fait conſtruire, & forme une chauſſée à travers le vallon, juſqu'aux pieds des collines, qui ſont la baſe des crêtes du midi. Là il monte en pente douce & en ſerpentant, juſqu'à la brèche du pont-levis, à la place duquel on a conſtruit un pont de pierre; enſuite, gagnant les gorges des montagnes les plus élevées, qu'il tourne en pluſieurs endroits, il deſcend vers le nord par des rampes habilement ménagées. Au lieu d'un pavé, qui l'eût rendu plus couteux & moins doux, il eſt garni, dans toute ſa longueur, d'un ferré de petites pierres, encaiſſé dans une tranchée de deux pieds de profondeur, & de douze de largeur. Il eſt revêtu, du côté des montagnes, d'un foſſé néceſſaire à l'écoulement des eaux; &

deux rangs d'arbres fruitiers, plantés le long du foſſé du côté du chemin, dont ils retiennent les terres, en font une allée magnifique, où le voyageur trouve à la fois de l'ombre, du repos, & de quoi ſe déſaltérer ou ſe nourrir au beſoin.

Cette belle route, à l'entretien de laquelle on veille ſoigneuſement, diſpenſe déſormais les inſulaires de faire par mer le tour de l'iſle pour aller dans les cantons d'au delà des montagnes, ou d'affronter les périls qu'ils couroient à les traverſer. Pluſieurs citoyens en ont profité pour reconnoître & viſiter ſouvent cette partie du territoire, juſqu'alors ſi peu fréquentée; & quelques-uns, invités par l'avantage de ſa ſituation, plus commode que celle du midi pour les expéditions du commerce extérieur (1), par la nature du ſol, les qualités des végétaux, &

(1) Les pays avec leſquels la colonie eſt en relation de commerce étant ſitués au nord de l'iſle, c'eſt un grand avantage pour ceux des inſulaires qui font des expéditions maritimes, de partir de la rivière du nord, ou d'y arriver; car ils gagnent au moins deux jours ſur ceux qui partent en même temps de la baie du midi & doivent y revenir. Ils ne riſquent pas d'ailleurs, comme ceux-ci, d'être pouſſés ſur les rochers & les écueils ſans nombre dont l'iſle eſt environnée.

le voiſinage des mines, y ont tranſporté leur domicile, &, après avoir obtenu des conceſſions du ſouverain, s'y ſont fait de très beaux domaines, où ils ſont tour à tour, & à volonté, cultivateurs, négocians, ou artiſans.

Ils portent aux habitans du Pays-Bas des légumes & des fruits d'Europe, qui réuſſiſſent beaucoup mieux dans les pays montagneux & tempérés, & qui, mûriſſant plus tard que dans le vallon, y arrivent après que les autres y ont paſſé; des métaux tout prêts à être façonnés, & qui nous reviennent moins cher que ſi nous les tirions nous-mêmes de la mine; & ils prennent en retour les objets de conſommation ou d'induſtrie dont ils ont beſoin. Les relations intérieures & la circulation en ont acquis plus d'étendue & d'activité, à l'avantage réciproque des deux parties de l'iſle, & au profit général de la ſociété.

A l'occaſion des nouveaux défrichemens & de l'extenſion de l'agriculture, Henri, en adminiſtrateur habile & ſoigneux, a publié une loi de précaution, qui défend de couper les bois dont les crêtes & les penchans roides & élevés des collines ſont couverts, pour empêcher non ſeulemenr l'éboulement des terres & la dénudation des rochers, mais pour prévenir la

diminution de l'humidité dans le pays (1); car le pied des arbres, le gazon & la pelouſe dont

(1) L'expérience de tous les pays de la terre habités depuis long-temps, prouve la ſageſſe de cette loi. On y a par-tout coupé les bois ſans prévoyance & ſans économie, & la diſette de cette importante production eſt le moindre inconvénient qui en ſoit réſulté. Une grande partie de l'Aſie n'offre plus que des déſerts arides dans les contrées autrefois les plus fertiles & les plus agréables, parce qu'elles n'ont plus de bois, que les terres des montagnes ſe ſont éboulées dans les plaines, & que les fontaines & les ruiſſeaux y ont tari.

L'Europe, habitée plus tard, n'eſt pas encore parvenue à ce point de dégradation; mais ſi on continue à y couper les bois avec auſſi peu de ménagement qu'on l'a fait depuis quelques ſiècles, ſi on n'y a pas l'attention d'en ſemer & d'en planter de nouveaux, on y ſentira bientôt les pernicieux effets de cette imprudence. Déjà l'Italie, l'Eſpagne, l'Angleterre, ſont preſque entièrement dégarnies de grands bois & de forêts; & les deux premières, ſous un ſoleil plus ardent, préſentent de vaſtes landes inhabitées & inhabitables, parce que la terre, brûlée & privée d'ombrage, n'y a plus l'humidité néceſſaire pour déſaltérer les hommes & nourrir les végétaux; l'on s'aperçoit qu'en France les bois de charpente & de chauffage commencent à devenir rares. Les grandes forêts de l'Allemagne & du nord s'éclairciſſent conſidérablement; & cependant la conſommation de bois pour le chauffage, pour les beſoins de la marine & des arts, augmente chaque jour d'une manière

ils ſont entourés, affermiſſent & retiennent les terres ſur les penchans des lieux élevés; & les vapeurs humides qui nagent diſperſées dans l'atmoſphère, portées par les vents contre la cime de ces arbres, ſont forcées de s'y arrêter. Là, retenues par l'épaiſſeur du feuillage, & condenſées par la fraîcheur de l'ombre, elles tombent comme un brouillard ſur les plantes & le gazon qui tapiſſent le ſol, s'attirent, ſe réuniſſent en petites gouttes, qui s'inſinuent dans la terre juſqu'à la glaiſe & aux rochers, dont les creux & les cavités ſont pour elles autant de réſervoirs. Ces eaux, venant enſuite à remplir la capacité des lieux qui les contiennent, débordent, & s'échappent par la première iſſue qu'elles trouvent. Enfin l'épanchement de ces eaux, toujours entretenu par les vapeurs & par la fraîcheur des bois, produit les fontaines & les ruiſſeaux qui arroſent les lieux voiſins de leurs cours, & entretiennent la sève & l'abondance des végétaux néceſſaires à la vie des animaux & aux beſoins de l'homme.

S'il eſt important pour des régions tempérées

---

incroyable. On abat par-tout les futaies, & l'on fait peu de ſemis & de plantations. Il n'eſt pas difficile de prévoir ce qui doit en réſulter un jour, ſi les gouvernemens ne ſongent enfin à y mettre ordre.

de prévenir la deſtruction des bois, la dégradation des montagnes, & la perte des ſources, c'eſt une attention plus néceſſaire encore dans un pays tel que notre iſle, ſituée ſous un climat très-chaud, & dont la fertilité eſt en raiſon des eaux qui l'arroſent.

La colonie ayant pris naiſſance dans un pays iſolé, & ne pouvant, dans ſa foibleſſe, établir de communication avec les peuples chrétiens, trop éloignés d'elle, n'avoit pu ſe procurer juſques alors les ſecours ſpirituels dont ceux-ci jouiſſent, & manquoit particulièrement de miniſtres de la religion. Le ſouverain, il eſt vrai, en faiſoit les fonctions. Il étoit devenu pontife par néceſſité; mais les inſulaires, élevés dans les principes du chriſtianiſme, déſiroient tous ardemment d'en voir établir le culte parmi eux, tel que doivent le ſuivre des ſociétés chrétiennes. Henri voulant les ſatisfaire, conſidérant que la ſociété venant à s'étendre & à ſe diſperſer de plus en plus ſur le territoire de l'iſle, le ſouverain, en ſa qualité de pontife, ne pourroit pas ſuffire ſeul aux beſoins ſpirituels de tous ſes ſujets; qu'il ne s'en occuperoit pas même ſans perdre le temps néceſſaire, & ſans nuire aux fonctions du gouvernement temporel; & faiſant d'ailleurs réflexion que l'autorité religieuſe, réunie à l'autorité civile, & concentrée dans la

main du chef de la ſociété, pouvoit dégénérer en un deſpotiſme indeſtructible, ſi le ſouverain vouloit abuſer un jour de ce double pouvoir, réſolut de remettre l'encenſoir & l'adminiſtration du culte religieux à des hommes approuvés & conſacrés pour ces fonctions.

En conſéquence, il fit partir ſon fils Louis pour la Chine, & le chargea, pour le chef des miſſions envoyées d'Europe dans ce pays-là, d'une lettre de ſa part, où il lui demandoit un miniſtre apoſtolique, revêtu non ſeulement du pouvoir d'en conſacrer d'autres, mais du caractère ſuffiſant pour leur tranſmettre ce pouvoir. Louis réuſſit parfaitement dans ſa négociation. Il amena dans l'iſle un miſſionnaire françois, muni de tous les pouvoirs qu'on lui déſiroit, & qui, ſe dévouant tout entier au ſervice des inſulaires, étoit réſolu d'y finir ſes jours. Cet homme plein de zèle, mais ſage & modéré, n'a fait en quelque ſorte que s'y montrer. Il n'a eu que le temps de conſacrer trois miniſtres des autels, choiſis parmi les jeunes gens les plus vertueux & les plus eſtimables, & il eſt mort peu de mois après ſon arrivée, avec le regret de n'avoir pu porter ſes travaux auſſi loin qu'il le projetoit, mais avec la ſatisfaction d'avoir trouvé dans l'iſle la ſociété la

plus unie & la mieux inſtruite des vérités eſſentielles qu'il eût jamais connue.

Avant de mourir, il tranſmit ſes pouvoirs à ces trois jeunes miniſtres, qui s'en ſont ſervis, & s'en ſervent à leur tour pour en conſacrer d'autres. Ceux-ci, d'après le déſir de la colonie, & de l'aveu du ſouverain, ont formé pluſieurs paroiſſes, pour le ſervice deſquelles on a bâti autant de temples. Les deſſervans ſont payés par le gouvernement, & ils ne peuvent rien exiger de leurs paroiſſiens pour leurs fonctions. Ils ſont conſervateurs du culte, profeſſeurs de morale, & miniſtres de charité, & comme tels, ils ſont eſtimés & révérés de tout le monde; mais on a l'attention d'empêcher qu'ils ne ſe mêlent des affaires temporelles, publiques, ou privées, & qu'ils ne faſſent point uſage de leur crédit, ſoit pour acquérir des richeſſes, ſoit pour ſe donner une autorité dont ils pourroient abuſer.

CHAPITRE LVI.

Wilſon & Richard, profitant des circonſtances, employent tous les moyens pour diviſer la ſociété.

ROBERT, accablé par ſa maladie & par la douleur des pertes qu'il venoit d'eſſuyer, avoit fait craindre long-temps pour ſes jours. Quand le danger fut diſſipé, ſon abattement & ſa foibleſſe prolongèrent beaucoup ſa convaleſcence, & l'empêchèrent, tant qu'elle dura, de s'occuper des ſoins du gouvernement. Cependant ceux qui tenoient le timon des affaires, s'efforçoient de les conduire avec la vigilance la plus ſoigneuſe & la juſtice la plus intègre; mais les miniſtres les plus ſages & les plus équitables ne peuvent pas ſe flatter de plaire à tout le monde.

Richard & Wilſon, en revenant dans l'iſle, avoient ſenti redoubler leur haîne contre Robert, en le voyant revêtu du pouvoir ſuprême. Richard, actuellement l'aîné de ſa famille, & l'héritier de Victor, qui ne laiſſoit point d'enfans mâles, ne pouvoit ſupporter l'idée d'un ſupérieur, & déteſtoit ſur-tout de

trouver un maître dans ſon rival. Rien ne le conſoloit, non plus que Wilſon, que l'eſpérance de profiter des circonſtances. Ils penſoient que la débilité du prince le livreroit à leurs entrepriſes ; mais il falloit tâcher de le rendre mépriſable pour l'attaquer & pour le perdre, il falloit calomnier ſes miniſtres & les faire haïr ; & c'eſt à quoi ils s'appliquèrent avec la plus grande ardeur. Ils affectoient de ſe montrer mécontens, blâmoient ouvertement l'adminiſtration, & ne ſe contentoient pas de cenſurer les miniſtres, de leur prêter de mauvaiſes intentions ; ils parloient mal du ſouverain lui même, & le repréſentoient comme un homme, qui, par ſon caractère, le manque de connoiſſances, & la foibleſſe de ſa ſanté, étoit incapable de gouverner la colonie.

» Dans une ſociété qui n'a qu'un chef, diſoient-ils, tout ſe reſſent de l'état d'un prince foible. Sa langueur & ſon inexpérience ne lui permettent point de voir ce qui ſe paſſe, ni de connoître ce qu'il faut faire. Ses miniſtres, qui le plus ſouvent ne ſongent qu'à leur intérêt, lui déguiſent la vérité, pour augmenter leur pouvoir & leurs richeſſes aux dépens du peuple. Le citoyen n'y eſt plus libre, & ne peut y jouir d'un bonheur aſſuré. Il n'en eſt pas ainſi dans une ſociété qui ſe gouverne par elle-même,

ou dont la forme de gouvernement admet différens pouvoirs, qui ſe ſurveillent, ſe balancent, & ſe contiennent mutuellement. Là, l'inexpérience d'un chef eſt compenſée par les lumières d'un autre, la lenteur par la vivacité, la négligence par l'application, & la pluralité, guidée par l'amour de la juſtice & de la patrie, retient dans les bornes du devoir ceux qui voudroient s'en écarter. Dans une pareille conſtitution, le ſouverain, toujours prudent, toujours ferme, n'eſt point ſujet aux infirmités de la nature, & ne meurt point. Les miniſtres, toujours ſurveillés, ſont néceſſairement juſtes & appliqués, & le peuple jouit de toute ſa liberté ».

Ces diſcours hardis ne furent d'abord regardés par les eſprits ſages que comme des propos indiſcrets, inſpirés par une humeur chagrine. Ils excitoient plutôt le mépris ou la pitié, que la colère. Toutefois quelques chefs de famille avertirent Richard & Wilſon de ſe montrer plus prudens & plus retenus à l'avenir; &, penſant que ces repréſentations ſuffiroient pour les faire rentrer en eux-mêmes, ils crurent devoir garder charitablement le ſilence ſur ce qu'ils avoient entendu, & ne s'en plaignirent point. Mais ces propos faiſoient impreſſion ſur les eſprits foibles, & ſur les jeunes

gens attachés à Richard & prévenus pour lui. L'image de la liberté, ſans ceſſe offerte ſous de fauſſes couleurs à cette jeuneſſe indocile, ne lui inſpiroit pas ſeulement de l'averſion contre le ſouverain, contre la forme actuelle du gouvernement, mais lui donnoit encore le déſir ſecret d'une révolution. Les troubles & les déſordres de la ſociété, préparés de loin & fomentés ſoigneuſement, approchoient ainſi du point de fermentation où Wilſon & les Ardent déſiroient les porter.

Bientôt les mécontens ne gardèrent plus de meſures; ils parlèrent plus ouvertement; &, profitant de la diſpoſition de ceux qu'ils avoient ſéduits, ils formèrent entre eux une eſpèce de ligue contre la conſtitution actuelle du gouvernement.

Lorſqu'ils ſe crurent aſſez nombreux pour pouvoir tenir tête au reſte des inſulaires, ils convinrent de s'aſſembler un ſoir derrière les monumens, pour ſe concerter ſur les points eſſentiels d'après leſquels ils devoient agir, & ſur les démarches qu'ils avoient à faire; & le jour fixé, dès que la nuit fut obſcure, ils s'y rendirent de toutes parts.

Chacun d'eux avoit juré de garder le ſilence ſur cette aſſemblée, & ils furent tous ſi fidèles à leur ſerment, qu'aucun des inſulaires, qui

n'étoient pas du complot, ne s'en ſeroit douté, & qu'on ne l'eût connu que par ſes ſuites, ſi le haſard, ou plutôt la providence, n'avoit pris ſoin de le révéler.

Guillaume & Philippe s'étoient allés promener ce ſoir-là même ſur l'eſplanade, pour s'entretenir ſolitairement des affaires les plus preſſantes de la colonie. Frères, amis, aſſociés au miniſtère, également zélés pour le bien public, ils aimoient à ſe communiquer leurs penſées, à épancher leur cœur dans le ſein l'un de l'autre, à ſe concerter dans l'intimité ſur le plan & l'exécution des projets les plus néceſſaires. La douleur des pertes récentes, la maladie de Robert, & la fâcheuſe diſpoſition de Wilſon & des Ardent, qui commençoit à percer, & devenoit inquiétante, firent tour à tour le ſujet de leur converſation, qui fut prolongée juſqu'à la nuit.

Ils ſongeoient à ſe retirer, lorſque Philippe, qui, dans ce moment, éprouvoit une ſorte de mal-aiſe, & dont les réflexions, conformes à l'état de ſon ame, étoient devenues fort triſtes, entra, comme par inſpiration, dans le monument du Père, devant lequel il paſſoit, en diſant à Guillaume qu'il ne vouloit pas s'en retourner ſans avoir fait une prière ſur le tombeau des fondateurs, pour invoquer leur aſſiſ-

tance dans l'état pénible où il étoit. Guillaume lui répondit qu'il avoit la même intention, & ne le quitta point.

En conſéquence, ils entrèrent tous deux dans le mauſolée; & pour n'être pas interrompus, dans le cas où le haſard ameneroit quelqu'un, ils ſe mirent à genoux ſur les gradins intérieurs. Là, recueillis, ils prioient en ſilence & dans l'obſcurité, lorſqu'ils entendirent venir, à différens intervalles, des perſonnes qui, paſſant près du périſtile, ſe rendoient dans la grande allée derrière le monument. Quelques-unes y venoient ſeules, d'autres y arrivoient deux à deux, & ſe parloient à voix baſſe, mais de manière que, ſans diſtinguer ce qu'elles diſoient, les deux frères pouvoient comprendre, par la chaleur des paroles, qu'il s'agiſſoit entre elles d'affaires importantes. Tous ces gens alloient au même endroit, & s'y arrêtoient; c'étoit donc un rendez-vous. Mais l'endroit ſe trouvoit écarté, ſolitaire, & il étoit nuit; on vouloit donc en faire un ſecret. Quel motif pouvoit y réunir tant de monde, à cette heure, & à l'inſu de la colonie? Ce ne pouvoit être rien d'avantageux pour elle. Auſſi les deux frères en conçurent-ils des ſoupçons & des alarmes, & réſolurent de faire tout leur poſſible pour en découvrir la cauſe. Ils ſe communi-

quèrent ſur le champ leurs idées, & s'étant approchés de l'allée à petit pas & ſans bruit, ils ſe placèrent convenablement pour ne rien perdre de ce qui devoit s'y paſſer.

Les conjurés étoient ſans lumière, crainte d'être découverts. La nuit étoit noire. Les deux frères ne purent voir ceux qui compoſoient l'aſſemblée ; mais ils pouvoient reconnoître à la voix ceux qui parloient. Ils entendirent d'abord Richard, qui, faiſant l'appel des conjurés, leur révéla par ce moyen le nom de tous ſes complices. Wilſon prit enſuite la parole pour les haranguer.

« Voici, leur dit-il, l'occaſion favorable de recouvrer votre liberté, ou du moins vos droits les plus plus précieux. L'autorité, comme la force des ſociétés, réſide dans la main du peuple, & ſes chefs (quelque nom qu'ils aient) n'en jouiſſent que par délégation. Qui peut douter que le peuple n'ait le droit de reprendre ce qu'il leur a confié, s'ils en abuſent, ou même s'il juge pouvoir en faire un meilleur emploi? Qu'eſt-ce en général qu'un peuple qui n'a qu'un chef ? Une ſociété dévouée à l'eſclavage, jouet du caprice d'un ſouverain deſpote, s'il gouverne par ſa ſeule volonté, ou livré aux paſſions de ceux qui l'environnent, s'il eſt foible.

» Votre premier chef, il eſt vrai, avoit le droit de vous gouverner, comme Père de la colonie; mais ſon fils aîné ne l'avoit pas. Le Père ne pouvoit lui tranſmettre une autorité qui devoit finir avec lui. Un père eſt par nature le ſouverain de ſes enfans; mais la nature ne connoît pas le droit d'aîneſſe. Après la mort du père chaque membre de la famille eſt libre. Le pouvoir, comme le patrimoine, eſt diviſible entre tous. C'eſt la réunion de leurs volontés qui conſtitue le chef ſuprême. Lorſque Henri eſt devenu le ſouverain de ſes frères, c'eſt que ſes frères l'ont bien voulu. Ils étoient libres de ne pas le vouloir, & rien ne pouvoit les contraindre à l'obéiſſance. Pluſieurs motifs de confiance les portoient à la ſoumiſſion. Henri étoit l'ancien de tous après le Père; il étoit actif, expérimenté (faiſons taire ici les juſtes reproches que Richard pouvoit lui faire, & convenons, ſi on veut, que la choſe publique a proſpéré ſous ſon gouvernement); mais le génie & l'expérience d'un chef ſont-ils un héritage pour ſon ſucceſſeur? Le droit de gouverner, attaché à la naiſſance, n'impoſe-t-il pas la néceſſité d'admettre pour ſouverain l'homme ſouvent le moins propre à régner? Pour quelques bons princes qui ſe montrent de loin en

loin

loin dans l'hiſtoire, combien de mauvais rois n'y peut-on pas compter?

» Un peuple qui donne à une ſeule famille le droit de ſucceſſion au trône, devient par cela même paſſif, & ſe dévoue ſans retour aux malheurs de l'oppreſſion & de la tyrannie. Pourriez-vous encore vous ſoumettre à cet ordre de ſucceſſion, lorſque tout vous donne lieu d'en craindre les funeſte ſuites? Robert eſt un jeune homme ſans expérience, d'un eſprit foible & borné, livré aux ſuggeſtions de ceux qui le conduiſent, & abandonné ſans réſerve à toute l'ardeur d'une paſſion violente, qui ne lui laiſſe plus écouter la modération ni la juſtice. Qu'attendre d'un prince faſciné par les charmes d'une femme étrangère, orgueilleuſe, hautaine, qui voudra voir ramper toute la ſociété devant elle, & qui ne ſe ſervira du pouvoir qu'elle a ſur le ſouverain, que pour ſatisfaire ſon amour-propre & ſa fierté?

» Les circonſtances ne ſauroient être plus favorable pour nos deſſeins; Robert eſt malade, hors d'état de s'y oppoſer, ſa famille eſt conſternée, & les régens n'ont pas aſſez de pouvoir par eux-mêmes pour nous forcer à nous ſoumettre à leurs caprices. Nous formons la partie de la ſociété qui a le plus d'énergie & d'activité; demandons une aſſemblée générale

de la colonie. On ne ſauroit nous la refuſer. On ignore nos projets & nos moyens. Nous y viendrons unis & fermes dans nos réſolutions, tandis que ceux qui voudroient s'y oppoſer, n'étant point préparés à nous répondre, & néceſſairement peu d'accord entre eux, balanceront foiblement nos raiſons & la force de nos diſcours. Demandons que la conſtitution ſoit changée, & qu'au lieu d'une monarchie, la ſociété ſoit déſormais une république, gouvernée par un certain nombre de magiſtrats inamovibles, choiſis parmi les chefs des principales familles. C'eſt alors que vous ſerez libres, & que vous pourrez mettre à votre tête les hommes les plus dignes d'y figurer par leur mérite, & les plus propres à maintenir le bonheur de la ſociété. Si nous trouvons des obſtacles, notre courage doit les vaincre. On ne nous attaquera pas impunément; & ſi, contre toute eſpérance, nous nous trouvions les plus foibles, nous nous retrancherons dans la partie ſupérieure de l'iſle, où j'oſe vous promettre des ſecours qui nous feront prévaloir.

» J'ai mis par écrit, continua-t-il, le plan de la conduite que nous devons tenir; je l'ai communiqué à Richard & à pluſieurs d'entre vous, qui l'ont approuvé. J'en communiquerai

les détails à ceux qui ne les connoiſſent pas, dans un moment plus convenable ».

Les applaudiſſemens des conjurés firent connoître aux deux frères que les propoſitions de Wilſon étoient généralement adoptées. Quelques-uns vouloient cependant un gouvernement démocratique ; mais ils ſe rangèrent enfin à l'avis de la pluralité. Ils s'exhortèrent tous réciproquement à la perſévérance, & firent ſerment de demeurer fermement unis pour l'exécution de leurs projets. Après quoi Wilſon demanda qu'on fixât le jour où l'on devoit requérir l'aſſemblée de la colonie, & l'on convint de ne pas en remettre l'époque plus loin qu'au lendemain. Richard ſe chargea d'en faire la demande pour le même jour. « Si on nous l'accorde, ajouta Wilſon, je vous avertirai du moment où elle ſe tiendra, pour que nous nous y trouvions en force. Si on la refuſe, nous crierons tous à l'injuſtice, & la voix des citoyens, la crainte d'un ſoulévement contraindra ſans doute le miniſtère à y conſentir. Enfin, quoi qu'il puiſſe arriver, trouvons-nous ici demain à pareille heure, afin de prendre les meſures ultérieures qu'exigeront nos intérêts ».

Tel fut le réſultat de cette délibération clandeſtine, à la fin de laquelle la troupe ſe ſépara.

Chacun revint dans le même ordre, & avec les mêmes précautions qu'il avoit prises en y allant, sans apercevoir les deux frères, qui, pour n'être pas découverts, s'étoient doucement couchés par terre au pied d'un arbre.

Qu'on se peigne l'étonnement & l'émotion qu'éprouvoient alors Guillaume & Philippe, & le cruel embarras où les mettoit la nécessité de pourvoir sur le champ au salut de la colonie. Il falloit aviser à ce qu'il y avoit à faire, se concerter & agir, pour ainsi dire, à la fois. Il étoit indispensable d'apprendre ce qui venoit de se passer à tous les citoyens attachés au bien de la patrie, de leur remettre les lois & leurs devoirs sous les yeux, de les encourager, de les réunir pour les opposer aux conjurés. Ils devoient se conduire en même temps avec beaucoup de prudence & de fermeté, tant par considération pour l'état fâcheux où Robert étoit encore, que pour renverser & détruire les projets des séditieux.

En quittant l'esplanade, les deux frères coururent chez Vincent, où ils tinrent à trois un petit conseil, dans lequel il fut décidé que tous les chefs de famille non suspects seroient appelés chez Philippe pour neuf heures du soir, & qu'en les avertissant on se contenteroit de leur dire qu'il vouloit les consulter sur une affaire très-

preſſante & très-eſſentielle pour la colonie. Guillaume & Vincent ſe chargèrent de leur porter cette invitation, & ſortirent à cet effet, tandis que Philippe retourna chez lui pour les recevoir, & pour méditer plus tranquillement ſur les moyens les plus efficaces à employer dans cette occurrence.

Tous les anciens de la colonie, & la plupart des autres chefs de famille ſe rendirent chez Philippe à l'heure indiquée : Philippe leur expoſa les motifs de leur convocation, & cette nouvelle porta la ſurpriſe & l'indignation dans leur ame. Il leur demanda des conſeils, & l'on délibéra ſur le parti que l'on prendroit. Falloit-il accorder aux ſéditieux l'appel général de la colonie, ou le refuſer? Devoit-on, dans le premier cas, agiter la queſtion délicate de la conſtitution ſociale la plus avantageuſe? Si l'on ſe déterminoit à rejeter leur requête, étoit-il néceſſaire, ou même prudent d'employer la force pour réprimer les mutins? Enfin, en ſe décidant à prendre le parti de la vigueur, penſoit-on qu'il fût à propos de prévenir les ſéditieux, & de les arrêter chacun chez ſoi pendant la nuit, tandis que, ſe croyant aſſurés du ſecret de leur complot, ils ſe livroient au ſommeil ſans aucune défiance?

Ces points très-importans furent long-temps

diſcutés & débattus. Les plus jeunes délibérans, emportés par la colère, opinoient pour la rigueur. Ils vouloient que, ſans perdre un moment, on allât ſurprendre les ſéditieux dans leur lit, & qu'ils fuſſent enſuite jugés & punis ſévèrement, conformément aux lois. « Quoi, diſoient-ils, vous pouvez couper d'un ſeul coup la racine du mal, & vous balancez ! Ne vaut-il pas mieux perdre quelques mauvais citoyens, que d'expoſer la colonie à une perte aſſurée »? Mais les plus âgés, dont la plupart avoient des fils parmi les ſéditieux, retenus par cette conſidération, & d'ailleurs plus modérés, voyoient de grands inconvéniens dans la violence, & préféroient une autre voie. Il faudroit enfoncer la porte des conjurés, qui, découverts & pleins de déſeſpoir, ſe défendant de toutes leurs forces, périroient dans cet aſſaut, ou tueroient même les aſſaillans. Ne ſeroit-il pas horrible de ſacrifier une partie de la ſociété à la ſûreté de l'autre, ſans vouloir tenter l'uſage de moyens moins violens ? Ils conclurent en conſéquence à ce qu'on mît dans cette affaire une prudente modération. Guillaume & Philippe ſe déclarèrent pour cet avis.

» La partie ſaine de la ſociété, dit celui-ci, eſt encore la plus nombreuſe. Elle a pour elle non ſeulement l'autorité paternelle, mais l'autorité manifeſte & reconnue des lois & du

gouvernement, qui en impoſeront toujours aux plus hardis; elle eſt en poſſeſſion du commandement & du pouvoir, dont les chefs n'ont jamais abuſé. Que pourront contre nous les ſéditieux, ſi nous ſavons prendre nos précautions; & qui peut nous empêcher de les prendre, quand nous en avons les moyens? Séduits, égarés par les diſcours perfides d'un étranger, portés à la révolte par ſes calomnies, ces malheureux ne ſavent plus connoître la vérité ni leurs devoirs. Mais devons-nous les faire périr quand nous pouvons les éclairer? J'oſe l'atteſter ici, le ſeul Wilſon eſt coupable; c'eſt lui qui a corrompu le cœur de nos jeunes gens, & qui eſt l'auteur du complot affreux qu'ils méditent. C'eſt lui qui doit éprouver la ſévérité des lois. Que ſon crime ſoit conſtaté, qu'on le juge, qu'il ſoit puni. Mais, au nom du ciel, mes amis, ſauvons les autres, s'il eſt poſſible. N'employons la force contre nos frères qu'à l'extrêmité.

» Que prétendent les conjurés ? que nous changions la forme de notre gouvernement? Mais ſur quoi fondent-ils cette étrange prétention ? de quoi peuvent-ils ſe plaindre, quand tout proſpère dans l'état ? à quoi penſent-ils en requérant l'aſſemblée de la colonie? comment oſent-ils ſe flatter de ſubjuguer l'o-

pinion & d'entraîner les ſuffrages ? Songez que nous avons la juſtice & l'expérience pour nous. L'on ne riſque donc rien à leur accorder cette aſſemblée. Je me propoſe d'y réfuter leurs ſophiſmes, de confondre l'orgueil de leurs chefs, de dévoiler leurs manœuvres, de faire tomber enfin la vengeance des lois ſur les vrais criminels : j'opine donc pour l'aſſemblée. Du reſte, comme elle doit être nationale, & comme il faut ſe garder de la perfidie, je vous recommande d'y venir armés; & je conſeille aux chefs de famille, qui ont le malheur d'avoir des fils dans la ſédition, de les tenir auprès d'eux, & de ſe ſervir de leur autorité pour leur impoſer le reſpect, s'ils pouvoient avoir l'audace de s'élever contre les lois reçues.

» Je me charge d'annoncer au prince, avec les ménagemens néceſſaires, les prétentions des inſurgens & nos réſolutions; & comme je le connois mieux qu'ils ne le connoiſſent, je crois pouvoir vous répondre de ſon courage & de ſa bonté. Si ſon état peut le permettre, nous le verrons au milieu de ſon peuple, où ſon aſſurance modeſte, ſes diſcours puiſés dans ſon cœur, & la noble hardieſſe que donnent l'innocence & la vérité, pour la plus belle & la plus juſte cauſe qu'on puiſſe expoſer devant des citoyens, feront pâlir ceux qui cherchent

à troubler notre ſociété, juſqu'à ce jour ſi paiſible & ſi heureuſe ».

Philippe eut la ſatisfaction de voir toutes les opinions ſe réunir à la ſienne. L'on ſe concerta ſur les meſures à prendre pour le lendemain. Tout fut prévu, tout fut ordonné; & l'on arrêta de garder le plus grand ſecret ſur la découverte du complot, & ſur les réſolutions qui l'avoient ſuivie. Chacun s'en retourna chez ſoi, intérieurement agité par l'attente des événemens qui ſe préparoient; & Philippe, reſté ſeul, paſſa la nuit à méditer encore dans le ſilence ſur la conduite particulière & ſur les diſcours qu'il devoit tenir dans une occaſion ſi critique & ſi importante.

L'aurore paroiſſoit à peine, que Guillaume & Vincent ſe rendirent auprès de Philippe, tant pour aviſer entre eux aux détails de certaines démarches qu'il falloit bien peſer, que pour donner conjointement audience aux conjurés lorſqu'ils ſe préſenteroient. Il étoit d'ailleurs néceſſaire que Philippe fût ſuppléé dans ſes fonctions publiques par les autres régens, lorſqu'il iroit parler au ſouverain. Les trois frères s'expliquèrent enſemble ſur les objets eſſentiels qui les raſſembloient; après quoi Phi-

lippe ſe rendit au palais, dès qu'il apprit qu'il étoit jour chez le prince.

Philippe le trouva dans un état de ſanté & dans une ſituation d'eſprit qui permettoient qu'on lui révélât la découverte de la conjuration. En conſéquence, il lui apprit, d'un manière adroite & ſage, les vues & les projets des ſéditieux, le conſeil auquel cette découverte avoit donné lieu, & les points qu'on y avoit arrêtés. Il lui fit ſentir l'importance de l'aſſemblée nationale que les conjurés demandoient, & combien ils s'abuſoient dans leurs eſpérances, en croyant qu'elle dût leur être favorable. Il lui communiqua la réponſe qu'il ſe propoſoit de faire à leurs diſcours; enſuite il lui expoſa les reſſources du parti des patriotes, & les moyens dont il uſeroit pour démaſquer & punir les coupables, & pour rétablir l'ordre. Enfin, en lui montrant de juſtes motifs de confiance dans l'eſprit & l'affection de la colonie, & dans les meſures qu'on avoit priſes, il exhorta Robert à venir préſider l'aſſemblée, & à dire à ſes ſujets ce que ſon cœur & la circonſtance pourroient lui dicter.

Quoique fort étonné de cette nouvelle, Robert ne s'abandonna point à la crainte. Au contraire, indigné contre les auteurs du com-

plot, il ſentit ſon courage & ſes forces ſe ranimer. Le reſſentiment de leur perfidie le pouſſoit même à la plus prompte vengeance, & ne vouloit d'abord ni ménagement ni meſure. Mais la réflexion arrêta ce premier mouvement, & il revint aux partis plus modérés qu'on lui propoſoit. Il loua la vigilance & la ſage conduite de ſes oncles, approuva leurs délibérations, adopta leurs conſeils; &, déſirant contribuer par lui-même à l'exécution de leurs projets, il promit à Philippe d'aller à l'aſſemblée & d'y haranguer le peuple.

Richard & Wilſon, comme ils en étoient convenus, firent demander audience aux trois régens, qu'ils prièrent en même temps de vouloir ſe raſſembler à cet effet. Ceux-ci répondirent qu'il les trouveroient chez Philippe, que Wilſon & Richard pouvoient y paroître quand ils voudroient, & qu'on étoit prêt à les recevoir & à les entendre. Ils vinrent peu de momens après, ſuivis de quelques-uns des leurs; &, ſe préſentant d'un air fier, ils dirent qu'ils étoient là pour requérir en leur nom, & de la part d'un grand nombre de citoyens, la convocation d'une aſſemblée générale de la colonie; que la choſe preſſoit, & qu'ils les prioient, s'il étoit poſſible, d'en faire l'appel pour le même jour.

Les régens les accueillirent d'un air tranquille & avec une confiance apparente. Ils leur demandèrent enſuite ingénument le ſujet pour lequel ils ſollicitoient cette aſſemblée, & les motifs qu'ils avoient d'en preſſer ſi fort le moment. Mais, pour éluder ces queſtions, les autres leur dirent que ce qu'ils avoient à propoſer regardant toutes les claſſes & tous les membres de la ſociété, & demandant la plus prompte délibération, il ne falloit s'occuper en ce moment que du ſoin de les raſſembler; qu'on ne pouvoit parler de cette affaire qu'en préſence de toute la colonie, dont le bonheur & l'exiſtence, en quelque ſorte, dépendoient du parti que l'on prendroit. alors Feignant toujours d'ignorer le complot, les trois frères parurent contens de cette réponſe, & n'inſiſtèrent pas davantage ſur leurs demandes. Ils dirent donc aux conjurés, que puiſque la choſe étoit d'un intérêt ſi grand & ſi preſſant à la fois, & qu'elle ne pouvoit en ce moment être portée devant le ſouverain, l'on alloit donner l'ordre en ſon nom de convoquer tous les citoyens; que l'aſſemblée ſeroit indiquée pour quatre heures après midi, & qu'elle ſe tiendroit ſur le préau de la citadelle.

Wilſon & ſa ſuite ſe retirèrent le cœur plein de joie de ces paroles, croyant toucher au

terme de leur entrepriſe, & ne ſe doutant nullement de ce qui les attendoit. Tous les citoyens de l'iſle, ſans exception, furent invités ſur le champ, & par billets, à ſe trouver à quatre heures préciſes à l'endroit indiqué. Les conjurés y vinrent en troupe & en armes, penſant en impoſer par leur nombre & par leur contenance; mais ils furent ſurpris, & ne purent s'empêcher de montrer de l'étonnement en trouvant tous les patriotes également armés, & en voyant l'ordre & la diſpoſition où ils étoient. Une troupe étoit rangée devant le palais, une autre gardoit la porte de la citadelle; & le reſte formoit une double haie qui ceignoit tout le préau.

Dès que les conjurés furent entrés, on leva le pont-levis. Ils avancèrent juſqu'au milieu du préau; & les patriotes qui le bordoient s'approchèrent d'eux en ſe ſerrant. En même temps on vit ſortir du palais le ſouverain, que, dans ſon état de foibleſſe, on ne ſuppoſoit pas devoir paroître à l'aſſemblée. Il s'appuyoit en marchant ſur Guillaume & ſur Philippe, & Vincent le ſuivoit de près. La troupe qui étoit devant le palais s'ouvrit à leur approche, & Robert vint s'aſſeoir ſur un fauteuil (eſpèce de trône élevé de quelques marches au deſſus du ſol, au pied duquel s'aſſirent les régens),

tandis que cette troupe, ainſi diviſée, ſe plaçant des deux côtés, forma deux ailes, au milieu deſquelles il falloit paſſer pour aller juſqu'au prince. Il étoit ſans armes, ainſi que ſes trois oncles; mais tout le reſte des inſulaires étoit armé, & devoit demeurer debout.

Cet appareil guerrier, ces précautions de prudence & de ſûreté, & la préſence du prince que les conjurés n'attendoient pas, commencèrent à leur inſpirer des ſoupçons, qui augmentèrent encore, lorſqu'ils entendirent chaque chef de famille appeler à ſoi ceux de ſes fils qui faiſoient partie de la troupe des inſurgens, & leur ordonner de le venir joindre. Ces jeunes gens, accoutumés juſqu'alors au plus grand reſpect pour leurs parens, frémirent à cet ordre; mais nul n'oſa déſobéir, & chacun, d'un air confus & la tête baiſſée, alla ſe placer à côté de ſon père: défection imprévue, qui, diminuant tout d'un coup la troupe des conjurés, fut un coup très-ſenſible pour leurs chefs.

Inquiets & embarraſſés, Richard & Wilſon ſe regardèrent l'un l'autre en ſilence, & ſe dirent enſuite quelques mots tout bas; mais affectant bientôt de paroître indifférens à ces fâcheux préſages, & reprenant toute l'audace de leur caractère, ils s'efforcèrent de montrer autant de hardieſſe & de réſolution que s'ils

n'avoient eu rien à craindre ou à ſe reprocher.

Lorſque chacun eut pris ſa place & qu'on eut fait ſilence, Philippe ſe leva de ſon ſiége, s'inclina devant le ſouverain, & lui adreſſant la parole, lui fit brièvement le rapport de la demande des inſurgens, & le pria d'écouter ce qu'ils avoient à dire. Robert lui répondit qu'il ne refuſeroit jamais d'entendre aucun de ſes ſujets; que, quoique l'aſſemblée générale des citoyens, pour un ſujet inconnu, fût une choſe contre l'uſage, il l'approuvoit cependant, pour donner à tous les inſulaires une nouvelle preuve de ſon affection, & que ceux qui l'avoient demandée, pouvoient s'expliquer librement. Philippe rendit cette réponſe à Richard, qui, après avoir ſalué tout le monde ſans diſtinguer le prince, parla d'un ton emphatique en ces termes :

« Vous qui préſidez cette auguſte aſſemblée, vous tous mes frères & mes parens, car nous ne formons qu'une ſeule famille, je viens vous expoſer ici de la part d'un grand nombre de citoyens, je viens ſoumettre à votre examen & à votre déciſion, des objets auſſi importans au maintien & au bonheur de notre ſociété, qu'aux droits de chacun de ceux qui la compoſent. Je vais m'exprimer avec la liberté généreuſe d'un citoyen qui connoît toute

l'étendue de ces droits, qui voit qu'on les oublie, & qui regarde comme un devoir ſacré d'en répéter le plein exercice. Ceux qui conſentent lâchement à les perdre, taxeront peut-être mon entrepriſe de coupable hardieſſe; mais cette conſidération ne ſauroit m'arrêter. Mon but eſt le bien commun, mon guide la vérité, & mes moyens ſont les titres primitifs de tout homme, fondés ſur les lois naturelles. Qu'aurai-je à craindre en vous rappelant ces lois, à vous qui en êtes inſtruits, qui portez au fond du cœur la conviction de leur importance, & qui ſavez qu'elles ſont auſſi durables que la nature même? N'eſt ce pas d'ailleurs devant mes amis, mes proches, mes égaux, que je parle? n'eſt-ce pas pour les rétablir dans leur premier état que j'élève ici la voix?

» Le fondateur de la colonie, notre père commun, chef à jamais reſpectable, n'a eu ſans doute que des intentions pures, en formant de ſa nombreuſe famille une ſociété policée, ſur le plan qu'il lui a tracé. Mais il étoit homme, &, j'oſe le dire, il s'eſt trompé dans ſes vues; il étoit père, & il a trop cédé à ſa prédilection pour ſon aîné, & pour la poſtérité qui en devoit naître. Il a vu la baſe du pouvoir ſouverain dans l'autorité paternelle, & il a cru que ce pouvoir devoit ſe tranſmettre ſucceſſivement

ment aux fils aînés de la race privilégiée, comme un bien héréditaire dépendant naturellement du droit d'aîneſſe. Il l'a cru, & c'eſt viſiblement une erreur. Il l'a fait paſſer en loi, & cette loi, contraire aux premiers droits de tout citoyen, ne peut ſubſiſter qu'au détriment de la ſociété. Dans l'intention de la nature, les hommes ſont tous égaux. Le but de l'union ſociale eſt de maintenir cette égalité. Que des enfans ſoient ſoumis à leur père, cela eſt dans l'ordre naturel. Ils lui doivent la vie, la ſubſiſtance, la protection ; leur dépendance eſt une ſuite de leur foibleſſe & de leur reconnoiſſance : mais où eſt la raiſon, pour qu'après le décès du père, les frères dépendent de leur frère aîné ; que des oncles ſoient ſoumis à leur neveu, quelquefois au berceau ? L'autorité du père défunt eſt néceſſairement diviſible entre tous ſes enfans ; elle n'exiſte plus entière alors que dans l'union de leurs volontés ; & c'eſt cette union formelle qui conſtitue la ſouveraineté. L'autorité ne pouvoit donc pas être tranſmiſe à Henri par le Père, ni la ſucceſſion au trône fixée dans une ſeule famille, au préjudice de toutes les autres. Tous les principes du droit naturel prohibent cette inſtitution. Ajoutons ici, que ceux de la politique & de la prudence ne lui ſont pas moins contraires.

» Voyez ce qui s'eſt paſſé, & ce qui ſe paſſe encore dans les états où la ſucceſſion au trône a été ainſi réglée. La ſociété n'y eſt-elle pas dévouée à tous les malheurs que l'ignorance & le deſpotiſme peuvent cauſer, à toutes les fautes de la foibleſſe, à tous les caprices de l'arbitraire ? Les peuples n'y ſont-ils pas forcés d'obéir, ſans réſiſter, à celui que le haſard de la naiſſance leur donne pour maître, quoique ſouvent il n'ait pas les connoiſſances & les talens néceſſaires pour bien gouverner, que ſon eſprit ſoit offuſqué par des préjugés funeſtes, ſon cœur livré aux plus dangereuſes paſſions, & que l'erreur de la nature, ou les vices de l'éducation le rendent abſolument incapable de tenir le ſceptre ? Si quelquefois le ciel favorable leur fait préſent d'un bon roi, ſes jours ſont limités. La perte que ſa mort cauſe à ſes peuples n'eſt preſque jamais réparée. Les ſucceſſeurs d'un grand homme ne juſtifient que trop, hélas ! tous les regrets qu'il emporte. Ils héritent de ſon pouvoir, ſans hériter de ſes vertus. Tels ſont les malheurs inſéparables de la monarchie.

» Mais ces vices & ces malheurs ſont inconnus dans la république & dans le gouvernement mixte, où la puiſſance eſt partagée, où les chefs ſont des hommes graves & prudens,

choisis d'après leur mérite connu ; car, de même que l'harmonie de l'univers naît de l'opposition des élémens, les pouvoirs & les volontés, dans ces dernières constitutions, se balancent & se contiennent l'un par l'autre. La pluralité, guidée par l'amour de l'ordre & de la justice, y prévient ou arrête sans cesse les entreprises nuisibles ou dangereuses de l'ambition & de la cupidité. Un tel gouvernement ne sauroit être foible, ni despote, ni arbitraire : il est essentiellement patriote ; &, sous sa direction, le peuple roi, jouissant pleinement de ses droits & de sa liberté, vit heureux, sans craindre que la mort vienne détruire l'édifice de son bonheur ; car tous ses délégués ne peuvent mourir à la fois ; & ceux qui payent le tribut à la nature, sont toujours suppléés par ceux qui restent, ou remplacés au gré des citoyens. Là, ni l'intrigue ni la corruption n'élèvent jamais au ministère des hommes incapables ou dangereux ; là, toujours surveillés, les ministres sont forcés d'être justes & appliqués.

» C'est sous une telle constitution que vous devez vivre, & que vous recouvrerez les droits que vous avez perdus. Etablissez parmi vous la démocratie pure, ou l'aristocratie, ou ce gou-

vernement qui exige que la ſanction du peuple ratifie & valide les lois du ſouverain ; mais renoncez pour toujours au gouvernement d'un ſeul, ſous lequel vous n'êtes plus que des hommes paſſifs. Abrogez l'abuſive loi de la ſucceſſion au trône, qui vous menace de mille dangers, & qui prépare à nos deſcendans des maux inévitables.

» Et qu'on ne nous diſe pas que nos chefs ne méritent que des louanges, que par leurs ſoins tout a proſpéré dans la colonie, que les citoyens y ſont heureux. Nous touchons encore aux premiers temps de notre ſociété, & l'on ſait que le zèle & la ferveur brillent dans les commencemens de toute inſtitution. Mais l'expérience nous apprend que ce zèle ſe ralentit, que les abus le remplacent bientôt, & que les vices, inſéparables d'une conſtitution fondée ſur de faux principes, ſe montrant peu à peu dans l'adminiſtration, paſſent en habitude, font naître le déſordre & la diviſion, & renverſent l'état. Ce n'eſt pas ſur la ſituation momentanée de la colonie qu'il faut arrêter vos yeux, puiſque le bonheur dont elle jouit peut paſſer comme une ombre. C'eſt l'avenir que nous devons conſidérer ; c'eſt l'état & le bonheur de l'iſle que nous devons établir pour les ſiècles.

» Je veux croire que le chef déſigné pour nous gouverner a les meilleures intentions pour la colonie ; mais cela peut-il la rendre conſtamment heureuſe, quand il doit maintenir des lois qui portent avec elles le germe de la deſtruction ? Je veux qu'il ait encore les talens & les connoiſſances néceſſaires au chef de la ſociété, qu'il ſoit ſans vices & ſans paſſions, qu'il règne au gré de ſes ſujets ; votre proſpérité n'en eſt pas plus aſſurée. Que faut-il en effet pour arrêter & faire évanouir le bonheur d'une ſociété gouvernée par le plus grand & le plus juſte monarque ? Un accident ſimple & naturel, pareil à ceux que nous venons d'éprouver ; une mort imprévue, qui mettra le ſceptre aux mains d'un prince peu digne de lui ſuccéder. N'avons-nous pas vu le moment, où tous les chefs de la maiſon de l'Aîné alloient nous être enlevés, où Robert lui-même, touchant au bord du tombeau, augmentoit les regrets de la colonie, qu'il jetoit dans une criſe effrayante ?

» Je lui rends la juſtice de croire qu'il aime ſur-tout à ſe montrer bon citoyen, qu'il préfère à ſon intérêt propre celui de la ſociété, & qu'il déſire ardemment d'en aſſurer le bonheur ; & c'eſt cette perſuaſion qui me fait parler

devant vous avec tant de franchiſe, & me donne l'eſpoir que l'évidence des vérités importantes que je viens de vous expoſer, ſuffira pour diſſiper les préjugés de la naiſſance & de l'éducation, & pour lui faire adopter les changemens que je propoſe. La gloire de régner ſur ce peuple peut-elle égaler celle dont le couvrira pour toujours la généroſité de lui rendre ſa première liberté, & de renoncer aux ſuprêmes honneurs, pour faire jouir ſes frères de tous leurs droits, en devenant leur égal »?

Après ce diſcours de Richard, Wilſon, ſans ſaluer perſonne, & d'un air peu convenable à ſa ſituation & à la diſpoſition des eſprits, ſe permit de parler, comme s'il en avoit le droit, & l'on eut l'indulgence de ne pas l'interrompre. Il dit que, ſi la ſociété ne vouloit pas adopter la forme du gouvernement républicain, elle ne pouvoit rien faire de mieux que de ſe régler ſur la conſtitution angloiſe, qu'il s'efforça de repréſenter comme la plus belle, la plus ſolide, & la plus parfaite qu'il y eut jamais. Il loua les intentions de Richard, ſon entrepriſe, ſes propoſitions; & d'un ton de hauteur, qui ſembloit preſcrire plutôt qu'inviter, il exhorta l'aſſemblée à les approuver, & à ſe régler d'après elles.

Philippe, ſe levant alors, s'inclina profondément devant le ſouverain, & ſalua tous les citoyens d'un air modeſte. Enſuite fixant Richard & Wilſon, & prenant la parole, après avoir gardé quelques momens le ſilence, il leur fit cette réponſe.

CHAPITRE LVII.

Discours de Philippe & de Robert ; délibération de l'assemblée. Les lois sont maintenues ; Robert est reconnu souverain ; les conspirateurs sont jugés & punis.

PAR quelle étrange fatalité la constitution de cette société naissante est-elle donc attaquée avec tant d'éclat, lorsque la nature semble donner à nos lois la sanction la plus solennelle, par les prodigieux succès dont elle couronne nos premiers efforts ? Quel autre signe, quel autre garant, quel autre gage de sa bonté demanderions-nous au ciel, que la prospérité la plus rapide & la plus générale ? Il se peut sans doute que sous les lois les plus saintes & sous le gouvernement le plus salutaire, il se trouve, au milieu du bonheur public, quelques malheureux qui ayent essuyé des revers, je dirai même des injustices, ou par un vice caché dans la législation, ou par une erreur de l'autorité tutélaire, ou du moins par la malignité inévitable de la fortune. S'il en est parmi nous, qu'ils se lèvent, qu'ils se plaignent hautement, librement ; je joins ma voix à la leur, je leur

promets les acclamations unanimes de la nation: ſur le champ, les injuſtices de l'homme ſeront réparées, les torts même de la fortune ſeront effacés.... Mais ce ſilence univerſel me confirme que je ſuis au milieu d'un peuple fortuné, au milieu d'une famille heureuſe. Graces ſoient rendues au ciel! je ne vois autour de moi que le bonheur.

» Quels ſont donc les citoyens qui s'élèvent aujourd'hui contre notre conſtitution, & qui oſent la citer devant la nation aſſemblée, comme s'ils avoient des crimes à lui reprocher? Je n'oſerois le dire, ſi vous n'en étiez les témoins, s'il étoit poſſible de le diſſimuler: ce ſont ceux qui paroiſſent le plus comblés des faveurs de la fortune, ceux qui, par la plus libre jouiſſance de leurs droits, ont le plus efficacement recueilli les bienfaits de la puiſſance tutélaire; ceux qui, diſtingués par une conſidération particulière, n'ont pas de plus véritable intérêt que de ſe la conſerver, ſi ce n'eſt de la mériter; ceux enfin qui ſont forcés, par l'évidence des faits, à publier les louanges du gouvernement, lors même qu'ils ceſſent de reſpecter la conſtitution.... Je m'arrête; ils rougiſſent, & leurs yeux ſe baiſſent.

» Comment l'eſprit de ſchiſme s'eſt-il donc emparé de mes frères? Croirai-je que leur ri-

cheſſe & leur crédit ont troublé, ont enflé leurs cœurs par des ſentimens d'une ambition jalouſe, turbulente, ennemie naturelle des lois, de la ſociété, de la paix? A Dieu ne plaiſe! Moi, je les croirois corrompus, juſqu'à les ſoupçonner d'être les ennemis du bien public! Non, non; ils ne ſont qu'abuſés par des ſuggeſtions étrangères: on les a ſéduits par l'apparence même du bien public. Non, le vice n'eſt pas dans leur cœur; mais leur eſprit eſt faſciné par l'illuſion: qu'ils rentrent en eux-mêmes, & je réponds d'eux.

» C'eſt à nous à diſſiper l'illuſion & à faire triompher la vérité. O manes de notre Père commun! vénérable auteur de notre race & de notre ſociété! du haut des cieux, récompenſe des hommes juſtes & bienfaiſans, vous veillez ſur nous, vous êtes préſent à nos débats & à nos délibérations: inſpirez-moi, défendez par ma voix votre doctrine, vos inſtitutions, votre ouvrage, votre mémoire, & les intérêts de votre famille, ſans vous offenſer de la témérité de quelques-uns de vos enfans, déjà tout prêts à ſe repentir & à rétracter leur erreur. Leur hardieſſe même eſt tout à la fois un hommage qu'ils rendent à vos inſtitutions, & la preuve la plus ſolennelle de votre reſpect inviolable pour les droits de l'homme & du ci-

toyen. Vous avez créé un peuple libre, libre juſqu'à ſoumettre la conſtitution & les lois à la diſcuſſion ouverte. Vous avez vu qu'il n'obéiroit qu'à la raiſon & aux lois toutes puiſſantes de l'ordre. La ſcience nous vient de vous, comme la liberté, l'exiſtence, & tous les biens. Inſpirez-moi ; éclairez ceux qui s'égarent, pardonnez-leur, & rendez-nous nos frères & la paix aux acclamations de toute votre famille, pénétrée d'amour & de reconnoiſſance, & proſternée devant votre image.

» On oſe nous dire, ô citoyens! que l'inſtitution du gouvernement monarchique viole l'égalité naturelle des hommes. Où donc nos adverſaires ont-ils trouvé cette égalité prétendue? La nature diſtribue-t-elle à chaque individu la même force, le même talent, la même induſtrie, les même faveurs, & au même degré? Les a-t-elle tous également appelés à la même fortune? La nature a partagé ſes dons comme elle l'a voulu. Elle a voulu ce partage inégal & différent, pour unir étroitement les individus les uns aux autres, par la grande différence des moyens qu'elle leur a donnés de ſe ſervir les uns les autres, de ſe communiquer les uns aux autres les fruits des avantages individuels dont elle a doué chacun d'eux, & de répandre ainſi ſur toute la ſociété toute l'influence de ſes dons,

inégalement & diverſement départis. L'inégalité naturelle eſt donc la baſe immuable de l'inégalité ſociale? l'inégalité ſociale eſt donc le lien naturel de la ſociété? La ſociété eſt le moyen néceſſaire pour que les dons, diſtribués à chacun, ſe déployent, exercent leur énergie, acquièrent leur perfection, & deviennent, par la réciprocité des ſervices, la jouiſſance & en quelque ſorte le patrimoine de tous. Voilà le plan de la nature, il eſt digne d'elle. C'eſt ainſi qu'elle fonde, qu'elle commande, qu'elle néceſſite l'ordre contre lequel on oſe ſi légèrement l'invoquer.

» Si la nature avoit fait les hommes égaux, ſi elle vouloit qu'ils fuſſent égaux dans la ſociété, elle formeroit donc, je ne dis pas un peuple roi, mais un peuple de rois, également pourvus des mêmes droits de ſouveraineté; l'anarchie, deſtructive de toute ſociété, ſeroit donc le gouvernement naturel de la ſociété? O novateurs! ſi vous changiez aujourd'hui la conſtitution de l'état, vous commenceriez d'abord par démentir & violer vous-mêmes votre principe d'égalité, haſardé ſi témérairement. Ne diſſimulez donc pas vos intentions ſous une fauſſe juſtice, n'appuyez pas vos prétentions par des abſurdités manifeſtes. Ce n'eſt pas l'égalité que vous réclamez pour

tous; c'eſt l'autorité que vous convoitez pour vous-mêmes. J'en appelle à votre conſcience, & je l'entends qui vous condamne.

» Le gouvernement d'un ſeul vous bleſſe. Mais je vous demande d'abord, ſi la nature, ou plutôt le ciel lui-même, n'a pas nommé votre premier roi, fondateur de votre famille & de votre ſociété? je vous demande ſi vous lui diſputeriez le trône à lui-même? je vous demande s'il n'a pas acquis des droits inconteſtables à la ſouveraineté par toutes les avances de ſouveraineté qu'il a faites pour la fondation, la conſervation, la proſpérité, la perpétuité de l'empire? Tout eſt ici ſon ouvrage, il en a diſpoſé; & quel titre avez-vous de plus pour diſpoſer de votre propre bien?

» Il n'eſt plus temps d'appeler à votre ſecours la nature, que vous venez de méconnoître & de trahir par de fauſſes imputations; mais la nature elle-même vous condamne & vous rejette encore. Eſt-il dans la nature de former un corps, ſans lui donner un chef, & un chef unique? Un corps à pluſieurs têtes eſt une eſpèce de monſtre. Eſt-il dans la nature de multiplier les moyens & de compliquer les reſſorts, lorſqu'elle peut tout réduire à la ſimplicité & à l'unité? La perfection eſt dans la ſimplicité, & la perfection

ſuprême dans l'unité. Eſt-il dans la nature que chacun ait le droit de régner, ou du moins le pouvoir de participer à l'autorité ſuprême, ſur-tout quand elle établit un ordre de ſubordination & d'obéiſſance ? L'homme naît dominé, aſſujetti, aſſervi de toutes parts, & avec le ſeul droit d'exercer librement ſes facultés pour la ſatisfaction de ſes beſoins, ſans léſion du droit d'autrui ; c'eſt là tout ſon empire. Eſt-il dans la nature de livrer l'autorité & le gouvernement aux paſſions des citoyens, à leurs intrigues, à leurs cabales, à leurs manœuvres, à leurs intérêts excluſifs, plutôt que de fixer la puiſſance dans les mains d'un dépoſitaire nommé par l'ordre d'une ſucceſſion invariable ? Tous les moyens d'union, de concorde, & de paix perpétuelle entrent dans ſes plans. O vous, détracteurs inconſidérés de la monarchie ! panégyriſtes imprudens de la république ! je croirai que vous êtes de bonne foi dans le fond de votre cœur, je croirai que la perſuaſion la plus intime n'y a pas laiſſé le plus léger doute, quand je vous verrai abjurer dans votre famille la qualité de chef unique, & donner à votre gouvernement domeſtique une forme républicaine.

» Dois-je répondre ici à l'imputation que vous faites, auſſi injuſtement que gratuite-

ment, à notre Père commun, d'avoir pris, dans le gouvernement domeſtique, les règles qu'il établit dans l'ordre ſocial? Et ſur quel fondement parlez-vous de la ſorte de l'homme le plus reſpectable pour vous, qui exiſtât jamais? Non, ſans doute, l'autorité paternelle & l'autorité ſociale ne ſe reſſemblent pas, ni dans leurs titres, ni dans leurs droits, ni dans leurs devoirs. Un père donne à ſes enfans l'exiſtence, l'éducation, des biens, toute ſorte de moyens de vivre, & de bien vivre; & la nature n'a pas communiqué ſes titres au chef ſocial. L'autorité domeſtique varie dans ſon étendue, dans ſa durée, dans ſon reſſort; & il n'en eſt pas ainſi de l'autorité ſociale. L'autorité domeſtique ordonne là où l'autorité ſociale ne peut qu'empêcher. La première s'exerce par la volonté, & la ſeconde ne s'exerce que par la ſanction des lois. Non, ces deux autorités ne ſe reſſemblent point; auſſi le vénérable fondateur de notre race & de notre empire ne les a-t-il ni confondues, ni aſſimilées. Comme père, il ſoigna, préſerva, éleva notre enfance; il inſtruiſit notre adoleſcence dans le culte, les arts, & les vertus de l'ordre domeſtique; il fonda nos ménages, il dirigea notre premier eſſor. Comme inſtituteur ſocial, il régla nos poſſeſſions & nos héritages;

il nous enſeigna les lois de la réunion commune; il établit l'autorité protectrice des droits de chacun, avec toute la force du conſentement univerſel, & de tous les moyens conſtitutifs de la puiſſance, pour la ſauve-garde de tous les citoyens, de toutes les propriétés, de tous leurs travaux, de toutes leurs jouiſſances, réglées ſelon l'ordre de la juſtice, & aſſurées par l'influence journalière & conſtante de l'autorité légitime.

» L'autorité ſuprême eſt une grande charge; & parce qu'elle impoſe de grands devoirs, il faut la doter des facultés néceſſaires pour les remplir, & tels doivent être ſes droits. Quels ſont ſes devoirs? De préſerver d'invaſion, tant au dedans qu'au dehors, les droits & les propriétés de tous & de chacun, de garantir le libre exercice des lois, & d'appuyer leur pouvoir par la force publique. Quels ſont ſes droits? De lever ſur chaque propriété productive, ſelon les règles d'une juſte répartition, une portion des revenus annuels, pour continuer & perpétuer les avances ſouveraines, ou tous les travaux publics, néceſſaires à la proſpérité publique; & c'eſt à la puiſſance publique à ordonner, à faire l'emploi de ce revenu & de tous ſes moyens, pour faire agir & régner les lois, à l'avantage de toute la ſociété.

N'eſt-ce

» N'eſt-ce pas là l'autorité, telle que l'ordre ſocial l'exige, telle que notre Père l'a inſtituée, telle que vous l'enviſagez vous-mêmes? Je vous le demande.... Avouez-le de bonne foi, vous n'en voulez qu'au gouvernement héréditaire d'un ſeul. Mais d'abord préféreriez-vous à l'hérédité, l'élection? vous allumeriez donc au milieu de la ſociété un foyer éternel de rivalité, de jalouſie, de diſſention entre les familles, à la mort de chaque dépoſitaire de l'autorité; vous jetteriez aux ambitieux la pomme de diſcorde, qui écarteroit du concours les hommes ſages & modérés; vous ſacrifieriez l'intérêt public aux intérêts & aux deſſeins particuliers des électeurs; vous porteriez ſur le trône l'adroit concurrent qui auroit ſéduit & corrompu votre peuple; vous expoſeriez ſans ceſſe l'état aux troubles, aux factions, à la guerre civile, aux démembremens, à ſa ruine. Toujours ces ſortes de monarchies furent réduites à renoncer à l'élection, ou à périr par l'élection même. La couronne ne ſeroit-elle élective que dans la famille royale? mêmes dangers; & vous rendriez les frères & les parens rivaux, ennemis les uns des autres, & vous les armeriez ſans ceſſe les uns contre les autres, pour leur deſtruction & celle de l'empire. Reſpectez donc auſſi ce droit de pri-

mogéniture, qu'il vous plaît d'imputer à une vaine prédilection envers la famille de l'Aîné; il eſt fondé ſur le droit de l'âge, de la maturité, de l'expérience. Tant qu'il y a eu des mœurs, les cadets ont honoré leur aîné comme le chef de la famille; & quelle ſeroit la raiſon de les préférer à lui, quand il eſt néceſſaire, pour le bien public, de fixer ſur une tête les droits & les prérogatives du chef ſocial?

» La monarchie héréditaire a des inconvéniens. Oui, ſans doute, car c'eſt toujours le gouvernement de l'homme; mais c'eſt à la conſtitution, aux lois, & à l'inſtruction à y pourvoir, comme notre fondateur l'a fait. Il ſe peut que, par les viciſſitudes de la nature, un enfant devienne roi; mais la régence y ſupplée; & nous, ô mes frères! nous qui avons été appelés à ce ſoin, nous ſommes prêts à rendre le compte le plus rigoureux de notre adminiſtration. Il ſe peut que le prince héréditaire ſoit malheureuſement condamné à une éternelle enfance; mais alors il eſt exclu du trône. Il ſe peut que le génie du roi ſoit reſſerré dans des bornes étroites; mais les lois ont réglé ſa marche, des miniſtres la ſoutiennent, des conſeils l'éclairent; la magiſtrature n'en exerce pas moins ſes fonctions; la nation ne veille pas moins ſur ſes propres intérêts. Sous quelque

règne que ce ſoit, tout citoyen a également le droit de pouvoir s'élever aux emplois publics, aux pouvoirs délégués, aux diſtinctions légitimes, aux honneurs, à la gloire, par ſa capacité, par ſes talens, par ſes ſervices, par ſes vertus patriotiques, par ſes hauts-faits. Soyez le bienfaiteur de vos frères & de votre patrie, on ne vous demandera pas ſi vous êtes roi. La gloire eſt pour les grands hommes, princes ou ſujets ſans diſtinction. Libres de faire le bien, aſſez heureux pour pouvoir faire le bien public, faites-le, votre nom ſera honoré, exalté dans nos faſtes comme dans nos cœurs. Que de ſujets ont fait oublier leurs princes, & remporté toute la gloire de leur ſiècle!

» Le gouvernement monarchique, bien conſtitué, ne s'oppoſe point au bien que le citoyen peut faire, & aux ſuccès qu'il peut mériter: tout au contraire, il les favoriſe, il les encourage, il les ſeconde. En effet, il eſt démontré dans nos enſeignemens, il eſt évident, pour chacun de nous, que le monarque n'a qu'un ſeul & unique intérêt, celui de ſes peuples; & que ſa vraie puiſſance n'eſt & ne peut être qu'en raiſon de la proſpérité de la nation. Mais des chefs différens ont manifeſtement des intérêts particuliers à empêcher les

progrès des uns, à étouffer le mérite des autres, à détruire des concurrens, à rabaiſſer des familles, pour prédominer. L'autorité n'eſt auſſi évidemment puiſſante, bienfaiſante, paiſible, qu'autant qu'elle eſt une; car ſi elle eſt partagée, vos chefs diviſés ſe jalouſent, vos pouvoirs oppoſés ſe combattent, vos forces déchaînées les unes contre les autres, s'entre-détruiſent: il n'y a point d'accord, point de paix, point de ſûreté. Enfin les beſoins publics exigent ſouvent une action prompte & ſubite; le monarque agit, tandis que votre ſénat ne peut que délibérer, & laiſſer le mal s'accroître au milieu de ſes débats, ou l'occaſion de faire le bien s'évanouir: l'ordre demande ſans ceſſe l'activité, qu'il ne trouve que dans le gouvernement monarchique. Il n'y a qu'un premier principe dans la nature, il n'y a d'accord que dans l'unité.

» L'harmonie de l'univers, nous dit-on, naît de l'oppoſition des élemens; oui, ſans doute, & il en eſt de même de l'harmonie ſociale. Tous les citoyens concourent au même but par des voies différentes, & même oppoſées. Celui-ci laboure, & celui-là navigue. Le ſage eſt pour la délibération, & le brave pour les entrepriſes courageuſes. Ici la ſcience répand l'inſtruction, & là l'induſtrie exerce les arts. Mais

il faut que le même principe dirige tout, & que tout aboutiſſe à la même fin : il faut que le même génie préſide à tout, & veille ſur tout. Dites moi ſi Dieu a livré le gouvernement du monde au ſénat des élémens ?

» Mais enfin on craint l'abus ſi facile, & l'extenſion ſi naturelle de la puiſſance ſuprême dans les mains d'un monarque ; on craint les paſſions inévitables ou d'un prince, ou d'un autre. Eh quoi ! l'on craint les paſſions d'un ſeul, & l'on ne craint pas les paſſions de pluſieurs, les paſſions de la multitude ! Dans le monarque l'on voit le deſpote ; & l'on ne voit pas dans les ariſtocrates des oppreſſeurs du peuple réunis ſeulement pour l'oppreſſion ; & l'on ne voit pas ce peuple démocratique le jouet & la victime des mauvais citoyens, qui le réduiſent enfin à ne combattre que pour le choix des tyrans ; & l'on ne voit pas dans les gouvernemens mixtes une tendance violente & perpétuelle à l'uſurpation, aux révolutions, à la déſolation, & à la deſtruction de l'état ! La monarchie dégénère en deſpotiſme, lorſqu'on y méconnoît les principes de la ſtabilité des empires ; ſoit : mais vos républiques (je parle de celles qui ont vraiment formé un état) n'ont-elles pas toutes fini par l'anarchie, par la tyrannie, par le déchirement univerſel ?

Pourquoi le diſſimuler ici? Se perſuade-t-on que tout ce peuple l'ignore? Ignore-t-il auſſi que l'hiſtoire de ces états républicains n'eſt qu'un récit continuel de conflits, de déſordres, de troubles, de calamités? Croit-on abuſer de la ſorte un peuple inſtruit? Suppoſons, s'il le faut, de mauvais rois, leurs attentats & leurs fureurs ſeront paſſagers & fugitifs comme les fléaux du ciel, ſi vous avez aſſuré l'empire aux lois elles-mêmes, lorſque vos chefs auront été bien convaincus, comme leurs ſujets, qu'ils ne ſont que les exécuteurs ſuprêmes de ces lois & les premiers citoyens de l'empire, & tant que la nation connoîtra parfaitement toute l'étendue de ſes droits & de ſes devoirs. Là le danger n'eſt que de la part de l'homme, & l'homme paſſe comme l'éclair, le tyran ſur-tout : ici le danger eſt dans le vice même de la conſtitution républicaine, & la conſtitution le perpétue juſqu'à ce qu'elle périſſe. Comparez enfin la durée des républiques les plus célèbres avec celle des monarchies, quoique mal ordonnées. Je ne parle point de ces petites aſſociations, qui, ſans territoire, n'ont qu'une exiſtence précaire, & qui ne ſubſiſtent que par les ſervices qu'elles rendent à leurs voiſins, ou par la jalouſie que ces voiſins ont les uns contre les autres. Il s'agit d'un état agricole. Enfin (car il faut le dire), le trouble,

ô mes concitoyens ! le trouble eſt aujourd'hui parmi nous : eſt-il donc élevé par les paſſions du prince ? Reconnoiſſez l'eſprit républicain ; mais repoſez-vous ſur la ſageſſe de vos lois & de votre gouvernement.

» Eſt-ce à nous à redouter les erreurs, les abus, les excès, les uſurpations de la puiſſance monarchique ? N'avons-nous pas des garans de nos droits & de nos libertés ? Quels ſont-ils ces garans ? Nos lois, parfaitement conformes aux principes de l'ordre naturel & proſpère des ſociétés politiques ; nos lois, qui réuniſſent tous les intérêts en un ſeul, également commun au prince & aux ſujets ; nos lois, qui, en fondant la puiſſance ſur la juſtice, l'ont dotée d'une portion invariable du revenu territorial, déterminée par le vœu de la nature, ſelon les beſoins réels de la ſociété, & irrévocablement affectée aux avances de la ſouveraineté, ou à l'utilité publique ; nos lois qui ne donnent à l'autorité que le pouvoir de faire le bien, & celui d'empêcher le mal ; nos lois, que le monarque ne peut ni abroger, ni changer à ſon gré, qui ne laiſſent rien à l'arbitraire, qui ſont au deſſus de lui comme au deſſus du ſimple citoyen, & qui protègent également les ſujets contre le prince, & le prince contre les ſujets..... Quels ſons ces garans ? Nos inſ-

titutions ſociales, qui, des héritiers même du trône, forment des citoyens, qui rendent ce trône toujours acceſſible à tous & à chacun, qui fixent immuablement, par l'enſeignement public & national, les bornes des droits & des devoirs & du prince & des peuples, qui, ſelon l'eſprit & avec la ſanction de la religion elle-même, n'admettent d'autre politique qu'une morale pure & ſalutaire, la même pour la conduite privée & pour le gouvernement public, qui conſacrent dans des faſtes authentiques, ainſi que dans des monumens ſolennels, l'hiſtoire fidèle de chaque règne, & les divers ſuccès de la nation..... Quels ſont enfin ces garans? Cette aſſemblée, ô citoyens! qui ſeule ſuffit pour confondre nos adverſaires; cette aſſemblée nationale, devant laquelle de ſimples particuliers oſent citer notre conſtitution même, & ſommer en quelque ſorte notre roi d'abdiquer la couronne; cette aſſemblée, qui, toujours prête à ſe former ſur la réclamation des peuples, vous répond à jamais de l'exécution des lois, ainſi que de la ſûreté & de la liberté publiques.

» O mes frères! mes amis! mes concitoyens! ſi j'ai eu le bonheur de diſſiper les ſophiſmes de l'illuſion, de rendre à la vérité tout ſon éclat, de juſtifier l'ouvrage & la mémoire de notre auguſte fondateur, jurez

tous avec moi de nouveau, jurez ſolennellement une fidélité inviolable à nos lois & à notre conſtitution : je la jure pour vous & pour moi, ſi vous m'applaudiſſez par des acclamations libres & cordiales. Dieu reçoit nos ſermens. Proſternons-nous devant ce jeune prince, dont les vertus douces & bienfaiſantes nous promettent un règne paternel & proſpère. Embraſſons-nous les uns les autres ; & reſſerrons avec joie les liens du ſang qui nous uniſſent tous ſi étroitement, avec ceux de la concorde & de la paix ſociale, qui, juſqu'à ce jour, ont fait notre bonheur ſous le plus favorable des gouvernemens, & doivent faire à jamais la proſpérité de cette iſle. O vous ! notre Père commun, qui m'avez éclairé de vos lumières & ſoutenu de vos inſpirations, recevez dans le ciel les hommages du reſpect, de la reconnoiſſance, & de l'amour, les hommages que tous vos enfans raſſemblés & réunis vous offrent avec les larmes de l'attendriſſement & du repentir. Que ce jour où vous avez défendu & affermi votre ouvrage, devienne auſſi mémorable que celui où vous érigeâtes votre famille en ſociété politique, en nous ſoumettant aux lois de la nature, de la raiſon, & de la religion. Veillez ſans ceſſe ſur vos enfans, & régnez toujours ſur votre peuple. O vous !

grand Dieu! ſeul Dieu du ciel & de la terre; auteur de tout bien, vous, qui ne permettez le mal que pour le bien, daignez récompenſer le Père dans les enfans, & pardonnez-nous nos fautes à tous tant que nous ſommes. Vous avez choiſi ce peuple, cette terre, pour donner à l'univers l'exemple d'une ſociété formée d'après les lois que vous enſeignez aux hommes par le miniſtère de lá nature. Détournez donc de nous l'eſprit d'erreur & de ſchiſme; il y va de votre gloire, & peut-être du bonheur de l'humanité éclairée par notre expérience. Ecoutez, exaucez la prière que nous vous faiſons, & que nous vous ferons chaque jour, unis d'eſprit & de cœur, de nous rendre dignes de vos bienfaits; & pour apprendre, en publiant votre gloire, à toutes les ſociétés humaines, les moyens de les obtenir ».

Philippe eut à peine fini ce diſcours, que toute l'aſſemblée, ſi l'on excepte les conjurés, fit retentir tout le préau de la citadelle de vives acclamations & de longs applaudiſſemens, qui commencèrent à faire connoître quel étoit le parti que la nation devoit embraſſer dans ce grand débat. Cependant Robert, qui, malgré ſon état, n'avoit ceſſé de montrer un viſage ferme & modeſte, ſe leva pour être mieux entendu; car ſa voix étoit encore foible; &

faiſant ſigne de la main, d'un air de dignité, pour demander l'attention générale, il dit : « Mes enfans & mes amis, vous venez d'entendre les propoſitions qu'on ſe croit en droit de vous faire, je ne dirai pas contre moi, car je veux m'oublier ici ; mais contre la conſtitution de notre ſociété, contre les ſages lois qui nous régiſſent, & ſous leſquelles vos pères & vous avez vécu juſqu'à ce jour dans la paix & dans le bonheur. On vous invite à changer la forme du gouvernement, auquel ce pays, naguere déſert, doit tant de biens & de proſpérité, ſous prétexte qu'il eſt ſuſceptible d'abus qui peuvent dans le temps en opérer la ruine. On veut que vous abrogiez nos lois fondamentales, pour en ſubſtituer d'autres abſolument contraires. Jamais peut-être on n'oſa tenter un changement auſſi hardi, & d'une ſi grande conſéquence.

« Je ne m'éleverai point cependant contre ces propoſitions, & ne chercherai point à gagner les ſuffrages. Philippe vient de diſcuter, d'une manière claire & préciſe, & les avantages de notre conſtitution, & la ſageſſe de nos lois, & l'erreur de ceux qui veulent les détruire, & les malheurs ſans nombre qu'éprouveroit notre ſociété, ſi les innovations qu'on propoſe étoient accueillies & exécutées. Je peux m'en

tenir à ce qu'il vient de vous dire; mais, pour convaincre la colonie de mon affection pour elle, je crois devoir ajouter, que, quoique partie très-intéreſſée à ſoutenir ſon opinion, je ne veux point me prévaloir de la force de ſes raiſons, ni de l'autorité que j'ai en main, pour vous porter à l'adopter. Je vous laiſſe la liberté de vous déterminer pour le parti que vous jugerez être le plus ſage. C'eſt le ſentiment intime de votre conſcience que vous devez ſeul conſulter; c'eſt à lui ſeul que je m'en rapporte; & ſi, contre mon eſpérance, vous rejetez la monarchie, ſi vous méconnoiſſez mon cœur, ſi vous me trouvez peu digne de régner après ceux qui ont tenu le ſceptre ſi glorieuſement, je vous déclare ici que je ſuis tout prêt à deſcendre de la place éminente que j'occupe, pour devenir ſimple citoyen. Je n'aurai de regret en la quittant, que celui de ne pouvoir vous prouver, par de grands ſervices, les ſentimens que j'ai pour vous, & le vif déſir dont je ſuis animé pour la proſpérité de l'iſle.

» Que chacun opine donc librement dans cette grande affaire, d'après les lumières de ſa raiſon & les conſeils de ſon équité, ſans être aucunement détourné par la conſidération de mon intérêt particulier. Mais pour ſe dé-

terminer ſagement, & ne pas ſe préparer de longs & triſtes regrets, qu'il ne perde point de vue le bien ou le mal qui peut réſulter du parti qu'il va prendre.

» Comme avant de délibérer ſur quelle eſpèce de république doit tomber votre choix, il s'agit de ſe décider pour ou contre la monarchie, & qu'à cet égard toutes les opinions peuvent ſe réduire à deux, il ſuffira de ſe ranger à l'une ou à l'autre. L'on ne votera point de vive voix, à moins qu'on n'ait de nouvelles raiſons à déduire en faveur de ſon opinion. Un ſimple ſigne ſuffira pour faire connoître le parti qu'on embraſſe. Que tous les citoyens poſent les armes; que ceux qui croient devoir maintenir la forme actuelle de gouvernement, levent les mains au deſſus de leur tête, & que les oppoſans les tiennent baiſſées; l'on verra facilement, par ce moyen, à quel parti chacun ſe range; l'on pourra compter les ſuffrages, & s'aſſurer en ce moment de quel côté ſe trouve la pluralité ».

Cela fut exécuté ſur le champ, ainſi que Robert l'avoit propoſé. Tous les opinans mirent bas les armes; les patriotes levèrent les mains, & l'eſpérance des conjurés s'évanouit comme un ſonge; car outre que les patriotes avoient toujours été les plus nombreux, les

jeunes gens que Wilſon avoit ſéduits, & qui ſe trouvoient en ce moment à côté de leurs pères, ébranlés d'abord par les diſcours qu'ils venoient d'entendre, entraînés enſuite par l'exemple des perſonnes qui leur impoſoient le reſpect, & voulant réparer à tous les yeux l'imprudence de leur conduite, dont ils commençoient à connoître le danger & à ſe repentir, votèrent pour le maintien de l'ancienne conſtitution. Il y en eut même pluſieurs autres au milieu des conjurés, qui, mus par ces raiſons, & ſe raviſant ſagement, oſèrent lever les mains & ſe déclarer patriotes; ce qui réduiſit leur troupe à un très-petit nombre, & fit tomber l'audace des chefs, qui ne purent cacher leur trouble & leur confuſion.

Mais ce n'étoit que le commencement des peines & des humiliations qui les attendoient. Les lois fondamentales ayant été de nouveau jurées, le gouvernement monarchique fut de nouveau reconnu pour le ſeul convenable à la ſociété de l'iſle, le ſeul qu'elle adoptoit. En conſéquence Robert, proclamé ſouverain au milieu des applaudiſſemens répétés, reçut le ſerment d'obéiſſance que lui prêtèrent les citoyens, aux yeux de Wilſon & des Ardent, qui, pleins de rage & de déſeſpoir, refuſèrent ſeuls de s'approcher de lui, & de faire

cet acte de ſoumiſſion. Voyant alors que tout ce qui venoit de ſe paſſer dans l'aſſemblée étoit la ſuite d'un plan formé pour s'oppoſer à leurs deſſeins; que leur complot avoit été découvert, & que le ſouverain & la ſociété, devant ſavoir qu'ils en étoient les auteurs, ne pouvoient manquer d'en vouloir tirer vengeance; & jugeant ſans doute qu'on ne leur feroit point de grace, lors même qu'ils ſouſcriroient à la loi de la ſucceſſion au trône & ſe ſoumettroient à Robert, ils préférèrent de s'y refuſer par un acte public de déſobéiſſance, & de s'expoſer hardiment à ce qui pourroit en arriver, plutôt que de s'abaiſſer à reconnoître l'autorité ſuprême du prince; démarche qu'ils regardoient comme une inſigne lâcheté.

Cependant ils ne s'abandonnoient pas tellement à leur mauvaiſe fortune, qu'ils ne vouluſſent ſe ſouſtraire, s'il étoit poſſible, au ſort qui les menaçoit. Ils ſe concertèrent entre eux, reprirent leurs armes, formèrent un peloton; & tandis que les citoyens, empreſſés de rendre leurs hommages à Robert, laiſſoient des vides dans le cordon qui veilloit ſur les conjurés, ils eſſayèrent de ſortir de la citadelle, & marchèrent vers la porte pour en abaiſſer le pont-levis. Mais ceux qui devoient la garder leur coupèrent chemin. Ils tentèrent

de gagner le rempart pour ſauter dans le foſſé, & ils ne furent pas plus heureux dans cette entrepriſe. Un cri que firent les premiers qui s'en aperçurent, tourna ſur les fuyards l'attention de l'aſſemblée, dont une partie les prévint. Le reſte des citoyens les entoura, les mit hors d'état d'échapper, & leur préſentant un cercle formidable de baïonnettes, les ramena dans le milieu du préau.

Alors Vincent, prenant la parole & s'adreſſant au ſouverain, le pria d'ordonner que Wilſon & ſa troupe fuſſent déſarmés & amenés devant le trône, pour répondre aux accuſations graves qu'il alloit former contre eux. Il dit qu'ils s'étoient rendus coupables d'un crime énorme contre le prince & la ſociété, & qu'il importoit, pour la vindicte publique & l'exemple de la colonie, qu'ils fuſſent jugés & punis ſur le champ, ſi le délit qu'il leur imputoit étoit conſtaté par des preuves authentiques. « Tous les citoyens, ajouta-t-il, étant ici, le collège de juſtice s'y trouve en entier, ainſi que les témoins que j'ai à produire contre les accuſés. Le délit vient de ſe conſommer en votre préſence. Je requiers donc l'autorité de la loi, pour que leur procès leur ſoit fait à l'inſtant & publiquement; qu'ils ſoient condamnés comme ils le méritent, & qu'ils ne

ſortent

ſortent de la citadelle que pour ſubir la juſte peine de leur forfait ».

Tous les membres du tribunal de juſtice s'étant réunis auſſi-tôt par ordre du ſouverain, ce tribunal reçut la plainte de Vincent, & ordonna que les accuſés paruſſent devant lui, pour répondre aux accuſations, & pour déduire leurs moyens de défenſe. Ceux qui les entouroient leur enjoignirent de mettre bas les armes, & d'obéir à la citation; mais ils s'y refusèrent obſtinément. Wilſon, furieux, tira même ſur celui qui vouloit le déſarmer, & l'auroit tué ou bleſſé dangereuſement, ſi Joſeph, qui ſe trouvoit près de l'anglois, n'eût fait un mouvement très-prompt pour relever le bout du fuſil au moment où le coup partoit. Saiſis à l'inſtant, Wilſon & ſes complices furent entraînés devant les juges.

Vincent récapitula tout ce que nous avons vu ci-devant des trames & des entrepriſes des conjurés. Il les peignit comme des hommes qui, pour perdre Robert, vouloient mettre le déſordre dans la ſociéte, & la détruire même, s'ils ne pouvoient réuſſir dans leurs projets. Mais il accuſa Wilſon d'être le premier & le principal auteur de cet affreux complot. « C'eſt lui, dit-il, qui a mis en uſage tous les artifices de la ſéduction la plus coupable, pour

égarer & séduire les malheureux Ardent, qui, ayant étudié leur caractère, & connoissant leurs passions, s'est servi de tous les poisons de la flatterie pour les faire tomber dans ses piéges, & qui, les mouvant à son gré, disposant de leurs richesses & de leur crédit, a trouvé le moyen d'attirer dans la sédition une partie des citoyens. Le nouveau crime dont il s'est couvert à nos yeux, suffiroit seul pour le faire juger capable de ceux dont je l'accuse. Une ame aussi atroce que la sienne peut se porter à tous les excès. Mais je ne veux pas m'en tenir à ces preuves, quoiqu'évidentes; qu'il nie les faits que j'avance, & des témoins irréprochables vont l'en convaincre. Philippe & Guillaume déposeront de la vérité de ces faits; & comme l'ordonnance criminelle de Henri exige trois témoins, & qu'il faut compléter la preuve au gré de la loi, je demande que les papiers de Wilson servent ici de supplément de témoignage. Qu'ils soient saisis, ainsi que ceux des Ardent, portés & lus devant vous, & que, légalement reconnus, ils achèvent de dévoiler les crimes de leurs auteurs ».

A cette dernière réquisition, Wilson pâlit & rougit tour à tour, & rompant le silence farouche qu'il avoit gardé jusqu'alors, il s'écria, comme un forcené, que la capture de

ſa perſonne étoit une vraie tyrannie, la viſite de ſes papiers une odieuſe inquiſition; qu'il n'étoit point citoyen de l'iſle, & ne pouvoit être jugé comme tel; qu'il récuſoit les témoins & le tribunal, comme évidemment ſuſpects, & proteſtoit contre tout ce qu'on pourroit faire à ſon préjudice. Mais voyant qu'on n'avoit point d'égard à ces réclamations; qu'on ſe contentoit de lui répondre, qu'ayant conſpiré contre la ſociété, il devoit être jugé par ſes lois; qu'on alloit s'emparer de ſes papiers, & que, malgré ce qu'il pourroit dire, ils ſerviroient de preuve dans ſon procès, il s'abandonna à toute ſa fureur, & vomit mille imprécations contre ceux qui le retenoient, & contre lui-même; tandis que Richard & ſes frères, qui s'étoient d'abord montrés auſſi fougueux, demeuroient en ſilence, la tête baiſſée, avec un air conſterné. Ils furent interrogés les uns après les autres, & ſe contentèrent de nier les faits qu'on leur imputoit.

Les juges firent enſuite appeler les témoins, ils entendirent leur dépoſition; & quand les papiers attendus furent arrivés, on en fit la lecture devant les accuſés, qui répondirent qu'ils ne pouvoient être témoins contre eux-mêmes; vaine allégation, qui n'affoiblit aucunement les preuves qu'offroient ces papiers.

Ceux des Ardent ne préſentèrent rien de relatif à cette affaire; mais les écrits de l'anglois jetèrent le plus grand jour ſur toute la conſpiration, & montrèrent à découvert l'ame atroce de ce perfide. Ils contenoient l'hiſtoire de ſa vie, ou le détail de ſes aventures, des réflexions ſur la religion, ſur la morale, & la ſociété; enfin le plan de ſes ſourdes menées, pour bouleverſer la colonie, & pour perdre Robert ainſi que Dona Roſa. Il n'y avoit pas une page qui ne fît frémir les juges & les aſſiſtans. C'étoit un tiſſu d'horreurs & de ſcélérateſſes, dont nos paiſibles inſulaires n'avoient pas même d'idée.

L'on vit clairement alors de quoi ce monſtre étoit capable. Non ſeulement il viſoit à pervertir la jeuneſſe, à diviſer la ſocieté, à ſoulever les citoyens les uns contre les autres; mais, ſous prétexte de ſoutenir le parti qu'il s'étoit fait, il avoit projeté d'appeler les hollandois, en leur cédant le privilége excluſif du commerce des productions de l'iſle, & d'en obtenir des ſecours ſuffiſans pour la ſoumettre. Alors le bandeau qui couvroit les yeux des Ardent, tomba. Ils reconnurent qu'ils n'avoient été que les inſtrumens & les jouets de ce méchant homme, & pleins d'indignation de tant de perfidie, dont ils étoient les malheureuſes victimes, ils ſe répandirent en invectives con-

tre lui, & lui firent tous les reproches que le reſſentiment & le déſeſpoir purent leur ſuggérer. Cependant, revenus à eux-mêmes, ils condamnèrent hautement leur aveugle conduite, & en demandèrent humblement pardon au ſouverain & à la ſociété ; ce qui toucha toute l'aſſemblée. En les voyant s'humilier ainſi, chacun fut ému de pitié de leur triſte ſort.

Mais la loi qui s'élevoit contre Wilſon, ſéviſſoit contre ſes complices. Le tribunal ne pouvoit juger que d'après la loi. Tous les crimes des accuſés étoient prouvés ; ils devoient ſubir la peine qu'ils méritoient. Leur ſentence leur fut prononcée. Le préſident dit à Wilſon : « Vous êtes convainçu d'être l'auteur de la conſpiration tramée contre la colonie & ſon chef ; d'avoir ſéduit Richard & ſes frères, & perverti beaucoup de jeunes gens, pour les faire entrer dans votre complot ; d'avoir voulu livrer l'iſle à des étrangers ; enfin, en déſobéiſſant publiquement au ſouverain, de vous être porté au criminel excès d'entreprendre ſur la vie du citoyen qui vous intimoit ſes ordres. Le moindre de ces attentats mérite la dernière peine. La loi vous condamne aux travaux des mines juſqu'à la fin de vos jours ».

Puis s'adreſſant à l'aîné des Ardent : « Richard,

lui dit-il, votre orgueil démesuré & votre jalousie vous ont perdu. Vous vous êtes ligué avec l'ennemi de la colonie, pour détruire les lois & renverser le trône. Chef d'une famille nombreuse & puissante, à qui vous deviez l'exemple de la justice & de la soumission, vous n'avez employé votre crédit & vos richesses que pour entraîner vos frères & vos concitoyens dans le précipice où vous vous êtes jeté. Leur crime est votre ouvrage; c'est à vous sur-tout à l'expier. Vous vous êtes vous-même reconnu coupable. Vos regrets tardifs & votre repentir ne peuvent maintenant vous sauver de la peine qui vous est due. La loi vous condamne à perdre vos propriétés, à travailler aux mines pendant vingt-cinq ans, & vous déclare à jamais incapable d'aucune fonction publique ». Enfin se tournant vers les frères de Richard (1), & les appelant tour à tour par leur nom, il leur déclara qu'ils étoient condamnés à dix ans de travaux publics, & à perdre leurs propriétés. « Quant aux autres citoyens, ajouta-t-il, qui ont trempé dans la conjuration, mais dont le repentir & l'aban-

(1) Ils étoient huit, & avoient un autre frère, qui, trop jeune encore, n'avoit pu suivre l'exemple de ses aînés. Celui-ci recueillit tous les biens de sa maison.

don public de leur parti ont précédé le jugement du peuple, & qui ont fait ſerment d'obéiſſance aux lois & au ſouverain, le tribunal, conſidérant ce déſaveu de leur faute, eſt perſuadé qu'elle eſt plutôt la ſuite de la foibleſſe & de la légéreté, que de la volonté réfléchie; & croyant néanmoins qu'ils ſont répréhenſibles, & doivent à la ſociété une ſatisfaction authentique, en réparation du ſcandale qu'ils ont cauſé, il les déclare inhabiles à exercer aucune charge publique pendant cinq ans, & les exhorte à effacer, par une conduite exemplaire, par leur attachement aux lois & au ſouverain, l'imprudence malheureuſe qu'ils ont commiſe ».

On porta ſur le champ à Robert les pièces du procès, & l'arrêt prononcé par le collège de juſtice; car, dans notre iſle, aucune ſentence, au criminel, qui ſoumet à une peine afflictive ou infamante un citoyen, ne peut être exécutée ſans avoir été préalablement viſée & ſignée par le prince. Il examina tout; &, après avoir vu les accuſations & les preuves inconteſtables des crimes, plein de douleur, il s'écria : « O vénérable fondateur de la colonie ! qui, dans votre ſollicitude pour vos deſcendans, leur avez tracé des lois ſi ſages ! ô mon pere ! qui les avez fait régner avec tant de ſuccès ! auriez vous prévu qu'un étranger,

ſauvé d'une mort cruelle par vos enfans, accueilli dans votre ſein & traité avec tant de bonté, tenteroit de perdre ſes bienfaiteurs, de renverſer nos lois fondamentales, & d'aſſervir cette iſle ? Auriez-vous préſumé que des hommes de votre ſang, vivant heureux ſous ces lois, ſeroient aſſez mauvais citoyens, aſſez dépourvus de raiſon & de juſtice, pour ſe liguer avec ce perfide, dans le deſſein de troubler la colonie & de détruire le gouvernement ? Juſte ciel ! & de tels forfaits, inconnus encore parmi nous, étoient réſervés à marquer les premiers jours de mon règne ! & j'étois deſtiné à leur ſervir de prétexte ! Ah ! du moins, quand je ne puis en effacer le ſouvenir & dérober ce funeſte exemple aux races futures, quand je me vois forcé, par les devoirs de ma place, de donner la ſanction & l'authenticité au jugement qui les condamne, en ſouſcrivant l'arrêt de leur châtiment, faiſons connoître la vive douleur que nous en reſſentons. Oui, je le dis ici, je le dis & le proteſte, j'aimerois mieux ceſſer de régner, que d'être encore obligé d'en punir de ſemblables.

» La majeſté des lois & la sûreté des citoyens ne me permettent pas de changer ni d'abréger la peine de Wilſon. Mais Richard,

ſéduit & entraîné par cet étranger ; mais les frères de Richard & les autres inſulaires, gagnés par ſon exemple, me paroiſſent dignes de pitié. De faux rapports & de mauvais conſeils leur ont inſpiré contre moi la haîne la plus injuſte. C'eſt un motif de plus pour moi de leur montrer de l'indulgence. Richard eſt condamné à vingt-cinq ans de travaux ; je réduis à dix ans le temps de ſa peine, celui de ſes frères à cinq ; ils peuvent tous eſpérer d'être admis à poſſéder de nouvelles propriétés, s'ils montrent juſques-là, par leur conduite, un vrai repentir de leur faute, s'ils regagnent, par leurs ſentimens, l'eſtime des citoyens. Et quant à ceux qui, engagés dans la ſédition, en ont abandonné volontairement les chefs, avant le ſerment d'obéiſſance qu'on ma prêté, je les rétablis dans leurs anciens droits. En me rappelant que je ſuis le chef de la colonie, je ne dois pas oublier que j'en ſuis le père, & qu'il faut ſavoir tempérer la juſtice par la bonté, ſi l'on veut ſe montrer véritablement équitable ».

La ſanction donnée par le ſouverain à la ſentence des coupables, & l'acte de clémence dont il l'accompagnoit, leur furent auſſi-tôt notifiés. Wilſon, déclaré ſeul indigne de grace, endurci dans ſon crime, & qui n'avoit rien à

ménager, ſe livra tout entier à la rage & au déſeſpoir; mais les Ardent, ſubitement changés par la découverte de ſes trahiſons, par le ſentiment de leur faute, & ſur-tout par la généroſité de Robert, ſe montrèrent humblement réſignés à leur ſort, & témoignèrent même de la reconnoiſſance de la grace qu'on leur faiſoit en abrégeant leur peine, tandis que ceux de leurs compagnons que le prince débonnaire déclaroit abſous, leur parens & tout le peuple, touchés & enchantés de la magnanimité de leur jeune chef, le combloient de bénédictions, & faiſoient retentir tout le vallon de leurs applaudiſſemens.

La grandeur d'ame du prince ne ſe borna pas à ces actes d'une bonté peu commune. Voulant empêcher que l'opprobre des coupables ne rejaillît ſur leur parens, & montrer que ceux-ci, loin d'être regardés comme tachés & avilis par ce malheur (qui ne dépendoit pas de leur volonté, & qu'ils déteſtoient eux-mêmes), loin d'être en butte au mépris de la ſociété, ne devoient en recevoir que de la conſolation, il députa deux de ſes oncles à la mère & aux ſœurs des Ardent, pour leur dire qu'il s'affligeoit ſincèrement avec elles de la faute des coupables, & de leur punition, & pour féliciter ces femmes en même temps de

ce que les dangereux exemples de leurs fils & de leurs frères n'avoient pas influé ſur le reſte de la famille. Cette attention paternelle & bienfaiſante a prévenu dans la colonie l'inſenſé préjugé qui verſe ailleurs l'infamie, due aux ſeuls ciminels, ſur la tête de ceux qui leur appartiennent.

Cependant l'on conduiſit Wilſon & les Ardent en priſon, où ils paſſèrent la nuit ſous bonne garde; & le lendemain ils furent tranſportés aux lieux où ils devoient ſubir leur châtiment. Je n'en ferai pas la peinture, crainte de trop affecter l'ame ſenſible de mes lecteurs. Je me contenterai de dire, en anticipant ſur le temps, que Wilſon ne démentit point ſon inflexible caractère. Réſolu de finir ſon tourment par le moyen le plus lâche, il parvint, quelque temps après, à tromper la vigilance de ſes gardiens, & ſe caſſa la tête avec l'inſtrument qui lui ſervoit à fendre les rochers au fond de la mine. Telle fut la mort honteuſe de ce malheureux, qui, pour ſatisfaire l'ardeur d'une affreuſe vengeance, s'efforça de troubler notre ſociété, & fit jouer tous les reſſorts pour perdre les hommes généreux qui lui avoient ſauvé la vie, chez leſquels il avoit un aſile, & qui pourvoyoient libéralement à

tous ſes beſoins. Les châtimens au contraire paroiſſent avoir changé le cœur & les ſentimens des Ardent. Ils ſouffrent avec courage la peine qu'ils ont méritée, & n'aſpirent qu'au moment d'en être délivrés, pour ſe montrer d'autres hommes. S'ils perſévèrent dans leur conduite, ils ſe feront pardonner le crime qu'il ont commis; mais comment ſe pardonneront-ils eux-mêmes leur confiance aveugle pour un traître, & le complot déteſtable dont ils furent les fauteurs?

Que ces triſtes & mémorables exemples ſervent du moins à porter un effroi ſalutaire dans l'ame de ceux de nos concitoyens & de nos deſcendans, que l'ivreſſe des paſſions pourroit écarter du reſpect qu'on doit aux lois; qu'ils ſervent à les convaincre que l'attentat le plus condamnable eſt celui d'un mauvais citoyen, qui, aveuglément ſoumis à un fol intérêt, oſe tenter de rompre le pacte ſacré qui lie les ſujets au ſouverain! Puiſſent enfin tous les inſulaires, plus attachés aux vrais principes, ne s'écarter jamais des devoirs que ce pacte leur impoſe, & concourir de tout leur pouvoir à maintenir l'ordre & l'harmonie dans la ſociété! Tels ſont les vœux que forment les cœurs patriotes, vivement affectés par le ſouvenir de

nos diſſentions, & pleins d'eſtime & de gratitude pour ceux de nos citoyens qui ont ramené dans la patrie la concorde & la paix. L'on verra, dans le chapitre ſuivant, que le Ciel, propice aux vœux ſincères qui lui ſont adreſſés pour le bonheur des hommes, les écoute dans ſa bonté, & ſe plaît à les exaucer.

CHAPITRE LVIII, & dernier.

Rétabliſſement de l'ordre dans la colonie ; proſpérité ſurprenante ; mariage de Robert & de Dona Roſa, monumens élevés aux bienfaiteurs de l'iſle.

EN ſortant des troubles qui avoient agité la colonie, & dont elle avoit manqué d'être la victime, la ſociété pouvoit être comparée à ces pays des tropiques, qui, quelquefois déſolés par la fureur des ouragans & ſur le point d'en être bouleverſés, reçoivent néanmoins, par l'influence de ces tempêtes, de nouveaux principes de fécondité, & deviennent bientôt après plus fertiles & plus agréables qu'ils n'étoient auparavant.

Tous les eſprits, tous les cœurs, réveillés & ranimés par la ſecouſſe violente qu'on venoit d'éprouver, encore émus des dangers que nous avions courus, & ſentant plus vivement que jamais l'importance & la néceſſité de demeurer étroitement unis dans l'obéiſſance des lois, pour rétablir & faire proſpérer la choſe publique, réſolurent unanimement de concourir, par leur exemple, à étouffer les ger-

mes de reſſentiment & de diſcorde qui pouvoient ſubſiſter encore, à diſſiper les préjugés nuiſibles, à remettre en honneur les vrais travaux, & à tenir les affaires & les familles dans l'ordre. L'amour du bien, le patriotiſme, la charité, que pluſieurs citoyens ſembloient avoir oubliés ou méconnus, échauffèrent d'une nouvelle ardeur les plus indifférens.

Le ſouverain, qui juſqu'alors n'avoit pu montrer à ſon gré les ſentimens qui l'animoient pour ſon peuple, ni faire connoître d'une manière efficace les talens & les connoiſſances qu'il portoit ſur le trône, brûlant du noble déſir de ſuivre les traces de ſes pères, & de tout entreprendre pour le bonheur public, employa tous les moyens imaginables pour exécuter ſes généreux deſſeins. Il ne voulut pas ſe borner à réparer momentanément les maux de la ſociété; il s'appliqua ſans délai, & avec la vigilance la plus ſoigneuſe, à donner la plus grande ſtabilité à toutes les parties de l'adminiſtration. La foibleſſe de ſa ſanté le retenoit encore dans ſon palais; il y fit appeler fréquemment les différens tribunaux & les inſulaires les plus expérimentés, pour les conſulter ſur toutes ſes vues de réforme & d'amélioration. Chacun, non ſeulement invité, mais encouragé par le ſouverain à dire librement

ce qu'il en penſoit, uſa, ſans nul obſtacle, de cette liberté. Comme le même eſprit animoit tout le monde, tous les avis ſe concilièrent bientôt, & ces aſſemblées produiſirent les plus ſages réglemens.

Dès la formation de la ſociété, les aſſemblées nationales avoient eu lieu dans la colonie; la première s'étoit tenue pour reconnoître & approuver les lois fondamentales & poſitives du Père. Henri avoit été proclamé ſouverain dans une autre; il y avoit reçu le ſerment de fidélité de ſes ſujets, & y avoit juré lui-même de faire régner ces lois. L'addition qu'il avoit faite au code du fondateur, avoit eu la ſanction néceſſaire dans une pareille aſſemblée. Enfin il étoit d'uſage de convoquer la nation dans les cas extraordinaires; mais aucune loi préciſe n'avoit encore rendu ces aſſemblées conſtitutionnelles, & n'en avoit réglé la forme ni le temps. Robert, de l'avis des anciens, fit une loi, par laquelle il déclara que les aſſemblées nationales ſeroient convoquées tous les trois ans, & compoſées des députés élus dans chaque diſtrict, pour rendre compte des affaires de la colonie, & propoſer les moyens convenables d'en accélérer la proſpérité, outre les aſſemblées extraordinaires que les cas majeurs & preſſans pourroient exiger.

Baptiſte,

Baptiſte, qui, juſqu'à ſa mort, avoit préſidé le tribunal du fiſc & celui des travaux publics, s'étoit inſenſiblement emparé de l'autorité confiée à ces deux collèges ; il l'avoit concentrée dans ſes mains. On connoiſſoit l'effervescence de ſon caractère, on craignoit de s'oppoſer à ſes volontés. Quand le ſouverain n'y paroiſſoit pas, Baptiſte y étoit tout ; les autres n'y étoient rien. Son crédit avoit fait donner à ſon fils aîné le maniement des finances. Je n'autoriſerai pas ici les propos qu'on s'eſt permis à leur égard ; car c'eſt peut-être légèrement, & d'ailleurs ils ne ſont plus. Je veux croire qu'ils n'ont point abuſé de leur miniſtère ; mais ils le pouvoient, ou du moins leurs ſucceſſeurs, & c'en étoit aſſez pour engager le gouvernement à prendre des précautions contre les abus qui en pouvoient naître.

Pour obvier à ces inconvéniens, Robert déclara que déſormais perſonne ne pourroit réunir ſur ſa tête la préſidence des deux tribunaux, ni gérer ſeul les finances. Il créa des ſurveillans à la caiſſe des revenus publics, avec pouvoir de l'inſpecter en tout temps, d'en apurer les comptes, & d'en retirer l'argent tous les mois, pour le dépoſer au tréſor royal.

Le relâchement commençoit à s'introduire

dans le militaire, les exercices ne ſe faiſoient plus régulièrement. Il ordonna que, tous les jours de fête, tous les citoyens, qui auroient l'âge requis, ſeroient exercés aux armes dans chaque paroiſſe, au ſortir de l'office, & qu'ils ne pourroient s'en abſenter que par congé, ou pour cauſe de maladie, ſans encourir une peine humiliante.

Les voyages maritimes & lointains de nos inſulaires n'avoient pas été tous heureux. Pluſieurs fois les vaiſſeaux avoient manqué de périr, & l'équipage s'étoit vu contraint, pour les alléger, d'en jeter le chargement à la mer. Ces pertes réelles, qui pouvoient être plus malheureuſes, prouvoient que le commerce extérieur eſt ſujet à des accidens & à des revers fâcheux. Cependant la cupidité ne voyoit que les ſuccès du commerce, qu'elle élevoit fort au deſſus des autres profeſſions. Les expéditions des Ardent, & les profits conſidérables qu'ils en avoient tirés, avoient ſur-tout répandu le préjugé (ailleurs trop commun) de la ſupériorité du commerce ſur l'agriculture; & les travaux champêtres, pour leſquels on n'avoit plus autant d'émulation qu'autrefois, commençoient à languir. Robert voulant arrêter le cours de ces erreurs funeſtes, ſans porter néanmoins atteinte à la liberté du com-

merce & des citoyens, publia un édit, où, après avoir fait un éloge magnifique du premier des arts, il ordonna que, dans la concurrence des places à remplir, les cultivateurs, à mérite égal, seroient préférés à tous autres.

Ces courses lointaines avoient produit un autre mal, en tenant, une partie de l'année, un grand nombre de jeunes gens hors de l'isle. La vie dissipée que mènent les marins, les mœurs étrangères qu'ils ont fréquemment sous les yeux, & qui influent nécessairement sur leur manière de penser & sur leurs habitudes, avoit rendu cette jeunesse indifférente aux grands principes de religion, d'économie, & de politique, qu'on lui avoit enseignés dans les écoles. La plupart les avoient perdus de vue, ou les mépriſoient, ainsi que la simplicité de nos mœurs. Ces commencemens de désordre étoient d'une trop grande conséquence, pour qu'on dût les tolérer; aussi le souverain, qui avoit particulièrement à cœur le maintien de l'instruction publique, & qui désiroit que la science des droits & des devoirs de l'homme fût profondément gravée dans l'ame & dans l'esprit de tous les citoyens, parce qu'il savoit que l'instruction constante pouvoit seule établir en préjugés d'opinion les vérités essentielles au bonheur de la so-

ciété, & que l'ignorance des vrais principes étoit la ſource de tous les maux publics, le ſouverain fit un réglement qui ſoumit à un ſévère examen ſur cette doctine, tous les jeunes gens qui voudroient partir pour des voyages de long cours, & leur défendit de s'éloigner de l'iſle, s'ils ne répondoient point d'une manière ſatisfaiſante à leurs examinateurs.

Ce ne fut pas tout. Perſuadé que, pour rallumer le zèle dans tous les eſprits, les leçons de l'exemple ſeroient encore plus puiſſantes que les ordonnances, & qu'en le voyant exact à remplir ſes devoirs, ſes ſujets s'empreſſeroient de s'acquitter des leurs, Robert voulut ſe montrer en tout digne de ſa place, dont une des plus nobles fonctions eſt celle de premier inſtituteur. Dès que ſa ſanté fut entièrement rétablie, il aſſembla les citoyens, & leur remettant ſous les yeux les points les plus intéreſſans des obligations ſociales, leur fit une exhortation pathétique pour les porter à y être fidèles. Les diſcours publics & pleins d'affection qu'il a depuis continués régulièrement chaque mois, ont produit le plus grand effet ſur tous les inſulaires. Il s'eſt d'ailleurs montré doux, affable, acceſſible à tous ſes ſujets ſans diſtinction, at-

tentif à leur rendre une juſtice prompte & toujours impartiale, à favoriſer les talens, à récompenſer le mérite, à humilier le vice, en lui refuſant toute faveur & tout emploi; enfin à mettre la plus grande économie dans la dépenſe des revenus publics.

Par cette conduite ſage & conſtante, Robert eſt devenu l'idole de ſes ſujets. Chacun d'eux eſt perſuadé que le prince les regarde tous & les chérit comme ſes enfans; ils voudroient tous, aux dépens de leurs jours, pouvoir ajouter aux ſiens, & il n'y en a pas un qui, jaloux d'obtenir ſa confiance, de mériter ſes bontés, ne ſaiſît avidement l'occaſion de lui prouver ſon amour & ſon dévouement. C'eſt une jouiſſance pour eux que de voir leur prince; ils n'en parlent pas ſans s'attendrir. Telle eſt la récompenſe qu'un bon roi trouve toujours dans le cœur de ſon peuple. De cette union intime entre les inſulaires & le ſouverain, de cette réciprocité d'affection & de confiance, ſont réſultés tous les effets que l'on pouvoit en attendre. L'émulation la plus vive, l'activité la plus ferme ont reparu, & ſe montrent de toutes parts. Les citoyens qui étoient demeurés fidèles aux lois & à la conſtitution, ont redoublé de zèle pour le bien public, & ceux qui avoient eu le malheur de

s'égarer, ont tenté les plus grands efforts pour faire oublier l'erreur d'un moment. Toutes les classes de la société, toutes les familles, tous les individus s'occupent maintenant en paix & avec ardeur du soin de leurs affaires.

L'agriculture, plus respectée & plus honorée que jamais, prend chaque jour de nouveaux accroissemens, multiplie les produits au delà de tout espoir, affermit la paix & la concorde, &, faisant couler dans tous les rameaux de l'arbre social une sève plus abondante, répand sur tous sa bénigne influence, & les couvre de fleurs & de fruits. Le commerce, qui lui doit son existence, jouissant pleinement de l'immunité & de la liberté dont il a besoin, a singulièrement profité des succès du laboureur pour s'ouvrir de nouvelles routes, pour étendre ses relations; & sans cesse il sert à son tour à augmenter encore les progrès de la culture, en multipliant les échanges, en rendant la circulation plus active, en facilitant les consommations & les jouissances, qui, par ses mains, rendent à la terre les avances qu'elle leur a faites.

Cet accroissement de richesses & de facilités a porté l'aisance des propriétaires & des commerçans à un point où ils ne l'avoient jamais vue, leur a fait naturellement désirer des

jouiſſances plus variées, des commodités plus agréables, des ouvrages mieux entendus, des façons plus ſoignées & plus délicates; en ſorte que non ſeulement les arts utiles, mais les arts d'agrément, recherchés & encouragés par la concurrence de ceux qui demandent leurs ſervices, trouvant le prix de leur temps & de leur induſtrie dans une portion des revenus de la terre, que leur diſtribuent ceux qui les emploient, ſe multiplient & ſe perfectionnent tous les jours. Enfin le revenu public, qui doit toujours ſuivre la progreſſion de ceux du territoire, ayant conſidérablement augmenté par cette marche, a donné les moyens au gouvernement de mieux traiter les citoyens qui ſont à ſes gages, de faire de plus fortes avances pour l'amélioration du patrimoine commun, & de rétablir ſolidement le règne de l'ordre & de la juſtice. Ainſi, les ſuccès de l'agriculture, cauſe première de tout bien dans un état, & la perſuaſion intime & générale de ſes puiſſans effets ſur toutes les claſſes & ſur toutes les profeſſions de la ſociété, donnent à la nôtre la vie & le bonheur.

Tout s'embellit, tout proſpère dans cette iſle heureuſe. On auroit peine à croire, ſi on ne le ſavoit pas, que la ſociété qui l'habite ne date pas d'un ſiècle; qu'elle a commencé

par deux perſonnes, & que tous les membres en ſont les enfans. On ne pourroit ſe figurer, ſi on ne le voyoit de ſes yeux, tout ce qu'a fait cette ſociété, depuis ſa naiſſance juſqu'à nos jours, & le point de grandeur & de proſpérité où elle eſt parvenue. De Martine & Dona Roſa nous en ont montré cent fois leur étonnement, & nous ont dit avec enthouſiaſme, qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût ſur la terre un peuple & un pays comme le nôtre; qu'ils n'en connoiſſoient aucun par eux-mêmes, ni d'après les récits des voyageurs, où les droits & les propriétés des citoyens fuſſent plus aſſurés, les lois plus conformes à celles de la nature, où l'autorité du ſouverain fût mieux réglée, la puiſſance du gouvernement moins abuſive, où enfin le nœud qui lie le chef aux citoyens, fût plus ferme & plus étroit; que d'ailleurs nulle contrée n'offroit une ſcène plus riche, plus variée & plus raviſſante que celle de notre iſle.

En effet, il ſeroit difficile d'imaginer rien de plus beau & de plus animé que cet heureux coin de terre ſi favoriſé de la nature, & ſi fertiliſé par l'induſtrie & les travaux de ſes habitans. Ce ne ſera bientôt qu'un jardin magnifique, entremêlé de jolies habitations, qui, dans ſa noble ſimplicité, réunira tous

les agrémens relégués ailleurs dans le pays des fables; & tel qu'il eſt en ce moment, il cauſe la plus douce émotion à l'obſervateur enchanté de le contempler.

Auſſi loin que la vue peut s'étendre, tout flatte, tout intéreſſe les yeux ſurpris. Les bois ſuperbes & toujours verts, qui couronnent le ſommet des collines dont le vallon eſt entouré, & la cîme bleuâtre de montagnes qui le terminent & ſe montrent comme un nuage dans le lointain, forment la bordure de cet immenſe tableau. Ils frappent d'abord les regards par leur majeſté; mais ils ne les fixent pas. On ſe laiſſe bientôt aller naturellement au plaiſir de les porter ſur le ſein de la vaſte campagne qu'ils renferment Là, les champs, les prés, les boſquets, les vignes, les vergers, cultivés, arroſés d'une main ſoigneuſe & vigilante, préſentent une parfaite image de l'empire que le génie & le travail conſtant de l'homme ont acquis ſur la nature paſſive & brute, & les changemens favorables qu'il peut opérer dans l'œuvre de la création, pour forcer la terre à payer ſes ſoins empreſſés de tous les tréſors de ſa fécondité, & à ſe parer des ornemens qui peuvent la rendre plus belle.

Nulle part on ne trouve raſſemblées toutes

les productions de choix de divers pays du monde, qui croiſſent aujourd'hui dans notre iſle, & nulle part le climat, le ſol, & la main de l'homme ne donnent à celles qu'ils font naître, & qu'ils favoriſent, la vigueur & la beauté qu'ont celles de cet heureux pays. Enfin on chercheroit vainement un autre payſage, où la variété des ſites, la diverſité des objets, & le piquant des contraſtes, forment un enſemble auſſi délicieux. Ici, les blés d'Europe couvrent les champs; là, c'eſt le riz, dont ſe nourrit l'Aſie; plus loin, le maïs, qui tient lieu de pain au nouveau monde. La monotonie de couleur qu'offrent les terres labourées ou chargées de moiſſons, eſt relevée par la verdure perpétuelle, & différemment nuancée, des boſquets frais & des rians vergers qui les ſéparent fréquemment, par les jardins & les maiſons de campagne, iſolées & gaies, qui en ſont voiſines, & par le large canal de la rivière qui, coupant le vallon dans toute ſa longueur, ſépare en deux bandes les vaſtes prairies qui la bordent. L'air, par-tout embaumé des doux parfums que les arbres fleuris exhalent ici toute l'année, flatte l'odorat, & porte juſqu'au cœur une ſenſation voluptueuſe, tandis qu'on s'étonne de voir croître & mûrir de toutes parts les fruits de l'Afrique,

des Philippines, des Moluques, & les grappes colorées de la vigne pendre en feſtons ſous le feuillage protecteur des grands arbres qui leur ſervent de ſoutien. Ajoutons encore à ce tableau tout ce qui peut lui donner de la vie ; & les nombreux troupeaux qui paiſſent ou bondiſſent dans les prés ; & les bergers qui les conduiſent au ſon du haut-bois & du chalumeau ; & les laboureurs qui cultivent les terres, & charment leur travail en chantant ; & les troupes joyeuſes & bruyantes des faneurs, des moiſſonneurs, des vendangeurs ; & les inſulaires, qui, pour leurs affaires domeſtiques, ou celles de leur commerce, parcourent les chemins publics ou vont en bateau ſur la rivière ; tout concourt à vous donner l'idée d'une ſociété paiſible, occupée, laborieuſe, vivant dans l'aiſance & dans le bonheur qui la ſuit, ſous le meilleur gouvernement & dans le plus beau pays de la terre.

Dans cette heureuſe ſituation, la colonie n'avoit à déſirer que de voir le bonheur perſonnel du prince, auſſi parfait & auſſi ſolide que celui dont elle jouit. On ſavoit, qu'épris des charmes de Dona Roſa, touché de ſes vertus & de ſes rares qualités, il aſpiroit depuis long-temps à lui plaire, & à lui faire agréer ſon cœur & ſa main ; mais

que cette belle étrangère, trop ſenſible encore à la perte de ſon époux, & au chagrin d'avoir été, quoiqu'innocemment, la cauſe des troubles & des diviſions de la ſociété, différoit toujours de s'engager dans de nouveaux liens. Elle connoiſſoit pourtant le vrai mérite de Robert, elle lui rendoit juſtice, & n'étoit rien moins qu'indifférente à l'attachement reſpectueux & tendre qu'il ne ceſſoit de lui montrer, à la préférence qu'il lui donnoit ſur toutes les femmes de l'iſle, en la preſſant de partager ſon trône & ſa deſtinée. Mais cela même étoit un obſtacle aux vœux du prince; car, auſſi pleine de délicateſſe que de généroſité, Dona Roſa faiſoit difficulté de céder à ſes inſtances, de peur qu'on ne penſât qu'elle n'étoit mue, en y cédant, que par des vûes d'intérêt ou d'ambition. Etrangère dans la colonie, ſans parens & ſans fortune, cette conſidération lui paroiſſoit toute naturelle. Elle craignoit ſur-tout que l'amour du prince venant à s'affoiblir, les reproches qu'il pourroit ſe faire un jour ſur le choix d'une épouſe, ne l'éloignaſſent d'elle entièrement.

Ainſi, Robert avoit à combattre dans l'ame de l'eſpagnole, & la tendreſſe qu'elle conſervoit à Don Pedro, & ſa trop grande modeſtie, & ſes ſentimens même pour le prince. Elle avoit

tenu long-temps ſecrète cette façon de penſer. Cependant Robert, qui ne pouvoit plus vivre ſans la poſſéder, la preſſant un jour plus inſtamment de céder à ſa tendreſſe, elle lui fit connoître les ſcrupules qui l'arrêtoient.

Robert n'oblia rien pour les diſſiper. Il convint avec elle que Don Pedro méritoit de juſtes regrets, qu'elle devoit en garder un tendre ſouvenir; mais il lui dit que le tribut de pleurs & de ſoupirs qu'elle lui payoit depuis ſi long-temps, avoit pleinement ſatisfait à ce qu'exigeoit ſa mémoire. Il s'efforça de lui faire ſentir adroitement qu'elle deviendroit injuſte envers elle-même, envers la ſociété, envers celui qui l'adoroit, & qui brûloit depuis tant d'années du déſir de la rendre au bonheur, en aſſurant le ſien propre & celui de la colonie, ſi elle ſe refuſoit encore au doux plaiſir de faire tant d'heureux; qu'elle ne connoiſſoit pas ſon propre mérite, ſes ſentimens à lui, ni l'affection reſpectueuſe qu'avoient pour elle tous les inſulaires, ſi elle pouvoit penſer qu'on changeât jamais d'opinion & de ſentimens à ſon égard. Enfin, après avoir fait l'apologie de ſa conduite auprès d'elle, il lui jura, d'une manière ſi tendre, une éternelle conſtance, qu'il ébranla ſa réſolution. Mais ce qui acheva de la déterminer, fut une confidence du prince,

qui lui apprit que les principaux de l'iſle devoient venir la ſupplier de couronner les vœux de leur ſouverain, & l'aſſurer d'avance de toute leur gratitude, ſi elle daignoit les écouter.

Dona Roſa ne voulut pas qu'il pût imaginer que d'autres avoient plus de pouvoir que lui ſur ſon eſprit, & qu'il leur devoit le conſentement qu'il avoit en vain ſollicité juſqu'à ce jour. Elle fit donc au prince, en rougiſſant & avec un air charmant de timidité, au travers duquel on pouvoit lire l'eſtime parfaite, & la tendre reconnoiſſance qu'il lui avoit inſpirée, un aveu de ſes ſentimens, qui le combla de joie. Elle lui promit en même temps de ſe rendre à ſes volontés, & de lui conſacrer ſon cœur & ſa vie au pied des autels. « Je ne vous demanderai qu'une grace, ajouta-t-elle, c'eſt de vouloir me permettre d'aller encore pendant neuf jours pleurer ſur la tombe de mon époux, pour ſatisfaire, autant que je le puis, à mes premiers engagemens, & pour adoucir les reproches que je pourrois me faire ſur ceux que je vais prendre ».

Robert, enchanté de ces promeſſes, & de toucher au terme de ſes déſirs, lui dit tout ce que l'excès de la joie & de la reconnoiſſance pouvoient inſpirer au cœur le plus ſenſible & le plus aimant. Il ſe ſoumit, ſans murmurer,

à ce qu'elle exigeoit de lui ; mais il obtint d'elle à ſon tour qu'elle ne prolongeroit pas le délai de neuf jours, & que le dixième ſeroit celui de leur mariage. Toute la colonie applaudit avec tranſport à cette heureuſe nouvelle, & s'empreſſa d'en féliciter le prince & Dona Roſa.

De Martine fut un des premiers qui leur en témoigna ſa vive ſatisfaction. Ses ſentimens pouvoient le mettre au rang des meilleurs citoyens, & il avoit réſolu de ſe fixer dans notre iſle ; d'ailleurs il étoit depuis long-temps ami de Dona Roſa, & ſingulièrement eſtimé de Robert. Il en fut accueilli comme il le méritoit. Le prince, qui, dans ſon bonheur, auroit voulu rendre tous ceux qu'il aimoit auſſi heureux que lui-même, embraſſa de Martine, & lui dit : « Mon cher ami, je vais être bientôt au comble de mes vœux, en recevant la main d'une femme adorable. Ne pourrai-je pas vous faire un pareil ſort ? Vous êtes ici depuis pluſieurs années ; vous ne voulez pas nous quitter, & vous avez raiſon. Vous ne trouverez nulle part des hommes qui vous aiment & vous chériſſent autant que nous : mais vous demeurez iſolé dans la ſociété que vous avez choiſie ; vous ne tenez à aucune famille. Votre cœur ne nous fait-il

pas ſentir le beſoin de vous unir à une douce compagne, pour vivre heureux? Ah ! ſi j'en crois mon cœur, ſi j'en crois même quelques indices, qui ne me paroiſſent pas équivoques, vous n'êtes pas indifférent aux charmes d'une de nos belles inſulaires, & elle ne reçoit pas avec colère les vœux que vous lui adreſſez. Parlez, mon cher de Martine, & ſi mes conjectures ſe trouvent juſtes, ſoyez ſûr d'avance de mon approbation & même de mon appui, pour contribuer au bonheur de deux perſonnes qui me ſont infiniment chères ».

De Martine rougit d'abord de ſe voir deviné par le prince ; mais la manière dont Robert l'avoit reçu, le ton de bonté dont il lui parloit, & l'aſſurance poſitive qu'il lui donnoit d'approuver & de protéger ſon amour, l'engagèrent à lui faire l'aveu du ſecret de ſa vie. Il n'avoit pu voir de près & tous les jours Eliſe, ſœur du prince, ſans être vivement touché de ſon mérite & de ſa beauté. Il n'avoit oſé lui déclarer de vive voix ſes ſentimens ; mais ſes yeux, ſes attentions, ſes aſſiduités le lui avoient dit d'une manière ſi perſuaſive, qu'elle n'avoit pu s'y méprendre, ni s'y montrer inſenſible ; & ſa complaiſance à l'écouter, le plaiſir qu'elle éprouvoit en le voyant, & qu'elle ne lui cachoit pas, pouvoient flatter

de

de Martine de la plus douce eſpérance. Il pria le prince de lui pardonner la témérité de ſes vœux, & de conſidérer que ce n'étoit que par obéiſſance qu'il les lui faiſoit connoître; qu'il ne s'étoit jamais permis d'en parler même à la princeſſe. « Et que vouliez-vous attendre? lui demanda Robert », « Que le temps, répliqua de Martine, & de plus grands ſervices me rendiſſent plus digne d'elle & de vous, & puſſent vous faire oublier la diſtance qui nous ſépare ». « Allez, mon cher de Martine, lui répondit le prince en ſouriant, votre modeſtie eſt en vous un mérite de plus; mais ſans ma pénétration elle vous eût peu ſervi. Je ne connois perſonne dans la colonie qui ſoit plus fait que vous pour aſpirer à la main de ma ſœur. Nous vous devons tous ici de la reconnoiſſance; j'eſpère qu'elle voudra bien nous acquitter envers vous. J'oſe vous répondre de ſa déférence, & en m'exprimant ainſi, je ne crois pas vous faire une promeſſe indiſcrète. Je vous réponds en même temps du conſentement de ma mère; elle vous eſtime trop, elle aime trop ſes enfans, pour nous le refuſer. Je vais les prier l'une & l'autre d'approuver vos ſentimens, de couronner votre conſtance; & je me flatte bien d'en obtenir ce que votre cœur déſire. En attendant, je ſuis bien aiſe

de vous assurer qu'aucune alliance ne sauroit m'être plus agréable que la vôtre, & qu'en m'applaudissant de ma découverte, je me félicite sincèrement de pouvoir vous donner ma sœur, & de faire ainsi bientôt votre commune félicité.

Le prince passa sur le champ chez Adélaïde & chez Elise; &, comme il l'avoit bien prévu, il les trouva favorablement disposées pour de Martine. Il leur exposa les vœux de cet honnête homme, & les pria de les agréer. La mère consulta sa fille, qui répondit, en rougissant, qu'elle avoit pour de Martine la plus parfaite estime; qu'elle dépendoit entièrement du prince & de sa mère, & qu'ils pouvoient disposer de sa main. Adélaïde reçut alors la demande du Prince, & lui donna son consentement de la manière la plus flatteuse. Robert vint lui-même apporter à de Martine cette bonne nouvelle, qui le jeta dans l'extase. Il le présenta aux princesses; & dans le trouble où il étoit, de Martine put à peine leur faire entendre ce qu'il éprouvoit, par quelques mots entrecoupés; mais son embarras même étoit plus éloquent que le plus beau discours. Elles lui confirmèrent toutes deux ce que Robert venoit de lui dire; & celui-ci le mit au comble de la joie, en l'assurant que le même jour où

Dona Roſa devoit unir ſon ſort à celui du Prince, ſeroit celui où ſa ſœur Eliſe donneroit ſa main à de Martine.

Les préparatifs de ces deux mariages ſe firent auſſi-tôt, & tous les citoyens ſe diſposèrent à les célébrer par de brillantes fêtes. Nous n'en ferons pas ici la deſcription. Nous dirons ſeulement que le même jour les deux illuſtres couples furent unis ſuivant leurs déſirs, & à la ſatisfaction générale des inſulaires, & que tout ce qu'on put imaginer pour donner plus de pompe & de magnificence à cette double cérémonie, plus d'éclat & de gaîté aux repas & aux divertiſſemens qui la ſuivirent, fut mis en œuvre, & réuſſit à ſouhait. Depuis ce moment, le prince & Dona Roſa, Eliſe & de Martine ſont auſſi heureux qu'ils peuvent l'être. Chaque jour accroît & juſtifie leur mutuelle tendreſſe; leur union, bénie du ciel, & déjà féconde, promet de nombreux rejetons, & la certitude du bonheur de ces auguſtes époux augmente celui de la ſociété.

N'oublions pas de dire ici que ces fêtes & ces plaiſirs n'ont que légèrement ſuſpendu les travaux ordinaires de la colonie, & qu'ils n'ont pas ralenti les ſoins ni l'activité du prince pour le bien de l'adminiſtration en général, & en particulier pour la conſtruction des monumens

publics, commencés ou continués par ſon ordre, entre leſquels nous devons noter ceux qu'on vient d'élever à la gloire des bienfaiteurs de l'iſle.

Si l'on a fait de ſi pompeux éloges des monumens des peuples anciens ou modernes, remarquables par leur grandeur & leur magnificence, tels que les pyramides d'Egypte, le coloſſe de Rhodes, les palais de Babylone & de Perſépolis, les temples & les théâtres de la Grèce & de Rome, les arcs funéraires de la Chine, &c., qui, la plupart, n'ont été bâtis que par l'orgueil, la ſuperſtition, ou la vanité, quelle idée ne devroit-on pas ſe faire de ceux qui honorent & embelliſſent notre patrie? Aucun peuple, nous oſons le dire, n'a jamais exécuté, n'a jamais conçu le plan de pareils monumens. Ce n'eſt pas que les nôtres l'emportent ſur tous les autres par la hauteur ou l'étendue de l'édifice, par la majeſté de l'architecture, par la richeſſe des ornemens. Nos prétentions ſeroient ſans doute mal fondées à cet égard. Nous n'avons regardé que comme ſecondaires ces objets qui faiſoient tout le mérite des ſept merveilles du monde. Les princes qui les firent bâtir n'eurent d'autre but que de frapper d'étonnement le ſpectateur, & de jeter la poſtérité dans l'admiration de leur grandeur & de leur puiſſance;

projets vains, dont l'exécution assujettit les peuples des pays où elles furent construites, à de longs & penibles travaux & à d'énormes dépenses, sans autre fruit pour eux & pour l'humanité, que de tromper les esprits, en leur inspirant une fausse estime pour les ouvrages & les monumens d'ostentation & de vaine gloire. Des vues plus saines & plus louables au contraire ont fait concevoir & porté les nôtres à leur perfection. L'on s'y est proposé, non seulement d'honorer la mémoire des morts, qui, par leurs vertus publiques, leurs travaux & leurs services, ont dignement rempli leur tâche de citoyen, & bien mérité de la patrie; mais d'instruire les vivans & les races futures, & de les embraser du feu de l'émulation, en y consacrant à perpétuité les noms de ces hommes célèbres, ainsi que les actions & les traits glorieux qui les distinguèrent de leurs contemporains; enfin, de faire de ces monumens un dépôt public des fastes & de l'histoire de l'isle, ouvert en tout temps à tous les insulaires, dans un édifice majestueux, embelli de tous les ornemens dont la nature & l'art pouvoient le parer, & situé dans le plus beau lieu du monde.

En se déterminant à élever ces monumens qui semblent s'éloigner de la simplicité de nos mœurs, les anciens de la colonie, ni le prince

lui-même, n'ignoroient pas ce que l'hiſtoire nous apprend de l'abus que l'orgueil & la vanité avoient fait tant de fois chez d'autres peuples, de ces marques honorifiques d'eſtime publique. Ils ſavoient que, plus ces peuples s'étoient corrompus, plus la flatterie avoit multiplié les ſtatues, les obéliſques, les arcs de triomphe, &c., à la gloire des hommes puiſſans, quelquefois les plus dignes de haîne & de mépris; que ſouvent même elle les leur avoit prodigués pendant leur vie; ce qui, en aviliſſant ces monumens aux yeux des hommes ſages & modeſtes, en avoit fait de nouveaux moyens de corruption pour les autres. Mais ils ſavoient auſſi que le premier témoignage de reconnoiſſance qu'une ſociété doit aux ſervices & aux vertus qui lui furent utiles, eſt d'en garder, d'en perpétuer le ſouvenir; que le déſir de vivre à jamais dans la mémoire & l'eſtime de la poſtérité, eſt le plus puiſſant & le plus noble ſtimulant des ames, pour les porter aux actions & aux vertus les plus ſublimes, & que la récompenſe qui coûte le moins, eſt celle qui ſe paye en honneurs; enfin que la poſſibilité d'abuſer d'une choſe bonne en elle-même, ne doit pas engager à en défendre l'uſage, mais ſeulement à le régler. En conſéquence, Robert fit une loi, par laquelle il déclara, 1°. que les

grands ſervices rendus à la colonie ſeroient récompenſés par la mention honorable qu'on en feroit dans les monumens publics ; 2°. que cet honneur ne leur ſeroit accordé qu'après leur mort ; 3°. qu'il ne pourroit leur être décerné que dans une aſſemblée nationale, & d'après le vœu général de la ſociété ; 4°. qu'on n'y accorderoit un tombeau qu'aux hommes du plus grand mérite ; 5°. enfin qu'on n'érigeroit jamais dans ces monumens d'autres ſtatues que celles des fondateurs. Par ces précautions d'une ſage prévoyance, nous nous ſommes ſans doute mis à l'abri des abus qui pouvoient un jour s'introduire dans cet établiſſement.

La deſcription que nous avons déjà faite du mauſolée du Père, a pu donner une idée de nos monumens funèbres ; car le grand nombre de ceux qu'on a conſtruits depuis, & qui, avec le premier, font maintenant un tout régulier & parfait, ont tous la même forme, la même grandeur, le même ordre d'architecture ; mais il convient d'ajouter ici quelques détails, de parler des inſcriptions qui décorent certains mauſolées, pour bien donner à connoître en quoi ils diffèrent des autres, & faire mieux ſentir tout l'effet de l'enſemble.

Qu'on ſe reporte donc un moment à celui des fondateurs, & qu'on ſe figure une longue

ſuite de monumens ſemblables, précédés de même d'un beau périſtile, qui, joint à celui-ci, fait, avec les ſuivans, une vaſte galerie; qu'on ſe repréſente en même temps un corps de bâtiment, égal au premier, placé vis-à-vis, à deux cents pas de diſtance, on ſe fera une idée juſte de l'étendue, de la diſpoſition, & de la forme extérieure de ces monumens. Ce ſont deux ailes parallèles & deux longues colonnades, ſéparées l'une de l'autre par une pelouſe de ſix cents pas de long, ſur deux cents pas de large. Des deux côtés, & derrière les monumens, pluſieurs allées de grands arbres élèvent leurs têtes ſuperbes au deſſus des toits, & les couronnent majeſtueuſement d'un feuillage toujours vert. Au bout de l'eſplanade, & à une égale diſtance des deux ailes, on voit le tombeau de M. d'Aliban & la pyramide érigée à ſa mémoire, entourés de palmiers & d'autres arbres épais, qui ſont avec ce monument un groupe où les yeux s'arrêtent avec une douce mélancolie. Tels ſont les premiers objets que préſentent les monumens aux regards des ſpectateurs.

L'intérieur de chaque mauſolée renferme un tombeau fait d'après l'antique, mais dont la forme & les accompagnemens ne ſont pas les mêmes que ceux des autres. Les inſcriptions gravées dans les entre-colonnes du pourtour

différent auſſi néceſſairement, comme différoient les vertus & les actions de ceux qu'elles doivent rappeler. La plupart de ces mauſolées, préparés d'avance pour ceux des citoyens qu'on jugera dignes, après leur mort, d'être placés au rang des grands hommes de l'iſle, ne contiennent encore que des cénotaphes ou tombeaux vides, ſans ornemens; & les entre-colonnes qui les entourent ne préſentent que des tables raſes, propres à recevoir les inſcriptions qu'on y voudra graver. Le petit nombre de mauſolées déjà conſacrés à la mémoire des bienfaiteurs de la ſociété, & dont les corps y repoſent, ſont ceux des fondateurs, de Henri & de Baptiſte; car on y a porté ſes cendres de l'iſle de Saméa. Les grands hommes ſont rares en tout pays; d'ailleurs la colonie eſt trop moderne pour qu'elle ait pu faire en ce genre des pertes fort multipliées. Plaiſe au ciel qu'elle ne ceſſe de nourrir pluſieurs de ces hommes rares, dignes d'être placés parmi ſes bienfaiteurs, & qu'ils vivent aſſez long-temps pour lui donner de plus grands & de plus nombreux exemples de dévouement & de patriotiſme, & pour éloigner les regrets qu'ils doivent laiſſer après eux!

Les inſcriptions qu'on lit dans ces mauſolées, ne contiennent point d'éloges vagues, ni de lieux communs; elles offrent ſeulement de courts

récits des faits glorieux des défunts, qui peuvent inſtruire & toucher la poſtérité. Le ſtyle en eſt noble & ſimple, ſans prétention, ſans ſuperfluités. Celles du tombeau des fondateurs préſentent ſuccinctement le tableau de leur vie; c'eſt-à-dire, de leur union tendre & conſtante, de leurs travaux, de leur gouvernement civil & domeſtique, des lois que le Père nous a données, & de la mort funeſte de nos chers parens. Le lecteur, étonné de ce qu'ils ont fait, & convaincu qu'il n'eſt pas donné à la nature humaine d'aller plus loin, reſte ému, attendri, pénétré de reconnoiſſance & d'amour pour les vénérables auteurs de la colonie, & ne s'éloigne pas de leur tombeau, ſans prendre la ferme réſolution de ſuivre conſtamment les grands exemples de vertus qu'ils nous ont tracés.

Le mauſolée de Henri, qui commence l'aile gauche & fait face à celui du Père, eſt moins orné que ce dernier; mais ſa ſimplicité même eſt noble & touchante. Les inſcription qu'on y voit peignent ſon caractère vertueux & plein de bonté, ſa piété filiale, ſon dévouement & ſon courage pour la défenſe de la patrie, ſon amour pour ſon peuple, ſes ſoins & ſes travaux aſſidus pour en aſſurer le bonheur. Elles contiennent l'hiſtoire des choſes & des exploits mémorables, préparés & conduits par ſa ſageſſe,

& opérés ſous ſes ordres ; l'heureuſe iſſue des guerres de l'iſle contre les nègres, la paix & l'alliance conclue avec eux, la civiliſation & l'inſtruction de ces peuples ſauvages, les relations de commerce & de politique établies avec les indiens & les chinois ; enfin les établiſſemens publics faits ſous ſon règne, & les lois qu'il a promulguées. Si l'idée qu'elles nous donnent de ce prince juſte & débonnaire, n'eſt pas auſſi ſublime que celle que l'on a du vénérable fondateur, elle eſt pourtant bien conſolante pour l'humanité, bien encourageante pour ſes ſucceſſeurs, bien attendriſſante pour les inſulaires. Peu de chefs de nations laiſſent après eux une mémoire auſſi reſpectable & auſſi glorieuſe. Il n'a pas régné long-temps, & dans la courte durée de ſon règne, il a plus fait pour ſon peuple, que tant de monarques puiſſans & renommés n'ont fait pour les leurs, durant un grand nombre d'années qu'ils ont tenu le ſceptre. Si le ciel, propice à nos vœux lui eût accordé de plus longs jours, il ſe fût peut-être élevé à la hauteur du chef qui l'avoit précédé, & qui lui ſervoit de modèle. Telle eſt du moins l'opinion de ceux qui l'ont bien connu.

A côté du mauſolée de Henri, eſt celui qui renferme les cendres de Baptiſte. Il eſt encore

plus ſimple que celui de ſon frère, comme il doit l'être à tous égards. Le mérite de Baptiſte, comme ſon rang & ſa réputation, étoit bien loin d'atteindre à celui de nos premiers chefs. Il laiſſoit une mémoire peu fixée; auſſi l'aſſemblée générale, qui lui accorda l'honneur du monument, ne s'y détermina point ſans diſcuſſion, & ſans avoir bien examiné toutes les actions de ſa vie publique; mais la ſomme des ſervices qu'il avoit rendus à la ſociété l'emporta dans la balance ſur les défauts de ſon caractère, & ſur les imprudences & les fauſſes démarches que ſon exceſſive délicateſſe & ſon ardeur impétueuſe lui avoient ſuggérées. Il avoit conçu la plus violente paſſion pour Adélaïde, paſſion condamnée par ſes parens, comme capable de troubler toute la famille; & ſon dépit l'avoit porté à s'en ſéparer, & à fuir dans une partie de l'iſle juſqu'alors inconnue; mais par un généreux effort, il avoit profité de ſon exil pour vaincre ſon amour, il avoit dompté le reſſentiment que lui inſpiroit la préférence donnée à ſon rival. Son excurſion hardie étoit devenue l'occaſion fortuite de la guerre longue & ſanglante des ſauvages contre nous; mais il y avoit donné les plus grandes preuves de courage & d'habileté, & ſes exploits multipliés & remarquables en avoient aſſuré le

ſuccès. S'il avoit de ſes talens une trop haute opinion, s'il en tiroit vanité, s'il prenoit quelquefois un ton peu convenable avec ſes frères & ſes neveux, on ne pouvoit lui diſputer la gloire d'avoir été leur maître dans l'enſeignement de tous les arts utiles à la ſociété, ni s'empêcher de convenir qu'il avoit non ſeulement conçu, mais conſtruit lui-même la plupart des grands ouvrages qu'on voyoit dans l'iſle, & qu'il n'y en avoit pas un ſeul à la confection duquel il n'eût contribué de ſes lumières ou de ſa main. Enfin ſi on le blâmoit de n'avoir pas écouté les avis ſalutaires des fondateurs, lors de ſon dernier voyage, l'on convenoit généralement que c'étoit par un caprice d'humeur, plutôt que par un manque d'affection pour eux & pour la colonie; &, convaincu de ſon zèle pour le bien commun, chacun étoit perſuadé que s'il eût vécu plus long-temps, les trames odieuſes de Wilſon n'auroient pas eu lieu, qu'il auroit enfin connu ce perfide, & préſervé Richard & le reſte de ſa famille du malheur de partager ſa honte & ſon ſort. Les inſcriptions du mauſolée de Baptiſte expoſent fidèlement tout ce qu'on peut lui reprocher, comme ce qu'il a fait de louable. Elles tiennent ici la place de l'hiſtoire, dont le premier devoir eſt de dire la vérité,

& qui, pour l'inſtruction des vivans, doit toujours parler des morts ſans flatterie & ſans paſſion.

Cette légère eſquiſſe ſuffit pour faire comprendre combien ce bel établiſſement doit être dans la ſuite intéreſſant & utile à la ſociété, en lui mettant ſans ceſſe ſous les yeux les principaux événemens de notre hiſtoire; en retraçant à la jeuneſſe tous les actes de courage, de patriotiſme, de magnanimité des hommes généreux, qui, dévoués à la patrie, l'ont ſervie par leurs travaux, dirigée par leurs ſoins, illuſtrée par leurs lumières, & les exemples de vénération & d'attachement pour les lois, les plus frappans & les plus propres à élever l'ame, & à remplir le cœur du noble déſir de les imiter, de les ſurpaſſer même, s'il eſt poſſible. On doit concevoir que les pères qui meneront leurs enfans, les maîtres qui conduiront leurs diſciples dans ces vaſtes galeries & les parcourront avec eux, en leur imprimant d'abord le plus grand reſpect pour la mémoire des hommes illuſtres dont elles ornent les tombeaux, leur montreront ſoigneuſement & leur rendront familier le grand livre où ſont conſignées les belles actions qui les ont illuſtrés; qu'ils les paſſionneront pour la vraie gloire, que donnent ſeulement les vertus utiles & les ſer-

vices rendus à la patrie & à l'humanité. C'eſt ainſi que, dans notre iſle, les monumens décernés aux hommes célèbres qui ne ſont plus, doivent inſtruire, conſoler, & encourager la génération vivante & les races futures; c'eſt ainſi que l'attention & la reconnoiſſance éclairée d'un bon gouvernement tirent des honneurs qu'il rend aux cendres des hommes vraiment utiles, des moyens puiſſans d'en faire éclore de nouveaux, & de les multiplier, au grand avantage & à la gloire de la ſociété.

Nous allons terminer ici la rédaction de ces mémoires. Nous avons rapporté les détails des faits arrivés parmi nous juſqu'à ce jour(1), avec toute l'exactitude & l'impartialité d'un écrivain qui, ambitionnant l'eſtime de ſes lecteurs, chérit ſur-tout la vérité, & ſe reſpecte lui même. Le temps & les circonſtances ameneront peut-être d'autres événemens qui mériteront d'être recueillis & de paſſer à la poſ-

(1) En examinant & en rapprochant, avec beaucoup d'attention, les différentes époques des faits rapportés dans ces mémoires, & dont il ſemble qu'on ait voulu nous dérober à deſſein toutes les dates, nous avons cru pouvoir conjecturer que le temps où Philippe a fini cette rédaction, peut ſe rapporter vers les année 1768 ou 1769. *Note de l'éditeur.*

térité; mais plaise au ciel que ceux qui se chargeront de les lui transmettre, n'aient jamais à retracer des troubles & des malheurs semblables à ceux que nous avons éprouvés, & que le cours paisible des choses, sous un gouvernement juste & prospère, ne leur laisse d'autre soin que celui de peindre les progrès & le bonheur de la colonie! Heureuses les nations qui n'offrent aux pinceaux de l'histoire que ces tableaux tranquilles & consolans; au lieu des scènes tumultueuses & sanglantes qui ne l'occupent que trop souvent; & sur lesquelles l'avide curiosité d'un lecteur oisif s'arrête avec complaisance! Heureuses celles qui n'ont, comme la nôtre, qu'à rendre grace à Dieu de leur prospérité, & qu'à le prier d'accorder de longs jours aux dignes chefs à qui elles en sont redevables, & qui ne s'occupent journellement qu'à les y maintenir!

La colonie n'a plus à désirer désormais que la continuation de son bonheur. Elle ne cessera point d'en voir l'accroissement, tant qu'elle respectera les principes de sa constitution, tant qu'elle restera fermement unie à son chef dans sa soumission aux lois. La concorde, la paix, l'amour du bien commun, lient aujourd'hui tous les individus, toutes les familles. Les peuples voisins, autrefois ennemis dangereux, sont

ſont maintenant nos amis ou nos alliés. Nos relations s'étendent au loin dans les Indes & à la Chine, & par ces pays juſqu'en Europe. Les miſſionnaires de Canton, & le bon Hiu-pen y entretiennent des correſpondances (1), qui, refluant juſqu'à nous, nous mettent en communication de commerce & de lumières avec toutes les parties du monde. Il eſt poſſible d'en abuſer; mais les ſuites de cet abus ſont trop évidentes, pour qu'on ceſſe de mettre dans ce commerce la plus grande circonſpection. Les annales de l'humanité ne parlent pas d'un peuple conſtitué comme nous, & auſſi heureux que nous. Puiſſe l'exemple que nous leur offrons (2) ne pas demeurer caché dans la mer des Indes, & donner à

(1) Ceci ſemble confirmer ce que nous avions déjà penſé; c'eſt-à-dire, que M. Vander-Mur avoit lié une correſpondance intime & ſuivie avec Hiu-pen, & que c'eſt ſans doute par le moyen de celui-ci que les dernières parties de ces mémoires ſont parvenues à M. Vander-Mur, ou du moins à ſes héritiers. *Note de l'éditeur.*

(2) Cette dernière phraſe prouve encore ce que nous avons dit dans la note précédente. Philippe montre ici l'intention où il eſt de faire connoître ſes mémoires hors de la colonie. Par qui, mieux que par Hiu-pen & M. Vander-Mur, pouvoit-il y parvenir? *Note de l'éditeur.*

toutes les nations & à tous les gouvernemens; le désir de nous imiter, pour devenir aussi heureux, & aussi constamment heureux que nous le sommes (1)!

(1) Nous devions joindre à ces mémoires un précis du catéchisme du citoyen, dont nous avons déjà parlé, tome III, pages 47, 48, 395, & que nous réservions pour terminer l'ouvrage; mais la grosseur du dernier volume nous force de renoncer à ce dessein. Cependant ceux de nos lecteurs qui pourroient le désirer, seront bientôt à même de se satisfaire à cet égard. Nous nous proposons de faire imprimer ce catéchisme en entier, avec plusieurs articles intéressans d'économie politique, que nous avons déjà publiés en grande partie dans un recueil très-connu, mais trop volumineux & trop cher, pour être à la portée de tout monde. *Note de l'éditeur.*

Fin de l'Isle inconnue.

F3713

TABLE

DES CHAPITRES

ET

DES SOMMAIRES

Contenus dans ce volume.

CHAP. XLIV. *Réception qu'on fait aux européens délivrés ; un françois raconte comment ils étoient tombés au pouvoir des ſauvages ; on prend la réſolution d'employer la barque armée en guerre pour attaquer la flotte des nègres, lorſqu'elle s'éloignera de l'Iſle,* pag. 7

CHAP. XLV. *Arrangemens intérieurs ; diſtribution des travaux champêtres ; réglemens nouveaux ; inſtitutions & ouvrages publics ; abondance ſurprenante de denrées, commerce, circulation, &c.,* 22

CHAP. XLVI. *La barque armée en guerre rencontre la flotte des nègres anthropophages, la combat, la diſperſe, & la pourſuit juſques ſur leurs côtes ; ſignes d'humiliation & de ſoumiſſion de la part des ſauvages ; peines qu'on leur impoſe ; les navigateurs vont enſuite chez les*

nègres ennemis des premiers ; ils y trouvent Don Pedro dans un fâcheux état ; ils le prennent ſur leur vaiſſeau pour le ramener à l'iſle ; ce qui leur arrive en revenant de cette expédition, &c., 49

CHAP. XLVII. *Les navigateurs de l'iſle inconnue tranſportent à l'iſle de* Samea *les indiens qu'ils ont ſauvés. Réception que le ſouverain & le peuple de* Samea *font aux navigateurs. Ils leur demandent des ſecours & des conſeils. Le roi leur permet un commerce d'échanges avec ſes ſujets. Mœurs, lois, & coutumes de ces peuples, &c.,* 100

CHAP. XLVIII. *Retour des navigateurs à l'iſle inconnue. Préparatifs du mariage de Dona Roſa & de Don Pedro ; celui-ci tombe malade,* 159

CHAP. XLIX. *Inſtruction ſur l'etat de l'Europe depuis le commencement de ce ſiècle,* 188

CHAP. L. *Don Pedro ſuccombe à ſa maladie ; déſolation de Dona Roſa ; divers voyages faits à l'iſle de Samea ; événemens qui en ſont la ſuite,* 254

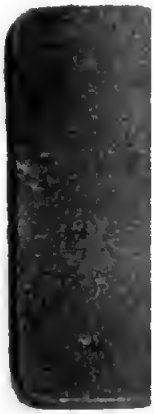
CHAP. LI. *Accident qui arrive au Chevalier des Gaſtines ; ſa mort, ſuivie de celle d'Eléonore.* 297

CHAP. LII. *Enterrement des deux Fondateurs de la colonie ; leur éloge funèbre ; monument qu'on leur élève. Serment fait par Henri à ſon peuple ;*

ſerment prêté par le peuple à ſon chef, 319
CHAP. LIII. *Cérémonie de l'inauguration du nouveau ſouverain de l'Iſle ; diſcours prononcés à cette occaſion. Grande fête agricole, & réjouiſſance publique*, 339
CHAP. LIV. *Conduite répréhenſible des Ardent ; leur caractère, leurs paſſions. Wilſon, qui cherche à les rendre les inſtrumens de la vengeance qu'il médite contre Dona Roſa & le jeune Robert, & qui, pour en venir à bout, veut mettre la diviſion dans la ſociété, flatte & gagne les Ardent, leur donne des conſeils perfides, & leur inſpire de funeſtes réſolutions*, 354
CHAP. LV. *Les Ardent multiplient leurs voyages maritimes, & les étendent juſqu'à la Chine & à Java. Victor, chef de cette famille, y contracte une maladie dont il meurt à Saméa. Louis, qui s'y trouve alors, eſt frappé de la contagion, & la communique à ſon retour au ſouverain & à Robert. Henri & Louis y ſuccombent. Inſtitutions faites ſous le règne de Henri*, 383
CHAP. LVI. *Wilſon & Richard, profitant des circonſtances, employent tous les moyens pour diviſer la ſociété*, 409
CHAP. LVII. *Diſcours de Philippe & de Robert ; délibération de l'aſſemblée. Les lois ſont maintenues ; Robert eſt reconnu ſouverain ; les conſpirateurs ſont jugés & punis*, 440

CHAP. LVIII. *Rétabliſſement de l'ordre dans la colonie ; proſpérité ſurprenante ; mariage de Robert & de Dona Roſa, monumens élévés aux bienfaiteurs de l'iſle,* 478

Fin de la Table.



Digitized by Google